INTERNET

COLLEGE
OF THE PACIFIC
GIFT OF
J. W. Mailliard, Jr.

GÉNÉRAL BARON GOURGAUD

SAINTE-HÉLÈNE

JOURNAL INÉDIT DE 1815 A 1818

40392. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE

Rue de Fleurus, 9

Hopwood sc

GOURGAUD

Publié par Furne, a Paris.

Stockton, Calif.

GÉNÉRAL BARON GOURGAUD

SAINTE-HÉLÈNE

JOURNAL INÉDIT DE 1815 A 1818

AVEC PRÉFACE ET NOTES DE

MM. LE VICOMTE DE GROUCHY ET ANTOINE GUILLOIS

TOME SECOND

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés

Samedi, 5. — Toujours malade ; j'ai la visite du colonel Wygniard et du général Bingham ; ce dernier vient m'inviter aux courses. Sa Majesté fait demander de mes nouvelles par Bertrand. O'Méara me donne des médicaments ; il me raconte que Las Cases a agi comme il l'a fait pour avoir une occasion honorable et qui ne le compromît pas de quitter l'île : l'Empereur avait chargé le docteur de lui exprimer son désir de revenir, mais Las Cases n'a pas voulu y consentir.

Dimanche, 6. — O'Méara voit mon mal et essaye, par une opération, de faire rentrer l'intestin. Vains efforts ! Il me fait cruellement souffrir ! Il demande de l'extrait de Saturne et une éponge pour bassiner. Dans la journée, je suis mieux ; Montholon vient me faire visite. Bertrand le suit ; il ne sait pas si sa femme ira aux courses ; le vent est pour que tout le monde y aille et lady Lowe a proposé de venir chercher M^me^ Bertrand. Je ne dîne pas : le soir, je me sens beaucoup mieux. Sur le tard, l'Empereur envoie savoir de mes nouvelles.

Lundi, 7. — La nuit a été bonne, je suis pourtant bien faible ; le docteur m'engage à aller aux courses. Je m'habille et sors pour prendre l'air. Bertrand m'avertit que sa femme n'ira pas aux courses ; Montholon avait eu envie, avec la sienne, d'y assister, mais il paraît que cela déplaît à Sa Majesté ; cependant,

on ne peut pas deviner s'il a envie qu'on y aille ou non; Mme de Montholon se fait belle pour recevoir lady Lowe. A 1 heure, l'Empereur me fait demander. Il se tient au billard avec Montholon et me demande de mes nouvelles. « *Si cela vous fait plaisir d'aller aux courses, vous pouvez y assister, cela vous distraira.* » Je ne me porte pas assez bien pour m'y rendre par plaisir; alors l'Empereur me presse d'y aller, j'y verrai M. de Stürmer et d'autres personnages; je tiens bon, mais il me déclare que ce sera bien. J'obéis, monte à cheval et y vais.

Lady Lowe, M. de Stürmer et les commissaires sont sous une tente. Je rencontre M. et Mme Bingham, Wygniard; la femme de ce dernier n'est pas venue, parce que, dit-il, sa voiture s'est cassée. (Aussitôt que l'on sut à Longwood que Mme Bertrand ne sortirait pas on fit un signal. Lady Lowe était en route, avec M. Wygniard, pour la venir chercher; alors, retournant à Plantation, lady Lowe monta dans sa petite voiture et vint au camp.)

Je salue le gouverneur; sans ma maladie, lui dis-je, j'aurais été à Plantation saluer Mylady.

Mon cheval a peur de la musique, il se défend. Lady Lowe descend de l'amphithéâtre avec l'amiral et le comte Balmain, qui se fait présenter à moi; elle est charmante et me parle avec beaucoup d'affabilité. Puis, Ferzen nous invite à aller prendre des rafraîchissements chez lui. Je salue M. et Mme de Stürmer. M. de

Montchenu fait de moi le plus grand éloge et parle de mon attachement pour ma mère. Cela a fort touché lord Bathurst qui lui a dit grand bien de moi.

Nous parlons de notre vilaine île. Tristan[1] déclare ne pas aimer Louis XVIII. Le commissaire russe serait bien content, même comme particulier, de voir l'Empereur, et il n'ignore pas qu'il ne peut pas être admis autrement. Il a reçu de l'Empereur Alexandre l'ordre écrit d'avoir les plus grands égards pour nous. Il trouve que les commissaires pourraient bien aller chez le grand maréchal, sir Hudson Lowe n'y mettrait certainement pas d'obstacles directs, mais ses collègues hésitent; il n'y a pas d'entente entre eux à ce sujet; cependant, cet état ridicule va cesser à l'arrivée du *Conqueror*. Au fond, le gouverneur préfère que ces messieurs ne nous voient pas. M. de Stürmer assure que si nous nous réunissions parfois, cela n'influerait pas sur les affaires d'Europe et le temps passerait plus agréablement. M^me^ de Stürmer me fait un bon accueil, elle est vive, enjouée et jolie. Elle aussi désirerait que nous nous vissions plus souvent et me gronde de ne pas avoir été la voir. Elle désire savoir pourquoi M^me^ Bertrand n'est pas venue et craint de ne pas assister aux courses de jeudi; le cheval la fatigue.

Lady Lowe est réellement une femme charmante. Montchenu fait des plaisanteries sur la jambe d'une femme qui l'a découverte. Lady Lowe n'en a pas

1. De Montholon, fils du général.

d'aussi jolies, sans cela elle les montrerait. Mylady caresse les enfants de Montholon et de Bertrand.

Je monte sur l'amphithéâtre et m'entretiens de la campagne de 1812 avec le commissaire russe. On me plaisante sur Miss Churchill; Montchenu assure que, pour ce que je lui ai donné, j'en aurais fait ce que j'aurais voulu. Il ne croyait pas que ce fût de la véritable écriture de l'Empereur. Les commissaires sont tous d'une extrême honnêteté pour moi. Je donne le bras à Mme de Stürmer et la mets à cheval. Par ordre de son mari, elle me dit qu'elle viendra aux prochaines courses. Tout le monde se dit « à Jeudi ».

En route, Stürmer m'assure que tout irait bien mieux si l'on se voyait plus souvent; il n'a pas non plus l'air disposé à venir en particulier à Longwood et il fait le diplomate plus que les autres. Je lui déclare que Sa Majesté est bien décidée à ne jamais recevoir les commissaires. Si on employait la force, Elle défendrait sa porte, l'épée à la main. M. de Stürmer me dit ensuite qu'à son départ d'Angleterre on supposait que la maison du gouverneur serait un endroit où l'on se verrait souvent; nous nous y sommes bien mal pris, nous avons servi les idées d'Hudson Lowe en obtenant que l'Empereur refuse de recevoir des étrangers; nous avons mis du sable au lieu d'huile dans les rouages. Je conviens que, peut-être, on eût mieux pu faire, mais Sa Majesté n'a pas cru que cela pourrait lui être avantageux. Celui qui avait perdu des cou-

ronnes plutôt que de faiblir se moquait bien d'eux : il n'avait plus voulu accueillir d'étrangers parce qu'on ne lui permettait de recevoir que ceux que présentait le gouverneur : il voulait les recevoir tous, ou pas un.

Je prends congé à Hut'sgate, ne pouvant aller plus loin. Le Russe m'accompagne jusqu'à Alarm House, espère avoir bientôt de bonnes nouvelles pour l'Empereur; aucun commissaire n'a reçu de récentes instructions; il n'y a que le *Conqueror* qui en apportera.

Le Russe a presque dit « l'Empereur, le grand homme » ; Montchenu, une ou deux fois « Bonaparte » et ensuite deux fois, devant Lady Lowe, « l'Empereur ». M. de Stürmer n'a jamais employé positivement une de ces trois dénominations.

J'oubliais de dire que, pendant la route, M. de Stürmer m'avait ainsi interpellé : « Savez-vous qui est bien fâché que vous nous ayez parlé ? — Hudson Lowe? — Non, l'amiral! — Comment? — Parce qu'il est anglais jusqu'au bout des ongles et qu'il pense que vous nous aurez instruit de la manière dont l'Empereur est traité et il craint que cela ne fasse du tort à sa nation. Il préfère ce qui est anglais à tout. Il est insupportable pour cela; c'est un homme très fin. M. de Montchenu trouve que Lady Malcolm est très instruite. Elle connaît toutes les familles d'Écosse. »

L'amiral, Bingham ont l'air piqué. Les commis-

saires ne comprennent pas comment je ne suis pas invité au bal de demain.

Arrivé à Longwood, l'Empereur me fait demander. Il est sur les marches de la salle de billard, je lui raconte ce qui s'est passé aux courses et il ne paraît pas beaucoup se soucier que M^me^ Bertrand y aille jeudi. Les commissaires étaient libres d'aller chez la femme du grand maréchal, c'était à eux à faire des démarches pour cela.

Dans le temps, lorsque Hudson Lowe prétendait faire deux visites à Longwood pour s'assurer de la présence de son prisonnier, l'Empereur lui avait fait savoir qu'il ne conservait la vie que parce qu'il ne se sentait pas avili, mais que, du moment où on voudrait ainsi le déshonorer, il en mourrait. Ne s'étant pas fait tuer à Waterloo, Sa Majesté serait satisfaite de mourir ainsi assassinée par les Anglais, parce que cela couvrirait l'Angleterre d'ignominie.

L'Empereur ne trouve pas grand intérêt à voir les commissaires ou à établir des communications avec eux, puisque ce n'est qu'à l'arrivée du *Conqueror* qu'il y aura quelque chose de certain.

L'Empereur pense qu'il aurait pu, ce matin, aller aux courses avec nous et ne pas descendre de cheval. Il se serait alors montré en souverain!

A 8 heures, dîner; conversation sur les chevaux. Le docteur a prétendu que si j'avais demandé en mariage une demoiselle Churchill, je l'aurais obtenue. Cela

n'etonne pas l'Empereur : que de choses ont eu ainsi lieu par hasard! Sa Majesté pense qu'en Angleterre Elle aurait eu beaucoup d'aventures amusantes et me demande si, pour épouser Marie ou Amélie, ou toute autre personne aussi riche, je consentirais à rester dix ans en Angleterre. « Oui, certes, j'ai trente-quatre ans, et, plus je tarde à me marier, plus j'en diverge. (*sic*) »

Sa Majesté s'est mariée bien plus tard, la seconde fois. Si Elle perdait Marie-Louise, Elle ne se marierait plus. « *A cinquante ans, on ne peut plus aimer. Berthier aimait toujours, mais, moi, j'ai le cœur bronzé. Je n'ai jamais aimé d'amour, sauf, peut-être, Joséphine, un peu, et encore parce que j'avais vingt-sept ans lorsque je l'ai connue. J'avais beaucoup d'amitié pour Marie-Louise. Je pense un peu comme Gassion qui me disait qu'il n'aimait pas assez la vie pour la donner à d'autres êtres.* » Puis se tournant vers le grand maréchal : « *Vous pas, vous êtes aimant. Si votre femme mourait, vous en prendriez une autre.* » Conversation sur les illusions que fait naître l'arrivée du *Conqueror*. L'Empereur m'a bien traité aujourd'hui. Coucher à 10 heures.

Mardi, 8. — A 10 heures, Bertrand vient chez moi. Il cause des commissaires et fait un peu le récalcitrant : c'était à ces messieurs à venir les premiers. Après déjeuner, je passe chez sa femme, qui est réel-

lement malade. Tout en la plaignant, je trouve que c'est presque heureux, parce que je craignais que Lady Lowe ne se piquât et, comme c'est une femme aussi bonne que jolie, c'eût été fâcheux : d'ailleurs, elle a toujours été honnête et il eût été grossier de ne pas rendre des politesses à qui nous fait des avances. L'Empereur est venu la voir hier, durant les courses, et a fait ouvrir les fenêtres, ce qui lui a donné un refroidissement au sein : il a fallu envoyer chercher le docteur Lewinston. Je lui raconte les courses et répète combien Lady Lowe a de bonnes manières et une physionomie douce et agréable : j'en suis réellement enchanté. M^me^ de Stürmer est aussi très jolie.

A 7 heures et demie, l'Empereur me demande au salon des échecs et me fait jouer trois parties, ce qui nous conduit au dîner. Conversation sur les marquis. M. de Narbonne en était et vantait des riens à l'excès. Il s'extasiait sur tout et l'avoua à Sa Majesté, en l'assurant qu'il ne pouvait pas s'en déshabituer. Lecture d'*Ossian*. Coucher à 10 heures et demie. Sa Majesté a été très bien pour moi et consent à ce que M^me^ de Montholon aille aux courses, auxquelles je n'ai pas envie d'assister, si d'autres ne s'y rendent pas.

Mercredi, 9. — Grand ennui; il pleut toute la journée. M^me^ Bertrand est toujours indisposée. Sa Majesté a choisi M^me^ de Montholon pour son ambassadeur. Celle-ci espère avoir une superbe robe, mais je lui

assure que tout ce que l'on porterait ici ne paraîtrait que chiffons à côté des toilettes de Lady Lowe. Elle doit recevoir des instructions; nous autres, nous sommes des sots. Elle doit éblouir la baronne de Stürmer. Mme Bertrand est piquée et voudrait bien pouvoir se rendre à cette fête. Elle me prie de ne pas donner la calèche. M. de Montholon est triste. Bertrand veut apaiser cela, puis il sort; sa femme le croit fou, mais, pour moi, il est dupe de l'Empereur et des Montholon. Sa phrase favorite est que « *l'eau reprend toujours son niveau* », oui, mais les pompes la font monter.

A 7 heures et demie, le grand maréchal revient de chez l'Empereur; il l'a laissé triste et couché sur un canapé, il a lu tout le temps et a dîné seul. Je lui dis que j'attends avec impatience l'arrivée du *Conqueror* pour prendre un parti; puis je vais dîner seul dans ma chambre. A 8 heures et demie, Sa Majesté me fait venir; je la trouve à lire sur son canapé, Elle me fait asseoir. Mme de Montholon ira demain aux courses, sans affectation, à pied, avec son mari. On lui donnera des instructions pour Mme de Stürmer. Il faut lui demander des nouvelles de l'Impératrice et de son fils et la prévenir que l'on peut venir se promener dans le parc, sans passer devant les factionnaires. Bertrand s'y rendra aussi, et moi, je dois y aller, comme l'autre fois, à cheval. O'Méara l'a prévenu que Reade était furieux de ce que j'avais parlé aux commissaires qu'il considère comme étant en faute,

puisqu'ils lui avaient donné leur parole d'honneur de ne parler à aucun Français. Le gouverneur n'a rien dit au docteur. A cela, je réponds que je n'ai en rien violé les restrictions; je n'ai, d'ailleurs, fait aucune confidence et c'est sir Hudson Lowe qui m'a mis en rapport avec les commissaires que je ne recherchais certes pas. Sa Majesté me prie d'arranger les choses avec les Montholon.

Jeudi, 10 *avril*. — Il ne fait pas beau, et, pourtant, les courses doivent avoir lieu. M^me^ Bertrand est bien malade. A 2 heures, je pars; il n'y a pas une seule femme. Je cause longtemps guerre avec le major du génie Emmat. Un peu avant, survient le Russe, seul commissaire présent. Il est en bourgeois et me salue, m'apprend que Montchenu est indisposé. Tout le monde nous observe, et c'est bien inutile, je n'ai rien à dire. Au bout d'un quart d'heure, accourt au galop M. Gorrequer, sortant de Plantation. Une demi-heure après, arrive sir Hudson Lowe; il est fort honnête et me parle des courses et de la santé de M^me^ Bertrand. Le Russe me dit devant lui qu'il ne peut se présenter à Longwood plus loin que la première barrière. Il y aura, le soir, chez le gouverneur, un grand dîner, où assisteront les commissaires. Je rentre paisiblement à Longwood.

A 7 heures et demie, l'Empereur me fait appeler au salon et lit tout haut Strabon; il me fait mille amitiés.

Je suis un peu de mauvaise humeur; on me fait jouer trois parties d'échecs, dîner. Sa Majesté prétend qu'Elle veut me griser, car je suis comme un bonnet de nuit : puis, Elle lit quelques poésies et rentre à 10 heures et demie. Le commissaire de police est mort le 7 de ce mois; il est arrivé aujourd'hui quatre vaisseaux de la Chine.

Vendredi, 11 *avril.* — A 8 heures du matin, l'Empereur me fait appeler au billard, il est encore en robe de chambre et s'informe de ce que j'ai entendu hier.

Je démontre à Sa Majesté la nécessité où Elle se trouve de rédiger ses mauvaises campagnes, comme celle de Moscou : les historiens n'ont guère de documents sur elles. L'Empereur se trouve si fatigué, si accablé et si triste, que son esprit n'est pas assez libre pour travailler. Il ne peut sortir, il est en prison! Aux États-Unis, c'eût été bien différent. On eût eu des livres à lire, des Français avec qui s'entretenir! Ici, on n'a rien. Il serait pourtant fort utile d'écrire certaines choses. Par exemple, on n'a presque rien sur Louis XIV, et, cependant, bien d'illustres familles étaient intéressées à transmettre à la postérité les actions de certains généraux.

« *Louis XIV est le plus grand souverain qu'ait possédé notre pays. Il a eu quatre cent mille hommes sous les armes et, pour qu'un roi de France puisse en réunir*

autant, il ne faut pas que ce soit un homme ordinaire. Il n'y a eu que lui et moi qui ayons eu des armées si nombreuses.

Je ris quand je lis qu'un certain Masson a démontré à Frédéric de Prusse que le plus grand capitaine, ancien et moderne, est Henri IV. C'était un bon homme, mais il n'a rien fait d'extraordinaire, et ce barbon qui courait les rues de Paris après les catins n'était qu'un vieux fou. Mais, par opposition à Louis XIV, que l'on détestait, on l'a porté aux nues. Et puis, Voltaire, par son poème épique, l'a mis en grande vogue. Je suis donc sûr que, de son temps, il n'avait pas la réputation qu'on lui donne maintenant.

Quant à moi, on détruit toutes mes institutions, la Légion d'honneur, l'Université, et bientôt, je serai oublié; les historiens n'auront que peu à dire sur mon compte. Peut-être, si le roi de Rome règne un jour à Parme fera-t-il écrire ce que j'ai fait. Que voulez-vous, Schwartzemberg se vante de m'avoir trahi en 1812, *et si je m'en plains dans mon récit de la campagne, on me dira :* VOUS DEVIEZ BIEN VOUS EN DOUTER ET AGIR EN CONSÉQUENCE.

Je ne pourrais écrire que quelques réflexions sur cette fatale campagne, comme : « J'eus tort de rester trente-cinq jours au Kremlin, j'aurais dû y rester quinze jours seulement. J'aurais dû, après mon entrée à Moscou, détruire les débris de Koutouzow. J'aurais dû passer à Malo-Iaroslavetz et marcher sur Toula et Kalouga;

proposer aux Russes de me retirer sans rien détruire! »

Gourgaud : — Votre Majesté aurait peut-être pu, de Moscou, se porter sur Riga, pour se joindre à Macdonald et à Saint-Cyr.

N. — *C'eût été impossible. Koutuzow m'eût devancé par Mojaïsk.*

Gourgaud : — Murat, Bessières, vous ont sans doute empêché par leurs discours de passer par Malo-Iaroslavetz?

N. — *Non, j'étais le maître, et c'est à moi qu'incombe toute la faute! Davout me proposait de se maintenir seul au Kremlin durant tout l'hiver.... J'appris, après Wiasma, la marche de l'armée de Moldavie. ...Arrivé à Smolensk, mon projet était d'y prendre des quartiers d'hiver; j'aurais mis les soldats dans des barraques, ne voulant pas les éparpiller dans les villages. Witepsk avait de grands magasins. J'hésitai de Smolensk à me diriger sur cette ville sans passer le Dniester, mais j'appris bientôt que Witepsk était pris par les Russes. J'hésitai un instant, avant d'arriver sur Borizow, à tomber sur Wittgenstein. J'en aurais eu le temps; Koutouzow ne me suivait que de loin et son armée était à dix journées de moi.* »

Sa Majesté me charge ensuite de parcourir ses livres et de rechercher des matériaux pour l'histoire de cette campagne.

A 3 heures, l'Empereur fait visite à M^me^ de Mon-

tholon, puis à Mme Bertrand, qui est toujours malade.

A 6 heures, Sa Majesté, décidée à relater ses mauvaises campagnes, me dicte un travail préliminaire que je dois mettre au net. A 8 heures, dîner; on est étonné que je ne sois pas invité au bal qui doit avoir lieu aujourd'hui en ville.

L'Empereur raconte qu'après l'expédition d'Anvers, ayant eu à se plaindre de M. de Pradt, il chanta devant lui au lever :

Où allez-vous, monsieur l'Abbé, sans chandelles ?

Puis, il me charge de vérifier si c'est avant Moscou ou après qu'il a nommé Régente l'Impératrice, de vérifier la composition de la garde, de savoir si alors les Danois étaient en paix ou en guerre avec la Russie : il ne s'en souvient plus; il me traite fort bien. Lecture de poésies, ensuite échecs; joue avec Montholon, ensuite avec moi, s'endort, et rentre à 9 heures et demie.

Samedi, 12 *avril*. — Je travaille à réunir des documents sur la campagne de Russie, à rechercher les vrais motifs de cette guerre. Je prie O'Méara de me procurer Peltier[1]. A 6 heures, l'Empereur me fait venir, m'ordonne de parcourir un ouvrage anglais sur sa vie et d'y chercher des matériaux. Il se montre

1. C'est-à-dire la collection du journal l'*Ambigu*, rédigé à Londres par Peltier.

très bien pour moi : « *Gourgaud, mon cher Gourgaud* ». Il me fait jouer avec lui aux échecs jusqu'au dîner. Puis, lecture de poésies. Coucher à 9 heures et demie.

Dimanche, 13 *avril*. — M^me^ Bertrand va mieux. Je trouve chez elle l'amiral Malcolm avec sa femme; ils s'excusent de ne pouvoir rester longtemps, parce qu'ayant manqué l'office du matin ils veulent assister à celui du soir. A 2 heures, l'Empereur me fait demander; il est nu, me dit qu'il m'a envoyé chercher pour me quereller au sujet de Loyd. C'est un fou, qui prétend que le fusil n'est pas bon. C'est la meilleure arme qui ait existé, surtout avec sa baïonnette. On veut le raccourcir, il faut l'allonger. Les batailles actuelles ne sont que des escarmouches, mais des escarmouches où il y a des trente ou quarante mille hommes atteints.

Nous parlons ensuite de Frédéric de Prusse. Il a mal fait de perdre quarante jours devant le camp de Pirna, qui avait 14000 toises de développement, par conséquent, on aurait dû l'enlever de vive force. Cette perte de temps lui a coûté bien cher. Je pense que la capitulation des Saxons a dû être remise de jour en jour.

« *Je blâme la marche de ses trois colonnes qui venaient de Francfort sur l'Oder, de Magdebourg et de* (en blanc sur le manuscrit). *Il aurait dû les faire marcher plus près les unes des autres, afin de les réunir si*

l'ennemi attaquait. Mais Frédéric nous répondrait, pour sa justification, qu'il voulait lever de l'argent à Leipzig, et qu'il savait qu'il ne serait pas inquiété. On dit que je suis hasardeux, mais Frédéric l'était bien davantage. On ne conçoit pas la sottise du prince Charles qui lui laisse passer deux rivières tranquillement. Je fais la bataille de Prague, un enfant la concevrait. Je veux donner des notes sur ces campagnes, cela peut être bon un jour pour mon fils. Je vous rendrai tous d'excellents généraux en discutant ainsi les affaires militaires. Je suis un excellent professeur, mais je ne ferai pas imprimer mes opinions sur cela. »

L'Empereur me dicte ensuite des notes sur Loyd, s'habille, et passe au salon; il fait appeler Bertrand pour savoir ce qu'a dit l'amiral.

Le gouverneur va chez M^me^ Bertrand, où se rend M^me^ de Montholon, qui fait la belle auprès d'Hudson Lowe.

Je me promène à cheval et rencontre M. Reade, qui va aussi chez M^me^ Bertrand. A 7 heures et demie, chez l'Empereur. On ne sait à quoi attribuer les visites du jour. Poppleton et O'Méara ne vont pas, comme les autres dimanches, dîner au camp. Peut-être le gouverneur a-t-il reçu des nouvelles, ou le discours d'ouverture?

Malcolm est un courtisan; il se prosternera devant l'ambassadeur qui revient de la Chine et qui est

attendu. C'est, paraît-il, un homme d'importance chez les Anglais et qui est Pair.

Quatre vaisseaux à destination de Chine mettent demain à la voile. C'est peut-être par crainte qu'on ne se sauve que le gouverneur redouble de sévérités.

« *Las Cases a dit au Cap, paraît-il, que le gouverneur aurait beau faire, il y avait tant de personnes qui voulaient me tirer d'ici, qu'il ne pourrait pas l'empêcher. Las Cases parle mal l'anglais. Il aura voulu dire que beaucoup de personnes prenaient intérêt à ma position.* »

Tristan est fort malade d'une attaque de dyssenterie. Pendant le dîner, on ne s'entretient que des maladies des enfants et de leurs dangers. L'Empereur s'adresse à moi : « *N'est-il pas vrai, Gourgaud, qu'on est heureux d'être égoïste, insensible? Si vous l'étiez, vous ne vous affecteriez pas du sort de votre mère, de votre sœur?* — Ah! Sire, je préfère souffrir et avoir le cœur aimant. » On se quitte à 10 heures, je vais voir Tristan, on le saignera plus tard.

Lundi, 14. — Tristan est sauvé. A 2 heures, l'Empereur me demande, s'habille, passe au salon; je lui montre mon travail sur les motifs de la guerre de Russie, tiré des bulletins. L'Empereur ne veut pas traiter la partie politique. Il faudrait alors revenir à Tilsitt, à Erfurth, « *même au traité de Caulaincourt, que je n'ai pas ratifié, au sujet de la Pologne.*

Gourgaud : — Cependant, l'on reproche à Votre Majesté d'avoir déclaré la guerre sans motifs à la Russie. Il serait bon de détromper l'opinion. »

L'Empereur répète qu'il ne veut écrire que la campagne purement militaire, et ensuite celles de 1813 et 1814. Cela sera fort intéressant. Il me dicte le travail que je dois préparer : les guerres des Russes contre les Perses et contre les Turcs, depuis 1806; la situation des armées russe et française. Il me fait lire ses bulletins dans Peltier jusqu'à 7 heures et demie.

Après dîner, Sa Majesté nous exprime sa volonté de ne pas recevoir l'ambassadeur qui revient de la Chine. Pourquoi?

Je joue aux échecs avec Montholon, dont la femme est plus honnête pour moi qu'à l'ordinaire. L'Empereur a été on ne peut mieux. Coucher à 10 heures.

Mardi, 15. — On envoie un quatrième homme pour l'écurie et un autre pour Montholon. Je consulte Bertrand pour savoir si je puis, ou non, faire visite à Lady Lowe; il me rappelle que l'Empereur a déjà dit une fois oui; si on le lui demande de nouveau, il répondra non.

A 4 heures, Sa Majesté me demande. Elle est au bain, me parle des fluides et me tient un raisonnement pour me prouver que la pression sur la chose est égale à la chose multipliée par la hauteur du fluide. Elle me fait asseoir et me parle avec bonté. Son intention

a toujours été de confier la conduite d'un siège à un général du génie. La réunion des armes serait mauvaise, la rivalité qui existe entre l'artillerie et le génie est avantageuse; les meilleurs généraux sont ceux qui sortent de l'artillerie. Si Elle reste ici encore quelque temps, Elle veut écrire 1813 et 1814. Je me retire.

A 8 heures, le dîner est servi; l'Empereur est avec Bertrand au salon, nous attendons un quart d'heure dans la salle à manger. Sa Majesté survenant nous gronde de ce que nous ne sommes pas entrés au salon. Bertrand dîne avec nous. Conversation sur Frédéric de Prusse : « *Ce n'était certes pas un homme ordinaire. A Kollin, il a fort mal manœuvré, il a perdu la moitié de son monde. Suivant moi, il a tout perdu. Frédéric avait une grande audace morale. Je vais dicter à présent mes observations sur ses campagnes, cela sera bien intéressant. J'aurais dû faire expliquer ses guerres à l'École polytechnique et aux écoles militaires. Jomini aurait été excellent pour cela. Cet enseignement aurait fait naître d'excellentes idées dans ces jeunes têtes; il est vrai que Jomini établit surtout des principes. Le Génie agit par inspiration. Ce qui est bon dans une circonstance est mauvais dans une autre, mais il faut considérer les principes comme des axes auxquels se rapporte une courbe. C'est déjà quelque chose que, dans telle ou telle occasion, on pense que l'on s'écarte des principes.*

Turenne est le plus grand général français. Contre l'ordinaire, il a pris de l'audace en vieillissant; ses dernières campagnes sont superbes. J'écrirai mes observations à ce sujet. La tactique d'alors est bien différente de celle d'aujourd'hui. Les armées étaient peu considérables et les plus grosses alors jouaient un grand rôle. Condé aussi est un bon général. Le maréchal de Saxe fait voir comme la France était alors pauvre en bons généraux : je ne lui connais que Lawfeld et Fontenoy. Un bon général n'est pas un homme commun. Saxe, Luxembourg sont de second ordre. Frédéric est de premier, comme Turenne et Condé. Il faut que j'écrive leurs campagnes.... »

Suit une discussion sur les cartes géographiques qui ont le sud en haut, au lieu du nord, comme on représente souvent le cours du Nil. Je trouve que cela ne change que la position de l'observateur. Coucher à 10 heures.

Mercredi, 16. — Je vois les Bertrand le matin. Fitz Gérald déjeune avec moi. L'ennui règne à Longwood comme au camp, où, depuis sept jours, il est mort quatre soldats de la dyssenterie. M^me^ Bertrand compte passer quelques jours à Plantation House chez Lady Lowe : elle se meurt d'ennui et ne comprend pas son mari qui resterait ici dix ans sans s'ennuyer. Il arrive trois bâtiments avec 400 Chinois qui s'établiront dans l'île. L'Empereur va chez M^me^ Bertrand à 5 heures et me demande à 7, il me fait calculer le mille de

Bohême, me presse, s'impatiente, enfin, le degré de latitude en toises. A 8 heures, dîner. Nous causons sur le système du monde et je fais un grand éloge de Laplace. « *Il faisait un détestable ministre de l'Intérieur; il avait pour ami Lagrange et n'aurait pas parlé à l'Institut sans le consulter. Si Lacroix ou d'autres le chicanaient, Lagrange les foudroyait. Je lui ai souvent demandé ce qu'il pensait de Dieu, il m'a avoué être athée. On a commis bien des crimes au nom de la religion et la plus ancienne est l'adoration du soleil. L'âme d'un enfant, où est-elle? Je ne me souviens pas de ce que j'étais avant de naître; et que deviendra mon âme après ma mort? Quant à mon corps, il sera navet ou carotte. Pour moi, je ne crains pas la mort. A l'armée, j'ai vu périr tout d'un coup des gens avec qui je causais.* »

Jeudi, 17 *avril*. — L'Empereur me fait venir à 3 heures et s'habille. Il parle de changements à introduire dans l'organisation militaire, passe au salon et me dicte sur la composition d'une compagnie, d'un bataillon. Il me charge de mettre au net tout ce qu'il m'a dicté sur le militaire et veut en faire un ouvrage. Sa Majesté se montre très bien pour moi. Ce matin, en allant se promener du côté de M^me^ Skelton, le grand maréchal a été arrêté par le factionnaire; il est revenu, tout furieux, se plaindre à Poppleton. Dîner. Échecs. Coucher à 10 heures.

Vendredi, 18 *avril*. — Sa Majesté me demande à 2 heures, je travaille avec Elle sur les camps; Bertrand étant venu à 7 heures, Elle lui demande comment il trouve son système; il n'en paraît pas charmé. Nous continuons à nous en occuper jusqu'à 8 heures; le grand maréchal dîne avec nous; l'Empereur parle de l'artillerie et du génie. Il n'a jamais voulu réunir les deux armes; ceux qui se battent auront toujours plus d'honneur que ceux qui restent à l'intérieur. Coucher à 10 heures. Les officiers des Indes viennent voir Bertrand.

Samedi, 19. — L'Empereur me demande, à 8 heures, et me charge de lui dessiner des pieux de trois à quatre pieds de long, que les fantassins pourraient porter, afin d'en former un rempart contre la cavalerie : il me dicte plusieurs notes à ce sujet. Je rentre à 11 heures et écris à ma mère. Les officiers de l'Inde parlent, dans le jardin, à l'Empereur, qui, ensuite, rend une visite à M^me^ Bertrand.

A 6 heures et demie, l'Empereur me demande au salon et me traite amicalement. Je lui rends compte de la quantité d'eau que peut fournir une pompe à feu et de ce que l'on pourrait tenter pour les inondations. Bertrand trouve que c'est de la graine de niais et se sauve aussitôt que l'on parle de faire des calculs. Sa Majesté s'occupe des pompes jusqu'au dîner et me parle des inondations, seul moyen de rendre à la

défense ce qu'elle a perdu par l'invention de la poudre à canon; Elle voudrait absolument que les pompes à incendie fussent utilisées pour cela et me dicte plusieurs problèmes à résoudre. Coucher à 10 heures et demie.

Le matin, j'ai vu Mme Bertrand. Elle croit que le gouverneur sera bientôt changé. Son fils sera certainement grand maréchal, si le roi de Rome vient à régner. Peut-être que l'amiral Cockburn.... (son mari ne la laisse pas achever et lui marche sur le pied). Je demande au grand maréchal si l'Empereur a réellement envie de faire imprimer ses travaux sur l'ordonnance militaire. Cela devrait être bien plus discuté.

Dimanche, 20. — Tristesse, ennui, rien d'intéressant.

Lundi, 4. — J'avais envie d'aller faire visite à Lady Lowe et je demande à Bertrand si cela déplairait à l'Empereur; il me répond que je n'ai qu'à y aller sans demander la permission, sans quoi on me la refuserait. Sa Majesté me demande à 7 heures pour jouer aux échecs. Elle me traite avec une si grande bonté que j'en suis même étonné; on se retire à 10 heures.

Mardi, 20. — Le gouverneur fait une visite à Mme Bertrand, reste peu et ne dit presque rien. Il a l'air préoccupé et embarrassé; il fait aussi une visite aux Mon-

tholon. A 8 heures, nous dînons. L'Empereur me demande s'il est venu des capitaines de vaisseau, des étrangers. « Mais Votre Majesté sait qu'Hudson Lowe est venu. » Il paraît étonné. « Je croyais que Bertrand vous l'avait dit! »

A 9 heures, on passe au salon, on parle d'âge; Mme de Montholon trouve que nous vieillissons beaucoup ici. L'Empereur estime qu'il ne peut plus songer à faire la cour aux dames! Mme de Montholon pense qu'il y a bien des hommes qui, à quarante-huit ans, sont encore fort jeunes. « *Oui, mais ils n'ont pas éprouvé mes chagrins. Gourgaud, en frac, paraît plus jeune qu'il ne l'est réellement. Il est encore dans le temps des illusions, c'est comme Bertrand, qui, en plus, adore sa femme et ses enfants; mais, moi, je n'en ai plus. Si je perdais l'Impératrice, je ne me marierais plus.... Je confondais l'évêque de Nantes en lui citant les articles qui sont dans* saint Bernard, *dans la* Vie des Saints... *leur enthousiasme les avait emportés.* »

Sa Majesté s'ennuie, commence une partie d'échecs et l'abandonne bientôt : « *Allons nous coucher!* » Il n'est pas 10 heures.

Mercredi, 23. — Le matin, les ingénieurs viennent faire finir les travaux commencés, entre autres, la véranda de Bertrand. Là-dessus, nous pensons que le gouverneur a été blâmé et qu'il y a des nouvelles.

M^me^ Bertrand se meurt d'ennui. Et moi, le genre de vie que je mène ici me répugne profondément.

Balcombe revient de la ville pour revoir l'Empereur et lui donner les nouvelles qu'a apportées un bâtiment provenant du Cap. Il prie le grand maréchal, qui va chez l'Empereur, de le lui dire. Il attend chez moi, dîne avec O'Méara, me demande quelques mots écrits de la main de l'Empereur. Il prétend que l'Espagne et la Russie ont déclaré la guerre aux États-Unis d'Amérique.

Je passe au salon avec les Montholon, que l'on n'a pas demandés non plus. L'Empereur nous salue et exprime le regret de ne nous avoir pas vus dans la journée. On dîne, Bertrand aussi. Nous disons que Balcombe a attendu jusqu'à présent pour voir l'Empereur. « *Je ne le savais pas; Bertrand ne me l'avait pas dit.* — Je demande pardon, je l'ai dit à Votre Majesté. — *Eh, parbleu, monsieur le grand maréchal, vous en avez bien menti!* — Je l'ai si bien annoncé que Votre Majesté m'a répondu : « *Ah! bah! il causera avec M^me^ Bertrand.* » L'Empereur est piqué et commence : « *Ah! oui, mais ce n'est pas...* » Bertrand est blessé du démenti, les Montholon et moi le sommes de n'avoir pas vu l'Empereur le matin. Il règne un grand silence durant le dîner. Sa Majesté parle de Thèbes, du désert; Elle excite à parler le grand maréchal, qui ne répond que quelques mots ; puis impatientée, Elle se lève sur ces paroles : « *Parbleu! Messieurs, vous êtes peu*

aimables. » Et passant au salon : « *Ah! ce pauvre Las Cases, où est-il? Il me faisait des contes, au moins. Vous êtes comme des bonnets de nuit.* » Puis, on me demande ce qu'avait dit Balcombe, me gronde de mon silence ; — il m'a averti que Glower et Cockburn allaient revenir. Sa Majesté paraît fort contrariée de m'entendre dire cela devant tout le monde.

L'Empereur tape les joues de Bertrand qui garde le sérieux. Il me demande si les terres végétales peuvent devenir un désert, si un désert peut produire. Il me demande pourquoi je suis triste. Je lui réponds que je ne me porte pas bien ; il déclare qu'il a mal aux entrailles et que c'est un f...u pays. Il joue aux échecs avec M^me^ de Montholon, laisse la partie et rentre à 10 heures.

Jeudi, 24. — Je déjeune chez Bertrand. A 1 heure, Sa Majesté me demande ; Elle n'est pas habillée et me parle des terres, de la végétation. Je lui montre ce que disent à ce sujet Fourcroy, Chaptal, le dictionnaire de Rozier. Elle est bien pour moi, et, n'ayant pas dormi de la nuit, va se reposer.

A dîner, l'Empereur parle artillerie ; dans le fait, les mulets de bât sont mauvais en ce qu'il est nécessaire de les avoir toujours chargés. Il faut établir des coffrets qui contiennent soixante ou quatre-vingts coups, diminuer le poids des affûts et ne donner que cent livres par livre de balle. J'objecte que, dans les arts,

il y a certaines dimensions qui sont le résultat de l'expérience et qu'aucun ordre ne peut changer sans détruire au lieu de perfectionner.

Le gouverneur est un méchant homme, il faut espérer qu'on le changera, mais pourvu qu'on n'en envoie pas un plus méchant! Les Montholon font un feu croisé sur ce pauvre Hudson Lowe. Sa femme n'est pas si bonne que l'on croyait. J'en serais fort surpris, car elle a l'air bien doux et bien gracieux. Selon l'Empereur, elle aime à trouver des ridicules. « *Ah! cela ne va pas à une jolie femme!* »

Sa Majesté critique le système des poids et mesures, qui ne lui représente rien à l'idée, en rapportant tout au mètre. Un millimètre ne lui apparaît pas à l'esprit comme une ligne. Il peut bien se représenter la douzième partie d'un pouce, mais pas la millième d'un mètre. Cela a créé beaucoup d'ennemis au Directoire.

Je fais la comparaison du décimètre au pied, du centimètre au pouce, du millimètre à la ligne. « *Laplace lui-même m'a assuré que si, dans les temps, on lui avait présenté les objections que je lui faisais, il aurait reconnu le ridicule de ce système et l'aurait abandonné.*

Gourgaud : — Laplace a dit cela pour faire la cour à Votre Majesté.

N. — *Ce n'est pas la même chose. Ce raisonnement est bon pour les sots et les ignorants.* » Je m'excuse.

Lagrange dit un jour que, pour lui, la tactique était

l'art de faire battre des gens qui n'en avaient pas envie. L'Empereur lui répondit que la tactique était l'art de faire agir avec le plus d'avantage, de promptitude et d'obéissance possibles simultanément un grand nombre de gens armés. Les poids et mesures, l'artillerie, le gouverneur nous ont fait gagner 10 heures et demie. C'est une bonne soirée.

Vendredi, 25. — A 8 heures, l'Empereur me demande; il n'est pas habillé, me fait asseoir, me dicte des problèmes à résoudre sur l'inondation du Nil et travaille à ces calculs jusqu'à 11 heures et demie; il me traite très bien et me fait déjeuner avec lui. Il reprend ensuite ses travaux et nous travaillons jusqu'à 1 heure. Il se repose à la fin sur son canapé.

A 4 heures et demie, je monte à cheval, vais derrière la maison de Miss Mason et la rencontre qui va dîner chez Bingham; je l'accompagne jusqu'à Hut'sgate.

Je rencontre l'aide de camp de M. de Montchenu, puis le comte de Balmain qui veut absolument me reconduire et me fait force homélies. Voici, au reste, ses récits :

Hore s'en va. On veut faire un procès au botaniste [1] pour avoir apporté des cheveux [2]. C'était M. Boock, chef des jardins de Schœnbrunn, qui lui avait donné ce paquet en le lui recommandant. L'Empereur d'Autriche

1. Philippe Well dont nous avons déjà trouvé le nom.
2. Du roi de Rome.

avait ordonné à M. de Stürmer de lui expédier un courrier lorsqu'il aurait des dépêches à lui faire parvenir, mais Stürmer n'avait reçu aucune dépêche de Vienne; lui seul, Balmain, avait reçu des dépêches de l'ambassadeur russe à Londres, le comte Lieven, lequel approuvait ses démarches au sujet du procès-verbal et lui demandait des renseignements sur une lettre de M. de Montholon. Il avait envoyé la lettre que Piontowski lui avait remise, après l'avoir montrée à M. de Stürmer.

Balmain avait demandé à Malcolm pourquoi le gouverneur n'avait pas fait voir la lettre dont le comte Lieven lui parlait, et, en supposant qu'un domestique lui en aurait remis copie, qu'aurait-il dû faire? Malcolm avait répondu : « L'envoyer au gouverneur. — Eh, parbleu! Hudson Lowe ne me témoigne aucune confiance et vous voudriez que j'en aie en lui? Je ne suis aux ordres que du comte Lieven. »

Stürmer a fait la sottise de parler du botaniste au gouverneur et a eu beaucoup de peine à lui procurer un passeport et cependant Hudson Lowe était retenu par la crainte des souverains anglais et russe.

C'est, toujours d'après mon interlocuteur, un bon homme que le gouverneur, mais il ne fallait pas se laisser mater par lui. Il est discret et distrait, et agit par insinuation.

Hudson Lowe ne voulait-il pas faire des visites à Longwood deux fois par semaine! Là-dessus, l'Empe-

reur lui fit savoir qu'il était résolu à défendre sa chambre l'épée à la main, et que n'étant pas mort à Waterloo, il considérait comme honorable de mourir ici, assassiné par les Anglais. Balmain termine en assurant que l'Empereur aurait bien mieux fait de se rendre, soit en Russie, soit en Autriche, car cette île est un horrible séjour. Il est certain que le *Conqueror* apportera des nouvelles.

Je reconduis Balmain jusqu'auprès de Hut'sgate et retourne à Longwood; Sa Majesté dîne seule chez Elle, ayant de fortes coliques. Je mange dans ma chambre.

Samedi, 16. — Je raconte à l'Empereur ma conversation avec le Russe; il connaissait l'approbation de Lieven. Il me fait asseoir, me parle de choses et d'autres, n'est pas habillé. Il a envoyé les gazettes chez Bertrand et il m'engage à les lire.

M^me^ Bertrand m'assure qu'à l'île d'Elbe, l'Empereur n'a eu de mes nouvelles que deux fois, dont une par la reine de Naples. Montholon nous envoie quelques pamphlets, où des mots sont piqués avec une épingle. On les lisait en les regardant au jour.

L'Empereur me demande et parle de Frédéric de Prusse, dont Montholon lui lit les campagnes lorsque j'arrive au salon. « *Ce prince a agi contre toutes les règles de la guerre. Il ne savait pas les Autrichiens là et il a été surpris. Il a été obligé de faire* A DROITE EN BATAILLE. *Dans cette campagne, comme dans celle de*

Prague, il a été toujours supérieur en nombre et, cependant, les rencontres lui ont été désavantageuses. Le grand art du général consiste, se trouvant inférieur en réalité, à être supérieur sur les champs de bataille. On ne peut concevoir la bêtise du prince de Lorraine qui aurait dû tomber sur Frédéric et sur Schoen, lorsqu'ils marchaient séparés, de s'enfermer dans Prague avec 40 000 *hommes et de s'y laisser bloquer par* 50 000*! Il aurait dû faire des sorties avec* 30 000 *hommes et Frédéric aurait renoncé au blocus. Pour bien investir une place, il faut prendre une bonne position à* 5 *ou* 6 *lieues de là, la fortifier et échelonner des détachements sur les flancs, de manière que si les ennemis attaquent, les troupes puissent se réunir sur-le-champ. Si une armée de secours survient, on dégarnit le côté opposé à la ville et les échelons se portent sur la position fortifiée.*

Frédéric n'eût pas manœuvré comme cela devant moi. A Rosbach, je ne vois rien de beau dans ses opérations. Il court à son cul et toutes les fois qu'on tente cette manœuvre c'est qu'on y est obligé. Je ne vois là rien de génial. S'il se fût porté avec toutes ses forces sur le flanc gauche de la colonne ennemie, plutôt que de l'aborder de front, comme il fit, c'eût été d'un grand général. C'est ce que j'exécutai à Austerlitz. J'aurais imité Frédéric, si, au lieu de tomber sur le flanc des Russes, je me fusse porté à mon cul, où se trouvait Friant.

Le prince Charles aurait dû opérer sorties sur sorties;

les troupes sont faites pour se faire tuer. De même, je ne saurais concevoir comment Soubise ne put se déployer, comment chaque colonel, chaque chef de bataillon ne se déploya pas. Il fallait serrer la colonne, la déployer par régiment et porter en ligne chaque régiment et lui commander un bon feu de deux rangs. Personne n'est excusable; on aurait dû mettre en batterie jusqu'au dernier capitaine d'artillerie. Les Suisses seuls tinrent bon et Soubise dut leur ordonner la retraite; il aurait dû les rallier. Il aurait mieux fait de combattre, eût-il perdu 8 000 *hommes, que de se sauver ainsi honteusement. On ne savait pas faire la guerre dans ce temps-là. Il y avait dans les troupes françaises trop de gens d'esprit, raisonneurs et discoureurs; il fallait un chef prononcé pour tenir à ses décisions, se moquer des beaux esprits et leur en imposer. Le maréchal de Saxe n'était pas un aigle, mais il avait du caractère et se faisait obéir. A présent, il n'y a pas de général, de chef de bataillon qui ne se conduisît mieux que Soubise. La Pompadour faisait jouer aux Français le rôle d'auxiliaires aux troupes des princes allemands.*

Frédéric avait à Rosbach 25 000 *hommes, Soubise* 20 000 *Français et autant des troupes des princes qui, alors, ne valaient rien (de nos jours, ils sont devenus bons, parce qu'on les a réunis en grands corps) et* 30 000 *Bavarois.*

Ce qui distingue le plus Frédéric, ce n'est pas l'habileté de ses manœuvres, c'est son audace. Il a exécuté ce

que je n'ai jamais osé tenter : il a quitté sa ligne d'opération et souvent a agi comme s'il n'avait aucune connaissance de l'art militaire. Toujours supérieur en nombre à ses ennemis, à l'ouverture de la campagne, il leur est régulièrement inférieur sur le champ de bataille. Ses troupes étaient parfaites, sa cavalerie excellente; comme à nos bons cuirassiers, rien ne leur résistait. Il savait bien, par exemple, tenir son armée dans sa main pendant la bataille.

Il paraît qu'il méprisait fortement ses adversaires, surtout les Autrichiens. Daün n'entame de poursuite que douze jours après avoir gagné la bataille de Kollin, et le prince Charles ne sort de Prague que quatre jours après le départ des ennemis.

A la Moskowa, j'ai attaqué la position retranchée des Russes à tort. C'est que j'avais soif d'une grande bataille, car une armée qui a une bonne et nombreuse cavalerie, et qui peut manœuvrer en arrière d'un système de bonnes redoutes, ne doit pas être attaquée. Il faut, par des manœuvres, lui faire quitter sa position. »

Discussion avec le grand maréchal : l'Empereur joue aux échecs et me dit : « *Gorgo, Gorgotto* », dîner. Hudson Lowe est un vilain homme, astucieux et méchant. J'estime, pour moi, que Sa Majesté a mis le grappin sur lui et qu'il vaudrait mieux qu'il restât que d'en avoir un nouveau.

Je parle de l'histoire d'Angleterre et du grand rapport qui existe entre les règnes de Charles I^er^ et de

Cromwell avec la Révolution française. L'Empereur se promet de la relire, ne l'ayant pas lue depuis longtemps. Le Protecteur avait-il de grands talents militaires? Était-ce un fier-à-bras? Il avait une qualité essentielle, la dissimulation, et de grands talents politiques, il voyait et jugeait parfaitement les choses, il n'y a aucune action de sa vie où on puisse l'accuser d'avoir mal calculé : c'est un homme extraordinaire. Sa Majesté, fatiguée, se retire à 10 heures.

Dimanche, 27 *avril.* — A midi, Sa Majesté me demande; Elle est dans son cabinet, pas habillée. Combien produit une pompe à feu par heure? J'ai le calcul chez moi et vais le chercher. Pendant ce temps, l'Empereur se met au bain, je le lui donne; il me dicte de grands calculs sur les inondations du Nil, les écluses, les quantités de terres que l'on pourrait cultiver, si le fleuve ne se perdait pas; sur l'emploi des pompes à feu. A ce sujet, il se fait montrer les mesures de nivellement, examine les gravures, et je reste deux heures dans son cabinet de bain, où j'étouffe de chaleur. Je rentre ensuite chez moi.

A 6 heures, l'Empereur me demande de nouveau. Il cause de l'Égypte. Après dîner, conversation sur Gassendi et l'artillerie. Sa Majesté pense qu'il faudrait avoir des munitions sur l'avant-train, sur l'affût, sur les chevaux des pièces, « *et porter sans caisson une centaine de coups, afin,* dit-il, *de pouvoir servir à une*

avant-garde, à une batterie de canons sans avoir l'embarras des caissons. Je crois qu'on pourrait facilement alléger le poids du matériel. 100 *livres seraient suffisantes pour le poids des boulets.* »

J'élève quelques objections contre les coffrets qui contiendraient 60 ou 80 coups. Ils seraient trop lourds et les chevaux de bât n'arriveraient jamais aussi vite que l'artillerie à cheval.

N. — « *Il faut discuter sans passion.* »

Je veux faire le calcul du poids total, l'Empereur s'anime, déclare qu'il sait aussi bien que moi ce que c'est que l'artillerie, ce à quoi je réponds qu'il n'a pas été à même de suivre tous ses détails, qui auraient absorbé des moments mieux employés ailleurs.

Sa Majesté trouve, dans Gassendi, ce qu'Elle critique dans l'artillerie de l'an II. « *On voit bien que cet homme n'a pas fait la guerre. C'est un pleutre, un ignare, il n'aurait pas dû mettre de semblables sottises dans un ouvrage presque officiel. Il ne lui convenait pas à lui, conseiller d'État, de critiquer les opérations des généraux. Que doivent en dire les étrangers? En Angleterre, par exemple, cela ne se ferait pas. Il a cru, par quelques mauvais vers de flatterie, racheter ce qu'il a dit. Cela a plutôt l'air d'une ironie. Il cite toujours Gribeauval, c'était certainement un bon officier mais il n'avait fait que le siège de Schweidnitz; d'ailleurs il a rendu de grands services en allégeant, en simplifiant l'artillerie. S'il avait fait la guerre autant que nous, il serait à pré-*

sent le premier à proposer de simplifier encore. Dans ce que nous avons créé, nous n'avons donc fait que suivre les principes de Gribeauval et les observations d'une guerre de vingt-cinq ans. Gassendi n'aime pas l'artillerie à cheval, surtout la nôtre, où les canonniers sont montés. Eh bien! cela seul a changé la face de la guerre. C'est-à-dire que de mettre l'artillerie à même de suivre toujours la cavalerie est un grand changement. On peut, maintenant, avec des corps de cavalerie et des batteries à cheval, se porter sur les derrières de l'armée ennemie. Qu'est-ce, après tout, que la dépense pour monter quelques régiments d'artillerie à cheval, comparée aux avantages que procure cette arme? D'ailleurs, il faut que le soldat aime son état, qu'il y place ses goûts et son honneur. Voilà pourquoi de beaux uniformes sont si utiles. Un rien, souvent, fait tenir ferme au feu des gens, qui, sans cela, n'y resteraient pas. Je voulais aussi, que la voie *de l'artillerie pût varier. Le sort d'une bataille, d'un État tiennent souvent à ce que l'artillerie a pu passer.*

La Légion d'honneur était une bonne institution. Les officiers criaient bien en voyant les soldats obtenir la même distinction qu'eux; je m'en moquais. Les soldats étaient habitués à la victoire partout où j'étais : indépendamment de cela, s'ils m'aimaient tant, c'est qu'ils savaient que je les protégeais contre le despotisme de leurs colonels, qui voulaient toujours faire avancer de jeunes protégés au détriment de vieux serviteurs. Je pensais le contraire, car je respecte un vieux soldat; on a

beau dire qu'un jeune homme a de l'impétuosité, un ancien militaire qui a survécu à beaucoup de batailles a un aplomb et une expérience que ne possède pas le jeune. »

Je concède à l'Empereur ses idées sur la légion, mais, sachant son goût pour les vieux, il y a eu bien des effrontés qui en ont profité pour accrocher des récompenses. Enfin, cette conversation sur l'artillerie nous mène jusqu'à 1 heure et demie du matin. En sortant, Montholon s'écrie : « Sa Majesté nous a dit de fort bonnes choses, mais il y en a aussi où l'on pourrait trouver fort à critiquer. » A quoi je répliquai : « Oui, lorsqu'il parle de l'artillerie, du coffret, ce sont là des détails d'exécution qui ne le regardent pas. Il trouve la baïonnette actuelle trop courte, mais sur cela il ne faut pas consulter les généraux d'artillerie mais bien ceux d'infanterie. L'arme la plus capable, suivant l'Empereur, de former de bons généraux, est celle de l'infanterie, où l'on connaît le maniement des troupes et le choix des positions. »

Lundi, 28 avril. — A 10 heures et demie, l'Empereur me demande pour établir la solidité des Pyramides. Avec leurs matériaux, on aurait pu bâtir un mur entourant l'Égypte. Ces sots de rois pharaons, au lieu d'élever ces immenses tombeaux pour mettre leurs corps à l'abri de l'inondation, auraient bien mieux fait de construire des écluses et des barrages

afin de tirer du Nil tout le parti possible et n'en point laisser une goutte aller à la mer. Il me fait déjeuner avec lui. Après, au billard, il me demande quel est le meilleur officier d'artillerie : Drouot, dont je fais l'éloge. L'Empereur n'avait, à l'île d'Elbe, auprès de sa personne que lui ; Bertrand ne lui servait de rien, il est toujours avec sa femme et ses enfants ; Sorbier n'a pas d'instruction et aura sûrement glissé ; Bernard sera utile aux États-Unis. « *Que va devenir la France? Elle est accablée d'impositions, de mépris, d'humiliations; on ne la reconnaîtrait plus.* » Sa Majesté se promène sur la route, voit Cipriani qui était allé le matin en ville et qui en revient déjà. Elle est étonnée de ce prompt retour, Elle rentre. Je monte à cheval avec le petit Bertrand et vais au camp ; il y a un bâtiment en vue. L'homme des signaux se trompe en disant qu'il vient de *Brest*. En rentrant, le petit Bertrand est jeté à bas de cheval, je le remets chez lui. En passant à l'Alarm House, près du canon, je vois M. de Gors et le Russe revenant de la ville. Aussitôt qu'ils me remarquent, ils retournent leurs chevaux; ensuite, par réflexion, ils continuent leur route. Je les laisse passer, ensuite je reviens au pas derrière eux. Le Russe se retourne souvent; enfin, il vient à ma rencontre, me prie de ne pas m'étonner s'il retournait son cheval, mais la dernière fois où le hasard me le fit rencontrer, Hudson Lowe s'en était montré fort contrarié. Le lendemain, l'amiral était venu s'informer pourquoi il avait

eu une conférence avec moi. Balmain avait répondu que c'était le hasard, mais qu'il était enchanté d'avoir vu quelque chose de Longwood pour savoir si l'on était toujours dans l'intention de les recevoir, car il se ferait certainement présenter, aussitôt le *Conqueror* arrivé. L'amiral ne lui défendit pas de me voir, mais il le pria d'attendre jusqu'à l'arrivée du vaisseau. Le commissaire russe ajouta : « L'amiral est jaloux que d'autres que lui aient des communications avec Longwood et reçoivent des papiers : il craint que je n'aie de Waterloo une relation autre que celle qu'il nous fait. »

J'assure mon interlocuteur que c'est le hasard qui me l'a fait rencontrer la première comme la seconde fois. Je serais bien fâché de le compromettre, je l'engage donc à s'en retourner. Il se pique, déclare qu'il n'a pas d'ordre à recevoir du gouverneur ni de l'amiral, c'est par pure complaisance qu'il a promis à ce dernier de m'éviter. Il m'assure enfin qu'ainsi que Gors, il serait enchanté que le *Conqueror* leur apportât des nouvelles qui leur permissent de nous visiter souvent. La société des Anglais est ennuyeuse pour les commissaires ; il y a un mur d'airain entre leur manière d'être et la nôtre,... je reconduis M. de Balmain à Bingham, qui revient de Longwood et a fait visite à l'Empereur.

A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande : Elle est avec Bertrand : « *Gorgo*, *Gorgotto* », mais semble

préoccupée ; on parle de la France. A la mort du Roi, il y aura de grands changements, le comte d'Artois est à la tête du parti antinational, les Chambres ne se soutiendront pas.

Il y a beaucoup de maladies au camp. Plusieurs soldats sont morts. Il faudrait que ce soit Hudson Lowe qui mourût : cela ferait bon effet, au lieu qu'il ne meurt que de la canaille.

M. de Montholon est malade, sa femme le plaisante à ce sujet.

L'Empereur se retire à 10 heures.

Mardi, 29. — Le docteur et Poppleton viennent causer à ma fenêtre. O'Méara, qui est allé hier en ville, a vu le Russe chez l'amiral ; le Russe avait raconté notre rencontre, mais en ajoutant qu'il ne pourrait plus me voir. « Ma foi, dis-je, s'il ne voulait pas avoir de rapports avec quelqu'un de Longwood, pourquoi venait-il se promener sur la route d'Alarm House à Hut'sgate, qui n'est pas plaisante à parcourir? Il voulait donc rencontrer quelqu'un d'autre que moi? Il y a là-dessous quelques intrigues. — Tout cela s'éclaircira avec le temps », répliqua O'Méara.

Sa Majesté me demande, est de méchante humeur, quoique me traitant bien ; le docteur lui a raconté la même chose qu'à moi. Voici les nouvelles : il y a un bâtiment américain en vue, Fitz-Gérald a annoncé le départ de son régiment et qu'un bataillon du 66e

devait être embarqué pour l'Inde. Le capitaine Fernandez avait reçu la permission de retourner en Angleterre et Hudson Lowe l'avait gardée huit jours par devers lui.

Vers 7 heures, je retourne chez l'Empereur qui est triste et froid; il me dicte sur l'Égypte, étudie la manière de dresser les pigeons à messages, la quantité de blé que produit l'Égypte et se retire à 9 heures et demie.

Mercredi, 30. — Archambault s'ennuie, il ne se trouve pas assez bien payé. Son frère part sans argent et cela ne lui donne pas grand espoir. Et cependant Marchand a quinze mille francs de rente, des terres, etc. J'engage le grand maréchal à dîner avec l'Empereur parce que, M. de Montholon étant malade, il n'y a que trois personnes à table. A 4 heures, je passe au camp prendre Fitz-Gérald, qui m'avait promis, hier, de sortir des limites avec moi. Il bat de l'aile et je vais me promener seul. Je rencontre l'officier du génie Jackson, le fermier et sa femme. A 6 heures, je me rends chez l'Empereur, qui cause de l'histoire de Charles I^er^. « *Je ne suis pas étonné*, dit-il, *qu'on lui ait coupé la tête, il ne l'avait pas volé.* » Je lis la géographie de l'Écosse, des renseignements sur Dumberton. « *Louis XVI, après sa fuite, avait mérité ce qui lui est arrivé! Il nous avait fait jurer fidélité à la Constitution et ensuite il*

nous a abandonnés. On l'a condamné et on a bien fait! »

Bertrand assure qu'il n'a jamais vu tant de monde que quand on a ramené le roi par les Champs-Élysées, c'était la même chose lors du mariage de l'Empereur avec Marie-Louise. Sa Majesté change brusquement la conversation, parle mathématiques et plaisante le grand maréchal sur ce qu'il les a oubliées. Lui, il les a apprises trente-trois ans auparavant et il les sait encore! Il rentre à 10 heures.

A 5 heures, l'Empereur était allé rendre visite à M^me^ Bertrand. A dîner, il a vanté l'intelligence du petit. « *Qu'est-ce que cela? Il n'y a qu'un fou qui puisse dire qu'il mourra sans confesseur. Il y a tant de choses qu'on ne sait pas, qu'on ne saurait expliquer!* »

Jeudi, 1^er^ *mai*. — Je suis de mauvaise humeur, il pleut, je me promène jusqu'à l'Alarm House. A 6 heures, l'Empereur me demande, me traite amicalement, me pince les oreilles, veut se remettre à travailler. Il n'avait pas lu l'histoire d'Angleterre depuis l'École militaire, c'est très intéressant, nous allons devenir des savants! L'ouvrage de Hume est plutôt un discours sur l'histoire d'Angleterre que l'histoire elle-même. « *Il n'y a pas de comparaison à établir entre Cromwell et moi, j'ai été élu trois fois par le peuple, et puis, en France, l'armée n'avait fait la guerre qu'aux étrangers.* » Clarendon fait l'éloge de

Cromwell, qui n'aimait pas le sang. Charles Ier, en entretenant durant cinq ans la guerre civile, n'avait pas volé son sort. Il n'était pas de bonne foi et voulait devenir souverain absolu. Clarendon a été disgracié parce qu'il pensait que le roi réagissait trop. L'on passe dîner et ensuite échecs. Coucher à 10 heures.

Vendredi, 2 *mai*. — A 2 heures, l'Empereur me dicte sur la campagne de Russie. A 4, je me promène et rencontre Balmain et Gors; je passe auprès d'eux en les saluant. Je leur fais comprendre que je les évite pour ne pas les gêner : « C'est bien, mon général, comment vous portez-vous? » Quand j'entre chez l'Empereur, il lit un chapitre du procès de Moreau. Je lui raconte ma rencontre de tout à l'heure. Après dîner, nous regardons les dessins de l'expédition d'Égypte. « *L'heure?* — 10 heures. — *Allons nous coucher!* »

Samedi, 3 *mai*. — A midi, l'Empereur me demande, cause avec moi au billard, n'est pas habillé. Nous lisons Peltier. Schéridan est un saltimbanque et Castelreagh est plus raisonnable. Sa Majesté ne se souvient plus des ouvertures faites à l'Angleterre pour la paix. Il cherche dans Peltier sa lettre de 1812 à Castelreagh, cela lui était absolument sorti de la mémoire, et cependant c'est dans ces pièces et dans la lettre à Romantzoff du 30 avril qu'on trouvera le vrai motif de la guerre à la Russie.

College of the Pacific
Stockton, Calif.

L'amiral, suivi d'une ordonnance, va chez le grand maréchal; je sors, de mon côté, à cheval, rencontre Bingham qui descend de Hut'sgate et m'évite. Miss Mason me donne un bouquet. Rentré à Longwood, je lis jusqu'à 8 heures, on m'avertit que nous sommes servis : Sa Majesté est déjà à table avec Bertrand et Mme de Montholon. Elle m'avertit qu'Elle me mettra aux arrêts parce que je ne suis pas venu dîner à temps. Nous parlons du Nil. A l'École polytechnique, on ne sait pas niveler. « *Du moment que le comte Bertrand ignore les mathématiques!* »

Le grand maréchal assure qu'en Egypte, Sa Majesté aimait mieux faire mesurer à la chaîne qu'avec des triangles. « *Ne le dites pas,* s'écrie l'Empereur, *il n'en faudrait pas plus pour que, dans un libelle, on écrive que je ne sais plus les mathématiques! L'amiral est venu, il se souviendra de la visite de deux heures qu'il m'a faite. Il ne s'attendait pas à ce que je lui parlerais comme cela! J'ai d'abord commencé par lui vomir tout que ce nous avons lu dernièrement sur l'Écosse. Il a voulu me parler d'Hudson Lowe pour essayer un rapprochement. Je lui ai répondu que cet homme était un Sicilien enté sur un Prussien; on l'avait choisi exprès pour me faire mourir à petit feu. Il y eût eu plus de générosité à me faire périr tout de suite. Les gouvernements se servent, suivant les missions, de deux espèces de gens : les uns sont hommes d'honneur, les autres des misérables, capables de tout. J'affecte vis-à-vis de tout le monde de*

paraître calme et même gai, parce que je trouve ridicule de chercher à inspirer la pitié. Je me trouve contraint de vous dire une bonne fois, monsieur l'amiral, ce que je pense. Ce devrait être un amiral qui commande ici. La faute principale en est à vous, Malcolm, qui, n'ayant pas de responsabilité, et étant le premier gouverneur de la colonie, auriez dû retenir Hudson Lowe et lui faire entendre que ce n'était pas l'intention du gouvernement britannique qu'il se conduisît ainsi. Mais, vous autres Anglais, quand on n'est pas votre compatriote, on n'est qu'un chien, il ne faut attendre aucun secours, aucun égard. Vous pensez avant tout à ce qui vous rapportera. Ce sont des banquiers de Londres qui, en 1815, *m'ont donné les millions dont j'avais besoin pour vous faire la guerre. L'Espagne, longtemps, m'a payé* 5 *millions par mois; c'étaient encore des banquiers de Londres qui me faisaient passer ces fonds. Et, depuis un an, je ne puis sortir! N'est-ce pas une insolence de ce gouverneur que d'envoyer toujours ici des officiers de son état-major! aussi, voilà pourquoi je préfère rester dans ma chambre. La viande qu'on nous fournit est celle des esclaves! la bonne est, paraît-il, trop chère. Parbleu! Voilà la première fois qu'on retient des gens par force et qu'on ne veut pas les nourrir, ni leur permettre de se servir de leurs fonds pour cela! C'est par hasard, prétendez-vous, que vous me parlez de ces choses, mais je vous charge de répéter mes paroles au Prince Régent, et quand je verrai Lady Malcolm, je la prierai de dire la même chose à la*

petite Princesse. Le pauvre Louis XVIII que vous placez sur le trône malgré la nation, enfin, qui est votre allié, eh bien, vous vous en servez comme d'un instrument pour pressurer la France, lever 1200 millions de contributions, comme si, placé par vous sur le trône, il n'était pas déjà assez abhorré des Français... »

L'amiral objecta : « Mais pourquoi conserve-t-il une armée ?

N. — *Cela vous est facile à dire, mais si, aujourd'hui, on vous renvoyait chez vous sans vos appointements, que diriez-vous? — Le partage de la Pologne a causé la Révolution française. Ce qui se passe à présent peut avoir des suites funestes. L'Allemagne demande une constitution, l'Angleterre veut une réforme dans le Parlement, c'est-à-dire une révolution, où le parti oligarchique soit renversé! Partout, il y a des ferments de discorde. — Tout ce que je demande au gouverneur, c'est qu'il me laisse tranquille et n'envoie pas ici ses officiers. Ce polisson de Reade n'a-t-il pas eu l'insolence de dire que nous pouvons nous promener sur les routes, mais que nous ne pouvons en sortir, ni à droite, ni à gauche ? Quant à moi, je ne reconnais d'autre droit que la force et ne consentirai jamais à aucune condition de ce genre. Comment! il y avait ici un botaniste, qui avait vu ma femme et mon enfant, et on l'a empêché de me donner de leurs nouvelles ; on lui fait un procès, pour avoir remis à mon valet de chambre des cheveux de mon fils!*

Je ne recevrais les commissaires que comme des

étrangers. Hudson Lowe demanderait à me voir que refuserais. Je n'aime pas l'amiral Cockburn, mais s'il m'en eût fait prier par le grand maréchal, je lui aurais accordé une audience; Malcolm prétend qu'Hudson Lowe serait enchanté de me présenter l'amiral qui vient de Chine, il y attache une grande importance, car c'est un grand personnage chez eux, et j'ai répondu que je ne voulais voir personne. Ce pauvre amiral en était tout bouleversé, d'autant que je l'ai prié de répéter tout cela au gouverneur. Ne pouvant voir cet ambassadeur qu'une fois et ne le connaissant pas d'auparavant, je ne voulais pas lui exposer tous mes griefs; il ne chercherait, d'ailleurs, qu'à me réconcilier avec Hudson Lowe. Il vaut mieux que je ne le reçoive point, cela fera plus d'effet en Angleterre.

Gourgaud : — Oui, Sire, mais ils feront courir le bruit que si Votre Majesté ne veut recevoir personne, c'est qu'Elle est triste et résignée.

N. — *Ah! que non, cet ambassadeur a du monde avec lui et on ne lui laissera pas ignorer la vérité. Il saura bientôt que je ne veux pas le recevoir parce que je suis outré contre le gouverneur et qu'il y a un an que je n'ai vu ce personnage. L'amiral aura répété à l'ambassadeur, comme je le lui avais prescrit, qu'Hudson Lowe n'avait d'autres instructions que de ne pas me laisser sauver d'ici. Moi, j'aurais donné les mêmes ordres, mais j'aurais ôté un gouverneur qui aurait vexé mon captif et l'aurait fait crier. Enfin, le gouvernement anglais ne*

peut pas, de Londres, écrire qu'on me laisse la jouissance de toute l'île. C'est au gouvernement anglais à peser dans quelle mesure il peut me l'accorder. Je ne pourrai consentir à un rapprochement avec Hudson Lowe que lorsqu'il sera devenu honnête homme et se conduira comme tel.

J'ai aussi parlé des prisonniers de guerre avec l'amiral. L'Angleterre voulait garder les bons matelots français et ne me rendre que les mauvais matelots, les malades : elle prétendait que je lui rende, en échange, tous ceux que j'avais pu faire. J'offrais de renvoyer 3 000 *hommes par* 3 000, *savoir* 1 000 *Anglais,* 1 000 *Espagnols, et* 100 *officiers, contre autant de Français. Le cartel d'échange a été refusé...*[1] »

L'Empereur passe ensuite aux échecs et se promène en racontant sa conversation avec l'amiral; il est très animé. Il me parle cependant avec bonté et douceur : il rentre à 10 heures et demie

Dimanche, 4 mai. — L'amiral avait fait visite à Mme Bertrand avant que de se présenter chez Sa Majesté et lui a dit qu'il serait possible que le *Conqueror* apportât l'ordre que nous partions tous : Bertrand, Montholon et moi, mais surtout les Bertrand. Elle a répété cela à l'Empereur qui est venu lui faire visite après le départ de l'amiral. Le bruit court qu'il y aura

1. Sur les prisonniers de guerre français en Angleterre, sous le premier Empire, voir ce très intéressant volume : *The French in Wincanton*, by George Swectman. Wincanton, 1897.

des diminutions dans la dépense et l'amiral a fait tout ce qu'il a pu pour engager Mme Bertrand à aller dîner chez Lady Lowe, quand l'ambassadeur s'y trouvera.

Je monte à cheval et rencontre Dickson et Jackson : mon cheval s'abat sur moi et je suis près de tomber dans le *Devil church bol.* Je me foule légèrement le bras, Dickson se précipite au galop vers Longwood. Un soldat arrête mon cheval, veut le monter, mais l'animal s'emporte et le jette par terre : je donne 20 francs à ce soldat.

L'Empereur a vu un monsieur à l'air pataud, suivi d'un domestique, se promener avec Poppleton. Il me charge de m'informer de son nom : c'est le baron de Stürmer.

On raconte qu'un bâtiment a remis une malle au brick croiseur; peut-être Las Cases est-il à bord? Sa Majesté approuve mon idée et trouve que j'ai l'esprit porté à tout deviner; puis, Elle me fait jouer aux échecs avec Elle. A 8 heures, dîner triste, puis lecture d'*Andromaque*. Coucher à 10 heures.

Le matin, Montholon avait voulu me faire parler sur le *Conqueror*. Il ne vient pas encore dîner avec nous.

Lundi, 5 *mai*. — Poppleton, quoique malade, est demandé en ville par le gouverneur : O'Méara va tous les jours à Plantation-House. Le bruit court à présent qu'il n'y a pas eu de malle remise au brick. L'Em-

pereur dit que, dans un pamphlet de Truchsess, il est avancé qu'il avait eu une maladie secrète, ce qui est faux. Nous sortons ensemble, nous nous promenons dans le jardin, nous allons chez Bertrand. L'amiral, craignant que les paroles de Sa Majesté n'aient pas été bien comprises, il La fit prier par le docteur de faire rédiger ses notes à ce sujet et qu'Hudson Lowe en rédigerait ses réponses. L'Empereur trouve que c'est juste car le gouverneur croit *tout* ce qui est dans Truchsess; il l'a dit à O'Méara : tous les militaires sont comme cela. L'amiral et Lady Malcolm seraient fort satisfaits d'être gouverneurs à la place des Hudson Lowe.

A 6 heures et demie, l'Empereur me demande au salon, il joue aux échecs avec Bertrand et parle du gouverneur. « *C'est un coquin!* » Bertrand s'échappe pour aller dîner chez lui parce que sa femme s'ennuie seule. Sa Majesté fait courir après lui. Réponse : « Le grand maréchal a très mal à la tête. »

L'Empereur me traite bien, me fait goûter son vin, parle beaucoup d'Égypte, de Conté, de Monge.

« *En débarquant en Égypte, toute l'armée était en insurrection en voyant un tel pays, où l'on ne trouvait ni pain, ni vin; aucun de nos usages n'y était connu; il n'y avait ni fourchettes, ni comtesses comme en Italie. Avant d'arriver à Damanhour, je demandai à Magallon, consul français depuis longtemps dans le pays, si nous trouverions des ressources dans cette ville. Il ne me répondit que par des dénégations. J'avais*

envoyé Desaix, en avant-garde, faire mon logement. Arrivé à la halte, on me conduisit à une espèce de grange, je fis venir Desaix et lui reprochai ce logement; il m'assura que c'était le meilleur qu'il eût pu trouver. Je lui déclarai qu'il était bon de respecter les harems, mais que les vaincus devaient loger les vainqueurs. Enfin, reconnaissant que réellement il n'y avait pas de meilleur logis, je fus coucher sous ma tente. Les soldats étaient indignés du pays. Les généraux étaient les premiers mécontents et, chose horrible à avouer, je crois qu'il est heureux que la flotte ait été détruite à Aboukir, sans quoi l'armée se serait rembarquée.

Nous espérions que le Caire serait mieux que ce qu'on nous en avait dit, et ce ne fut qu'en tâtant, la nuit de l'arrivée, les coussins de Mourad Bey que nous crûmes Magallon, qui riait quand je lui demandais si j'y trouverais des meubles ou des soieries de Lyon. Le Caire fournit de suite huit millions de contributions. On n'en sut rien à Paris. Si j'avais pu avoir les Mamelucks pour alliés, j'aurais été le maître de l'Orient. L'Arabie attend un homme.

Je n'ai jamais couru après les femmes; lors de ma seconde campagne d'Italie, je dis à Berthier de me faire venir Grassini, qui ne put jamais comprendre pourquoi je l'avais dédaignée pendant ma première campagne, où elle n'avait que seize ans; mais j'avais alors d'autres chats à fouetter. Que serait devenu un général en chef de vingt-cinq ans s'il avait couru après le sexe? Toutes

les dames d'Italie étaient à la disposition du libérateur de leur patrie. Murat avait un réel besoin de femmes, aussi se compromit-il et se fit-il prendre pour la comtesse (sic). *Je manquai alors le chasser de l'armée.*

On a beaucoup crié quand j'ai donné la croix de la Couronne de fer à Crescentini. Tout le monde me blâmait; la Grassini répondit à quelqu'un qui lui en témoignait son mécontentement : « EH! POURQUOI ÊTES-VOUS FACHÉ? ET SA BLESSURE? »

En fait d'actrices, je n'ai jamais eu que M^lle^ Georges, et encore m'en suis-je repenti, quand j'ai su qu'elle parlait.

Gourgaud. — Je croyais, avec tout Paris, que Votre Majesté avait eu M^lle^ Saint-Aubin, M^lle^ Gavaudan; on ajoutait même Bourgoin et Volnais.

N. — *Jamais : ce seront sûrement elles qui auront fait courir ce bruit-là pour se faire valoir. A Erfürth, Alexandre me consulta sur Bourgoin; je lui cédai bien volontiers mes droits de maître, mais je l'en dissuadai car, le lendemain, vingt lettres partiraient pour Paris, donnant des détails; il est impossible d'empêcher ces femmes-là de parler.*

A Dresde, j'ai fait venir M^lle^ Mars, durant le déjeuner, afin de faire constater qu'il n'y avait rien entre elle et moi. Elle refusait alors Berthier, croyant que je voulais d'elle. Certes, de toutes les actrices, elle m'eût plu davantage.

J'ai eu grand tort de placer M^me^ de Montebello auprès

de l'Impératrice : j'aurais dû mettre là Mme de Beauvais. Pourquoi la duchesse logeait-elle rue d'Enfer? J'ai toujours cru qu'il y avait quelque enfant là-dessous.

Je me repens aussi de n'avoir pas assez causé avec les dames. J'aurais appris d'elles bien des choses que les hommes n'osaient pas me raconter : les femmes, en effet, ont une indépendance particulière. Mme de Bassano m'entreprit, une fois, au sujet de son mari que je venais d'ôter des relations extérieures : je voulus, en vain, lui faire croire que j'avais été poussé par l'opinion publique qui ne lui était pas favorable : elle ne voulut pas entendre mes raisons et me traita d'ingrat. Elle eût voulu que son mari fût prince comme Talleyrand.

Un jour, Mme de Mortemart, toute timide qu'elle était, m'attaqua pour que son mari fût nommé premier écuyer. Elle trouvait qu'il n'était pas digne d'être simple écuyer. Je lui répondis que des généraux de division l'étaient bien, et qu'un tel passe-droit les offenserait. « BAH! VOTRE MAJESTÉ S'EN MOQUE BIEN! ILS ATTENDENT TOUT D'ELLE ET NE SOUFFLERONT PAS MOT. VOTRE MAJESTÉ PEUT FAIRE CE QU'ELLE VEUT. »

A mon retour, en 1815, *Mme de Chabrillant vint me trouver et me dit qu'un grand nombre de Pairs du Roi l'avaient priée de m'assurer qu'ils étaient prêts à accepter ma Pairie et que je devrais bien les nommer, son père entre autres.* »

Enfin, en conversations d'amourettes et de femmes, nous gagnons à nous trois l'heure de 11 heures.

Mardi, 6 mai. — Selon Mme Bertrand, l'Empereur s'attriste, il ne vivra pas deux ans ici. Quand il se réveille, la nuit, il ne peut se rendormir, se remémore toutes ses fautes et compare sa position passée à sa situation actuelle; oui, l'Empereur est bien malheureux! A 2 heures, Sa Majesté me demande, je crois que c'est pour me dicter sur la campagne de Moreau; non, c'est pour des calculs à établir sur les pompes à feu et le Nil.

Après le travail, l'Empereur va chez Bertrand, puis chez Montholon. J'étais en train de m'habiller lorsqu'il entre chez moi avec Bertrand : il me plaint de ma mauvaise installation. A 6 heures, je le rejoins au salon où il joue aux échecs; il demande à quelle époque nous croyons qu'il a été le plus heureux. Je réponds : « Lors du mariage. » Mme de Montholon : « Premier Consul. » Bertrand : « Naissance du Roi de Rome. »

Oui, j'ai été heureux Premier Consul, au mariage, à la venue du Roi de Rome, mais alors je n'étais pas assez d'aplomb. Peut-être que c'est à Tilsitt; je venais d'éprouver des vicissitudes, des soucis, à Eylau, entre autres, et je me trouvais victorieux, dictant des lois, ayant des empereurs, des rois pour me faire la cour! Peut-être ai-je réellement plus joui après mes victoires en Italie. Quel enthousiasme, que de cris de : « Vive le libérateur de l'Italie! » A vingt-cinq ans! Dès lors, j'ai prévu ce que je pourrais devenir! Je voyais

déjà le monde fuir sous moi, comme si j'étais emporté dans les airs. »

Sa Majesté chante un air italien.

Nous parlons ensuite des lectrices, des dames d'atours. « *Un jour, l'Impératrice me présenta M^lle^ Guillebaut, devenue depuis M^me^ Sourdet : je ne sais pas quelle vue Joséphine avait sur elle et sur moi. A Bayonne, je la vis deux ou trois fois, elle paraissait ingénue, mais La Valette me montra une lettre que lui écrivait sa mère, Anglaise intrigante, où elle lui apprenait comment s'y prendre, avec des détails d'une obscénité et d'intrigue révoltants. Aussitôt que j'eus lu cette lettre, je donnai ordre à Duroc de faire partir la demoiselle sur-le-champ, en chaise de poste. Je donne ma parole qu'à l'exception de M^lle^ Georges, je n'ai jamais eu d'actrices.* »

Mercredi, 7. — M^me^ de Montholon va mieux et dîne à table ; M^me^ Bertrand nous raconte que l'Empereur est bien triste, il a des insomnies, est dévoré de chagrins. Bertrand m'emmène promener, je lui avoue que le tailleur me réclame de l'argent et le prie de me rendre ce qu'il me doit. Je ne sais comment font les Montholon, ils dépensent beaucoup d'argent, en ont toujours, tandis que moi je suis toujours sans un sol. Le grand maréchal demandera de l'argent à l'Empereur, il me le promet.

A 2 heures et demie, je travaille avec l'Empereur sur les pompes à feu et l'inondation. Bertrand,

qui survient à 4 heures, n'y comprend rien et paraît froid. A 7 heures, je retourne chez Sa Majesté, que je trouve jouant aux échecs; quand je lui annonce que j'ai résolu les problèmes sur les pompes, Elle quitte son jeu, prend plumes et papier et de suite veut une pompe qui, dans une minute, ferait monter le Nil. Absurdité.

L'Empereur, satisfait de mon travail, déclare à Bertrand que les ingénieurs n'y connaissent rien. Il a toujours pensé que les pompes peuvent beaucoup agir; cela changera les fortifications et je dois faire un mémoire là-dessus. Il préfère les fossés d'eau aux fossés secs.

Là-dessus, M^me^ de Montholon lui déclare que s'il avait appliqué cela à Paris, les ennemis n'y seraient pas entrés. Dîner. Bertrand est retenu par Sa Majesté, mais il semble bouder. On parle beaucoup mathématiques. Malgré les frais faits pour le grand maréchal, celui-ci se montre piqué. A 9 heures et demie, l'Empereur rentre.

Jeudi, 8 *mai*. — Bertrand vient chez moi le matin; il m'assure que l'Empereur est le plus malheureux de nous tous. Je trouve, moi, que je le suis encore plus : je changerais bien mon sort contre le sien.

B. — « Mais vous pouvez vous en aller quand vous voudrez.

G. — Où aller? Je suis sans état, sans réputation,

sans fortune! Vous, au moins, vous avez la faible consolation qu'on parlera de vous. Et puis, vous avez votre famille, et votre fortune est faite!

B. — Songez donc que quand Sa Majesté se réveille, Elle pense que c'est Elle qui a causé le malheur de la France, qui, depuis Henri II, n'avait jamais eu l'humiliation d'avoir les ennemis dans sa capitale. Que de misères en France et causées par sa faute! Moscou... Dresde... Châtillon... et Elle ne peut s'en aller comme nous!

G. — Oui, certainement, Sa Majesté a commis bien des fautes, mais aussi elle a exécuté de bien grandes choses et, somme toute, vous changeriez volontiers votre place contre la sienne. »

Le grand maréchal ne sait que répondre.

G. — « Il est malheureux que l'Empereur n'ait pas été tué à Waterloo. C'était assez bien finir pour sa réputation, tandis que mourir de vieillesse à Sainte-Hélène, c'est végéter d'une manière ignoble.

B. — Et cependant, on ne sait pas ce qui peut arriver. Louis XVIII est monté sur le trône après vingt-cinq ans d'exil. Aujourd'hui, toute l'Europe est en fermentation.

G. — Louis XVIII possédait un grand parti, il n'avait pas abdiqué par deux fois : et puis, ce sont les armées étrangères qui l'ont ramené. Et puis, si vous parlez de fautes commises par l'Empereur, ces fautes existeraient encore, sans pouvoir êtres réparées. La

France aurait toujours été envahie, humiliée, très réduite; enfin, ce ne pourrait être qu'un événement qu'on n'aurait pu prévoir, qui remettrait Sa Majesté sur le trône; ce ne serait pas son génie; par conséquent, l'histoire lui reprocherait éternellement ce qu'il a fait.

B. — Et cependant les institutions de l'Empereur, les intérêts qu'il a créés, parlent pour lui.

G. — Eh, monsieur le maréchal, on ne dirait jamais que l'Empereur est venu ici pour remonter sur le trône. »

Bertrand s'en va, assez piqué de notre conversation.

A 1 heure, l'Empereur me demande : il s'habille. *Gorgo, Gorgotto*, puis passe au salon, corrige sa description de l'Égypte, me prie de lui colorier les comtés de la carte d'Angleterre et en barbouille lui-même cinq ou six avec mon pinceau. Je travaille jusqu'à 5 heures, où l'Empereur appelle le grand maréchal qui arrive avec l'air froid et sérieux d'hier soir.

Selon Mme Bertrand, son mari aurait été pris hier, après dîner, de violentes coliques. Si Poppleton s'en va, il sera remplacé par Reade. Elle me prie de ne rien dire des nouveaux bruits qui courent sur le départ des Montholon. Je lui raconte que l'Empereur n'est plus le même pour moi. Il me traite aimablement, j'en suis fort étonné. Est-ce pour que je montre l'orthographe à Ali, que Sa Majesté me vante son intelligence?

Au salon, avant dîner, nous causons mathématiques; l'Empereur lit l'éloge de Buffon par Condorcet, le trouve lourd et vide de sens. Il cherche ensuite dans un dictionnaire d'histoire naturelle l'article de la gazelle, celui de l'autruche, et rentre à 10 heures, après m'avoir demandé l'heure.

Vendredi, 9. — L'Empereur me fait venir à 3 heures, s'habille et passe au salon. Je crois que c'est pour parler de la campagne de 1812; non, nous causons sur les souverains moscovites. Je trouve l'histoire de Russie par Custine quelque peu libelle. « *Non, cet ouvrage est vrai. Pour tuer Paul, on a persuadé à Alexandre que son père avait donné ordre de l'arrêter. Pierre III a été assassiné parce qu'il s'était aliéné les popes et les moujiks.* » Je parle d'Henri VIII; il est bien étonnant qu'il ait pu faire changer les Anglais aussi facilement de religion. « *C'est, au contraire, le peuple qui a fait abjurer le souverain. La nation était déjà toute pour Luther. Henri VIII en a profité pour se déclarer chef de l'Église. Les conquérants doivent être tolérants et protéger toutes les religions. Je réussissais en Égypte parce que je me montrais musulman avec les sectateurs du prophète. En France, on ne peut plus prêcher de nouvelle religion, on n'y est plus assez croyant pour cela; l'esprit n'y est plus porté. J'avais fait un concordat avec le Pape pour tout consolider et me rattacher, par suite de ce nouvel arrangement, les*

vrais catholiques. Je devais avoir le Pape près de moi, et, alors, j'aurais été le maître de la religion, comme si j'en étais le chef unique. Le Pape aurait fait tout ce que j'aurais voulu et je n'aurais éprouvé aucun ennui de la part des dévots. Le Pape eût été censé faire tout, et c'était pour lui que j'ai dépensé plusieurs millions à disposer magnifiquement l'hôtel de l'archevêché, à Paris. Mon intention était que, après ma mort, toute l'Italie fût réunie en un seul royaume ayant sa capitale à Rome, et dont mon deuxième fils eût été le souverain. Il est ridicule que les Papes exercent leur puissance sur les sujets d'un autre souverain. C'est ce qu'ils ont fait constamment. Ils ont été jusqu'à distribuer des royaumes.

G. — En Chine, le souverain est adoré comme un dieu.

N. — *C'est ce qui doit être!*

G. — En Russie, Catherine a bien fait nommer Orloff prince de l'Empire.

N. — *Cela ne doit pas vous étonner, l'empereur d'Allemagne étant réellement le seul qui eût succédé à l'empire de Rome. Vous voyez bien un landgrave de Hesse qui se fait nommer général major au service du roi de Prusse.* »

Sa Majesté me traite fort bien, me conseille d'aller me promener en ville, mais je lui objecte qu'alors on est obligé de dépenser trop d'argent.

A 7 heures, je reviens au salon; l'Empereur, qui joue aux échecs, assure qu'il écrira un livre avec moi et

dit à table que les enfants sont toujours des ingrats envers leur père et leur mère. Cela me fait pleurer, en me rappelant ma position. Coucher à 9 heures et demie.

Samedi, 10. — Le tailleur vient me demander de l'argent. J'écris à Bertrand pour le prier d'acquitter sa note sur ce qu'il me doit. Je suis avisé par Poppleton qu'un navire partira lundi pour l'Angleterre.

A 2 heures, l'Empereur me fait chercher, me pince, il s'habille, m'appelle grand enfant et me dit de lui apporter Waterloo et la campagne de Russie; puis, bientôt, il trouve ce travail désagréable, il voit les fautes qu'il a commises et me recommande de lire avec soin Sarrazin et il se fâche de ce que cet auteur s'est permis de comparer la bataille de Kollin à celle de la Moskowa.

Sa Majesté se fait faire ensuite des croquis des cartes de Russie. Il me semble que ce travail sera long, Elle m'assure que non et qu'Elle ne peut rien faire sans cela. Après avoir médité, l'Empereur me dicte quelques notes sur les rivières, la Dwina, le Niémen, et la distance de quelques villes entre elles, puis passe aux paragraphes nouveaux des deux premiers chapitres.

A 5 heures, Bertrand ayant été demandé, je rentre chez moi et y trouve Marchand qui reconnaît aisément que je suis fort mal logé : il pleut, il fume chez

moi. Il me remet un sac de 165 dollars, de la part de l'Empereur.

J'écris à ma mère et fais tenir ma lettre à Hudson Lowe avec un mot d'envoi.

L'Empereur lit *Paul et Virginie* et trouve ridicule la lettre de Virginie à sa mère. Il avait jadis conseillé à Bernardin de ne faire que des Virginie et non pas de la philosophie. Saint-Pierre prétendait à tort que Laplace l'avait fort desservi auprès de Sa Majesté. La lecture de *Paul et Virginie* émeut l'Empereur. Je pleure, ainsi que Mme de Montholon qui me dit, en sortant, que, dans notre position ici, de pareilles lectures remuent trop l'âme, elle en a sa digestion troublée. Sa Majesté rentre à 10 heures et demie. Avant l'arrivée de Bertrand, O'Méara avait demandé à voir l'Empereur qui l'avait reçu comme je sortais.

Dimanche, 11. — Le docteur déjeune chez les Bertrand. Il me semble voir s'accentuer le froid qu'ils me témoignent depuis quelques jours. Le grand maréchal monte avec sa femme dans sa chambre, pour régler avec le cuisinier qu'ils mettent dehors. Je demande à Mme Bertrand si elle a écrit par le bâtiment en partance. « Non, monsieur, je ne me soucie pas d'écrire des lettres qui seraient lues.

— Et à Paris, est-ce que la police ne lisait pas vos lettres? D'ailleurs, comme je tiens à avoir des nouvelles de ma mère et à lui en donner, et que je n'écris

rien de politique, je me moque bien qu'on lise mes lettres. Je croyais que vous désiriez savoir ce que deviennent les vôtres? »

Mme Bertrand me trouve devenu bien philosophe, et habitué à ne trouver que des indifférents dans ceux que je croyais mes amis. Elle me parle de ses ennuis avec les Montholon et de ses difficultés avec ses domestiques.

L'Empereur m'appelle à 2 heures et demie, me plaisante, s'habille, il m'a déjà demandé par trois fois, il me gronde de n'avoir pas préparé de carte de Russie, il me parle de Sarrazin, s'assied, écrit des notes et des dates, se lève, se promène, assure qu'il vaut mieux ne préparer qu'un journal soi-disant rédigé par un officier qui serait toujours resté auprès de Sa Majesté; cela n'aura pas la gravité d'une vraie histoire. « *On y pourra dire tout ce que l'on voudra, répondre aux critiques de mes opérations, et cela ne tirera pas à conséquence. Le titre de « Journal » est trop plat. Il vaut mieux l'intituler « Mémoire* ». Sa Majesté cherche à se rappeler son départ de Paris, de Mayence. Elle me dicte, me prie de relier un cahier, en disposant une page pour chaque jour. A 6 heures, Elle demande Bertrand; à 7, moi; ensuite les Montholon, joue aux échecs, assure qu'Elle va s'immortaliser par l'ouvrage que nous allons faire ensemble. Elle est très gaie, quoique ayant fort mal à la tête, et constate avec regret que sa mémoire lui fait parfois défaut. Bertrand dîne

avec nous, l'Empereur s'est convaincu que ce que je lui ai dit sur les pompes est vrai, il aurait pu s'en servir pour les inondations. « *Comment ces bêtes d'ingénieurs n'ont-ils pas voulu approfondir mon idée? Ah! les hommes de mérite sont rares!* » Bertrand est piqué et froid.

Nous lisons la *Mère coupable*, ensuite nous discutons jusqu'à la nuit la question des eaux. A 5 heures, O'Méara m'a remis une lettre d'Hudson Lowe et une carte de Russie. J'en ai parlé à l'Empereur, qui m'ordonne de renvoyer cette carte si je ne la trouve pas bonne. Le gouverneur me traite décidément en favori!

Lundi, 12. — Poppleton va en ville pour le Conseil du lundi. Je reste chez moi jusqu'à 5 heures, parce que, hier, l'Empereur m'a fait observer qu'il m'avait fait demander plusieurs fois et que je n'étais pas là. A 5 heures et demie, cependant, je vais chez M^me^ Bertrand; sur sa remarque que, depuis quelques jours, je suis plus triste qu'à l'ordinaire, je réponds : « Je croyais que le grand maréchal était lié d'amitié envers moi et je constate, à mon grand regret, qu'il n'est, pour moi, que ce qu'il est pour tout le monde : indifférent. » Elle m'assure que je me trompe absolument.

Poppleton, revenu de James-Town, pense que le gouverneur ne viendra plus à Longwood, mais le fera venir, lui Poppleton, tous les lundis au Conseil.

A 6 heures et demie, j'entre chez l'Empereur, qui est resté quatre heures au bain ; il me pince, me fait des amitiés, et joue avec moi sept ou huit parties d'échecs, lorsque survient Mme de Montholon, qui est en dispute avec son mari à cause de leur petite fille : elle pleure, l'accuse d'être un bourreau. Sa Majesté plaisante. Si Hudson Lowe ne vient plus, c'est uniquement pour pouvoir dire qu'il ne veut pas gêner l'Empereur et le laisse sortir.

Dîner, lecture de la *Nouvelle Héloïse.*

« *C'est un singulier homme que ce Rousseau. Les épreuves du mari sont des bêtises et il n'y a rien à dire sur le style. Voyons la lettre du suicide. C'est une lâcheté que de se tuer.*

Gourgaud : — La religion le défend, mais en la mettant de côté, il y a deux peines, l'une physique, l'autre morale. Je trouve tout simple qu'un homme qui souffre de la pierre ou d'une maladie incurable se tue. »

L'Empereur répète que c'est une lâcheté. « Oui, dis-je, mais seulement dans un homme qui a des amis, ou une famille à soutenir, qui peut être utile, en un mot ; mais je trouve que, dans tout autre cas, quand il souffre, il a raison de se détruire. »

Selon Sa Majesté, l'homme ne doit pas prendre pour une volonté immuable celle du moment : il lui faut prendre la résultante de toutes les volontés. Il ne sait pas si plus tard il ne se repentira pas de ce qu'il a

fait. Combien d'hommes qui ne sont arrivés qu'à se blesser et qui ont trouvé absurde le moment où ils avaient essayé de se tuer. « *Je vais étudier cela et voir les raisons qui militent pour et contre*[1]. »

Mardi, 13. — Je cause avec Bertrand de notre situation ici. « C'est une injustice à l'Empereur que de ne pas m'accorder des appointements en proportion avec ceux que j'avais à Paris. Si, ici, l'Empereur ne donnait rien à personne, je le trouverais fort juste, mais accorder beaucoup aux Montholon, qui sont fort riches, et à moi me faire toucher fort peu, et encore me forcer à le recevoir, cela m'humilie. Voilà deux ans que je suis ici, je souffre de privations de toute espèce et n'ai que des dettes. Quel avenir! Sa Majesté prétend que je n'ai pas confiance en Elle, c'est vrai! Jusqu'à Sainte-Hélène, je lui étais absolument dévoué et ne pouvais croire ce que me disaient Drouot et d'autres; mais, à présent, je reconnais combien ils avaient raison. J'ai tout sacrifié pour suivre l'Empereur; ce n'est pas l'intérêt qui m'excitait, car je croyais qu'on serait encore plus mal qu'on n'est. Je suis fâché que l'on soit comme nous sommes et nous ne pouvons même pas dire que nous souffrons. Nous végétons, voilà tout. Ah! Sa Majesté dit qu'Elle était pour le temps de Plutarque! C'est justement le

1. Cette conversation prouve bien que jamais Napoléon, quoiqu'on en ait dit, n'a conseillé à Gourgaud de se tuer.

contraire que je crois. Il y a en lui une vraie réunion de contrastes. Ses actions, ses pensées sont d'un grand génie, et à côté de cela, il y a des détails de la plus extrême minutie. Enfin, monsieur le Maréchal, que pensez-vous de la bougie qu'on me donne et des économies qu'on fait là-dessus? Je vais très respectueusement prier l'Empereur de me comprendre pour deux bougies dans ses répartitions. Ah! cette existence est insupportable. Je n'aime pas quêter; ici on me fait l'aumône, et, par mon isolement, je suis forcé de la recevoir... A Paris, du moins, j'avais des amis. »

Bertrand assure que l'Empereur a toujours été comme cela. Lui-même est sans argent et me prie de lui prêter encore sept ou huit livres sterling. Dans la journée, sa femme reçoit la visite de lady Mounet, dont le mari est colonel dans l'Inde. Je la vois, elle a été à Paris en 1815, elle est habillée à la française et parle fort bien français. Elle donne à M^me^ Bertrand des fleurs artificielles, se promène dans les jardins et passe sous les fenêtres de l'Empereur. Celui-ci, qui causait dans le billard, la lorgne et refuse de la recevoir. Si cette personne restait quelque temps, à la bonne heure, mais, pour la voir une seule fois, cela n'en vaut vraiment pas la peine.

Le soir, Sa Majesté se plaint d'avoir mal à la tête, se chauffe, parle de M^me^ de Maintenon; la conduite et l'esprit de cette femme ne sont pas clairs. Les Papes ont hérité de la puissance des Césars. Il est ridicule

que le chef d'un État ne soit pas le chef de la religion. L'Angleterre et le Nord ont eu l'esprit de se soustraire à ce joug et ils ont bien fait. En résumé, c'est un confesseur qui déclarait la guerre ou faisait la paix. L'empire sur les consciences est des plus grands. L'Empereur, souffrant et de mauvaise humeur, ne dîne pas avec nous et se retire auparavant. Je dîne avec les Montholon; déjà, le matin, l'Empereur ne s'était pas trouvé bien.

Mercredi, 14. — Bertrand croit que c'est parce que le gouverneur prétend n'avoir plus à venir ici qu'il a dit à l'amiral n'être pas content que le grand maréchal reçût des visites : selon Hudson Lowe, tantôt l'Empereur veut qu'on voie du monde et tantôt qu'on n'en voie pas. A 4 heures, Reade vient à Longwood; il cause une demi-heure avec Poppleton et va ensuite chez le grand maréchal.

A 6 heures, Sa Majesté me demande ce que Reade est venu faire. Même question à Montholon, dont on se moque parce qu'il a baisé la main d'un capitaine de vaisseau, lequel s'en est formalisé.

L'Empereur est triste, abandonne les échecs, passe au billard, parle de la danse. Avant son second mariage, la reine de Naples, Pauline, Hortense ont essayé de lui montrer la valse, afin qu'il pût danser avec l'Impératrice, mais il n'a jamais pu l'apprendre. Eugène, lui, danse bien. Sa Majesté essaye quelques

pas de contredanse mais n'a plus de jambes, ne peut plus s'enlever : Elle s'appuie sur moi et fait quelques pas.

L'Empereur me traite de jeune homme et pourtant j'aurai bientôt trente-quatre ans! « *Je n'ai que quatorze ans de plus que vous!* » La différence d'âge, qui est grande quand on est jeune, va en diminuant. L'Empereur fait le calcul de la progression.

Son maître d'armes, Étienne, était le premier escrimeur du temps. Il faisait tirer, le corps s'abandonnant, ce que je blâme. On dîne. Sa Majesté n'aime pas le duel au pistolet, cela vient des Anglais. « *Les duels à l'épée, à la bonne heure! J'approuve assez qu'on se tire un peu de sang. Cela entretient la politesse.*

Gourgaud : — Je trouve, Sire, qu'un duel n'est pas une plaisanterie, on doit éviter les querelles, mais, après que les témoins ont fait tout leur possible pour raccommoder les adversaires, s'ils n'ont pas réussi, une fois sur le terrain, il faut en découdre. Se battre pour rien est un enfantillage. »

L'Empereur passe à l'équitation. Il n'avait pas peur à cheval, parce qu'il n'avait jamais appris. « *J'avais de bons chevaux, le* Mourad-Bey *était le meilleur et le plus beau. A l'armée d'Italie, j'en avais un excellent; aussi, pour invalide, l'ai-je mis à Saint-Cloud, où il paissait en liberté. L'as-tu connu, Archambault?*

— Non, Sire.

Gourgaud : — Le général Fowler a récemment fait

une vilaine chose, il a vendu pour 12 ou 15 francs un des chevaux de selle de Votre Majesté.

....*Madame a eu treize enfants et je suis le troisième; le* 15 *août, elle revenait de l'église lorsque les douleurs la prirent, elle n'eut que le temps de rentrer et de me jeter sur le tapis. Mon père est mort en* 1785. *S'il eût vécu, ma mère était capable d'avoir vingt enfants. C'est une maîtresse femme que Madame! Une femme de tête!* »

On parle ensuite de Sarrazin.

« Votre Majesté a eu tort de conclure l'armistice du 4 juin 1813. Les ennemis n'avaient que 65 000 hommes et il fallait exiger qu'ils se retirassent au delà de la Vistule.

N. — *Oui, je crois bien que j'ai mal fait, mais j'espérais m'arranger avec l'Autriche; mon armée était fatiguée! Il faut rendre justice à Soult, il approuvait mon idée de ne pas signer l'armistice, mais Berthier, qui radotait, et Caulaincourt m'ont pressé. Après Dresde, le* 27 *août, l'empereur d'Autriche m'écrivit, il me parlait de sa fille, il se croyait déjà vaincu, lorsque Vandamme a tout perdu à Kulm.*

Gourgaud : — Sarrazin dit que Votre Majesté aurait dû y envoyer Saint-Cyr.

N. — *Mon tort est d'avoir employé Saint-Cyr; il ne va pas au feu, ne visite rien, laisse battre ses camarades, et aurait pu secourir Vandamme. C'est le comte de Lobau qui est cause que je l'ai pris. Il m'en parlait toujours. Il était aimé de ceux qui servaient sous lui*

parce qu'il se battait rarement et ménageait son monde. Lobau avait été un des colonels placés sous ses ordres ; il a bien changé d'opinion depuis lors. Moreau, qui était lié avec lui, fut obligé de le chasser de son armée, car il n'en pouvait rien faire.

Macdonald a bien mal manœuvré! Il serait bien possible que Souham me trahît déjà. Moreau et Bernadotte étaient à l'armée alliée.

Gourgaud : — Sarrazin ne fait pas de cas de Jomini.

N. — *Dans Jomini, il y a d'assez bonnes choses. Sarrazin dit du mal de Bernadotte parce qu'il n'a pas voulu le recevoir en Suède. Je crois bien que Sarrazin m'en veut, parce qu'il m'avait jadis dénoncé ce qui se passait à Brest et qu'il n'obtint pas de moi la récompense qu'il espérait. Ensuite, lors d'Austerlitz, je crois qu'il a fait quelque cochonnerie, c'est un vrai politique.*

Gourgaud : — Sire, dans son ouvrage, il y a des choses qui paraissent difficiles à réfuter; il serait peut-être bon de me dicter quelques notes là-dessus.

N. — *Bah! il n'a pas de réputation, c'est un traître, et que penser d'un général qui a été chef d'état-major de Humbert, ce fou, qui avec* 1800 *hommes voulait conquérir l'Angleterre. Il était déjà général en* 1796, *j'ai eu grand tort de ne pas le faire pendre en* 1815, *je l'ai oublié!* »

Nous parlons ensuite de Dresde.

« *Marmont, qui est un faiseur, n'a pas voulu occuper ni fortifier la position que je lui avais indiquée à*

Leipzig. Et puis, si j'ai commis des fautes, les Autrichiens risquaient bien plus en m'attaquant à Dresde, sur la rive gauche que sur la rive droite. »

Sa Majesté paraît triste et se retire à 10 heures.

Jeudi, 15. — Je demande au grand maréchal si ce qu'il m'a dit hier qu'on pouvait vivre à Paris avec 15 sols par jour était une insinuation de Sa Majesté. Celle-ci pouvait être tranquille, je ne lui demanderai rien. Il me jure que c'est simplement une idée qui lui a passé par la tête; ensuite, il se promène longuement sans parler.

L'Empereur me fait demander mon ouvrage sur la Russie et sur Waterloo; me dicte sur le premier, me fait lire sur le second; y introduit quelques changements et trouve cela beau. Ce dernier ouvrage vaut mieux que l'autre. Cette campagne de 1812 serait pourtant intéressante. « *Je n'ai pas de cartes! Vous devez tout récrire pour demain. Il faudrait en finir, car je ne voudrais pas revenir sur ce travail.* — Mais, si Votre Majesté veut l'envoyer, il vaudrait mieux attendre quelques jours et que cela fût tout à fait bien. »

Ce n'est pas pour cela, on me pince, on me traite à merveille : « *Cela va vous illustrer! tous les écrivains de l'Europe vont vous attaquer, cela fera grand bruit.*

— Ah! Sire, je n'ambitionne pas de m'illustrer comme un écrivassier, comme un Sarrazin.

— *Cela ne saurait se comparer, cet homme ne dit que des sottises.* »

L'Empereur me prie d'aller me mettre à l'ouvrage et demande le grand maréchal. A 8 heures, on nous appelle, Sa Majesté lit un voyage en Perse et ne prononce pas un mot quand nous entrons dans le salon. Enfin, il se lève et passe dîner, en causant avec moi de son projet d'expédition dans l'Inde. « *Quand j'étais en Égypte, j'avais organisé une compagnie de dromadaires, par escouades de cinq avec deux chevaux, soit onze hommes, avec des vivres pour un mois. On trouve généralement de l'eau tous les quatre jours. Par ce moyen, j'avais soumis les Arabes parce que j'envoyais au fond du désert les dromadaires qui enlevaient leur camp; les Arabes ne trouvaient plus leur refuge dans l'immensité. Je pouvais les atteindre partout. Cette compagnie était un essai que je voulais tenter pour reconnaître le moyen d'aller aux Indes. Je désirais acheter* 15 000 *nègres du Darfour, qui, avec de bons cadres, auraient fait d'excellents soldats. J'aurais pu avoir un noyau d'armée de* 60 000 *à* 70 000 *hommes. Dans le désert, j'aurais fait des marches de* 10 *lieues par jour, sur trois colonnes, en échelons, afin de trouver assez d'eau aux puits. J'aurais eu autant de dromadaires qu'il m'eût fallu. Mes malades, mes munitions auraient été placés sur ces animaux. Je n'aurais eu de voitures que pour les canons. J'aurais tout rallié avant d'entrer sur les terres habitées. Je serais ainsi arrivé sur*

l'Indus et aurais détruit la puissance des Anglais. Il y a environ 1000 *lieues; j'aurais fait une grande halte sur l'Euphrate et d'autres, selon les circonstances. J'aurais préparé des rations, portées sur les dromadaires, de riz, de farine, de café, afin de donner une livre par jour à chaque homme.*

Gourgaud : — Nous avons bien fait 800 lieues de Paris à Moscou!

N. — *Eh bien! j'ai fait cela en me promenant. Qu'est-ce que c'est que cela?*

Gourgaud : — Sire, les Anglais ont 160000 hommes dans les Indes.

N. — *Je me serais allié de suite avec les Mahrattes, qui auraient donné une excellente cavalerie; d'ailleurs les cipayes sont indiens et les Anglais redoutaient fort mon entreprise. C'est pourquoi ils s'étaient emparés dernièrement d'Alexandrie. Mais ils verront plus tard ce qui leur arrivera des Russes! Ceux-ci n'ont pas beaucoup de chemin pour parvenir aux Indes, ils sont déjà en Perse. La Russie est la puissance qui marche le plus sûrement et à plus grands pas vers la domination universelle.* »

Après le dîner, Sa Majesté passe au salon, lit son voyage de Perse, regarde la carte, parle de Nadir, regrette de n'avoir pas assez fait traduire de manuscrits orientaux. Elle assure que notre séjour à Sainte-Hélène nous rendra savants, ce qui provoque une négative unanime. Ennui, coucher à 10 heures.

Vendredi, 16. — Montant à cheval le matin, je vois de loin Hudson Lowe qui galope sur la nouvelle route de miss Mason. Je rentre à Longwood, en préviens Poppleton ; peu après, arrive le gouverneur avec Gorrequer, il s'entretient avec O'Méara. Ensuite Poppleton va chez M^me^ Bertrand ; je travaille chez moi. A 5 heures, je me présente chez le grand maréchal : l'Empereur s'y trouve et me fait entrer. Hudson Lowe va faire préparer un jardin, il a trouvé une carrière près d'ici et va bâtir. Il a donc reçu des nouvelles? Sa Majesté est triste et me demande chez Elle, parle de l'Égypte. Bertrand a eu tort de signer la condamnation à être empalé prononcée contre Soliman. Il n'avait pas ce droit, de par les lois françaises. « *Si le supplice du pays eût été plus doux que celui des lois françaises, l'auriez-vous appliqué? Vous serez empalé aux enfers!* » Le grand maréchal s'appuie sur Richelieu. Dîner, coucher à 10 heures.

Dimanche, 18. — On signale un bâtiment du Bengale ; il communique avec le croiseur et annonce l'arrivée prochaine du *Devil* avec une malle. Je me promène jusqu'au signal. Le major et Harrisson font visite à M^me^ Bertrand et ne viennent pas me voir. L'Empereur me demande à 2 heures : « *Où avez-vous été?* » Il s'habille, rit, me pince, passe au billard, me gronde de ce que je n'ai pas encore fini Waterloo.

Plus tard, M^me^ Bertrand m'exprime la crainte que le

Conqueror n'apporte pas de bonnes nouvelles. Je suis horriblement triste. Bertrand vient parce que O'Méara a demandé à parler à l'Empereur. M^me^ de Montholon a une nouvelle bonne, elle trouve que l'Empereur est moins triste qu'au commencement de notre séjour : il commence à s'y habituer.

A 8 heures, nous sommes au salon, le grand maréchal dîne avec nous. Sa Majesté lit *Mahomet*.

« *Il y a de beaux vers, mais cela pèche contre l'histoire. Mahomet amoureux! allons donc! il aurait violé, et voilà tout. Et puis, pourquoi entrer à la Mecque sur la foi de la trève? Il y est venu après le combat héroïque de Bender.*

Pourquoi ne pas parler du combat sacré? Et cet empoisonnement qui arrive juste à temps! Voltaire voulait tout dénigrer, il a atteint Jésus-Christ dans Mahomet! Il suppose que les grands hommes emploient les petits moyens; des empoisonnements, mais ce n'était pas cela. Mahomet est venu dans un moment où toute l'opinion était pour un seul Dieu. Il est probable qu'alors toute l'Arabie était agitée par des guerres civiles qui, seules, forment des hommes de courage. Dès Bender, on le voit comme un héros. Un homme n'est toujours qu'un homme, mais, souvent, il peut beaucoup : c'est souvent un briquet au milieu de matières inflammables. Je ne crois pas que Mahomet réussirait à présent en Arabie.

La religion de Jésus découle de la morale de Socrate; dans ce temps-là aussi, l'opinion penchait vers un Dieu

unique. Ce qui est supérieur en Mahomet, c'est qu'en dix ans, il a conquis la moitié du globe, tandis qu'il a fallu trois cents ans au christianisme pour s'établir.

La religion du Christ est trop subtile pour des Orientaux, il leur fallait des opinions plus politiques. A leurs yeux, Mahomet est supérieur à Jésus, on le voit agir. Tandis qu'il y a des gens qui doutent de l'existence même de Jésus.

C'est comme moi, j'ai trouvé tous les éléments de l'Empire impérial; on était las de l'anarchie, on voulait en finir. Je ne serais pas venu, qu'il est probable qu'un autre aurait fait de même. La France aurait fini par conquérir le monde! Je le répète, un homme n'est qu'un homme. Ses moyens ne sont rien si les circonstances, l'opinion ne le favorisent pas. L'opinion régit tout. Croyez-vous que ce soit Luther qui a amené la réforme? non, c'est l'opinion qui s'élevait contre les Papes. Croyez-vous que ce soit Henri VIII qui ait rompu avec Rome? non, c'est que l'opinion de sa nation le voulait ainsi. Ah, mon Dieu, du temps de François Ier, la France a manqué d'être calviniste. On tint conseil à Fontainebleau et c'est le connétable de Montmorency qui s'y est opposé. Et puis, le désir constant de la France de dominer en Italie s'en est mêlé. Charles-Quint a hésité, lui aussi, mais comme souverain d'un pays essentiellement catholique, il n'a pas osé. C'était un si grand attrait que de se soustraire aux Papes et de s'emparer des biens du clergé! »

L'Empereur parle beaucoup et avec volubilité ! Bertrand, Montholon et moi, nous ne disons pas grand-chose. A 10 heures, Sa Majesté s'écrie : « *Allons nous coucher.* » Je dis à Bertrand que je ne vois pas trop ce que Mahomet a fait de bon pour l'espèce humaine; cela choque le grand maréchal. Hier, il disait que la maxime de l'Empereur était la politique; sa règle, la politique. Sa Majesté témoigne le désir de savoir ce qui se passait en Arabie avant l'arrivée de Mahomet; on peut supposer qu'il y avait eu des guerres civiles.

Lundi, 19 *mai*. — Poppleton va au Conseil, en ville. L'Empereur me fait appeler à 2 heures, s'habille, me traite avec bonté, passe au salon, cause, demande le grand maréchal; je monte à cheval, vois Bertrand, qui est triste. A 6 heures, Sa Majesté me fait venir au salon, joue avec Bertrand, ensuite avec moi. Après dîner, lecture de la *Mort de César*.

Mardi, 20 *mai*. — Le matin, je travaille sur Waterloo. A 2 heures, l'Empereur me fait venir, se rase et s'habille. Je lui raconte que j'ai prié O'Méara de demander à Malcolm le nom des régiments qu'il a amenés d'Amérique en France. Sa Majesté me répond que j'ai eu tort, l'amiral ne le révèlera pas. « Mais, Sire, c'est connu de tous les militaires anglais. Je ne demande pas la situation, mais les numéros seulement.

— *Il ne vous les donnera pas, il ne doit pas raconter ce*

qu'il a fait par ordre de son gouvernement. Voilà comme vous êtes tous, jeunes gens de Paris, Lovelaces!

— Ah! Sire, Lovelace perdrait ici son esprit. Il n'y a pas une seule femme!

— *Quoi, est-ce que vous n'avez plus d'esclaves?*

— Non, pour cela, il faut la permission du gouverneur.

— *Ma foi, à votre place je lui ferais l'affront de la lui demander; il faut, d'ailleurs, vous marier.*

— Ah! Sire, en France, j'étais au moment d'épouser M^lle^ Montf.... M. Roy, qui m'a toujours témoigné de la bonté, faisait ce mariage : je ne l'ai pas pressé et tout a manqué par le retour de Votre Majesté.

N. — *Regnier voulait épouser la fille de Roy, je l'en ai empêché, parce que c'était la fille d'un homme déshonoré.*

Gourgaud : — Je crois que Votre Majesté se trompe bien. M. Roy a fait sa fortune par des moyens honnêtes; que pourrait-on dire des richesses de M. T...?

N. — *Ah! Je sais bien qu'il a volé. Aussi n'ai-je pas consenti à son mariage avec....*

Gourgaud : — Pardon, Sire, mais M^me^ Lariboisière a fait la demande à Votre Majesté, qui a écrit de sa main son consentement.

N. — *C'est possible, cela se passait en* 1813 *et j'allais déjà en descendant. Ai-je signé au contrat? Je crois que oui.*

Gourgaud : — J'aurais pu, aussi, quand j'étais capi-

taine d'artillerie épouser Mlle Rœderer, mais son père trouva que je n'étais pas assez avancé en grade. Plus tard, il me la fit offrir, mais les circonstances n'y étaient plus.

N. — *C'est bien. Rœderer n'a pas voté la mort du roi; au contraire, il a donné les meilleures conseils aux Tuileries. Il m'a souvent raconté que la reine, lorqu'il se trouvait seul avec elle et le roi, avait peur, pleurait, mais qu'aussitôt qu'elle se montrait aux courtisans, elle prenait un ton décidé, un air de hauteur. Marie-Louise était comme cela et avait la fierté allemande. Le roi, par contre, était en habit habillé, l'épée d'acier au côté, la tête toute dépoudrée; il faisait peine à voir et ne pouvait donner de l'élan.*

Gourgaud : — Je crois que le génie de Votre Majesté dans la tête du roi à cette époque-là n'aurait pas pu le sauver.

N. — *C'est possible, le torrent avait rompu sa digue. Narbonne m'a répété souvent qu'il ne pouvait perdre son aspect de marquis avec la troupe. Vous savez que les soldats riaient quand il disait :* « PLACE, MESSIEURS, POUR L'EMPEREUR ». *J'aurais dû le nommer chevalier d'honneur de l'impératrice.*

Gourgaud : — Je croyais que M. de Beauharnais n'était pas goûté de Sa Majesté.

N. — *Elle ne l'aimait pas, mais le plaisantait volontiers. Elle n'a jamais voulu consentir à ce que je le remplace par Narbonne. J'aurais dû le faire, c'est un homme*

de beaucoup d'esprit et qui a aussi du jugement. A Smolensk, il a répondu à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il pensait de l'expédition : « JE VOIS DÉMOLIR L'EMPIRE ». *A Dresde, il me pressait de faire la paix, quoique convaincu que l'Autriche ne la désirait pas sincèrement. J'aurais mieux fait de suivre son conseil; j'aurais dû le mettre au ministère des relations extérieures, à la place de Caulaincourt, qui n'a pas d'esprit, ne sait pas écrire, qui était un excellent chef de l'écurie, voilà tout : il entrait dans trop de détails pour devenir un bon ministre.*

Mme Mère ne voulait plus voir Hortense parce qu'elle s'était fait nommer duchesse de Saint-Leu. Je forçai ma mère à la recevoir.

Louis a bien fait de reprendre son fils. De quel droit sa mère avait-elle accepté qu'il fût DUC DE SAINT-LEU? *Qui sait ce qui peut arriver, si un jour les Hollandais ne rappelleront pas mon frère? Redevenant Français, il se déclare, par là même, le vassal du roi de France; on a jugé avec équité, en rendant cet enfant à son père; il a fallu des avocats de Paris pour mettre cela en doute! En général, dans toute discussion de droit, il faut suivre la justice. On ne se trompe pas. Qui est-ce qui pouvait dire qu'en restant avec sa mère, il ne lui arriverait pas mal, qu'on ne le prendrait pas pour otage, tandis qu'avec son père, il est où il doit être. S'il lui arrive malheur, on n'aura rien à se reprocher.*

C'est comme les militaires, qui demandent à faire ceci, à faire cela. S'ils sont tués, on pense : « C'EST BIEN

FAIT, POURQUOI, AMBITIEUX, AS-TU ÉTÉ LE CHERCHER? » *Un soldat doit faire son devoir sans aller au-devant du danger.*

Lannes a tout tenté pour me faire signer des certificats autres que celui que je lui ai donné! Je n'ai pas voulu céder et j'ai répondu : « C'EST A LA JUSTICE A DÉCIDER! » *On a tort de croire qu'un souverain doit être le père de ses sujets, on doit plutôt le considérer comme le chef de la justice de ses sujets. Un père est souvent injuste envers tel ou tel de ses enfants, un souverain ne doit pas l'être envers un seul de ses sujets.* »

Là-dessus, je fais l'éloge de Lannes, de Ney, etc.

« *Vous vous trompez, si vous vous figurez Lannes ainsi. Lui, comme Ney, étaient des hommes à vous ouvrir le ventre s'ils y trouvaient avantage; mais sur un champ de bataille, ils étaient impayables. Je ne sais pas ce que Lannes aurait fait dans ces derniers temps. Marmont, que j'avais pour ainsi dire élevé dès l'enfance, m'a bien trahi! Berthier aussi, mais il est vrai que c'est un homme de Versailles. D'ailleurs, tous ceux qui avaient été nobles, comme Nansouty, Moncey, Lauriston, n'étaient pas patriotes, et ils m'ont abandonné aussitôt que l'occasion s'en est présentée.* »

Je cite Mortemart, comme s'étant bien conduit, Praslin et Beauvau aussi.

« *Praslin est comme Beauvau, c'est à cause de leur père qui était patriote. Il faut toujours s'entourer d'honnêtes gens. Je me gardais bien de mettre d'anciens géné-*

raux nobles à la tête des armées; Septeuil, par exemple, quelque talent qu'il ait eu, ne serait jamais devenu général en chef : son père était valet de chambre du roi. »

L'Empereur parle ensuite de Duroc et de Bessières :

« *Au moins sont-ils morts au champ d'honneur !* »

L'Empereur ne conçoit pas comment il a pu perdre la bataille de Waterloo. Je lui répète que tous ceux qui s'étaient battus contre les Anglais les redoutaient. Reille lui avait assuré qu'il aurait l'avantage sur les troupes d'infanterie, mais que la cavalerie l'emporterait.

« *C'était surtout par leur bonne discipline que les Anglais triomphaient. Ils pouvaient s'avancer de trente pas, halte, feu, en arrière, feu, en avant, trente pas, sans se déranger, et en conservant le plus grand ordre. Bien des choses finiront par se savoir. Qui peut avoir donné ordre à Guyot de charger ? Il est parti avant l'époque que je suppose dans notre narration, mais il est parti sans mon ordre.*

— Sire, Votre Majesté se souvient que lorsqu'on aperçut le feu sur la droite, elle demanda à Soult : « SERAIT-CE GROUCHY? », que Soult répondit : « Sire, cela ne m'étonnerait pas, il a dû en recevoir l'ordre; » et qu'alors Votre Majesté avait prescrit d'aller annoncer cela partout, et de faire avancer toute la garde, infanterie, cavalerie, en un grand mouvement. »

L'Empereur pense avoir mal fait en prenant Soult

pour major général. Il eût mieux fait de choisir Andréossi.

« Mais, Sire, si Votre Majesté avait été blessée?

N. — *Soult était mal entouré, il avait de mauvais officiers d'état-major; il était craintif; dans la nuit du* 18, *il m'avait apporté plusieurs rapports effrayants. Soult est un grand ambitieux, mais sa femme le mène. J'aurais dû emmener Suchet avec moi, envoyer Drouot organiser l'armée dès le mois de mars et nommer Clausel ministre de la guerre. Les soldats ne se connaissaient pas encore assez pour avoir l'esprit de corps. La cavalerie valait mieux que l'infanterie, parce qu'elle contenait plus d'anciens soldats.* »

L'Empereur s'affecte sur sa position, mais m'assure que moi, je finirai par être heureux.

« *Vous vous marierez avec une Française, une Italienne, une Anglaise, mais moi, quoique j'aie encore de longues années de vie, je suis mort, quelle position!*

G. — Oui, sire, elle est horrible! Il aurait mieux valu mourir avant de venir ici, mais y étant venu, il faut avoir le courage de supporter la situation. Ce serait finir si ignominieusement que de mourir à Sainte Hélène! »

Sa Majesté demande Bertrand, je vais voir sa femme à 6 heures et demie, puis on me rappelle; jeu d'échecs, dîner, lecture d'*Inès de Castro*, des *Gracques* et coucher à 10 heures.

CHAPITRE XI

M^me^ Fourès en Égypte. — Napoléon la retrouve sous l'Empire. — M^me^ Legrand. — Le général Château. — Le prince Eugène. — Effet produit par la lettre de Montholon. — Analyse de *Britannicus*. — Volney. — Le pouvoir des mots. — Les paroles des princes. — Napoléon raconte ses plus belles batailles. — Il se montre sévère pour Gustave-Adolphe. — Turenne. — Le buste du roi de Rome. — Napoléon encourage et console Gourgaud. — L'Empereur est ému des nouvelles reçues. — « Reade est un scélérat. » — Sur M^me^ de Staël et sur Benjamin Constant. — Si Turenne avait été à Wagram. — L'Empereur a le droit de confesser. — Dernière visite à Longwood de l'amiral et de Lady Malcolm. — Cadeau de l'Empereur. — Napoléon prédit l'avènement de la famille d'Orléans. — Sur Lucien. — Visite de Gourgaud à H. Lowe. — Vastes projets de Napoléon sur l'Afrique. — Parallèle d'Alexandre et de César. — Napoléon connaît l'existence du journal tenu par Gourgaud.

Mercredi, 21. — Le *David* arrive avec la malle du Cap. O'Méara et Poppleton vont en ville. Hudson Lowe écrit qu'il n'y a pas de lettres pour nous. Tristesse. On apporte quelques gazettes de décembre, l'Empereur les lit, approuve la lettre de Montholon[1]; elle ne fera pas mal. Bertrand pense comme nous, mais qui est-ce qui peut dire du bien de cette île?

Jeu d'échecs, lecture d'*Inès de Castro*. L'Empereur

1. C'était une lettre écrite par ce général, publiée en Europe, et dans laquelle Montholon entrait dans les détails les plus complets sur les cruautés et les vexations mesquines que les exilés avaient à subir de la part d'Hudson Lowe.

est préoccupé, se plaint du mal de tête et se retire à 9 heures.

Suivant les Montholon, Cipriani a rapporté de la ville le bruit qui courait qu'on allait nous transporter à Botany-Bay : je n'en dors pas.

Jeudi, 22. — Grand ennui, on reçoit une gazette du 15 janvier. Je ne vois pas l'Empereur de toute la journée, il dîne chez lui. Tout Longwood est noir, on tremble au nom de Botany-Bay. Le matin, le docteur a longuement causé avec l'Empereur.

Vendredi, 23. — Le 53e est passé en revue par le gouverneur. A 1 heure, Sa Majesté m'appelle, s'habille, sort avec moi dans le jardin; Elle est triste, a mal à la tête, le docteur voulait la saigner, me demande si j'ai lu les gazettes ? — « Non, cela fait trop de peine, je crois voir le partage de la France. »

Nous allons chez Bertrand, sa femme n'est pas encore habillée, ce dont l'Empereur la plaisante. Nous montons au premier d'où Sa Majesté lorgne la revue.

« *Vous devriez y aller, Gourgaud, cela vous distrairait.* »

Bertrand nous montre un livre bien relié, c'est un reste de nos grandeurs. Sa Majesté soupire, chantonne, a peine à descendre. « *Mon Gourgaud, je ne puis plus marcher.* » Il s'appuie sur moi et, après une promenade au jardin, rentre avec Bertrand. Nous rencontrons le major du 66e. L'Empereur lit le *Diction-*

naire historique tout haut : « *Tel jour, bataille de Rivoli,... tel jour,... tel jour Mont-Thabor,... c'est un singulier homme que Bertrand, il se bat partout.* »

Deux bâtiments passent en vue de l'île, nous apprenons que sir Hudson et Lady Lowe font visite successivement à nos deux dames; l'Empereur les lorgne à leur passage.

Suivant Montholon, le gouverneur était de mauvaise humeur; suivant Bertrand, il a été très bien et a donné un panier à Hortense ; son aide de camp a assuré que Lady Lowe serait très contente que M^me^ Bertrand vînt la voir, et que le grand maréchal avait répondu qu'il ne croyait pas cela possible à cause du manque de domestiques.

Le docteur a parlé des grilles, et Baxter[1] veut s'en aller. Il paraît que Las Cases, au Cap, n'est plus chez le gouverneur de cette colonie, mais chez un particulier et qu'il n'est soumis à aucune restriction.

Le major du 66^e^ est enchanté d'avoir vu l'Empereur, il se fait gloire d'aimer les Français, il doit partir avec l'amiral Malcolm et se chargera de nos commissions si l'on veut.

Sa Majesté, fatiguée, rentre; je monte à cheval et rencontre tous les officiers du 53^e^ qui vont dîner à Plantation House. L'Empereur dîne chez lui et je ne vois plus personne.

1. Médecin des hôpitaux de l'île. Il fut désigné par H. Lowe pour remplacer O' Méara; mais Napoléon refusa ses secours.

Samedi, 24. — L'Empereur me demande dès 10 heures, me gronde de ce que je n'ai pas fini *Waterloo*, s'habille, se trouve mieux; pour se guérir de ses indispositions, il lui suffit, ou de jeûner, ou de faire quelque excès de vin ou de boisson; il transpire et tout est fini. Il m'invite à déjeuner, passe ensuite au billard; en Égypte, Junot lui avait fait faire la connaissance de la femme d'un officier de chasseurs.

« *Elle était de Nîmes, avait dix-sept ans et j'étais général en chef! Elle fit d'abord quelques difficultés, puis.... En partant je lui donnai* 1 000 *louis. Depuis, lorsque j'étais Empereur, je la rencontrai à visage découvert dans un bal masqué. Je lui rappelai qu'on la nommait jadis Cléopâtre. Sans me reconnaître, elle me parla en bien de César. Le lendemain, Berthier la fit venir et lui remit* 100 000 *francs de ma part.* »

Sa Majesté ajouta qu'elle avait eu quelque envie de M^me^ Legrand, mais qu'il estimait tant son mari qu'il n'avait rien voulu faire.

« *J'aimais beaucoup Legrand, c'était un bien brave homme, un excellent général de division; mais ce n'eût pas été un bon général en chef. Ce n'est pas un aigle, mais il a du feu sacré; il n'a pas voulu signer ma déchéance.*

Augereau, jadis, était bien brave. Je n'oublierai jamais l'affaire de Castiglione.

***Victor** est meilleur qu'on ne suppose. Au passage de la Bérésina, il avait tiré très bon parti de son corps.*

A Smolensk, Château[1], *à qui je communiquais les ordres que j'envoyais à Victor, me dit* : « Il ne fera jamais cela ! Votre Majesté devrait y envoyer le roi de Naples. » *C'était l'ordre de gagner la Bérésina avant moi. Vous savez bien, ce Château était un brave jeune homme, je l'ai fort regretté. C'est lui qui a pris Brienne.*

Legrand et Malher étaient doux comme des enfants. Mais Malher avait trop soif d'argent. »

L'Empereur me prie de finir *Waterloo*, qu'on pourrait envoyer par les officiers du 66e ; il a le sang à la tête. On pourra écrire une lettre à Eugène pour ma mère. Il y a deux jours que parlant avec moi du Vice-Roi, il me dit :

« *On lui a fait faire une première démarche fausse, qu'on a, ensuite, publiée dans le* Moniteur. *Il n'y a plus eu moyen de s'en dépêtrer, et c'est ainsi qu'on s'y prend pour tenir les gens et leur faire faire souvent le contraire de ce qu'ils pensent.* »

Le docteur apporte de nouvelles gazettes. Sa Majesté dit : « *Il y aura bientôt une autre occasion, car ils vont chasser O'Méara* ! » En voyant ma surprise, Elle répète : « *Oui, ils le chasseront* ! » Dans la journée, l'Empereur va chez les Montholon, m'appelle à 8 heures, me reproche ma tristesse, me trouve maussade, m'engage à faire comme Elle quand Elle ne dort pas, de lire.... Je lirais bien si j'avais des bougies, mais je n'en ai

1. Gendre de Victor, tué à Montereau, le 18 février 1814.

pas ; l'Empereur en demande, peu après on en apporte....

Dimanche, 25. — Je dis à Bertrand que l'Empereur ne me met pas dans ses confidences. Il a tenu hier un grand conseil avec les Montholon, et a travaillé avec eux jusqu'à 8 heures, où l'on m'a dit de préparer les bougies ; j'en ai allumé cinq au lieu de trois. Enfin, soucis, ennuis, j'en étouffe. Le grand maréchal était hier chez M^me^ de Montholon, on a parlé des affaires de France, ce qui a mis l'Empereur de fort mauvaise humeur, quoiqu'il ne croie cependant pas au partage de la France. M^me^ Bertrand a vu Balcombe le matin. Colt.... dira la vérité au gouverneur, si on la lui demande. A quel sujet? Il paraît qu'il a envoyé, il y a deux jours, une gazette à O'Méara et que Hudson Lowe le sait. O'Méara est allé exprès ce matin chez le gouverneur qui lui a témoigné son mécontentement.

Vers 6 heures et demie, Sa Majesté me demande au salon, est triste, fait peine à voir, me demande si j'ai encore le « Chat noir », me fait jouer jusqu'au dîner. Bertrand vient avec les Montholon et partage notre repas. L'Empereur mange peu. Lecture de *Brutus*, dont le caractère est manqué dans Voltaire.

« *Le prince Eugène a une vraie tête carrée; les Italiens ne l'aimaient pas, parce qu'il était avare. Il administrait parfaitement l'Italie, je n'avais rien à y faire. Il ne m'a jamais parlé de l'argent qu'il a à moi, même*

quand j'étais à l'île d'Elbe. Cependant, il a emporté toute l'argenterie de Milan qui était à moi et que je ne lui ai pas réclamée, il doit posséder plusieurs millions. »

L'Empereur ajoute que, par l'amiral, il ne pourra pas envoyer son *Waterloo*. Je lui propose Fowler ou O'Méara. Il me dit de préparer une petite lettre au sujet des 12 000 francs à envoyer à ma mère.

Lundi, 26. — Montholon vient chez moi après déjeuner et a l'air de vouloir se réconcilier. Il a répondu à l'Empereur, s'informant de ce que j'avais, que j'étais le plus malheureux de nous tous. Sa fortune, à lui-même, en était dérangée. Sa Majesté devrait nous en créer une, surtout à moi.

J'insiste sur la peine que me cause la manière dont l'Empereur en agit envers moi. « Vous ne pouvez pas vous figurer comme l'Empereur me traitait bien, autrefois, quand je lui étais utile. Aussi, à la première porte qui se présentera, je compte m'en aller. Je suis encore jeune, je reprendrai mon état et je soutiendrai ma mère. Si je tarde, je serai trop vieux. » Mon interlocuteur m'assure que j'ai tort de me monter la tête, car le *Conqueror* apportera de bonnes nouvelles; et certes je n'en attends pas. A 8 heures, dîner. L'Empereur parle peu et semble triste, lit du Boileau, *le Lutrin*, critique les premiers vers, rentre à 8 heures trois quarts. Archambault est allé en ville.

Mardi, 27. — Des bâtiments arrivent d'Angleterre,

et on fait le signal annonçant la mort du colonel du 53e. Poppleton apporte une lettre du gouverneur pour Bertrand, il n'y a aucune missive pour Longwood, mais on envoie trois gazettes. J'y vois l'arrivée de Santini; un pamphlet. Bertrand, sans s'habiller, court les porter chez l'Empereur, qui, peu après, envoie ce journal aux Montholon chez qui je me trouvais en visite et Madame s'écrie: « Ah! ces Corses, ce sont tous des intrigants[1]. » On a l'air quelque peu inquiet de la lettre de Montholon; en effet, il est bien ridicule de publier des détails sur des poulets et des vins quand on peut répondre avec des procès-verbaux. Ces détails sont vils.

Je rentre chez moi ayant très mal à la tête; Gentili m'apporte de la part de Sa Majesté le *Morning Chronicle* avec la discussion du Parlement, au sujet de la lettre de Montholon. L'Empereur dîne chez lui avec le grand maréchal; je ne mange pas, étant souffrant. Je rentre me coucher. Bertrand vient chez moi, il est tout content. « Eh bien, vous avez vu les débats au Parlement? La lettre est imprimée! » Je ne partage pas son opinion, c'est une discussion fort désagréable, et le plus clair c'est que nous sommes à Sainte-Hélène.

Mercredi, 28. — Bertrand, qui vient le matin, m'assure qu'il n'a plus d'argent. Son blanchissage lui coûte

1. Allusion à l'arrivée de Santini en Europe et à l'exécution de la mission qui lui avait été confiée.

vingt-cinq louis par mois. Mon mal de tête devient très violent; à 3 heures, Sa Majesté me demande, s'habille, plaisante, dit que j'ai des chats noirs dans l'esprit, assure que je suis très heureux, que je m'affecte pour un rien.

« Votre Majesté ne me rend pas justice. En quoi se résume ma vie? Monter à cheval, aller au camp, apprendre des nouvelles. — *Vous avez lu les gazettes. . qu'en pensez-vous?* »

Puis je cause de la lettre de Montholon. « Sire, on va nous prendre pour des ivrognes[1].

— *Comment, mais c'est bon; ce que l'on dit là fera grand effet en Europe.* »

L'Empereur prend les gazettes que lui a apportées le docteur et passe avec moi au billard, me pince, me traite favorablement : « *Eh bien! ce Santini fait des merveilles! Il n'aurait, pourtant, pas dû parler autant des vivres, car cela fait qu'on ajoute moins de foi à ses paroles.*

Gourgaud : — Mais son mémoire a été écrit ici par M. de Las Cases! Je croyais que Votre Majesté l'avait vu. M. de Las Cases m'en a parlé, déclarant que cela servirait de préface à la lettre de Montholon. »

Sa Majesté ne répond rien, fait demander le grand maréchal, s'entretient avec lui du discours de lord Bathurst, où il règne une insigne mauvaise foi. L'ar-

1. Dans cette lettre, Montholon s'était plaint du rationnement excessif du vin.

ticle du *Times* est mieux écrit que les autres, et le discours de Lord Holland est tronqué.

Sa Majesté me fait lire un article sur *Germanicus*, tragédie d'Amant, qui a causé du trouble. « *C'est pour connaître l'esprit public et pouvoir arrêter quelques personnes.* »

O'Méara veut me faire prendre de l'émétique et je mets la pierre dans l'eau.

A 7 heures, Sa Majesté me fait venir; Cipriani, qui est allé en ville, rapporte que les capitaines de vaisseaux qui viennent d'arriver ont vu Piontowski; celui-ci a voiture et paye tout en napoléons; où prend-il l'argent? « Ma foi cela me surprend bien, car Votre Majesté sait qu'il est parti sans un sou, m'a même fait banqueroute. »

Santini est parti le 26 mars pour l'Amérique, et l'Empereur dit de lui : « *Ce que c'est que les hommes! Qui aurait pensé de lui qu'il aurait cette intelligence?* »

(Il avait reçu cela en instructions en partant.)

« *Ce sont peut-être de mes amis qui auront donné de l'argent à Piontowski, ou peut-être le ministère, pour l faire parler.* »

Sa Majesté me fait asseoir, me traite bien, me dit que je suis le plus heureux des hommes de Longwood celui qui a l'avenir le plus certain. Je suis un enfant de m'affliger ainsi.

« Ah! Sire, si vous considériez ma position, vous verriez que le présent est peut-être meilleur pour moi

que l'avenir. Encore, si j'avais une femme, des enfants, je pourrais penser qu'après ma mort, ils seront heureux. Cette idée me serait agréable, mais, seul, Votre Majesté ne se figure pas ce que je souffre.

N. — *Bah ! mais j'ai un enfant, moi ; je n'en aurais pas, ce serait de même. Si vous parlez de mort, tout est dit, car, alors, on n'a plus besoin de rien. C'est à peine si l'histoire parlera de moi. J'ai été culbuté. Si j'avais maintenu ma dynastie, à la bonne heure....*

G. : — Je pourrais objecter à Votre Majesté ce que répondait Epaminondas que l'on plaignait de n'avoir pas d'enfant : « LEUCTRES ET MANTINÉE ».

N. — *Bah ! je vous répète que vous êtes très heureux, le plus heureux de nous tous. Il faut rendre justice aux Montholon, ils savent comment passer leur temps.*

G. : — Ah ! Sire, si j'avais femme et enfant, je le passerais bien.

N. — *Vous devriez les voir souvent, manger avec eux, etc.*

G. : — Sire, ici tout le monde est par trop égoïste ! »

Sa Majesté me fait dîner avec Elle, lit *Britannicus*, trouve fade le caractère d'Agrippine. « *Il est possible que Néron fût tout autre que les historiens ne l'annoncent ; comment concevoir que pour s'amuser, il ait brûlé Rome ! qu'il ait fait construire un bateau pour noyer sa mère ! Il n'y a là aucune vraisemblance ! Il n'y a de vrai que les bateaux à soupape de Carrier ; le reste, ce sont des folies !*

Il vient de paraître sur la politique un ouvrage que l'on m'attribue. On y lit que j'aurais avancé qu'un souverain doit pouvoir dire : « JE N'AI PAS COMMIS DE CRIMES ». *J'ai fait plus! J'ai commis des fautes! Il y a du bon dans cet ouvrage.* »

Hudson Lowe, en apportant les gazettes, se serait écrié : « Ce diable de Santini.... Ah! voilà les Corses. » Il a paru abattu à O'Méara.

Après avoir lu *Britannicus*, l'Empereur annonce qu'il va se coucher. Il est 9 heures et demie. Il sonne, je me retire.

Jeudi, 29 *mai*. — Bertrand me dit que sûrement Sa Majesté reçoit de l'argent du prince Eugène. « Bah! est-ce qu'il vous en a envoyé à l'île d'Elbe? L'Empereur dit que le vice-roi ne lui en a pas proposé.

B. : — Ma femme lui a apporté des lettres d'Eugène, quoiqu'elle ait été deux fois fouillée. »

Le grand maréchal croit se rappeler d'avoir recommandé à Santini d'aller d'abord en Amérique. « Je croyais, ajoutai-je, qu'il devait aller à Rome d'abord, voir Lucien, M^me^ mère, etc. Il faut autant de temps pour aller à Rome qu'aux États-Unis. »

Quand je dis à Bertrand qu'Archambault a besoin d'argent, il me répond : « Et moi aussi! »

Voilà les Store-ships arrivés. C'est le moment de s'approvisionner. Il va chez O'Méara.

Avant de quitter Paris, l'Empereur avait donné à

Bertrand des actions sur les canaux, pour le surplus de sa dotation. Il était allé de suite en tirer parti, mais dans les bureaux, on lui avait répondu que l'Empereur avait fait présenter, quelques instants auparavant, les mêmes actions et qu'on les lui avait renvoyées, parce qu'il n'était plus temps d'en disposer. Les bureaux firent cette réponse à Bertrand, en exprimant leur chagrin de ne pouvoir lui être utile et en mettant en avant leur responsabilité, le gouvernement provisoire, etc. Bertrand en fut quitte pour ses pas : ces papiers ne valaient rien. Il paraît que Rovigo et Caulaincourt ont été plus heureux et qu'ils accrochèrent de Sa Majesté la totalité de leurs dotations, mais en la négociant à 50 pour 100 de perte, ce qui était encore un bénéfice.

Je vois M^me^ Bertrand; on parle de nous dans les gazettes; tristesse et abattement. A 7 heures et demie, l'Empereur me fait appeler. Il lit les mémoires de M^me^ de Motteville. Au bout de trois quarts d'heure, on lui annonce son dîner. L'Empereur me demande des nouvelles, a l'air triste, n'est pas habillé, est couché sur son canapé. Le dîner servi, Sa Majesté, qui m'avait fait asseoir, me prie de dîner avec Elle ; conversation sur les Arabes, l'Égypte. « *Volney est bien écrit, mais il y a des choses qu'il n'a pas comprises. Le Koran permet aux Arabes de faire des ablutions avec du sable.* » L'Empereur mange peu et, après dîner, lit de nouveau. A 9 heures et demie : « *Quelle heure est-il?*

allons nous coucher ». Mme Bertrand déclare qu'elle ne veut plus envoyer de certificats de vie en Europe, elle les portera elle-même.

Vendredi, 30 *mai*. — Archambault pleure, se plaignant d'être moins payé ici qu'en France, il a de mauvais vin, les anciens sont moins bien traités que les nouveaux; il se repent de n'être pas parti avec son frère, il a des dettes; je l'engage à patienter, je parlerai à l'Empereur, à Montholon, à Bertrand. « Mais vous voyez comme je suis, on a distribué trente-cinq bougies et je n'en ai reçu qu'une. »

Peu après, Montholon revient de chez l'Empereur, je lui parle d'Archambault et il trouve que Sa Majesté est injuste avec moi. Un jour, le gouverneur n'a qu'à m'enlever comme Las Cases et je me trouverai sans rien. Il me parle comme s'il m'engageait à partir, tout en m'assurant qu'il serait bien fâché si je m'en allais. Il croit qu'avec mon talent d'officier d'artillerie, je serai bien reçu partout, et même le gouvernement français me fera un pont d'or. Il lui semble que l'Empereur est triste intérieurement, mais veut paraître de bonne humeur devant ses gens; il travaille à répondre à lord Bathurst, mais on ne peut rien retorquer de noble sur la question de mangeaille. La seule chose fausse avancée par le Lord est relative aux limites. Montholon m'a monté la tête en noir

Je vais chez le grand maréchal, sa femme est maussade, triste; elle a envoyé des fleurs à Mme de Montholon qui est venue, hier, lui faire visite.

Je rentre à 5 heures. Bingham vient chez moi, il est fort honnête, et m'engage à l'aller voir et passer quelques jours chez lui. Cela me distraira. « Vous y coucherez. » Je le remercie et lui demande si le gouverneur le permettra. Il me promet d'en parler à sir Hudson Lowe, et me reverra à ce sujet. Il me présente un capitaine de son régiment, retour de l'Inde : il est, je le répète, d'une excessive politesse et ne fait visite qu'à moi.

Peu après, je raconte cela au grand maréchal et lui exprime ma crainte que cette gracieuseté ne soit un piège pour m'enlever. Non, on lui a fait la même proposition, il y a quelque temps, et je dois accepter celle-ci.

A 7 heures et demie, on me prie de venir chez l'Empereur quand j'aurai dîné : je mange dans ma chambre. Sa Majesté n'est pas habillée, mais est couchée sur son canapé : Elle me fait asseoir et me demande des nouvelles. Je lui raconte et les avances de Bingham et l'étonnement qu'elles me causent. « *C'est peut-être parce qu'il a lu le discours du Parlement, il faut y aller!* »

Dans les nouvelles gazettes, on annonce que Rovigo est passé aux États-Unis, on parle de la mort de Réal. Sa Majesté lit tout haut les mémoires de Mme de Motte-

ville, le voyage de Christine de Suède, et lève les épaules en voyant les égards que la cour de France témoigne à cette reine.

A 10 heures, coucher. Pendant la nuit, l'Empereur change trois fois de couche, allant du grand lit au petit, puis au canapé.

Samedi, 31 *mai*. — Je suis de mauvaise humeur et vais chez Mme Bertrand, qui est triste et déclare qu'elle ne restera plus longtemps ici. Ses nerfs sont irrités. Je raconte mes ennuis au grand maréchal; d'après les gazettes, en venant ici, Las Cases n'a voulu que se procurer des matériaux pour écrire l'histoire de l'Empereur. Rovigo écrit qu'il n'était pour rien dans l'affaire du capitaine Voigt, que c'est l'Empereur qui a tout fait. Piontowski reçoit des bons de 5, 20, 30 louis et les journaux prétendent que c'est un aventurier. (Jamais je ne quêterai comme cela.) Nous causons ensuite du duc de Vicence, du duc d'Enghien... « A la place du duc de Bourbon, je me vengerais.... Mais ce n'est pas Caulaincourt qui a condamné le Prince... »

A 8 heures, on annonce le dîner servi, je passe au salon, il n'y a personne encore. Arrive bientôt Mme de Montholon; à 9 heures et quart, Sa Majesté survient tout échauffée, salue Mme de Montholon et moi : « *Bonjour, Gourgaud.* » Nous dînons; l'Empereur est très agité, mange très vite, gronde ses chasseurs de lui servir tant de plats : « *N'est-ce pas que ce sera un*

bel ouvrage que cette réponse à Bathurst? Ce Lord est une oête, un ignorant, qui ne sait ce qu'il dit. Il va voir comme je le travaille, je le foudroie. Cela fait bien voir l'avantage d'un bon logicien sur un imbécile. »

Sa Majesté a préparé plusieurs notes en réfutation de ce discours. Il paraît qu'Hudson Lowe a montré une de mes lettres à M. de Montchenu, il est vrai, pour dire du bien de moi, mais il aurait aussi bien pu en dire du mal. On n'a pas le droit de montrer des lettres. « *N'est-ce pas, Gourgaud?* » L'Empereur me conseille d'aller au camp, de voir les officiers, d'écouter ce qu'ils disent. « Mais Votre Majesté doit bien le savoir par Cipriani! » L'Empereur fait l'étonné. « *Est-ce que Cipriani va au camp? l'avez-vous vu?* — Tous les jours, je le vois y aller et je n'ai pas envie de faire société avec lui. » L'Empereur lui parlera dès ce soir.

Sa Majesté avait renvoyé les domestiques quinze minutes après s'être mise à table. Je ris, l'Empereur me demande pourquoi.... (En tirant ma montre) : « C'est que Votre Majesté a dîné vite. — *Ah! Monsieur, à Châlons*[1], *vous restiez plus longtemps.* » Nous passons au salon, l'Empereur se promène à grands pas, avec vivacité : « *Bingham va vous inviter à l'aller voir, allez-y. Il paraît qu'ils veulent vous parler, vous resterez boutonné. Vous aurez soin de dire, si l'on vous en parle, que l'Empereur ne sortira jamais avec un*

1. C'est là qu'était l'école d'artillerie où Gourgaud avait été élève.

officier anglais. Quand y allez-vous? — Après le 4 juin. — *Eh bien, il faudra prendre mes notes sur le discours*[1] *et les leur lire. Vous devriez aller chez le gouverneur; ne vouliez-vous pas, au reste, aller rendre visite à sa femme? Vous n'avez jamais été encore chez elle. C'est demain dimanche, allez-y. N'est-ce pas, Montholon, c'est le dimanche qu'elle reçoit? Ces gens-là veulent vous parler, vous répondrez quelque chose.* »

Sa Majesté me pince deux ou trois fois, me gronde d'être ainsi triste : « *C'est un vrai coquin que ce gouverneur, un scélérat. On voit dans ses lettres qu'il a changé de ton depuis qu'il a vu dans Las Cases que nous nous plaignons de son ton; ma réponse sera d'autant plus foudroyante qu'il aura les pièces à l'appui. Il faut que les Anglais ne le sachent que par les gazettes, cela fera grand bruit en Europe. Il ne faut mettre aucun nom. J'écrirai :* « APPROUVÉ : NAPOLÉON. »

Mme de Montholon tombe sur Bathurst et le gouverneur. « Il est étonnant qu'il ne soit pas venu signifier de nouvelles choses, il faut qu'on l'ait grondé.

N. — *Non, ne vous y trompez pas, il n'a pas toutes ses dépêches, il attend de les avoir toutes reçues par le* Conqueror. *Il est notre maître absolu; au contraire, il ne faut rien lui faire, parce qu'il serait capable de supposer une conspiration!* »

Sa Majesté me prie d'aller demander au grand maréchal le discours anglais de lord Bathurst pour en

1. C'est-à-dire en réponse au discours de Lord Bathurst.

faire prendre copie. Bertrand dort, je reviens. L'Empereur dit qu'il va se remettre au travail et finir sa réponse. Il me reproche de ne pas travailler Waterloo. « Ah ! Sire, c'est que je suis si triste ! — *Je vous mettrai aux arrêts.* — Ah ! j'y suis bien, et dans une tanière, encore ! Je ne saurais être puni plus que je ne le suis ! »

Avant dîner, Bertrand était venu chez moi ; le discours de Bathurst était plein de mauvaise foi. Comme il vit que je n'étais pas de bonne humeur et que je lui déclarais que tout cela ne me regardait pas, il me lâcha ce qu'il avait envie de me dire.

Au salon, l'Empereur déclara que l'article où Piontowski était traité d'aventurier devait être du gouverneur ; le docteur reconnaissait son style. Il est consolant, cependant, de voir que l'on porte des 100, 200 louis à Piontowski. M^me^ de Montholon trouve que cela montre le grand parti que l'Empereur possède en Angleterre. Pour moi, c'est de l'ostentation, mais cela fait de la peine : j'aimerais mieux ne manger que du pain, que de recevoir pareille aumône !

L'Empereur pense qu'en France on aurait fait pareille chose pour Ferdinand[1]. « *Soyez sûr qu'on en ferait de même pour quelqu'un qui viendrait d'ici.* — Ah ! Sire, en 1814, on n'aurait pas donné un louis à quelqu'un qui serait revenu de l'île d'Elbe. » Sa Majesté a la preuve du contraire. Elle avait envoyé plusieurs

1. Le roi d'Espagne longtemps prisonnier à Valençay

agents en France, mais Elle y est arrivée avant leur retour à Porto-Ferrajo.

Dimanche, 1^er^ *juin*. — Je raconte à Bertrand la soirée d'hier. Lorsque j'aurai reçu des lettres de chez moi, j'acquerrai la preuve que les promesses de l'Empereur ne sont que fumée. Après déjeuner, il y a chez lui des officiers de l'Inde, je n'y entre qu'après leur départ. M^me^ Bertrand a l'air de mauvaise humeur, elle prétend ne plus aimer ses enfants, ne les trouvant plus jolis. Bertrand lit les gazettes d'un ton maussade. Je trouve l'Empereur, quand il me fait demander, pas habillé et couché sur son canapé. Il me fait asseoir et lit un chapitre des *Mémoires du Cardinal de Retz*. Un M. Rouget a déclaré qu'il n'y avait pas quinze mille honnêtes gens en France.

« *On voit que Macdonald a le cœur gros, ils n'y peuvent plus tenir. Ernouf, que j'aurais dû faire juger pour ses vols à la Guadeloupe, me proposa, en* 1815, *de se rendre à Gand auprès du Roi pour me servir d'espion.* »

Il est 5 heures. Sa Majesté demande Bertrand, qui reste debout, tandis que je suis assis, ce qui m'embarrasse fort. Il rend compte de ce qu'il a lu. L'*Alceste*, qui portait l'ambassadeur anglais à la Chine, a péri. L'Empereur m'envoie tenir compagnie à M^me^ Bertrand. Je reste jusqu'à 7 heures. Elle ne sait pas ce qu'a son mari de vouloir rester ici, car, pour elle, elle

n'y tient plus. Sa cuisinière est accouchée. Sa Majesté dîne seule chez Elle et moi dans ma chambre ; je me couche de bonne heure, bien ennuyé. Il fait un temps affreux, il pleut dans ma chambre et Longwood entier est triste.

2 *juin*. — Archambault me prie de lui faire obtenir de l'argent. Montholon est venu chez moi, et je lui en parle, il me le promet. L'Empereur ne voudrait pas dépenser plus de 7 000 francs par mois, et Hudson Lowe nous ménage le bois, parce que, sans cela, notre consommation ne serait pas assurée pour dix ans. Mon domestique va en ville, et je n'ai personne pour me faire de feu, de toute la journée ! Après déjeuner, je passe chez Bertrand ; le docteur, qui est allé hier à James Town, arrive bientôt et montre au grand maréchal un billet qui met celui-ci de mauvaise humeur. Je tâche de me retirer, il ne me laisse pas faire. Je lui déclare que j'étouffe de chagrin et je le prie, en ami, de me donner ses conseils. Je suis de plus en plus mal vu de Sa Majesté. Par les changements survenus envers moi depuis deux ans, je puis conjecturer de ceux à venir, et, ma foi, j'aime mieux pâtir au milieu de ma famille que de souffrir ici.

Je m'en vais. Bertrand court après moi, me saisit le bras et c'est en vain que je m'écrie qu'à présent je connais bien les hommes, je n'ai plus d'illusions... j'aurais pu me marier...

« Eh bien, vous vous marierez plus tard, ou pas du tout.

— Sans fortune, que ferai-je ? On n'est pas fanatique de Sa Majesté en France, on se moquera de moi de m'être ainsi sacrifié en pure perte ; chacun pense à l'avenir. Je voudrais que nous fussions tous au cachot, ainsi que Sa Majesté ; ce serait au moins honorable, au lieu de végéter comme nous faisons, d'être là à boire et à manger. »

Je rentre chez moi, le cœur ulcéré.

Je vois O'Méara et lui exprime combien j'ai de chagrin. Heureusement, je n'ai jamais rien fait qu'on puisse reprocher à un honnête homme.

A 7 heures et demie, j'entre chez l'Empereur, qui est au salon, à jouer aux échecs. Il me dit d'aller en ville, au camp. « *Quand aurez-vous fini Waterloo?* » Bertrand, derrière qui je suis, me prend la main. « *Devinez qui a fait le mémoire de Santini* ? — Las Cases ? — *Eh non! c'est Wilson.* » Il paraît que c'est Piontowski qui l'a raconté. C'est dans une gazette, mais il n'en faut rien répéter. Hudson Lowe assure que cela suffira à faire casser Wilson : il a fait une enquête en ville et nie avoir su qu'on était obligé de refuser des vivres ; jamais Poppleton ni O'Méara ne lui en ont parlé. Il les a fort grondés à ce sujet. Et cependant, au dire de Montholon, c'est le gouverneur qui a réglé le vin ! Sa Majesté demande s'il y a une note d'Hudson Lowe qui prescrive que l'Empe-

reur ne peut recevoir qu'une bouteille de vin par jour. Montholon répond que non. On en a fixé le nombre à six par jour pour la table de Longwood. Sa Majesté gronde Montholon de lui avoir laissé dicter une note à ce sujet. Aussi bien, vaut-il mieux ne pas parler mangeaille. Montholon possède toutes les lettres prouvant qu'il a opéré une réduction. C'est lui qui les a montrées à Poppleton et à O'Méara, pour qu'ils confondissent Hudson Lowe. Bertrand estime qu'il vaut mieux laisser le gouverneur s'enferrer. Sa Majesté a jadis boudé O'Méara et Poppleton, il les caressera demain, leur fera signer tout ce qu'il voudra, c'est ainsi qu'ont fait et Machiavel et les petits tyrans d'Italie. « *Ah! c'est un vrai coquin.* » On passe dîner. Sa Majesté veut faire rédiger une note à Cipriani, dans laquelle on exposera tout ce qui s'est fait pour les vivres. « *Après dîner, nous ferons cela!* » Puis, Sa Majesté console Cipriani, parle finances. Elle connaissait les chiffres de tous ses budgets, et s'apercevait aisément lorsqu'on avait mis un nouveau chiffre.

Gaudin était un excellent premier commis; il n'avait pas toujours la tête présente, mais, vingt-quatre heures après, il répondait à toutes les questions. Il avait pour principe que les financiers doivent être riches et gagner de l'argent. C'était l'opposé de Mollien, qui voulait toujours des employés pauvres. Mollien était craint, Gaudin aimé.

« *Un jour, je fus surpris de grands versements opérés*

par le payeur de la première division. Je demandai ses comptes, il me les porta le lendemain. Je vis 300 000 *francs à tel régiment. Je lui fis observer que depuis dix ans, ni ce régiment, ni même un de ses détachements n'était venu à Paris; on vérifia et on trouva que c'était vrai. On escroquait* 300 000 *francs, ce qui fit beaucoup de bruit. On crut que j'en avais été informé par le public, il n'en était rien. Jamais on n'a porté plus de régularité ni de lumière que moi dans les comptes de finance. En* 1815, *je n'ai rien pu y reconnaître, je n'ai pas eu le temps. Je dois, en partie, les bonnes mesures que j'ai prises, à ma connaissance des mathématiques, à mes idées nettes sur tout.*

Une chose bien singulière en moi est ma mémoire. Étant jeune, je connaissais les logarithmes de plus de trente à quarante nombres; je savais, en France, non seulement les noms des officiers de tous les régiments, mais les endroits où les corps s'étaient recrutés, distingués; je n'ignorais même pas leur esprit.

La 32e *demi-brigade se serait fait tuer pour moi, parce qu'après Lonato, j'avais écrit :* « LA TRENTE-DEUXIÈME ÉTAIT LA, J'ÉTAIS TRANQUILLE ! » *C'est étonnant, le pouvoir des mots sur les hommes. A Toulouse, il y avait eu des séditions. Dans mon voyage, je dis aux mutins :* « OU SONT-ILS DONC, LES HOMMES QUI ONT « SERVI AVEC MOI DANS LA 32e, LA 17e LÉGÈRE; « SONT-ILS DONC TOUS MORTS ? » *Cela m'a ramené tout le monde, car ces deux corps se recrutaient en Languedoc.*

La Provence s'est montrée contre moi, parce que j'ai dit, lors du siège de Toulon, que les Provençaux faisaient de mauvais soldats. Les princes devraient faire bien attention à leurs paroles.

Je ne puis pas bien écrire, parce que je suis dans deux courants, l'un des idées, l'autre de la main. Les idées vont le plus vite, alors adieu les caractères! Je ne puis que dicter, et c'est commode, c'est comme si l'on était en conversation. »

Sa Majesté a écrit, ce matin, une note sur le vertueux Turenne, qui a voulu faire trahir son roi par son armée et tout cela pour procurer un village de plus à son frère! Il fallait qu'il ne fût pas aimé des soldats, car il fut obligé de se sauver avec cinq ou six amis.

« *C'est bien différent du cas de Ney! Celui-ci n'a pas gagné son armée pour trahir le roi, c'est l'armée qui l'a entraîné. Les avocats de Ney auraient dû établir ce rapprochement qui eût produit grand effet. On parle de trahison et l'histoire en est pleine; cependant on dit : l'honnête, le vertueux Turenne! Et Condé qui combattait avec les Espagnols? Le grand mérite de Turenne est de n'avoir pas commis de fautes. Le prince Eugène (de Savoie) en a fait plusieurs. Crémone était une sottise. Il ne faut jamais demander à la fortune plus qu'elle ne peut donner. Tout était pour lui, Villeroy pris, mais deux bateaux ôtés au pont firent échouer l'affaire.*

La bataille de Turin est un mouvement contre toutes les règles, mais il a réussi et obtenu d'immenses résultats.

C'est un plus grand général sur une plus grande échelle que les autres. Il a fait la guerre sur le Rhin, en Italie, en Turquie.

Condé n'a eu que quatre batailles : ce n'est pas tant que moi, dans ma première campagne d'Italie. Je crois que sa plus belle affaire est celle de Gien. Et quelle est ma plus brillante, à moi? »

Je réponds : « Austerlitz. »

N. « *Peut-être, mais la Moskowa est superbe! livrée à une si grande distance de chez nous! A Austerlitz, l'armée était la plus solide que j'aie jamais eue. Les bons soldats, la superbe bataille! Grands résultats acquis en présence de trois empereurs! Si les Prussiens avaient marché, je vous avoue que j'aurais été fort embarrassé. Depuis ce temps-là, mes armées ont été en baissant de qualité, quoique à Iéna j'eusse encore de bonnes troupes; c'est alors que les Prussiens ont commis une grande folie en me déclarant la guerre! Ils étaient menacés à la fois par moi et par les Russes. Ceux-ci ne se sont décidés pour la Prusse que quand ils ont vu qu'elle se déclarait contre moi. Iéna est une magnifique bataille, parce qu'elle marque à elle seule une campagne, par les mouvements que j'y ai faits. Je n'aurais pas dû passer la Vistule, c'est la prise de Magdebourg qui m'a porté à entrer en Pologne. J'ai mal fait, cela m'a entraîné dans de terribles guerres, mais la pensée du rétablissement de la Pologne était belle. A Friedland, l'armée n'était pas si bonne qu'à Iéna; il y avait déjà beaucoup de nouveaux*

soldats. Là, où j'ai eu le plus grand tort, c'est à Tilsitt; je pouvais ôter le roi de Prusse du trône, j'ai hésité un instant, je suis sûr qu'Alexandre ne s'y serait pas opposé, pourvu que je ne m'emparasse pas du royaume de Prusse. J'aurais dû décréter que la maison de Hohenzollern avait cessé de régner, parce que lors du traité définitif cela devenait tout simple. Un petit Hohenzollern, qui figurait à l'état-major de Berthier me demanda à l'asseoir sur ce trône. Je l'y aurais bien mis, s'il fût descendu de Frédéric, mais sa branche était, depuis trois cents ans, séparée de son aînée et je crus aux protestations que me prodigua le roi de Prusse.

Un beau mouvement est celui que je fis à Landshut en 1809. *Berthier avait perdu la tête lorsque j'arrivai. Piré vint me prévenir que Davout était cerné et allait être perdu. J'aurais pu suivre les Autrichiens en Bohême, mais ils se seraient retirés sur Prague. Et puis, cette guerre n'avait aucun but, c'étaient les Autrichiens qui m'avaient déclaré la guerre. Je pensais bien à séparer les trois couronnes, mais, d'un autre côté il était bon de laisser là une puissance considérable pour l'opposer à la Russie. Sans Essling, d'abord, j'aurais démoli la monarchie autrichienne, mais Essling me coûta cher et je renonçai à ce plan. Arrivé à Vienne, je craignais que le prince Charles, qui était sur la rive gauche du Danube, ne se portât sur Lintz, ce qui m'aurait obligé à quitter la capitale. Je voulais avoir un pont sur le Danube, afin de pouvoir le suivre s'il faisait un mouvement.*

— Mais, Sire, il eût passé à Lintz, il eût marché sur Vienne.

— *Oui, cela aurait fait la navette, mais c'est dans des cas comme celui-là qu'il faut profiter des circonstances. Voilà pourquoi, arrivé à Vienne, je voulais m'emparer de l'île de Lobau : c'était assiéger le Danube. Il n'y avait plus ensuite à traverser qu'un bras moins large que la Seine. Je commis la faute de ne pas faire passer assez vite toute mon armée dans l'île. Une grande crue survint : je ne crois pas que le pont ait été rompu par l'ennemi, mais bien par l'effet d'une crue subite. Lasalle ne me prévint pas que toute l'armée ennemie était là. Quand j'eus examiné le champ de bataille, comme je n'avais pas assez de troupes pour garder Enzendorff, Essling et Aspern, j'eus envie de ne m'appuyer qu'en arrière d'Essling sur le Danube, mais je vis que la position d'Essling était trop importante pour être abandonnée. J'espérais avoir, le* 22, *Davout pour garnir depuis Essling jusqu'à Enzendorff. Dans la nuit du* 21 *au* 22, *j'eus bien envie de repasser dans l'île, mais le désordre qui régnait au pont m'en fit reconnaître l'impossibilité. Le vin était tiré. C'est une faute de n'avoir jeté qu'un pont sur le petit bras, cependant, on ne peut dire qu'Essling soit une bataille perdue. L'ennemi perdit tant de monde qu'il n'osa pas attaquer ensuite : chacun léchait ses plaies. J'aurais dû ne pas replier le pont et conserver* 8 *à* 10000 *hommes dans le bois. Lors de Wagram, j'avais toujours peur que le prince Charles ne*

se portât sur Lintz. Cela me contraria beaucoup : mes ponts étaient à demi faits ; j'en fis établir un nouveau, là où j'en avais jeté un lors d'Essling, pour attirer l'ennemi de ce côté. Les Autrichiens croyaient que la souris sortirait par où elle était entrée : ils construisirent redoutes sur redoutes. Lorsque je passai, je voulus faire une grande échauffourée pour empêcher les Autrichiens de se former en bataille et, pendant la nuit, les prendre. Les Autrichiens sont bons en ligne, mais ils ne manœuvrent ni bien ni promptement, quand ils sont attaqués en marche. Davout fit un trop grand détour ; Bernadotte n'alla pas bien avec les Saxons, et les Autrichiens prirent leur position. Leur ligne était plus étendue que la mienne. J'avais laissé un intervalle entre ma gauche et le Danube, mais j'avais de grandes masses en réserve, je voulais forcer leur gauche et moi la mienne. Ils débordèrent ma gauche en passant dans l'intervalle, mais mes réserves firent changement de front à gauche et la droite de l'ennemi fut menacée d'être jetée dans le fleuve. Schwartzemberg m'a dit, depuis, que c'est ce mouvement, plus que l'effet de l'artillerie de la garde, qui les obligea à la retraite. Dans le fait, ils opposèrent une nombreuse artillerie à la mienne, on vit beaucoup de morts français et peu d'autrichiens. Je savais que l'archiduc Jean arrivait ; le soir, il y eut une alerte, j'étais couché, je montai à cheval, j'aurais dû les pousser plus vite, mais ce polisson de Marmont fit mal à Znaïm et je dus consentir à la paix.

C'est mon mariage avec l'Archiduchesse qui a été cause que j'ai fait la guerre à la Russie. La Prusse voulait aussi s'agrandir, je me croyais bien sûr de ces deux puissances. Au fond, je n'avais pas d'autres alliés; je me suis trop pressé, j'aurais dû rester une année sur le Niemen et en Prusse à reposer et à réorganiser mon armée, puis manger la Prusse. Mes troupes étaient très fatiguées des grandes marches qu'elles avaient faites pour parvenir jusque-là. »

Cette conversation nous mène jusqu'à minuit passé; la cuisinière est accouchée d'une fille, Esther d'un garçon[1].

Mardi, 3 *juin*. — Je travaille chez moi jusqu'à 2 heures. Je vais me promener à cheval malgré la pluie; le grand maréchal, qui sort de chez l'Empereur, entre chez moi et me traite à merveille. Il lit Waterloo et m'invite à manger un cochon de lait, demain, avec lui.

A 7 heures, l'Empereur me demande dans sa chambre, me fait asseoir, s'occupe de la capacité d'une outre d'eau à faire porter par un chameau, parle de l'expédition de l'Inde, de la capacité du sac des soldats. Pour nourriture, six onces de riz, quatre de biscuit, deux de légumes.... Le dîner est servi, les Montholon débouchent du salon, Sa Majesté les salue,

1. Nous avons déjà raconté plus haut que ce fils naturel de Marchand avait mal fini.

tout est triste. « *Qu'avons-nous fait ce matin?* » Lecture des *Mille et une nuits;* le *Dormeur éveillé* nous endort. L'Empereur rentre à 9 heures et demie.

4 *juin.* — Je vais déjeuner chez Bertrand avec un officier du 53e qui revient de l'Inde. Les signaux annoncent le *Conqueror.* Sa Majesté, alors, prie Bertrand d'écrire au gouverneur pour demander le *Morning Chronicle* où est le discours de lord Bathurst. Je monte à cheval, le signaliste s'est trompé, ce n'est pas le *Conqueror.* A 8 heures, au salon; l'Empereur sort de sa chambre et commence à croire que le *Conqueror* est allé à l'île de France. Il me parle mathématiques : le rapport de la *circonférence* à la surface est une phrase absurde; on doit chercher le rapport entre le le *périmètre* et la surface; Bezout a dû écrire cela.

Je donne mes raisons mathématiques, mais l'Empereur se fâche, déclare que j'ai l'esprit hostile, et je me tais. Sa Majesté parle encore sur le cercle, le carré, prétend que je ne l'écoute pas, demande les *Mille et une nuits.* « *Gorgo, quel conte lirons-nous?* » Je donne la *Lampe merveilleuse.* L'Empereur lit, puis me fait lire; à 10 heures, coucher. En sortant, Montholon gronde sa femme de n'avoir pas parlé d'aller demain en ville; j'irais bien, moi, si j'avais de l'argent; J'accepte, c'est convenu; demain nous irons en ville.

5 *juin.* — Montholon m'apporte 15 livres sterling.

Je vais chez Bertrand offrir mes services pour la ville. Ils ne veulent rien, les enfants demandent des joujoux. Pendant ce temps, Montholon est allé prendre les ordres de l'Empereur, qui m'envoie 1000 francs. Nous partons avec Tristan, conduits par mon domestique et Poppleton. Montholon nous rattrape avant l'Alarm-House; l'Empereur désire que nous ne fassions pas visite à M^me^ Lowe, qui est en ville. Je trouve que nous allons faire là une faute, une malhonnêteté, mais il nous faut remplir les intentions de l'Empereur. M^me^ de Montholon fait la belle durant la route ; nous rencontrons des officiers; ils disent à Poppleton qu'il vient d'arriver un bâtiment d'Angleterre et que la mère de lady Lowe est morte. Nous descendons en ville chez Balcombe; M^me^ de Montholon s'habille avec Betzy et Jenny. Montholon entre seul chez Balcombe, lui parle avec mystère. Nous courons les boutiques, M^me^ de Montholon me donnant le bras. Ferzen et Gorrequer nous font mille politesses. M^me^ de Montholon achète beaucoup de robes, je prends du drap, des chemises pour une vingtaine de livres sterling. Nous allons chez l'amiral; lady Malcolm est aimable pour moi, froide avec les Montholon. Bingham survient avec sa femme, ils m'engagent devant les Montholon à aller passer quelques jours chez eux.

Tristan veut un canon qui est chez O'Connor, mais Poppleton ne le lui laisse pas prendre. Nous rencontrons Montchenu, à qui je demande de ses nouvelles; il a

l'air tout bouleversé. A 5 heures et demie, Mme de Montholon se rhabille et nous partons : en route, cette dame est très bien pour moi, blâme l'Empereur de n'avoir pas voulu que nous allions chez lady Lowe, d'autant que le gouverneur a envoyé demander à Poppleton pourquoi nous ne passions pas chez lui.

Arrivés à Longwood à 7 heures, l'Empereur demande quelles nouvelles nous rapportons, et pourquoi nous n'avons pas rendu visite à lady Lowe. Qui trompe-t-on ici?

Les Montholon parlent du bon accueil qu'ils ont reçu en ville et l'Empereur s'écrie : « *Nous sommes encore bien grands; en Angleterre, les whigs*[1] *ne parlent que de moi! nous nous croyons trop petits. Vous avez bien fait de ne pas entrer chez lady Lowe, femme d'un simple officier : il aurait été mieux de ne pas aller à James Town, mais, enfin, Montholon m'a assuré que bientôt on n'y trouverait plus rien!* » Dîner, lecture des *Mille et une nuits*, coucher à 10 heures.

Vendredi, 6. — Je donne à Mme Bertrand un fichu de dentelle que j'ai payé 3 livres sterling. Il y a grand déjeuner chez elle, j'y vois M. Lisson. Elle est contrariée que Mme de Montholon ait acheté autant de robes. Le grand maréchal me prie de retourner demain en ville en choisir quelques-unes pour sa femme. Il

1. Lord Holland était à la tête d'un véritable parti qui s'honorait en protestant à tout propos contre les abominables cruautés de Sainte-Hélène

me demande combien je puis lui avancer. « *Vingt-cinq livres sterling.* » Il n'en faut rien dire à Montholon. Je prie Poppleton de m'accompagner : il parlera à M. Lisson qui doit revenir présenter un de ses amis à M^me^ Bertrand. L'Empereur me fait venir, s'habille, me traite bien, me pince, me tape les joues. Je lui demande la permission d'aller en ville. Il ne répond ni oui ni non et rentre à 10 heures, après avoir lu les *Mille et une nuits*.

M. Gorrequer amène le capitaine du génie Mac-Carther, de l'île de France; je dresse avec le grand maréchal la liste des robes à acheter.

Samedi, 7. — J'aurais voulu me rendre de bonne heure en ville pour éviter Joséphine et Archambault qui y vont faire des achats. M. Lisson était venu déjeuner avec Poppleton, à 8 heures et demie; je lui dis : « Êtes-vous prêt? » Il me répond : « Non, mais avez-vous vu Poppleton? » Je me doute qu'il y a du nouveau : je réitère ma demande d'aller en ville. Enfin, il me répond : « Non. » Peu après, Poppleton reçoit une longue lettre d'Hudson Lowe, défendant que ni moi, ni Joséphine, ni Archambault, puissions descendre ce jour-là à James Town. Il paraît que plusieurs bâtiments partent demain pour l'Angleterre. Je suis étonné de la méfiance du gouverneur envers Lisson qui, dînant hier chez lui, en ville, lui avait demandé s'il pourrait m'accompagner. Hudson Lowe

avait répondu qu'il écrirait. Lisson est très en colère, il cite ce proverbe : « *On ne saurait faire une bourse de soie avec l'oreille d'un cochon.* » Il se propose de ne plus mettre les pieds chez le gouverneur : il monte à cheval et va en ville.

Je vais demander avis au grand maréchal. « Dois-je aller en ville avec Poppleton? — Oui. » Nous partons donc.

En arrivant à James Town, Poppleton trouve Bernard avec le tailleur : il gourmande ce dernier et les fait partir tous les deux pour Longwood. En allant à la boutique, je trouve Balcombe et n'ai que le temps de lui dire bonjour. Poppleton me presse, reste toujours avec moi, j'achète une partie de mes commissions ; il n'y a presque personne dans la boutique.

Je rencontre Bingham, qui n'est plus le même avec moi. Il me dit qu'il fait beau : « Aussi je compte me rendre ces jours-ci à votre invitation. » Il ne me répond rien. J'entre avec Poppleton au post-office, pour emballer les effets; nous retournons à Longwood, où j'arrive vers 1 heure; je trouve chez M^me^ Bertrand l'homme à barbe du Thibet avec le commodore de la flotte de la Chine. M^me^ Bertrand me fait un accueil gêné. Je sors pour parler au grand maréchal, qui me prévient que l'Empereur va sûrement me faire appeler pour l'accompagner voir l'homme à barbe, il a l'air aussi embarrassé que sa femme, et je rentre chez moi de mauvaise humeur d'avoir été faire la course en

ville et de n'être pas mieux remercié. Une demi-heure après, l'Empereur me demande au salon avec Bertrand, ils ont vu l'homme à barbe, qui n'a pas donné de bonnes raisons sur les mœurs, la religion des pays qu'il a parcourus. C'était, suivant lui, tout autre chose que ce que l'on pouvait se figurer, et il faudrait des volumes pour se l'expliquer. Cet homme est venu à Paris en 1806, et avait demeuré chez M^me^ de Serrent. « *Je ne sais pas pourquoi je l'ai laissé à Paris!* »

Sa Majesté demande ensuite des nouvelles, cause de l'affaire de M. Lisson; cela ne l'étonne pas, le gouverneur a peur que l'on ne fasse passer par les bâtiments partants une réponse au discours de lord Bathurst. « *Le gouverneur ne dort pas! Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pas obtenu d'aller en ville avec le jeune officier.* » Sa Majesté me traite bien. — « *M^me^ Bertrand est-elle satisfaite de ce que vous lui avez rapporté?* »

Je réponds devant le grand maréchal que je ne ferai plus de commissions, car je n'ai pas reçu un bon accueil. Sa Majesté en rit et m'ordonne d'aller baiser la main de la dame. J'obéis et reçois un accueil extraordinaire : son mari l'avait prévenue!

De 6 à 8 heures, je reste seul avec l'Empereur à faire des calculs sur la solidité des surfaces, sur le rapport entre le périmètre et la surface. « *Cela vaut bien un article de Bezout.* » Nous passons dîner, les Montholon débouchent du salon; dîner, en somme, assez triste, l'Empereur ne parle que mathématiques,

Lagrange, Laplace; lecture des *Mille et une nuits*, coucher à 9 heures trois quarts. Sa Majesté a fait visite à Mme de Montholon, a vu ses robes, et a envoyé 2000 francs à Montholon, que j'ai remboursé de ses 15 livres sterling. A dîner, l'Empereur a parlé de donner des diamants à ces dames.

Dimanche, 8. — Pendant la nuit, j'ai rêvé que l'on me faisait porter la réponse à lord Bathurst. O'Méara me demande un cheval pour faire venir quelqu'un de la ville. L'Empereur m'envoie par Marchand un papier où il a écrit à résoudre un problème pour envoyer de la farine dans une ville assiégée, au moyen de bombes : je rédige la solution.

A 7 heures, Sa Majesté est seule au salon, demande le père Bourgoing, pour y lire l'*Histoire de Gustave-Adolphe*. Elle me fait asseoir. Quand arrivent les Montholon et le grand maréchal, ils demeurent debout, c'est donc une grande faveur pour moi! « *Voilà donc ce grand Gustave*, dit l'Empereur! *En dix-huit mois, il a gagné une bataille, en a perdu une autre et est tué à la troisième! Certes voilà une renommée acquise à bon marché.* » Selon moi, ce qui lui a donné une si grande réputation, c'est ce qu'il a été au moment de faire, et puis, tous les écrivains protestants l'ont chanté comme un héros! « *On a bien raison de dire que l'histoire est un roman. Voilà Gustave, un homme étonnant et, de nous, peut-être, l'histoire ne dira rien!* — Ah!

que non, Sire ! » Sa Majesté fait l'éloge du père Bourgoing et m'engage à le lire. « *Je l'ai lu dans ma jeunesse, eh bien, le souvenir qui m'en était resté m'a servi dans toutes mes négociations. Quant aux batailles, il les décrit comme un civil. Il parle du vent, comme s'il jouait sur terre le même rôle que dans les combats de mer. Les civils ne peuvent pas se représenter une bataille. Tilly, Wallenstein étaient de meilleurs généraux que Gustave-Adolphe. On ne connaît de ce prince aucun mouvement savant ; il quitta la Bavière à cause des mouvements de Tilly, qui sut l'y forcer et il laisse prendre Magdebourg devant lui. Voilà une jolie réputation !* » Nous passons dîner : l'Empereur parle de Turenne avec éloges, d'Eugène (de Savoie) aussi. Il lit dans le *Dictionnaire historique* les articles d'Eugène, de Tilly, de Wallenstein. Il parle peu au grand maréchal qui dîne avec nous. Coucher à 10 heures.

Le matin, j'ai exprimé à M^me^ Bertrand la peur que ma course en ville n'ait servi de prétexte à des intrigues de Montholon. Je ne veux pas être chassé de l'île : si je la quitte, que ce soit volontairement.

Lundi, 9 juin. — Je suis triste dans ma chambre et réfléchis à ce que m'a dit l'Empereur deux jours auparavant, que les Riots[1] ne parlaient en Angleterre que de Sa Majesté, qu'ils avaient un pavillon tricolore et criaient qu'ils voulaient avoir l'Empereur à leur tête

1. Du mot anglais *Riot*, émeute. — Il s'agit là d'un parti qui formait l'avant-garde des Wighs.

pour défendre les droits du peuple, qu'ils voulaient s'emparer de plusieurs bâtiments pour venir nous chercher, et qu'après, ils iraient en France pour en chasser les Bourbons. Sa Majesté croit qu'il serait possible que, s'ils s'emparaient de quelques ports en Angleterre, ils vinssent ici avec des vaisseaux et que c'est pour cela qu'Hudson Lowe se montre inquiet et redouble de vigilance.

A midi et demi, Sa Majesté me demande; Elle est dans son bain; Marchand a obtenu du gouverneur la permission d'aller au fort voir Esther et son petit, mais Sa Majesté pense qu'il ne doit pas y aller. Qui est-ce qui assure que le père d'Esther ne battra pas Marchand ou ne lui fera pas signer une promesse de mariage? Selon moi — qui ne crois pas à tout cela — tout ce que pourrait promettre Marchand ne tirerait pas à conséquence. « *C'est inutile d'y aller; je ne le permets pas; dans quinze jours, Esther sera guérie, et pourra revenir voir Marchand. Toute cette tendresse-là est ridicule.* »

Turenne est un grand général, ce n'est pas un homme ordinaire. S'il eût commandé de grandes armées, ç'eût peut-être été différent, parce que la guerre est différente alors. Il avait un génie puissant. La réputation de Gustave-Adolphe est bien étonnante, il n'a presque pas livré de batailles. « Mais, Sire, Votre Majesté Elle-même, a livré bien peu de batailles. — *Bah! Et Ulm, Austerlitz, Essling, Wagram!* »

L'Empereur me parle boulets; je lui raconte la blessure que j'ai reçue à Austerlitz : il est très bien pour moi, me parle amourettes, m'assure que je suis le plus heureux ici. Je m'en défends.

En me retirant, je passe chez le grand maréchal; je lui raconte que, d'après l'Empereur, le gouverneur n'a plus si bonne opinion de moi et je crains que mon innocente course en ville ne soit mal interprétée. Les Bertrand me semblent froids. Sa Majesté dîne chez Elle et moi chez moi.

Mardi, 10 *juin*. — Je demande à Montholon de me prêter de l'argent pour acheter une selle : il me donne un billet et m'assure qu'il n'a pas le sou, quoique l'Empereur lui ait envoyé, il y a deux jours, 2000 francs par Marchand. Je porte aussi quelque argent à Archambault, qui va en ville. Vers 3 heures et demie, le gouverneur vient causer avec O'Méara et Poppleton : il entre chez le grand maréchal.

Bertrand, plus tard, m'avertit que l'Empereur a vu Archambault revenir de la ville et se montre mécontent des achats : ainsi, je ne dois pas parler de la selle. Hudson Lowe est venu chez lui, offrir des présents de la part de l'homme à barbe, et des joujoux, de celle de Lady Holland pour ses enfants. Il y a un buste du roi de Rome, apporté par les *store-ships*; on en fait mystère. Le grand maréchal lit ma campagne de Waterloo; il ne peut pas laisser imprimer son re-

tour de l'île d'Elbe, cela le ferait passer pour un père Duchesne et lui ferait fermer plusieurs pays. Il trouve ridicule la conduite de Sa Majesté au sujet de l'argent et m'avoue que c'est par économie qu'il n'en fait pas venir de chez lui. Le docteur O'Méara s'ennuie, veut retourner en Angleterre, y faire imprimer son journal et accrocher un millier de louis à l'Empereur en faisant comme s'il était mal avec Hudson Lowe, pour plaire à Sa Majesté et en obtenir davantage.

A 7 heures, l'Empereur me demande ; il est habillé dans sa chambre et me traite avec douceur, me pince les joues et passe au salon. Il me fait asseoir, s'informe si j'ai vu le grand maréchal? — « Non ; depuis quelques jours, je suis en froid avec lui : je le croyais un ami sincère, et j'ai reconnu mon erreur. Je lui demandais des conseils et il me répond en ministre, moi qui me serais mis au feu pour lui. Ah! je fais un rude apprentissage à Longwood ; ici, la devise est : « Chacun pour soi. »

Sa Majesté essaye de me démontrer que j'ai eu tort, me fait jouer avec Elle aux échecs, demande les Montholon, et parle du gouverneur et du buste que ce coquin de Reade voulait faire jeter à la mer! Il y a dix jours qu'Elle sait qu'il est arrivé. Elle n'en a pas parlé, afin de pouvoir insérer ce nouveau grief dans sa réponse. « *A présent*, dit-elle à Montholon, *il faudra changer quelque chose à ce que je vous ai dicté ; nous*

dirons toujours que Reade a eu l'idée de le jeter à la mer, mais que le capitaine de vaisseau ne l'a pas voulu. »

L'Empereur dit avec affectation que le gouverneur est un scélérat. Dîner. Coucher à 9 heures et demie.

Mercredi, 11 juin. — Je vais en ville acheter une paire d'éperons. Le grand maréchal m'emprunte deux louis, il est fort aimable. Il attend Balcombe pour lui remettre les états de dépenses, et s'il le faut, il les donnera à Poppleton : Cipriani est allé en ville prier Balcombe de venir.

A midi et demi, l'Empereur me fait venir, est habillé, assis au billard, et me reçoit fort bien : il déclame « *Prends un siège, Cinna!* » Balcombe vient d'arriver. « *Ah! il apportera certainement des nouvelles; Bertrand ne sait pas faire parler les gens.*

Et Gorgo, Gorgotto..., quand il arrivera dans une chaise de poste à Paris et que sa mère le recevra! » Tout cela, pour arriver à savoir si je veux m'en aller! « *Il vous est avantageux, de toute manière, de rester ici, mais si vous ne vous en sentez pas le courage, il faut partir.* » Sa Majesté prononce ces paroles d'un ton sévère; j'obéirai à ses ordres, si Elle veut que je parte; en effet, je ne suis pas venu ici pour lui être à charge mais pour lui être utile et partager son malheur.

« *Vous m'avez fait de la peine pour Las Cases, et je vous ai maltraité; mais, depuis quelque temps, je vous*

traite a merveille. Que feriez-vous en France ? Vous avez été favorisé des princes en 1814; mais, à présent, on vous recherchera pour m'avoir accompagné. Du caractère dont je vous connais, vous vous fâcherez, et cela vous mènera à la mort. Au lieu que, en restant ici, vous vous illustrez ! Et puis, je ne vivrai pas longtemps et, alors, je puis faire votre fortune... je vous laisserai quatre ou cinq cent mille francs. Avec cela, partout où vous irez vous serez parfaitement accueilli. Je suis convaincu que vous saurez faire votre devoir. Vous devez vous considérer ici comme en batterie. Sur un champ de bataille, est-ce que vous songeriez à vous sauver? Mais vous laissez toujours travailler votre tête, il faut la calmer et vous dire : « JE COMPTE RESTER ICI QUATRE OU CINQ ANS ET PUIS RESTER TRANQUILLE. » *Si je songeais aux femmes, dans cinq minutes, je serais en insurrection. C'est pourquoi j'évite d'y penser. Mais vous, vous montez toujours votre imagination. En supposant que vous restiez toujours ici, vous ne devriez pas vous plaindre. Même si vous étiez comme Pilet, à bord des pontons. Encore, si vous étiez sûr que vous mouriez à Sainte-Hélène d'ici à quatre mois, vous devriez y rester.* »

Je répète que ma grande raison pour me plaindre est que je crois déplaire et si mon présent est affreux je n'ose regarder l'avenir.

« *Bah! l'homme est toujours libre et maître de lui. Eh bien! après tout, on meurt.*

— Sire, c'est ce que me dit le grand maréchal. Quand on est mort, tout est dit. Mais je lui demande alors pourquoi il s'inquiète tant de sa femme, de sa fortune, de ses enfants, dans cent ans il ne restera rien de tout cela.

N. — *C'est sa femme qui le tourmente. Elle était la même chose à l'île d'Elbe et à Paris. Bertrand et Drouot n'étaient pas à l'île d'Elbe depuis quelques mois qu'ils voulaient s'en aller. Eh bien, quel aurait été leur chagrin s'ils avaient été en France lors de mon retour! La même chose aura lieu ici; si vous me quittez, je serai peut-être en France avant vous, alors quelle serait votre douleur! Du caractère dont je vous connais, vous ne seriez pas plutôt embarqué que vous vous brûleriez la cervelle! Ce n'est pas le moment de me quitter. D'ici à trois ans, le Roi mourra, il y aura une crise; si ce sont les princes qui succèdent au Roi, la France sera tranquille et consolidée. Si ce sont les princes d'Orléans, ou Napoléon II, vous en serez bien reçu. D'ailleurs, tout est en fermentation, il faut attendre la crise avec patience, j'ai encore un grand nombre d'années à vivre : ma carrière n'est pas finie!* »

Sa Majesté assure qu'Elle me parle comme à son fils, Elle a pour moi autant d'amitié qu'elle en peut avoir, mais elle est comme cela! Je lui répète que mon grand chagrin est de voir que, moi qui connais bien mes qualités et mes défauts, qui suis absolument dévoué de cœur à l'Empereur et qui risquerais ma vie

pour lui, en sois le plus mal traité! « Oui, Sire, je me brûlerais la cervelle pour vous.

N. *Il ne s'agit pas de vous brûler la cervelle ! Je sais bien que la mort est la fin de tout.* »

Sa Majesté termine l'entretien avec plus de douceur qu'elle ne l'a commencé, mais ne parle pas de ses intentions en faveur de ma mère.

Le grand maréchal a reçu les cadeaux et apporte les livres envoyés par Lady Holland. Balcombe est chez lui et a raconté que l'opinion en Angleterre était bien revenue en faveur de Sa Majesté, quoique les Riots, en distrayant l'attention, aient nui à l'Empereur. Reade avait voulu mettre le buste en pièces, mais le capitaine du vaisseau s'y était refusé.

Sa Majesté me demande d'ouvrir la caisse et de lui en rendre compte. Je vais chez le grand maréchal, où je trouve Balcombe et Poppleton; je sors le petit Napoléon de son emballage. Je retourne chez l'Empereur qui est seul. « *Quelle décoration?* — L'aigle. — *Mais ce n'est pas celui de Saint-Étienne, au moins?* — Eh! non, c'est l'aigle que Votre Majesté porte Elle-même. »

Cela fait plaisir à l'Empereur, qui m'envoie chercher le buste; sa première idée est de regarder la décoration. Il trouve l'enfant joli, quoiqu'il ait le cou enfoncé : il ressemble à sa mère : « *Est-ce l'Impératrice ou le sculpteur qui aura voulu l'aigle?* » On

appelle les Montholon, tout le monde trouve charmant le petit Prince.

Après une promenade à cheval, vers 6 heures, je retourne chez l'Empereur, qui veut jouer aux échecs, mais est tout ému des nouvelles reçues. Il raconte que, d'après Balcombe, tous les capitaines shores n'ont pas la même peur du bill. Celui qui apportait le buste va à Batavia, mais il a remis une déclaration à deux capitaines pour qu'elle fût envoyée en Angleterre, où il affirme qu'on lui avait recommandé de briser le buste. Tous les Anglais qui ont voyagé en France, en Italie, ont rapporté de ces pays des idées qui font changer l'opinion, en Angleterre, sur le compte du régime impérial. « *Ces capitaines chinois disent que, en France, de mon temps, on était plus libre que ne le sont aujourd'hui en Angleterre ceux qui ne sont pas nobles. Une grande fermentation se montre partout.* »

Reade aurait dit que les alliés avaient manqué leur coup en ne tuant pas le petit Napoléon II. « *Quel scélérat que cet homme, j'en parlerai dans ma réponse.* » Mme de Montholon croit que cette réponse sera le coup de grâce du gouverneur.

Cipriani a causé avec un officier du 53e qui lui a assuré qu'on ne devait pas laisser passer l'Alarm-House au capitaine indien. On dîne à 6 heures trois quarts.

« *Ce Reade est capable de me faire assassiner !* » Là-dessus, les imaginations se montent, le mot de poison

est prononcé. « *Si on met Reade au lieu et place de Poppleton, je m'élèverai contre cette mesure. Il n'y a pas de danger pour le poison, c'est Balcombe qui fournit les vivres, et O'Méara et Poppleton sont d'honnêtes gens qui ne se prêteraient pas à cela.* » L'Empereur fait l'éloge d'O'Méara et croit qu'on peut se fier à lui. Lorsque Reade est arrivé dans l'île, Baxter a dit au docteur : « Vous vous livrez à cet homme, vous ne le connaissez donc pas! » Depuis plusieurs jours, on envoie à la table d'O'Méara et de Poppleton un plat de la cuisine de l'Empereur.

Sa Majesté passe au salon, veut lire, croit qu'Elle s'est enrhumée au jardin, rentre se coucher à 8 heures.

Jeudi, 12 *Juin*. — Sa Majesté est indisposée et je ne la vois pas, je dîne seul dans ma chambre. Le gouverneur fait venir Poppleton, parce qu'il craint que nous n'apprenions le projet de jeter le buste à la mer. A 8 heures et demie, l'Empereur me prie de lui lire le discours de Lord Bathurst; il me fait asseoir, tandis que Montholon reste debout. Coucher à 10 heures et demie.

Vendredi, 13 *Juin*. — A 9 heures du matin, Marchand m'apporte, de la part de l'Empereur, l'ouvrage de Chateaubriand. Ce n'est qu'à 7 heures du soir que je le vois, il s'occupe à distribuer les dons de l'homme à barbe et me donne dix yards d'une toile de Chine faite avec de l'herbe. Ensuite il donne l'ordre que l'on

me porte deux boîtes de thé qu'il avait primitivement gardées pour lui. Je les enverrai à ma mère, tout Paris le saura, chacun voudra boire du thé de Sainte-Hélène.

Nous passons dîner : « *Mon fils, mon Gorgotto est triste!* » Conversation sur M^me^ de Staël. « *Benjamin Constant m'a montré de ses lettres; elles étaient plus que passionnées. Elle menaçait de tuer son fils, si Benjamin ne faisait pas ce qu'elle désirait. En* 1805, *elle me fit savoir que si je lui faisais payer deux millions, elle écrirait tout ce que je voudrais. Je l'envoyai promener. Après le dix-huit brumaire, Joseph me tourmenta pour faire nommer Benjamin au Tribunat. Je ne voulais pas, d'abord, mais je finis par céder; j'en écrivis à Lebrun et Benjamin fut nommé. Au bout de quelques mois, il se mit dans l'opposition, croyant que je voulais l'acheter. Il aurait dû savoir que je crosse mes ennemis, mais ne les achète pas!* »

Nous parlons ensuite de la lettre de Montholon. « *Je suis sûr qu'elle sera la cause de l'arrestation de plus de six cents Français qui la colporteront sous le manteau.... Cette réponse va renverser le gouverneur. On dit qu'il a peur et s'informe si je réponds.* » A 9 heures et demie, l'Empereur, qui n'est pas de bonne humeur, rentre chez lui.

Samedi, 14 *Juin.* — A 4 heures du matin, l'Empereur me fait demander; Montholon est éreinté. Il me

dicte sur la réponse à Bathurst, les restrictions, la conduite du gouverneur, etc. Il me répète si souvent que Hudson Lowe est un coquin, que je ne puis m'empêcher de lui répondre : « Mais, Sire, Votre Majesté s'adresse à moi comme si elle croyait que je suis l'ami du gouverneur. » L'Empereur se fâche, sa méfiance me peine, il me donne de petites tapes, disant que je dors encore. Il me dicte et cause jusqu'à 8 heures; il désire avoir une attestation du capitaine du *Behring*, au sujet de la lettre. Je rentre mettre au net

A midi, l'Empereur me demande à nouveau, il est avec Montholon, me fait lire ma copie et ensuite me prie d'écouter la réponse que va lire Montholon et de lui en donner franchement mon avis ; je me récuse, mais sur son insistance, je lui fais quelques objections. Il rentre et je sors avec Montholon qui ne pense pas que l'Empereur puisse signer cette réponse qui contient trop de personnalités et de petits détails, c'est s'exposer à une querelle directe avec Lord Bathurst. En résumé, Sa Majesté a déjà changé cinq à six fois sa réponse, et il croit que cela ne partira pas, quoique l'amiral pense être de retour à Londres avant la fin du Parlement. Une lettre de l'Empereur au Prince Régent vaudrait certainement mieux, mais on doit être singulièrement avare de semblables démarches.

A 2 heures, je retourne chez Sa Majesté, qui est au billard, me fait asseoir, me traite à merveille; Bingham est venu : l'ai-je vu? L'Empereur se promène au jar-

din avec moi et le major du 80e régiment qui retourne en Angleterre. Ils font ensemble visite au grand maréchal.

Sa Majesté rentre avec moi, cause de son temps d'école, de M. de Clermont-Tonnerre. A 4 heures, vient Bertrand : Bingham n'a rien dit.

A 6 heures et demie, l'Empereur me demande, il joue aux échecs avec Bertrand. « *Balcombe est bien pour moi parce que j'ai logé chez lui. Je lui ai offert une tabatière, et il m'apporte toujours de bonnes nouvelles, voilà comment font les gens qui vous aiment, je ne m'y trompe jamais.* »

Dîner, conversation sur la guerre. L'Empereur compte le nombre des batailles qu'il a livrées, cela monte à près de soixante. M. de Montholon s'écrie :

« A la bonne heure, ce n'est pas comme Gustave-Adolphe qui n'en a livré que trois ou quatre! »

Sa Majesté revient sur les campagnes de Turenne.

« *Voilà un bon général*, dit-elle, *c'est le seul qui ait acquis de l'audace en vieillissant. Je le trouve d'autant mieux dans ses opérations, qu'il agit absolument comme j'aurais fait à sa place. Il a passé par tous les grades, ayant été un an soldat, quatre ans capitaine, etc. C'est un homme qui, s'il était venu près de moi à Wagram, aurait de suite, tout compris. Condé aussi, mais non pas César, Annibal. Si j'avais eu un homme comme Turenne pour me seconder dans mes campagnes, j'aurais été le maître du monde, mais je n'avais personne. Là où je*

n'étais pas moi-même, mes lieutenants étaient battus. En me dirigeant sur Landshut, je rencontrai Bessières en retraite. Je le fis aller de l'avant, mais il m'objecta la force des ennemis. Allez toujours, lui dis-je, et il s'avança. L'ennemi lui voyant faire un mouvement offensif le crut plus fort et se retira. A la guerre, tout a lieu comme cela. Il ne faut pas que les soldats comptent leurs ennemis. En Italie, nous étions toujours un contre trois, mais les troupes avaient confiance en moi. La force morale plus que le nombre décide de la victoire. Condé était le général de la nature, Turenne le général de l'expérience; je le considère bien plus que Frédéric de Prusse. A la place de celui-ci, il aurait fait beaucoup plus il n'aurait pas commis les fautes du Roi. Quand Turenne dit qu'une armée ne doit pas excéder cinquante mille hommes, il faut comprendre ce qu'il entend ainsi, par armée. En son temps, l'armée n'était pas organisée par divisions, le général en chef devait tout ordonner, désigner les généraux pour commander tel ou tel corps, et alors, on conçoit que, devant tout voir par lui-même, il n'y aurait eu que confusion, s'il eût eu plus de cinquante mille hommes. Il ne dit pas qu'avec cinquante mille hommes, il aurait l'avantage sur deux cent mille : alors, il faudrait plusieurs armées. Ce sont là nos divisions, nos corps d'armée. Je dis plus, trente à quarante mille hommes suffisent à un corps d'armée de trois divisions. On le nourrit facilement, on le conduit aisément.

Gourgaud : — Mais, Sire, comment Turenne et Mon-

tecuculli restaient-ils à courir à droite et à gauche, s'évitant sans se battre, pourquoi l'un des deux ne passe-t-il pas outre et ne marche-t-il pas droit sur le pays de l'autre ?

N. — *Les armées étaient alors faibles; les places en ce cas, jouent un grand rôle; il n'y a pas de position qui puisse arrêter* 2 *à* 300 000 *hommes, tandis que l'on trouve partout d'avantageuses positions pour des armées de* 20 *à* 30 000 *hommes. Un village occupé est alors un point important, son importance diminue en raison de la force de l'armée.* 25 000 *hommes opposés à* 20 000 *ne sont pas dans la même proportion que* 200 000 *opposés à* 250 000. *Les armées ne sont pas en proportion géométrique, mais en proportion arithmétique. Par exemple, l'armée de* 25 000 *hommes ne peut disposer que de* 5000 *hommes pour faire un détachement qu'elle aura beaucoup de peine à dissimuler à son adversaire. Et d'ailleurs,* 25 000 *hommes ne pourraient rien faire : la moindre place, le moindre poste, les arrêtera, tandis que l'armée de* 250 000 *hommes fera facilement un détachement de* 50 000 *hommes qui peuvent seuls soumettre un pays et prendre des places. L'ennemi aura peine à distinguer si, devant lui, il y a plus de* 200 000 *ou bien* 250 000 *hommes. Le génie de Turenne aurait été aussi supérieur pour conduire les grandes armées que les petites. Et, je le répète, s'il était sorti de terre à mes côtés, à Wagram, il aurait tout compris.* »

A dîner, Sa Majesté ayant trouvé le pain mau-

vais, a mangé du biscuit. Elle rentre chez Elle à 10 heures.

Dimanche, 15 *juin*. — Nous recevons la visite d'un capitaine avec sa femme qui est Indienne. Je me promène avec l'Empereur. Il est triste. Cipriani, qui est allé hier en ville, lui a rapporté que des officiers du 80e régiment qui passaient, lui ont dit qu'ils aimaient autant l'Empereur que les soldats français. Reade s'est alarmé de ce que Cipriani ait demandé de la farine, on a cherché la meilleure dans la ville et on en a réuni cinq tonneaux.

Mme de Montholon, avec qui je monte à cheval, m'assure que son mari serait Pair, s'il se trouvait en France au moment de la mort de Sémonville. Elle me raconte les amourettes de la reine Hortense et de la reine Caroline : rentrée à Longwood à 6 heures et demie. Sa Majesté me demande, me fait asseoir, Elle est dans sa chambre, me lit du *Cinna*, me cause de Corneille, me demande des nouvelles. On vient l'avertir, à 8 heures, que le dîner est servi, nous y passons. L'Empereur raconte qu'à un bal masqué chez Cambacérès, il plaisanta Mme de Saint-Didier qui ne le reconnut pas et qui lui dit qu'elle était bien étonnée que chez l'archichancelier on rencontrât un masque aussi impertinent, aussi mal élevé. Sa Majesté s'en amusa beaucoup, et toutes les fois qu'elle vit Mme de Saint-Didier, au cercle, Elle riait

en lui parlant. A 9 heures et demie, l'Empereur rentre.

Lundi, 16 *juin*. — Des officiers du 80e font visite à Mme Bertrand; ils assurent que l'Empereur retournera bientôt à Paris, ils le souhaitent. A 6 heures, Sa Majesté me demande, elle est avec Montholon et Bertrand, me fait asseoir et fait lire par Montholon la réponse à Lord Bathurst; Elle nous prie de lui adresser les critiques que nous croirons nécessaires; il y a peu à redire, on parle du buste brisé, des propositions de Reade. L'Empereur me traite bien, me donne un petit soufflet, me demande ce que je pense de la réponse : faut-il que cela soit radouci? « Oui, mais qui signera? Il faut peser tous les termes. Votre Majesté peut signer et entrer ainsi en lice. » L'Empereur veut mettre : « *Approuvé les observations ci-dessus*. » Tout le monde est cité dans ce document, moi seul n'y figure pas, on va croire que je suis mort. « *Vous avez peur d'être compromis! Vous voulez être cité pour votre lettre*; *Montholon, mettez le nom de Gourgaud*.

— Votre Majesté pouvait parler de ma maladie seule. »

Montholon reprend : « Je l'avais fait, Sa Majesté l'a rayé. »

L'Empereur l'entend et s'en pique.

Je ne crois pas qu'on puisse parler des vins. Mon-

tholon ajoute : « Et les dépenses, et la vente de l'argenterie? » L'Empereur le rembarre.

Nous passons dîner, on parle d'Auxonne, de Gassendi, de l'aventure de M. James et de l'aubergiste, celle de M. Julien, depuis préfet, mais alors lieutenant d'artillerie, qui avait séduit une demoiselle créole de plus de 50 000 livres de rentes, mais au dernier moment la mère emmena sa fille à Bordeaux, sans rien dire. M^me^ Précieu aimée de l'Empereur. Coucher à 10 heures et demie.

Mardi, 17 *juin*. — Je prie Montholon de rappeler à l'Empereur de me citer dans son rapport; ma famille trouverait extraordinaire de ne pas m'y voir, car j'ai été cité par Sa Majesté dans des bulletins de bataille. Montholon me répète que l'Empereur l'a bourré hier pour m'avoir averti que mon nom avait été rayé. L'Empereur est comme cela : il a bien dicté une lettre en réponse au factum de Warden, où il est dit que Montholon n'est pas l'aide-de-camp de l'Empereur. Montholon dit encore que si l'Empereur remontait sur le trône, lui, Montholon, se retirerait chez lui à Changis : il trouve, lui aussi, que l'Empereur est injuste envers moi et qu'il devrait assurer mon sort. Sa Majesté est peut-être ingrate, mais moi j'ai aussi quelquefois tort.

Je raconte l'histoire des papiers que Bertrand m'avait confiés! Il paraît que c'est ce jour-là que l'on

avait annoncé que le grand maréchal serait arrêté pour avoir correspondu.

M. Wygniard, accompagné du colonel Fagan, arrivant de l'Inde, vient chez moi : il est très bien. Il s'étonne que le *Conqueror* n'arrive pas. L'amiral Plampin sera peut-être mort de la goutte et le vaisseau sera retourné en Angleterre.

L'amiral (Malcolm) envoie une tortue. Sa Majesté me fait appeler. « *Qu'avez-vous fait?* » Je vois ce qu'Elle veut et lui raconte la visite de Wygniard. On m'assure que le *Conqueror* est à l'île de France. On dit que le colonel Fagan parle bien français et doit aller en France et à Rome. L'Empereur le recevra peut-être. Reade est inquiet du buste. Dîner, coucher à 9 heures et demie.

Mercredi, 18 *juin*. L'Empereur se baigne. Le capitaine du *Reading* vient chez M^me^ Bertrand, et me dit, en voyant que je joue avec le petit Arthur, qu'on vient de vacciner, que je suis une bonne nourrice. Un brick, qui porte les lettres, arrive du Cap, où il a laissé l'amiral Plampin. Peu après, Poppleton m'en apporte plusieurs de ma mère, du 30 décembre, 16 janvier, 10 février. M. de Lariboisière ne voit plus les miens.

Sa Majesté me demande à lire mes lettres, mais on annonce le docteur avec des gazettes et nous nous retirons.

Je retourne chez l'Empereur après dîner; il me fait asseoir et me traite amicalement. Il m'assure que, quelque chose qui arrive, le temps que je passerai ici me sera très avantageux : ma sœur a de l'esprit et de la raison et je ne dois pas me laisser abattre. Après tout, un coup de pistolet peut être le terme de nos souffrances.

Sa Majesté se dit heureuse de savoir l'Impératrice heureuse, ainsi que son fils : cela diminue ses soucis. Quant à moi, je suis tranquille ici et je m'y illustre.

« Non, Sire, je ne suis connu que par le libelle de Warden. Mais le grand maréchal est riche et peut aller ailleurs qu'ici.

N. — *Pourquoi paraissez-vous brouillé avec les Bertrand? Bah.... les hommes....*

— J'ai fait, Sire, pour M. et M^me^ Bertrand des choses que j'aurais refusées à ma sœur, et lorsque j'ai eu besoin d'eux, je n'ai plus trouvé personne!

N. — *Bertrand ne pense qu'à ses enfants. Voyez comme ils sont pour moi! Aussi est-ce pour cela qu'à Paris je n'ai pas donné à sa femme mon portrait entouré de diamants. J'ai eu envie, au jour de l'an, d'offrir un pareil portrait à M^me^ de Montholon. Elle est aux petits soins pour moi, son mari fait tout ce que je veux et n'a pas de prétentions.* »

Il lui est facile de n'en pas avoir puisque Sa Majeste va au-devant. L'Empereur m'assure que, quand je le quitterai, il me traitera bien, je serai, en outre, re-

cherché partout. Il appelle Marchand et se met au lit. Il me raconte qu'on prétend que le fils d'Esther est de lui : cela ferait de la peine à l'Impératrice, si cela pénétrait jusqu'à elle; et cependant, ce n'est pas là l'embarras, elle a peut-être un amoureux. Les Anglais n'admettent pas de telles plaisanteries, alors qu'en France tout le monde le croirait. Sa Majesté, couchée, me retient jusqu'à 11 heures; me renvoie en me recommandant de ne pas m'inquiéter, cela altérerait ma santé. Il me faut être bien avec nos dames; Elle-même éprouve du plaisir à les aller voir, pour changer de chambre : j'ai tort de tout prendre au sérieux! Le meilleur moyen de s'attacher les gens est de ne pas leur accorder de bienfaits. « *Bah! les hommes sont comme cela!* »

Sa Majesté me plaisante sur ma croyance : « *Vous vous confessez! Eh bien, moi, je suis oint, vous pouvez vous confesser à moi.* »

Jeudi, 19 *juin*. — Bertrand a reçu une lettre de son père : sa famille est triste. Je lui raconte ma conversation d'hier soir. « *Les hommes*, a dit l'Empereur, *ne s'attachent pas par les bienfaits.* »

Sa Majesté me demande à midi, n'est pas habillée, reprend la conversation de la veille pour me prouver que je suis le plus heureux de tous et que je dois étudier l'histoire et la géographie. Elle me témoigne ses regrets de ce que le capitaine du *Behring* n'a pas

voulu signer que Reade avait ordonné de briser le buste du petit Napoléon. Je devrais aller au camp, me promener, voir souvent ces dames. « *Promettre et ne pas tenir, voilà comment il faut se conduire dans le monde !* » L'Empereur, me trouvant la figure triste, me demande si c'est à cause des lettres que j'ai reçues. Il se lève de son canapé, s'anime en marchant, me répète que je ne dois avoir aucune inquiétude pour l'avenir, mais me fier à ses promesses. « *Si vous partez, soyez sûr que je vous donnerai* 300 000 *francs, au moins, et certes, quand vous êtes entré dans la carrière militaire, vous n'espériez pas avoir une plus grande fortune. A présent, je vous donnerais une terre d'un million, que vous n'en seriez pas plus gai. L'ennui vous ronge, il vous faudrait une jolie petite femme.* (C'est ce que je pense intérieurement!) *D'ailleurs, si je meurs avant vous, et je ne crois pas vivre plus de cinq à six ans, tout ce que j'ai sera partagé entre vous, Bertrand et Montholon. Je n'ai pas besoin de rien donner à mon fils. M^me^ Bertrand est une sotte, elle reste chez elle, ne vient pas dîner chez moi, ne cherche aucunement à m'être agréable. A Paris, elle aurait agi tout différemment. Et cependant, je les ai comblés, elle et son mari! Encore, récemment, je leur ai donné un million; je vous prie de ne rien dire de cela. Qu'elle reste chez elle, si cela lui plaît, mais si j'ai des diamants à distribuer, je préfère les donner à M^me^ de Montholon. Son mari et elle sont aux petits soins pour moi et ne se plaignent jamais. J'avais eu envie, au pre-*

mier de l'an, de donner à M^me^ de Montholon mon portrait entouré de diamants. Ensuite, j'ai réfléchi que cela ferait trop de peine aux Bertrand. M^me^ Bertrand, à l'île d'Elbe, ne me voyait jamais. Elle allait seulement chez ma sœur Pauline, pour accrocher de temps en temps quelque cadeau, une robe, etc. Aussi, à mon retour à Paris, ai-je refusé de leur donner mon portrait avec des brillants. Vous vous plaignez de ce qu'ils ne vous rendent pas service, cela vient de ce que Bertrand est absorbé par sa femme et ne pense qu'à ses enfants! Jugez de ce qu'ils font pour moi! Les hommes sont comme cela. Vous êtes jeune et vous vous attachez trop. Il faut rire, être honnête et aimable, mais ne pas s'amouracher des gens comme d'une maîtresse. »

Partout, j'ai eu des amis intimes et il a fallu que je vinsse à Sainte-Hélène pour être détrompé. J'ai poussé pour les Bertrand la complaisance plus loin qu'envers ma sœur et il m'a semblé dur, la seule fois où je lui ai demandé un service, de ne trouver qu'un égoïste qui fait le ministre.

L'Empereur me gronde de n'avoir pas, par Santini, fait partir un billet pour qu'Eugène fît toucher à ma mère 12 000 francs par an. « *Mais je ne puis croire que votre mère en ait réellement besoin! Je sais quelqu'un qui, à Paris, lui ferait tenir de l'argent, s'il en était réellement ainsi. D'ailleurs, c'est votre faute si vous ne m'avez pas fait signer un mot pour Eugène en faveur de votre mère. Le grand maréchal, à cette époque, m'a*

fait signer tant de choses que j'ai cru que c'était pour vous. Cela peut se réparer, faites un billet, je le signerai; qu'est-ce que 12 000 *francs pour moi? Croyez-vous que cela soit assez?*

— Certainement, Sire.

N. — *Eh bien, on le fera partir par le Russe, l'amiral, ou Fowler.*

— Je n'aurais pas peur de me compromettre pour ma mère.

N. — *Croyez-vous donc que je sois un avare? Je regarde à des minuties, mais je distribue des millions. Je puis vous donner, quand vous partirez, dans deux ou trois ans,* 400, 500, 600 000 *francs. Soyez tranquille là-dessus, si je meurs ici, tout ce que j'ai sera partagé entre Bertrand, vous et Montholon... Vous vous illustrez et, pour la fortune, je vous en ferai une plus grande que vous ne sauriez l'espérer!* »

Le grand maréchal vient, peu après, annoncer que l'amiral et Lady Malcolm sont chez lui, avec deux officiers, demandant à voir l'Empereur, qui s'habille, les reçoit dans le salon du billard, puis les fait entrer dans le salon; je reste avec Bertrand, Montholon, les deux officiers dans le billard. Sa Majesté cause pendant deux heures avec les Malcolm; la porte du billard étant ouverte et l'Empereur parlant très haut, nous entendons une grande partie de la conversation. L'Empereur expose tous ses griefs contre Lowe. Quel droit a Lord Bathurst de prendre un ton méprisant?

Dans vingt générations, ses descendants se défendront d'être issus d'un tel homme. Quand on a fait un prisonnier, on le considère d'après le rang qu'il avait. « *J'étais Empereur et on veut me traiter comme le général Bonaparte. C'est du dernier ridicule. Si on allègue la légitimité, votre famille régnante est usurpatrice. Consultez l'Écriture Sainte et vous verrez Saül, David, régner parce qu'ils sont les oints du Seigneur. J'ai été choisi par la nation française, sacré par le Pape. Vous avez reconnu la République au traité d'Amiens. En me retenant à Sainte-Hélène, on a pour but de me faire périr par le climat dévorant du tropique. Il eût été plus généreux de faire tomber ma tête d'un seul coup. Le bill est aussi juste, aussi nécessaire que les proscriptions de Marius ou de Sylla, mais il est plus barbare. Pourquoi me mettre ici, si ce n'est pour me donner plus de liberté que dans une prison! Et cependant je ne puis sortir de chez moi. Manque-t-il donc de prisons en Angleterre ?* »

L'Empereur, ensuite, parle du buste. L'amiral défend le gouverneur autant qu'il peut et jure que l'histoire du buste est fausse; en arrière, il doit penser comme un autre sur les torts d'Hudson Lowe.

Il ajoute que Sa Majesté et le grand maréchal ont eu des torts et que nous avons souvent oublié qu'ici Hudson Lowe représente le roi d'Angleterre. Dans la conversation, il a approuvé plusieurs fois l'Empereur par ces mots : « C'est bien vrai ». A la fin, Sa Majesté

le charge de tout raconter à la princesse Charlotte et donne à Lady Malcolm, en souvenir, une tasse de porcelaine.

Les Malcolm sortent, font ensuite visite aux Montholon et s'en vont.

Bertrand conduit ensuite chez l'Empereur le capitaine Fagan, dont le navire va mettre à la voile : il cause une heure avec Sa Majesté, je lui remets ensuite un papier, où j'ai écrit que je le prie de donner de mes nouvelles à ma mère, dont je joins l'adresse. Il me fait les plus grandes honnêtetés, m'assure qu'il n'y manquera pas, déchire le papier et ne garde que l'adresse.

Les Bertrand sont froids et gênés envers moi : j'apprends d'eux que MM. Roy et Perrégaux sont proposés pour la Pairie.

Vers 7 heures, l'Empereur me demande au salon, me raconte sa conversation avec Malcolm et espère que le don de la tasse fera merveille. M^me^ de Montholon pense que cela rendra jaloux les Skelton et assure que les grands reçoivent toujours beaucoup plus que les petits. L'Empereur estime que l'amiral ne sera pas très chaud pour lui en Angleterre, mais il espère beaucoup de Milady. Celle-ci avait fait une grande toilette et avait moins l'air d'un magot qu'à sa dernière visite.

Selon moi, l'amiral doit désirer de revenir ici comme gouverneur et, en ce cas, il serait possible

qu'en Angleterre il cherchât à culbuter Lowe; mais si cela se réalisait, quelque chose que fît Malcolm, on ne pourrait plus s'en plaindre.

Sa Majesté semble avoir la même pensée que nous sur ce désir de l'amiral, et trouve que Fagan ressemble au baron Vincent[1], qu'il a l'air fin, dit toujours « Sire » et « Empereur ». Sa Majesté l'a questionné sur la justice et les jugements (il était rapporteur dans l'Inde). Il s'en est méfié parce qu'il n'a pas répondu à cette question : « *Dans un délit entre civil et militaire, où va l'affaire?* » L'Empereur lui-même ne peut résoudre la difficulté.

La conversation tombe sur la joie de M. de Montchenu qui reçoit 60 000 francs. Nous parlons de Warden : c'est un polisson, dont les injures sont des éloges et les éloges des injures. Sa Majesté a, un instant, l'air piqué, et nous dit, après dîner : « *Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de l'amiral?* » Chacun parle : nous trouvons que c'est un véritable Anglais, qui n'est pas de force à discuter avec l'Empereur.

On espère que le nouvel amiral causera du scandale, car il amène une fille avec lui. Sera-t-elle reçue chez Lady Lowe? Il y aura donc deux partis dans l'île. Je plaisante sur les légitimes et les illégitimes. En général, Sa Majesté est de bonne humeur, rentre à 10 heures et demie et fait venir le docteur qui était allé le matin en ville.

1. Ne serait-ce pas lord Saint-Vincent?

Vendredi, 20 *juin*. — Je lis dans la *Quarterly Review* l'article de Warden et vais en parler à Montholon que je trouve déjeunant, il m'invite à partager son repas. Il approuve cette critique, car il y a des choses dont il vaut mieux ne pas parler que de chercher à s'en défendre. Bertrand vient nous rejoindre, il est furieux. « Pour quelqu'un qui sait la polémique, Warden est excellent! »

A 4 heures, l'Empereur me fait venir; je le trouve au billard, tout habillé, il me dicte sur Lord Bathurst et m'assure avoir beaucoup de pièces à l'appui. Je lui parle de la *Quarterly* et trouve que Warden a fait à l'Empereur plus de mal que de bien. Sa Majesté dit que non et qu'au contraire, cela lui a fait un bien immense. Les trois quarts de ses histoires sont très mauvaises, mais les détails qu'il donne sur la voiture et M. Lowe sont précieux; ils passeront à la postérité : c'est immense.

Je trouve que je ne vois rien d'extraordinaire à ce que Sa Majesté soit placée sur son canapé de telle ou telle manière. « *Vous ne voyez pas cela, mais tous ces discours sur un grand homme sont ce qui intéresse le plus. De Wellington, ce serait différent, c'est un homme ordinaire. Il a été prudent et heureux, mais ce n'est pas un grand génie.* »

Je prie l'Empereur, dans sa réponse à Warden, de démentir ce que ce chirurgien dit sur moi. « Sire, je puis oublier les paroles d'un pareil homme, mais il

me serait cruel d'être maltraité dans un ouvrage de Votre Majesté. »

Sa Majesté m'assure qu'Elle n'a pas fait de réponse à cet ouvrage. C'est Las Cases qui, du Cap, veut, dit-on, répondre. A cela, je fais observer à l'Empereur que j'ai vu plus de dix lettres dictées par lui au grand maréchal pour être imprimées. L'une d'elles est même sur la table où j'écris. L'Empereur ne peut plus nier et me demande si j'ai été chez Mme Bertrand. « Oui, mais ils font sortir leur négresse quand j'entre. » Sa Majesté trouve cela ridicule et me dit d'aller leur demander à déjeuner demain. « *Il faut, dans ce monde, paraître complaisant, promettre beaucoup et ne rien tenir. C'est là le monde! Vous prenez tout au sérieux, vous êtes un gros enfant.* » Nous allons ensemble chez les Montholon, nous causons de la catin de l'amiral.

A 8 heures, au salon. L'Empereur a l'air de mauvaise humeur, on dîne rapidement, on sert des petits poissons. « *En mange-t-on en ville?* » Puis : « *Combien de domestiques anglais à Longwood?* — Dix. — *Combien reçoivent-ils?* » (On a donné ce matin un mois de gages aux gens.)

Sa Majesté parle du Tobie de la Bible et de la généalogie de Jacob. Mme de Montholon confond Job et Jacob, nous en rions et cela la pique. L'Empereur lui parle de sa robe : « *Allons, ne vous fâchez pas, vous n'êtes pas de la Sorbonne.* »

Sa Majesté lit ensuite *Mahomet*, et y trouve de beaux vers. « *Mais, nous autres musulmans, voudrions qu'il y eût plus de vérité historique, que cela sentît plus l'arabe. Quand il parle du combat sacré, j'aime beaucoup Mahomet. Voltaire le suppose amoureux, c'est ridicule. On lui prête des crimes affreux : on croit toujours que les grands hommes commettent toujours des crimes, des empoisonnements : on a bien tort, ils ne réussissent pas par de tels moyens.* » En résumé, l'Empereur n'est pas de bonne humeur et rentre à 10 heures et demie.

Samedi, 21. — Bertrand vient me demander un cheval pour aller à 1 heure en ville : l'Empereur paraît désirer depuis plusieurs jours que le grand maréchal aille faire visite à Lady Lowe pour n'être pas dans son tort, celle-ci étant venue deux fois à Longwood. Il se met en grand uniforme et ne fait pas allusion à la course qu'il va faire.

A 3 heures et demie, Sa Majesté me demande, s'habille et recommande à Marchand de conserver sa cocarde tricolore pour l'attacher à un chapeau, s'il se mettait en uniforme. Ainsi donc son chapeau est actuellement sans cocarde. Après s'être habillée, Elle passe au billard avec moi, lorgne si Bertrand revient et dit : « *Son intention était de dîner chez l'amiral, il y restera sûrement.* — Si on l'invite, il n'y a pas de doute. » Sa Majesté se promène. « *Le roi casse le cou à sa dynastie; il est, ma foi, par trop libéral, il verra ce*

que c'est qu'une Chambre des députés comme celle qu'il va avoir! En France, la Chambre des pairs n'est rien, celle des députés est tout. Je conçois bien que les princes se mettent contre le Roi, il marche à la perte de sa couronne. Je crois que ce que j'ai dit, qu'il aurait dû créer une cinquième dynastie, a produit grand effet sur sa conduite. Si les princes étaient chassés, on mettrait sur le trône le duc d'Orléans, il concilierait tous les partis qui, pour le moment, sont plus divisés que jamais. »

Je fais observer que les souverains étrangers ne supporteraient pas cette usurpation. « Ils ont tous des cousins, tandis qu'en un grand nombre de siècles, on ne trouve pas un homme comme vous, et s'ils ont cru leur pouvoir ébranlé par la présence de Votre Majesté sur le trône en France, ils craindraient bien autrement l'exemple qu'ils donneraient en y mettant un cousin du Roi. »

Suivant l'avis de l'Empereur, en Angleterre, en Allemagne, les partis sont en présence : le peuple d'un côté et les oligarques de l'autre! « *A la mort de Louis XVIII, il pourra y avoir de grands événements. Si Lord Holland entrait au ministère, peut-être me rappellerait-on en Angleterre, mais sur quoi il faut le plus espérer, c'est sur la mort du prince régent, qui mettra sur le trône la petite princesse Charlotte. Elle me rappellera. Vous voyez par ce qui s'est passé à Bordeaux, qui était fort contre moi, en faveur de mon fils et du parti qu'il a*

en France; si Napoléon II régnait, son ministère exigerait que je fusse éloigné.

— Sire, lorsque les ministres feront revenir Votre Majesté en Angleterre, c'est qu'ils penseront, ou à la remettre sur le trône de France, ou à exciter des guerres contre notre pays. En effet, si l'Empereur était en Angleterre, ses partisans le sachant si près d'eux se remueraient tant.... »

Sa Majesté me gronde de ce que j'ai dit à Wygniard, dernièrement, que, peut-être, l'équipage du *Conqueror* s'était révolté. « *Il ne faut pas parler d'insurrection : cela les effraye en Angleterre, où le parti du peuple est comprimé, mais c'est un feu qui n'est pas éteint, les éléments en sont partout.* »

L'Empereur parle de la *Quarterly Rewiew*. « *Qui répond à ces diatribes sur Pichegru? C'est la grande quantité d'Anglais qui ont été en France et en Italie, et qui voient l'esprit des peuples de ces pays et ce que j'ai fait. Je suis décidé à ne pas signer la réponse à Lord Bathurst, à l'envoyer seulement, avec toutes les pièces à l'appui, à un journaliste qui la publiera.* — Mais, Sire, si ce n'est pas signé, le peut-on imprimer? N. — *Que voulez-vous que je vous fasse dire dans cet ouvrage, que l'on a fait par mon ordre? Je fais dire à Montholon des choses superbes sur M. de Chateaubriand, mais vous, vous craignez toujours; on ne sait ce que vous voulez.* »

Je ne réponds rien, et après un peu de silence je m'exprime ainsi :

« Warden m'a prêté mille sottises sur Waterloo. C'est là-dessus que je pourrais dire quelque chose! »

Sa Majesté, de mauvaise humeur : « *Alors, il faudrait mettre toute la campagne?*

— Non, il faudrait autre chose. »

Je garde le silence, puis l'Empereur s'étant promené, s'écrie :

— *Voyons si je me souviens bien du préambule de ma réponse à Lord Bathurst? Écrivez.* »

Il me dicte alors pendant près d'une demi-heure, rentre ensuite en demandant à Ali la copie de la dixième lettre répondue à Warden.

Montholon me fait voir ce que Sa Majesté dit de moi, dans sa réponse à Bathurst. Il est singulier que l'Empereur ne me cite que pour dire que je suis insulté.

A 8 heures, nous passons dîner; l'Empereur a l'air de mauvaise humeur, lit *Zaïre*, puis rentre chez lui à 9 heures et demie, sans nous parler du grand maréchal, qui était revenu à 7 heures. En sortant, Montholon me dit : « Sa Majesté n'est point de bonne humeur; Elle a voulu me faire croire que Bertrand est allé en ville pour acheter des robes à sa femme. »

Dimanche, 22 *juin*. — Bertrand vient me raconter que Poppleton a fait amener les chevaux devant la porte de l'amiral deux heures avant le moment fixé pour le départ de James Town.

Je lui exprime mon regret que l'Empereur m'ait laissé insulter dans les lettres supposées de Warden et ne veuille pas parler favorablement de moi dans les actuelles. Il voudrait les faire croire écrites par d'autres. Est-ce ainsi que Sa Majesté prétend m'illustrer?

O'Méara fait venir, pour dîner avec lui, le commandant du *Bellérophon* et deux capitaines de store-ship.

Mme Bertrand me dit de nouveau que Las Cases ne reviendra pas ici et ira tout droit du Cap en Europe.

A 7 heures, Sa Majesté m'appelle dans son cabinet, me prie de lui faire demain un catalogue de livres et de cartes à demander au cardinal Fesch et me dicte une note à ce sujet. Nous passons au salon et y trouvons le grand maréchal avec qui l'Empereur se met à jouer. Je vais chercher la *Quarterly Rewiew* pour y lire un voyage d'Afrique. Bertrand dîne avec nous : l'Empereur n'est pas de bonne humeur; nous lisons le chapitre de la « description de l'Égypte », jusqu'à 10 heures. En sortant, Montholon me dit qu'il approuve ce qu'il y a, sur moi, au sujet de la tente, dans la réponse à Lord Bathurst.

Lundi, 23 *juin*. — A 10 heures, Sa Majesté m'écrit par Marchand de faire dix grandes extractions de racines carrées, au sujet de l'Égypte. A midi et demi,

Elle n'est pas habillée, reste sur son canapé, d'assez mauvaise humeur. Elle me fait asseoir, me fait lire sa réponse au Bill, et me parle de 1815. « *Le Roi ne pouvait pas conserver mes Chambres, elles étaient trop révolutionnaires; moi-même, je les aurais changées. J'avais été obligé de les faire ainsi, croyant qu'elles me fourniraient des moyens d'agir, je me suis trompé : elles m'ont été plus nuisibles qu'utiles. Après Waterloo, j'aurais encore bien pu les chasser, j'avais six mille hommes de la garde, les fédérés, mais c'était l'anarchie.... Cependant, j'avais prévu ce qui est arrivé! Je pense que n'importe quel autre projet eût été préférable à celui que j'ai suivi, mais j'avais des chances pour moi. De l'autre côté, il aurait fallu bien du sang et sans espoir de résultat!* »

Sa Majesté se met ensuite à lire et m'envoie faire mes calculs. Je passe chez le grand maréchal; ayant envie d'aller demain chez Bingham, Wygniard et Lady Lowe, je lui demande si cela déplairait à l'Empereur : il ne le croit pas. Je monte à cheval; à 4 heures et demie, je rencontre Poppleton, qui revient de la ville, je le retiens pour demain : O'Méara doit aussi aller à Plantation House. A mon retour à Longwood, Sa Majesté me demande : Elle est à jouer avec M^me^ de Montholon, me fait mille amitiés. « *Avez-vous lu ce que la* Quarterly Rewiew *dit de Waterloo?* » C'est un libelle et tout confirme ce que j'ai écrit sur ce sujet. L'Empereur quitte son jeu, se lève, s'écrie qu'il faut publier cela, car on produira un grand effet : on va chercher

la *Blücher life* pour y prendre des renseignements. Tout en approuvant l'Empereur, je déclare qu'il faut que les renseignements soient vrais, afin de ne pas avancer des choses fausses. Nous produirons un effet bien plus grand en n'écrivant que la vérité. Sa Majesté veut y travailler demain, elle est très émue et dit : « *Ah! parlons d'autre chose, cela me met de mauvaise humeur! Dans la* Quarterly Rewiew, *on parle de Louis et de Lucien. Après le dix-huit brumaire, ce dernier me tourmenta pour épouser la Reine d'Étrurie : lui, faisait le républicain et il n'y a personne de plus ambitieux. Ce n'était pas dans mes projets d'alors, bien au contraire! J'avais besoin d'être plus imbu de principes républicains. Lucien, voyant alors que je ne voulais pas lui faire faire ce mariage, me déclara qu'il épouserait une mauvaise femme. Je ne le craignais en rien et les républicains ne le considéraient pas. Et puis, quelle idée d'aller dédier un poème au Pape!*[1]

Je me suis bien trompé, en 1815, *lorsque je crus qu'il pourrait m'être utile; il ne m'a rallié personne!* »

Poppleton m'a averti qu'Hudson Lowe allait nous envoyer trois selles. Il aura probablement appris que j'en avais acheté une.

L'Empereur nous prie d'envoyer demain en ville acheter du biscuit parce que le pain est mauvais. A dîner, il se plaint encore de la qualité du pain. Il nous assure qu'il marche encore bien, je lui réponds que

1. *Charlemagne.*

s'il devait faire 10 lieues par jour, il serait bientôt hors d'état de continuer. Cela le froisse. « *A l'armée, j'allais généralement en voiture, avec une bonne pelisse, parce que c'est la nuit qu'un commandant en chef doit travailler; s'il se fatigue inutilement le jour, la fatigue l'accable le soir. A Vittoria, nous avons été battus parce que Joseph dormait trop. Si j'avais dormi la nuit d'Eckmühl, je n'aurais jamais exécuté cette superbe manœuvre qui est la plus belle que j'aie jamais faite. Avec cinquante mille hommes, j'en ai battu cent vingt mille. Je me suis multiplié par mon activité. J'ai éveillé Lannes en lui donnant des coups de pied, tant il était endormi : un général en chef ne doit pas dormir!*

Ah! mon Dieu! peut-être que la pluie du 17 juin a plus influé qu'on ne croit sur la perte de Waterloo. Si je n'avais pas été si fatigué, j'aurais couru à cheval toute la nuit[1]*. Les plus petits événements en apparence ont souvent les plus grands résultats!* »

Sa Majesté nous raconte ensuite qu'après le Consulat, elle travaillait tant qu'elle eut un échauffement. « *Boyer, que je fis venir, me dit crûment ce qu'il croyait. Cela me fit concevoir d'étranges soupçons sur Joséphine, car j'étais sûr de moi. Je demandai à Boyer si cela pouvait venir d'une autre cause. Il répéta le mot échauffement, je l'assurai que c'était sûrement un rhume et je lui dis qu'en parlant à un homme comme moi, il devait peser ses paroles. Enfin, il me fit faire une caisse pour*

1. Aveu précieux.

prendre des bains de vapeur. J'étais même dans cette caisse lorsqu'il m'arriva un agent de l'Angleterre. Le lendemain, on me posa des sangsues et je fus guéri. »

L'Empereur déclare que son tempérament est très commode, il se remonte de lui-même : « *Quand j'étais indisposé, je faisais une grande chasse ou une petite soulade légère et j'étais guéri.*

Vous allez demain chez Lady Lowe, vous faites bien. »

Sa Majesté lit ensuite de l'Égypte jusqu'à 10 heures et demie et rentre après m'avoir prié de parler au gouverneur, qui les a gardés, de livres et gazettes que Piontowski a envoyés.

Mardi, 24. — Bertrand m'avertit que les papiers de Piontowski étaient une gazette entre les lignes de laquelle il avait écrit. J'arrive à Plantation House, où je n'étais pas entré depuis quinze mois. Sir Hudson Lowe me reçoit avec une froide honnêteté et me fait entrer dans sa bibliothèque où sont O'Méara et Gorrequer.

La conversation est peu animée : Lady Lowe est indisposée. On parle de la Russie : Moscou est mieux placé que Pétersbourg pour être la capitale; il dit : « A présent, tout est Varsovie, on ne s'occupe que de Varsovie. »

Il aborde le sujet des selles : « Elles sortent des mains des meilleurs selliers de Londres. — Mais les promenades ne sont pas longues! — En effet, elles ne

sont pas longues. » Au bout de 10 minutes, je me retire, je craindrais de le déranger plus longtemps de ses occupations. Il m'assure que je ne saurais l'importuner et m'offre des livres de sa bibliothèque. Je le prie de témoigner mes regrets à Milady.

Rentré à Longwood à 4 heures et demie, je trouve, chez le grand maréchal, Bingham et Wygniard qui me font mille honnêtetés. A 7 heures, je trouve l'Empereur au billard, sombre et triste. Après dîner, on cause de l'Égypte, de la possibilité d'une expédition aux Indes. « *La France, maîtresse de l'Égypte, le serait des Indes. Une armée de trente mille Français d'élite, de soixante mille gens du pays, fellahs, noirs du Darfour ou de Sennaar, cent mille hommes marchant en trois colonnes sur l'Euphrate, chaque colonne assez longue pour laisser l'eau se renouveler aux puits, ayant des vivres pour cinquante jours, fera la conquête de l'Inde. En résumé, il n'y a pas plus loin de l'Égypte à l'Indus que de Paris à Moscou. Établi en Égypte, j'aurais eu sous mon autorité, soit de force, soit par des présents, le Sennaar jusqu'aux Montagnes Bleues. J'aurais fait remonter le Nil par des bateaux armés, j'aurais soumis tous ces princes qui ne connaissent pas les armes à feu.* »

L'Empereur lit Arrien, compare Alexandre à César. « *Pour peser le mérite des généraux il faut considérer la nature de leurs troupes et celles de leurs ennemis. Quand on voit les exploits d'Agésilas et l'armée de Xerxès détruite par dix mille Grecs à Marathon, on conçoit*

combien peu d'obstacles Alexandre a eu à vaincre chez ses ennemis. Il n'a livré que quelques batailles et c'est plutôt son ordonnance en phalanges qui l'a fait triompher, que ses dispositions : on ne voit chez lui aucune belle manœuvre, digne d'un grand général. C'est un brave soldat, un grenadier comme Léon[1]*. Pourquoi est-il revenu en Égypte au lieu de pousser plus loin ses avantages sur les Perses?*

César, au contraire, a des ennemis vaillants à combattre, il court de grandes chances dans les aventures où le jette son audace : il s'en tire par son génie. Ses batailles dans la guerre civile, voilà de vraies batailles, et par les ennemis qu'il combat et par leurs généraux. C'est un homme à la fois d'un grand génie et d'une grande audace. Alexandre était un soldat et un politique. Je lui donne raison dans toutes ses discussions avec les Macédoniens.

Jusqu'à moi, la France se ressentait encore de César. La suprématie du Pape, l'empire d'Allemagne, le Roi des Romains furent détruits par moi. Charlemagne avait beaucoup donné au Pape. L'Allemagne, jusqu'à moi, se composait de grands fiefs. On a vu en (sic), *un empereur Maximilien créer des comtes et barons en Parlement, à Paris.*

On n'osa pas s'y opposer. Les hommes ne sont vrai-

1. Grenadier de la garde des Consuls, puis de la garde Impériale, que Napoléon aimait à citer fréquemment pour son courage. Il lui arriva même de dire que Léon était un de ses rares, sinon son seul ami

ment grands que par ce qu'ils laissent d'institutions après eux. Si un boulet de canon, lancé du Kremlin, m'avait tué, j'aurais été aussi grand qu'eux, parce que mes institutions, ma dynastie, se seraient maintenues en France, au lieu qu'à présent, je ne serai presque rien, à moins que mon fils ne vienne à remonter sur mon trône. »

La conversation nous mène jusqu'à minuit; hier soir, l'Empereur me disait que je pourrais mettre mes loisirs à profit en écrivant ses paroles : je pourrais ainsi gagner cinq cents ou mille louis par jour.

Mercredi, 25. — Le matin, Ali arrive chez moi, réclamant le travail que m'a confié l'Empereur il y a quatre jours : je l'ai négligé, je vais m'y mettre. A midi, il revient et je lui remets le net de ce qui m'a été dicté le 21 sur le discours de Bathurst. Il ne tarde pas à revenir, on voudrait les calculs sur l'Égypte qui ont nécessité dix extractions de racines carrées.

A 2 heures, l'Empereur sort dans le jardin, avec Montholon, ils vont chez Bertrand; Mme Bertrand me demande un cheval pour Mlle Beaumont; le grand maréchal a parlé à l'Empereur au sujet des dettes d'Archambault que, par considération pour moi, on payera. Il y a du noir, Cipriani raconte qu'en ville on est sur ses gardes, la guerre est déclarée.

A 8 heures, Sa Majesté me demande, s'informe pourquoi je ne suis pas venu plus tôt; à dîner, me

fait mille amitiés, me parle de mes calculs, les envoie prendre chez moi, me décerne des éloges sur mes connaissances mathématiques, ensuite on lit *Tobie* et *Esther*. L'Empereur rentre chez lui d'un air préoccupé.

Au dessert, on avait servi d'un vin dont le goût était particulier, je le bois et trouve qu'il sent le musc. Il vient, paraît-il, de Malcolm et non d'Hudson Lowe; voilà ce que c'est que d'avoir une bonne réputation, on soupçonnait déjà le gouverneur!

Jeudi, 26. — On a été de bonne heure chercher M^lle^ Beaumont et on s'arrange pour que je ne la voie point. Pourquoi ces manières? Je me promène à cheval et ni moi ni le grand maréchal ne voyons l'Empereur. Les Montholon donnent à dîner à Poppleton et au Docteur.

CHAPITRE XII

Napoléon partisan d'un droit d'aînesse. — Lord Amherst. — Les amours de l'Empereur. — Sur la Corse. — Arrivée de l'amiral Plampin. — Parallèle de Desaix et Kléber. — La lâcheté de la cour d'Autriche. — Opinion de Napoléon sur *Gil Blas*. — « Empereur d'Occident. » — Napoléon console et encourage Gourgaud. — La visite d'adieux du 53e anglais. — Paroles de l'Empereur à ce régiment. — Éloge de Carnot. — Sur Davout. — Gourgaud sévèrement traité par l'Empereur. — Réception des officiers du 66e. — Les descendants d'Hudson Lowe déshonorés à jamais. — « L'imagination est comme le Danube ». — Mariage de la Nymphe (Miss Robinson). — La fête du 15 août 1817. — Les commissaires des puissances. — Napoléon rend visite à Gourgaud.

Vendredi, 27. — Le matin, après déjeuner, je rencontre chez les Bertrand, Lord Amherst, ambassadeur d'Angleterre en Chine, et je rencontre l'amiral Harrisson à qui je demande s'il est vrai que la dame de l'amiral Plampin viendra loger à Hut'sgate. L'Empereur dîne avec Bertrand, j'y vais à 8 heures et demie : « *Eh bien, Gourgaud, on ne vous voit plus!* — Ma foi, Sire, je croyais que Votre Majesté s'était sauvée. » L'Empereur, déconcerté, me dit : « *Bah! malgré cela, asseyez vous!* »

Puis, Sa Majesté trouve que, dans le fait, il me faudrait une femme, car c'est, à mon âge, la plus grande privation. « *Oui, il vous faudrait une maîtresse comme*

Esther; je n'ai pas voulu que Marchand fût la voir, j'ai craint que le père ne le forçât à l'épouser! » L'Empereur ajoute que je devrais prendre la mulâtresse qui sert M^me^ Bertrand; je n'ai jamais adressé un mot à cette fille parce que le grand maréchal m'en avait prié. Et cependant on se conduit, là, d'une manière ridicule : quand j'arrive, on la fait sortir. L'Empereur en rit et demande à Bertrand si c'est vrai. Celui-ci s'excuse sur la pureté de sa femme.

Sa Majesté parle ensuite des actes de l'état civil à l'étranger et approuve l'ancienne coutume française de laisser presque tout le bien à l'aîné. Par ce moyen, chaque famille a un membre florissant et les mœurs l'obligent à secourir ses frères. Il faut approuver la substitution. La famille Bonaparte possédait, en Corse, une douzaine de mille livres de rentes, parce que, depuis un siècle, il n'y avait pas eu de partage. Le grand-pere de l'Empereur, connaissant les goûts dépensiers de son fils, avait, un moment, laissé sa fortune à un de ses frères, qui était ecclésiastique[1]. « *Heureusement, car mon père, voulant faire le grand seigneur, eût tout dépensé. Il faisait des voyages à Paris fort dispendieux. Il est mort à Montpellier, âgé de trente-cinq ans. Notre grand-oncle nous a, ainsi, conservé une fortune que mon père eût mangée, si elle eût été à sa disposition. Ce grand-oncle est celui dont Pauline prit la bourse sous son oreiller, comme il était mourant....*

1. L'archidiacre Lucien.

C'est singulier, il n'y a de nouvelles ni des commissaires, ni de rien. »

L'amiral a raconté qu'ils avaient reçu beaucoup de gazettes; conversation jusqu'à 11 heures, où l'Empereur déclare qu'en France les officiers généraux sont beaucoup trop payés; il fallait que le soldat fût mieux traité, que le sergent eût un et demi de la paye du soldat, le sous-lieutenant deux, le lieutenant trois, le capitaine quatre, le colonel six, le général de brigade huit, le général de division dix. Il faudrait faire comme les Spartiates, que les généraux mangent à la gamelle.

Je combats ce système et cite des opinions antérieures de l'Empereur. Je fais le calcul des chevaux que doit avoir un général, de ses devoirs, de la considération que les autres états de la société doivent avoir pour lui. Si on veut qu'un général français soit traité comme un général spartiate, il faut que le reste de la nation ait les mœurs de ces Grecs.

Samedi, 28 *juin*. — Le matin, Bertrand nous avertit que Lord Amherst viendra à 3 heures; à 2, l'Empereur me demande, n'est pas habillé, m'ordonne de préparer sa lunette pour voir venir Lord Amherst et demande à Montholon, qui se promène dans le jardin, si on peut l'apercevoir caché derrière les jalousies; quand passe Cipriani, il s'écrie : « *Voilà mon espion. Le duc de Brunswick est un sot général à mes yeux.*

Il croyait que je serais sur la défensive, et il prit l'offensive. »

Dans Gentz, Lombard déclare avoir été, tout d'abord, séduit par l'Empereur, mais qu'il avait ensuite reconnu que Sa Majesté..... (sic). N. — « *Je le trouvai à Bruxelles, il était secrétaire du roi de Prusse; il était venu pour espionner. Je le traitai fort bien et lui donnai force tabatières.* »

Tout à coup, l'Empereur, qui regardait à travers les jalousies, s'écria : « *Vite, la lunette, les voilà* », et après avoir lorgné : « *Ah! cet ambassadeur a une piètre mine, j'ai bien envie de ne pas le recevoir; d'ailleurs, il part dans deux ou trois jours.* » Nous voyons tout le cortège entrer chez le grand maréchal, où il reste une demi-heure; ils font le tour du parc; Hudson Lowe les conduit sur la nouvelle route jusqu'à la limite. Le grand maréchal vient nous raconter que l'ambassadeur avait avec lui son fils qui parle bien français : il a demandé s'il pourrait voir « M. de Longwood » et si le climat était sain; Bertrand avait répondu que lui se portait bien, mais que l'humidité était contraire à l'Empereur, à qui elle donnait des maux de dents.

Sa Majesté, fâchée de cette réponse du grand maréchal, lui tourne le dos et rentre chez Elle. A 7 heures et demie, Elle me fait demander; on apporte son repas et Elle me dit : « *Si vous n'avez pas dîné, voulez-vous manger avec moi?* » me fait asseoir, et je mange peu; le vin qu'on me sert a un goût désagréable. Après

dîner, l'Empereur parle de ses amours. Mme D... n'a jamais rien voulu recevoir de lui, pas même un collier de diamants; je trouve cette conduite délicate : « *Oui, mais elle aurait pu avoir quelques diamants que, de la sorte, elle n'a pas eus. Elle voulait se mettre sur le même niveau que moi, je lui avais écrit des lettres d'amour que je lui fis réclamer par Duroc. Je n'avais pas envie qu'elles fussent un jour imprimées, comme je l'avais vu de divers souverains : cependant, elles lui appartenaient bien, d'autant qu'elle m'avait accordé ma demande....* (sic).

Je courtisai aussi Mlle Mathis, une Piémontaise qui était chez ma sœur Pauline. Je lui faisais des cadeaux, car elle n'était pas riche. Son père, qui habitait Turin, pensant qu'elle faisait des dettes, lui écrivit de revenir. Elle partit, mais elle n'eût pas plutôt conté à son père ce qui en était, que celui-ci revint avec elle. Il comptait faire de grandes choses; j'étais à Lyon, je la revis; elle me conta que son père l'avait grondée de ne pas lui avoir dit plus tôt, mais je crois que j'étais entre le divorce avec Joséphine et le mariage avec Marie-Louise, et je rompis cette intrigue.

A Vienne, en 1805, *Murat me dit :* JE VEUX VOUS FAIRE CONNAITRE UNE FEMME CHARMANTE QUI EST FOLLE DE VOUS, NE VEUT QUE VOUS. *Quoique cela me parut un peu suspect, je lui dis de me l'amener. Elle ne parlait pas un mot de français, et moi pas un mot d'allemand. Elle me plut tant, que je passai la nuit avec elle.*

C'est une des femmes les plus agréables que j'ai connues, pas d'odeur. Au jour, elle m'a réveillé et, depuis, je ne l'ai jamais revue. Je n'ai jamais su qui elle était. Seulement, en 1809, *le chef de la police de Vienne dit à Savary que c'était une Judith, et peut-être, depuis, a-t-on voulu faire ce conte-là. Il faut qu'une femme soit jolie et aimable pour me plaire.*

Les Polonaises sont des intrigantes.

En Corse, quand on se marie, on demande : LA FUTURE EST-ELLE UN BON PARTI? COMBIEN DE COUSINS? *J'avais environ quatre-vingts cousins ou parents. Lorsque je fus établi en France, j'empêchai qu'ils ne vinssent. Je suis plus Champenois que Corse, car, dès l'âge de neuf ans, j'ai été élevé à Brienne. Cela eût bien déplu aux Français, si je m'étais entouré de Corses : au contraire, je voulais absolument être Français, quoique la Corse, située entre la France et l'Italie, pourrait être la patrie de celui qui règnerait sur les deux. Néanmoins, de toutes les injures qui étaient répandues contre moi dans tant de libelles, celle qui m'était le plus sensible était de m'entendre appeler* CORSE. *L'île de Corse, au fond, n'est pas la France, quoiqu'on y parle français.* »

On parle ensuite de Lord Amherst.

« *Le recevrai-je, ou non? Si je le reçois, je suis sûr que cela fera de la peine à mes partisans en France et en Angleterre. Si je ne le reçois pas, cela aura plus de dignité. Si je le vois, après les premiers moments de conversation, je le chargerai de dire au prince Régent :*

Geôlier et assassin. *Mais la question se réduit à ne jamais faire que ce que nos ennemis ne voudraient pas que nous fassions, et je crois que le gouverneur serait content que je ne le reçusse pas. O'Méara, qui est un franc Jacobin, voudrait que j'accordasse audience à cet ambassadeur.*

— Je crois, Sire, que la dignité de Votre Majesté n'est pas compromise en ce moment, tandis qu'en ne le recevant pas, l'orgueil britannique en serait blessé. Le grand maréchal dira que c'est parce que Votre Majesté est dans l'abattement, il pourra faire tous les contes qu'il voudra à Lord Amherst, personne ne le contredira et ce personnage partira d'ici avec de faux renseignements et piqué contre Votre Majesté.

N. — *Mais je ne dis pas que je ne le recevrai pas! Seulement, je ne suis pas décidé. Je sais bien qu'en le recevant, je le ferais revenir de l'idée qu'il pouvait avoir sur moi....* »

Puis, l'Empereurse plaint de ce que le grand maréchal a dit ce matin au Lord sur le climat de l'île. « *Bertrand est un excellent homme, mais hors sa femme et ses enfants, pour lesquels il a de l'énergie, c'est un véritable niais en affaires. Je le lui ai bien fait sentir ce matin, quand il m'a conté sa conversation.* »

Il est 9 heures et demie, Sa Majesté va se coucher, j'en vais faire autant. Je trouve Montholon qui se promène et lui dis bonsoir. O'Méara a dîné à Plantation House.

Dimanche, 29. — Le *Conqueror* arrive avec l'amiral Plampin. J'ai l'esprit maussade, je ne me porte pas bien, l'ennui m'accable. Vers 2 heures, je passe chez M^me^ Bertrand : conversation insignifiante. M. Linch arrive avec un capitaine de Store-ship; ils nous racontent que Piontowski roulait carrosse et avait chargé de me remettre un pamphlet et des journaux, mais que Read y avait trouvé en marge diverses phrases, telles que : « *Wilson a corrigé l'écrit de Santini. Piontowski a envoyé une boîte de thé à M^me^ Gourgaud mère; on a empêché le chirurgien du Store-ship de venir à Longwood*, etc. » On avait fait promettre à ce capitaine de ne rien dire; M. Linch et lui paraissent furieux contre Hudson Lowe.

M. Skelton a remis à ce capitaine un buste de l'Empereur pour son frère, qui habite Batavia; le lieutenant du *Batavia* vient aussi chez le grand maréchal.

L'Empereur dîne avec Montholon, il m'envoie une bouteille de vin qui infecte, puis me fait venir, il n'est pas habillé : « *Ce coquin de Reade est capable de chercher à m'empoisonner, il a la clef de la cave, il peut hanger les bouchons!* » Sa Majesté ferait bien de n'être as seule à boire du vin : on n'oserait pas empoisonner tant de gens que nous sommes, cela ferait trop de bruit, les empoisonneurs seraient punis. L'Empereur secoue la tête : « *Le fait est que je serais bien mort!* » puis, il s'étonne que M. Linch, qui est de l'île, soit monté contre Hudson Lowe. Sa Majesté a reçu le

capitaine, qui a l'air d'un brave homme. « *S'il pensait le contraire de ce qu'il dit, si c'était pour me faire parler, il me tromperait fort.* »

Nous parlons du soleil et je vais chercher Laplace : l'Empereur veut le critiquer, je le défends. Il est obligé de convenir que c'est un ouvrage superbe. Je lis un passage où on parle de lui. « *Ah! c'était bon, alors. Je distribuais des places.* » Il se couche, renvoie Montholon qui est triste : cause encore de Laplace. « *Vous aimeriez mieux faire la lecture à la princesse Pauline? Vous ne seriez pas si tranquille, Gorgo, n'est-ce pas? Elle est à Rome, reçoit beaucoup d'Anglais. Tant mieux, c'est autant d'ennemis de gagnés.* » Sa Majesté appelle Marchand. Je me retire, il est 10 heures.

Lundi, 30. — J'ai passé une fort mauvaise nuit. Je m'informe auprès de Montholon si l'Empereur n'a pas effacé ce qu'il a dicté sur moi : j'en ai eu l'idée en voyant le paquet partir sans que je l'aie relu. Il m'avoue que c'est vrai, mais me prie de n'en rien dire.

Je demande ensuite au grand maréchal si Sa Majesté a écrit au prince Eugène au sujet de ma mère: il paraît que non. Il me faut donc lui apprendre que, depuis le départ de Santini, l'Empereur m'a assuré que c'était ma faute, car le grand maréchal lui avait fait signer beaucoup de choses. Celui-ci assure que c'est faux.

On annonce l'arrivée du 66e régiment. A midi, le grand maréchal me demande un cheval pour aller à Plantation House voir Lord Amherst. L'Empereur est malade. Peut-être qu'il recevra l'ambassadeur s'il se sent mieux. Par ce moyen, Sa Majesté se réserve encore de ne pas le recevoir, si elle le juge à propos. Bertrand va prendre ses derniers ordres et part avec Poppleton.

O'Méara me fait savoir les regrets de Lady Lowe qui, souffrante lorsque je vis sir Hudson, n'a pu me recevoir.

A 2 heures et demie, je vais chez l'Empereur qui paraît de mauvaise humeur et se plaint d'être reserré. Il me fait asseoir : il paraît que le commissaire russe doit venir dans deux ou trois jours chez Mme Bertrand; il faut que j'assiste à l'entrevue.

Nous parlons ensuite de l'affaire de Meillard. J'aurai à faire une note en nommant les personnages : cela fera du tort à Decazes, qui est son beau-père. Sa Majesté s'habille, passe au billard, regarde souvent sur la route les gens qui viennent, cause d'Éblé, de La Riboisière. « *Le meilleur officier actuel d'artlilerie est Drouot. Le génie ne doit pas être joint à l'artillerie, mais avoir les sapeurs et les pontonniers.* »

L'Empereur me parle ensuite de Bertrand. Je me tais et l'Empereur m'assure que je suis très heureux. En Angleterre, où nous serons avant un an, il me mariera à quelque demoiselle de la Cité qui, par enthousiasme,

m'apportera 7 ou 800 000 francs. Je lui fais observer que je ne suis connu que par le pamphlet de Warden; je voulais y répondre, mais le grand maréchal m'en a empêché en m'assurant que Sa Majesté se chargerait de la réfutation : et cependant je savais que la réponse était faite et qu'on n'y parlait pas de moi : il est dur de souffrir ce que j'endure sans aucun dédommagement. « *C'est une petite fille qu'il vous faudrait! Je vous donnerais de la main à la main un portefeuille contenant 4 millions, que vous ne seriez pas content!* — Votre Majesté me croit donc plus bête que je ne suis? — *Non pas bête, mais léger; comment voulez-vous que je parle de vous? vous avez toujours peur de vous compromettre, il faudrait vous consulter à chaque instant, pour savoir si ce que je vous ferais dire vous plairait : cela n'est pas mon habitude et ne me convient pas.*

— Mais, Sire, il me semble que, sans vous compromettre, Votre Majesté pourrait contredire ce qui a été avancé par Warden.

N. — *Bah! Vous êtes bien bon de vous fâcher de cela!*

— Je ne me fâche pas de cela, Sire, mais bien du peu d'intérêt que Votre Majesté prend à moi. On parle du grand maréchal et jamais de moi! Et cependant, j'ai mis bien plus au jeu que Bertrand, que Montholon; si le gouverneur m'envoyait au Cap, seul, sans domestique, qu'est-ce que je deviendrais?

N. — *Bah! Si vous aviez eu la jambe emportée, vous auriez beau vous plaindre, cela ne vous la remettrait pas; il faut en prendre son parti.*

— Comme cela, Sire, Votre Majesté se console de tout, mais alors on arrive à se dire que la mort est le meilleur de tout, et j'ai peur de mourir ici ignominieusement. Sur un champ de bataille, je ne craignais pas la mort; ici, éloigné de ma famille, isolé, cela me paraît hideux. J'en reviens à ma situation, je ne puis me compromettre ni narguer personne, pour ne pas me fermer toute rentrée en France. »

L'Empereur me répète qu'il me mariera; il viendra chasser au renard sur mes terres.... Bertrand interrompt cette conversation. Poppleton est chez M^me^ Bertrand avec le maître-canonnier qui a apporté le buste: Ali vient la prier de faire parler cet homme, mais l'officier anglais ne veut pas le quitter. Ali insiste ensuite pour le mener, *seul*, chez l'Empereur : en cas de refus, qu'il s'en aille. Poppleton montre un ordre du gouverneur défendant de le laisser parler seul à personne : ils s'en vont tous les deux. Ce canonnier aurait raconté qu'en Europe tout le monde réclamait le retour de l'Empereur : les troupes allaient se révolter et renverser Louis XVIII. Montholon et Bertrand vont chez Poppleton, demander un refus écrit de laisser parler cet homme seul. Il aurait alors dit que ce buste lui a été remis par un banquier avec qui il devait partager l'argent qu'on lui donnerait pour sa

commission : il a été fait lorsque le petit Napoléon était aux eaux de Pise.

Sa Majesté dîne chez Elle et moi, bien triste, chez moi. A 9 heures, Bertrand, qui a mangé avec l'Empereur, vient me trouver; je me déboutonne avec lui, mais il ne me donne pas grande consolation.

1^er^ *juillet* 1817. — Je trouve Malcolm déjeunant chez le grand maréchal : le major y vient aussi, il raconte que lord Cochrane est allé en Amérique, que Corbet[1] va payer 80 000 livres sterling d'amende. Le grand maréchal est froid et ministériel; il m'annonce que l'Empereur recevra lord Amherst à 3 heures. Dès 2 heures et demie, l'Empereur me demande, passe avec moi au billard, et mécontent de ce que Montholon n'est pas en grand habit, gronde Noverraz de n'avoir pas de boucles aux souliers : son agitation est extrême. Il paraît qu'hier, lorsque le grand maréchal avait dit au Lord que, peut-être, Sa Majesté ne pourrait pas, vu sa santé, le recevoir, l'Anglais avait paru affecté, avait pâli : « *Comme vous le dites, il aura craint les quolibets et redouté qu'on ne dise qu'il n'a été reçu ni par l'empereur de la Chine, ni par celui de Sainte-Hélène* ! »

Amherst et sa suite débouchent : Sa Majesté les lorgne, ils vont chez Bertrand, qui, peu après, les amène, il traverse le billard et les laisse là, sans rien

1. Et non Tollbet ou Forbet, comme on écrit souvent. Corbet était propriétaire du terrain où fut inhumé l'Empereur.

dire, pour passer chez Sa Majesté. Je fais les frais de la conversation avec le Lord : pluie et beau temps. Le grand maréchal vient chercher l'ambassadeur et l'introduit au salon, où il reste une heure et demie, seul avec Sa Majesté. Bertrand nous rejoint au billard et cause avec M. Ellis, secrétaire de l'ambassade, le capitaine Maxwell et un autre. Montholon s'entretient avec le secrétaire du Lord, moi, avec le médecin de la frégate et l'officier des « marines », M. Cooke et le docteur. Avant de nous quitter, l'Empereur m'avait recommandé de parler des restrictions et du gouverneur; Bertrand parle guerre, Mamelucks; moi, Chine; je demande des détails sur ce pays. Quand on prononce le nom de Sainte-Hélène, ils ne répondent pas. Montholon entreprend le secrétaire, qui est un jeune homme et a l'air bien distingué.

Sa Majesté demande M. Ellis, puis les autres; nous entrons à leur suite : Elle cause avec chacun, avec Maxwell, qui a perdu une frégate; au fils de l'ambassadeur, Elle demande comment est le chapeau des Chinois. M. Cooke descend-il de Cook? Au ministre : « *Quelle est la religion des Chinois?* — Le polythéisme » — que Montholon traduit : « qui ont plusieurs cultes. » L'Empereur les reçoit bien, puis les congédie : il est 5 heures passées. L'ambasseur s'en va vite, car il dîne chez l'amiral et il y a spectacle le soir.

A 7 heures, Sa Majesté me demande, joue aux échecs, mais est trop animée, se lève, se promène :

« Ah! je puis vous répondre que le gouverneur a joliment reçu son paquet! Je ne voulais pas en parler au Lord, mais je n'y ai pas tenu; l'ambassadeur m'a dit qu'il y avait vingt-cinq ans qu'il désirait me voir. Il était à Turin, amoureux, lorsqu'à la paix de Chérasco, je le forçai de s'en sauver. »

L'Empereur est satisfait d'avoir dit tout ce qu'il pensait sur Hudson Lowe — *Sbire.* — L'ambassadeur doit partir demain, à 10 heures, mais Sa Majesté pense, d'après la conversation, qu'il retardera son départ et cherchera à nous raccommoder avec le gouverneur.

Dîner. Sa Majesté mange peu, est toujours agitée, puis passe au salon et annonce qu'il y aura du nouveau le lendemain : voyant que nous sommes silencieux, Elle rentre chez Elle. Il est 9 heures et demie. Je ne me porte pas bien, M^me^ de Montholon non plus. J'ai reçu ce matin une invitation de Bingham.

Mercredi, 2 *juillet.* — Je prépare une lettre pour ma mère, afin de la faire passer par l'amiral. Je vois M. Fowler; l'amiral part demain, il a envoyé son secrétaire saluer l'Empereur, qui s'est habillé pour le recevoir, et lui a parlé durant dix minutes. Le Lord ne viendra pas prendre congé de Sa Majesté ni présenter l'amiral Plampin.

La réponse à lord Bathurst a été refusée; Montholon en est sûr, car il l'a chez lui.

A 7 heures, l'Empereur me fait appeler; il est dans

son cabinet, abattu, triste, parlant peu. La réponse que devait prendre l'amiral est sur la table. Il a reçu quelques livres, Charles V, Robertson, qui lui ont été envoyés par le duc de Bedfort. Il me fait asseoir, demande son dîner, se plaint du mal de tête, mange un peu de soupe, lit ensuite tout bas et m'ordonne d'aller dîner.

Passant chez le grand maréchal, je lui rapporte les instructions de l'Empereur au sujet de ma mère, qui devra se mettre en relations avec l'ambassadeur de Bavière à Paris. Je ne veux pas compromettre ma mère, c'est une chose toute simple; je devrais donner cette lettre au gouverneur, il n'y est pas question de politique et je ne conçois pas pourquoi l'Empereur ne veut pas que j'en charge Malcolm. Bertrand fait le ministre : je dois donner ma lettre à la personne qui lui a offert de se charger des siennes. Je n'ai rien à craindre, le gouverneur ne pourra m'enlever; lui-même a pu faire passer des correspondances. Je combats ces raisonnements, mais qu'y puis-je?

Jeudi, 3 *juillet*. — Pendant la nuit, Bertrand vient éveiller Poppleton et le retient pour aller demain en ville : je veux y aller aussi pour prendre congé des Malcolm. A 10 heures, le grand maréchal reçoit une lettre de quatre pages du gouverneur, lui annonçant que Malcolm viendra, aujourd'hui même, présenter l'amiral Plampin. Là-dessus, Bertrand vient chez moi,

contremande son cheval, s'empresse de répondre et oublie chez moi des papiers : piètre secrétaire.

A midi, je fais demander les ordres de l'Empereur, parce que j'ai le projet d'aller en ville et chez Bingham. Il me fait entrer et je lui raconte que je viens de faire partir ma lettre pour ma mère. Sa Majesté n'est pas habillée, mais me traite bien et me fait asseoir. Lord Amherst est parti, comme il l'avait annoncé; il a dit partout dans l'île que nous n'étions pas de la canaille et que l'on devait avoir des égards pour nous. A 1 heure, je sors et vois les amiraux entrer chez Mme Bertrand : j'y vais prendre congé de Malcolm, qui me présente à Plampin, mais a l'air fort embarrassé lorsque je lui parle de mon projet de rendre visite à Lady Malcolm.

Je fais ensuite route avec Poppleton et Ferzen : je trouve Lady Malcolm seule avec Mme de Stürmer, et entame la conversation avec les deux. L'Anglaise a l'air contrarié! Mme de Stürmer me dit qu'après que les Malcolm seront partis, tout s'éclaircira : on se verra, et elle me gronde de ce que je ne vais pas la voir; elle monte à cheval tous les jours. Quand je me retire, cette dame me suit, me répète sur l'escalier qu'après le départ de l'amiral elle viendra chez Mme Bertrand; elle m'engage à aller chez M. Balmain, cela fera grand plaisir à M. de Stürmer : je n'en fais rien.

Je monte à cheval, pour me rendre chez Bingham

et pars, par Ladder-Hill[1], avec Poppleton et Wygniard, qui causent de la route nouvelle; je leur fais sentir l'inutilité des restrictions, qui ne sont que vexatoires. Je suis parfaitement reçu de Bingham et de sa femme, qui doivent aller demain en ville saluer l'amiral à son embarquement. Il y a là le major Ferzen, Wygniard, sa femme, Harrisson, Mancel et Vien, midhsipmen sur le *Conqueror*. Je couche chez Bingham, tandis que Poppleton retourne à Longwood, pour conduire demain Bertrand en ville.

Vendredi, 4 juillet. — A 7 heures, je me lève et déjeune avec mes hôtes. M^me^ Bingham ne va pas à James Town à cause de la pluie. Je pars avec son mari, et descends chez Balcombe pour y attendre le retour de Poppleton. Bientôt, je vois passer le grand maréchal, qui ne me paraît pas content de me trouver là. Il va faire une visite au gouverneur, l'amiral l'en a prié. Je l'accompagne : sir Hudson Lowe nous accueille très froidement et ne dit presque pas un mot. Nous nous retirons bientôt et rencontrons l'amiral, sa femme, les Stürmer, Montchenu, qui les conduisaient au port. Nous les saluons et renouvelons les adieux; Montchenu est des plus honnêtes; Balcombe s'approche pour me parler, je le gronde de ce qu'il ne vient pas nous voir. Malcolm, qui le voit me parler, vient le prendre par le bras. Le grand maré-

1. Fort situé sur la hauteur qui domine James Town.

chal va chez Mme Dickson, je vois passer les commissaires, et nous allons, avec les Miss Jenny et Betzy, voir saluer la frégate; ensuite, nous montons à cheval pour rentrer à Longwood. Bertrand est préoccupé, il craint que le gouverneur, ayant reçu trop tard sa lettre pour l'Europe, ne l'ait pas fait partir, car il ne lui a répondu ni oui, ni non : cette lettre peut, d'ailleurs, paraître suspecte.

L'Empereur demande Bertrand d'abord, moi ensuite; je lui raconte comme j'ai été bien traité par Bingham et les toilettes de sa femme.

Sa Majesté a dîné hier avec le docteur, qui, aujourd'hui, a été avec le *Newcastle*, à cinq milles en mer. A 7 heures et demie, l'Empereur me fait revenir et cause au billard avec O'Méara; il le renvoie, se met aux échecs avec moi et complimente Mme de Montholon sur sa robe : moi, je trouve qu'à Longwood on n'a que des chiffons à côté des falbalas de Lady Bingham. Dîner. A moitié du repas, Sa Majesté demande *Zaïre*, critique chaque vers et rentre à 10 heures.

Samedi, 5 *juillet*. — J'étais dans le jardin, à 1 heure, lorsque sa Majesté me voit et m'appelle : je lui parle du livre anglais : *Quelques lettres de Paris*, cela le remonte, il me pince, m'assure que nous nous faisons vraiment trop petits, me demande si je crois que cela fera bien qu'il donne une tabatière à Poppleton : « Oui, certes. » Cooper raconte en Angleterre que Las Cases

est cause qu'il n'a pas reçu sa tabatière, parce qu'il n'est pas noble.

L'Empereur me fait lui apporter mon *Waterloo*, en lit jusqu'à 6 heures, où il demande Bertrand. Il m'appellera plus tard.

Mme Bertrand est triste, forme encore des projets de départ; il y a plus de quinze jours que l'Empereur n'est venu la voir!

Je retourne chez Sa Majesté à 7 heures; Elle a dicté à Montholon une nouvelle réponse à Bathurst, en insistant sur la *large somme* qui serait allouée pour ses dépenses. Ses trésors, jadis, passaient à l'embellissement de la France, les routes, les ponts; Elle me dicte encore une note sur ce sujet. L'Empereur regrette de n'avoir pas montré les restrictions à lord Amherst. Je croyais que leur texte et les réponses que nous y avions faites étaient parties par Santini. Sa Majesté les avait oubliées; du reste, ce serait le comble de la folie que de les imprimer. Il faut seulement perdre le gouverneur, c'est un coquin, il va sauter. Malcolm, en partant, a assuré qu'on verrait bien qu'il n'est pas un timide.

L'Empereur compte beaucoup sur lui, sur lord Amherst; on enverra Cockburn comme gouverneur. Je penche pour Malcolm.

L'Empereur en serait très aise, c'est un homme de bonnes manières dont il fait l'éloge : il est droit, si Mylady ne l'est pas. « *Hudson Lowe, sbire, coquin.* »

Après le dîner, lecture par moi du premier chapitre de l'Égypte que Sa Majesté envoie chercher dans ma chambre par Ali. Sa Majesté nous prie de formuler notre opinion, de faire nos critiques. Je ne réponds rien, d'abord, mais on me presse tant que je finis par trouver que Desaix est beaucoup trop vanté et que le portrait de Kléber n'est pas flatteur. Le premier ne reçoit que des éloges et le second que des critiques.

L'Empereur paraît piqué de mon observation : je continue ma lecture ; au bout de quelque temps, Sa Majesté revient sur ma critique ; ce qu'Elle a exprimé sur Kléber est son opinion absolue, c'est un paresseux, qui se laissait mener par le bout du nez par le petit Damas, qui était son mignon. Il vantait toujours les troupes allemandes et ne songeait qu'à ses plaisirs. « *Souvent dans ma tente, lorsque je parlais de Paris, je le voyais changer de visage. Il ne songeait qu'aux femmes et aux amusements de la capitale. Il n'aimait la gloire que comme le chemin des jouissances, tandis que Desaix aimait la gloire pour la gloire. A Acre, Kléber ne voulut pas venir voir la brèche, ni me donner son opinion, afin, si l'affaire ne réussissait pas, de pouvoir critiquer. Et cependant, je fus obligé de lui envoyer par trois fois l'ordre de ne pas monter à l'assaut, il voulait marcher en tête des troupes. Il était capable des plus grandes choses, mais il fallait qu'il y eût à choisir entre la gloire et le déshonneur. Il n'était pas administrateur et blâmait mon système de cajoler les scheiks du*

Caire. Il a fait donner deux cents coups de bâton au scheik Sada, descendant du Prophète, aussi, il a été assassiné, tandis que moi, en les cajolant, j'ai été prévenu par eux de trois combats sacrés contre moi (1). *Il s'est battu à Héliopolis parce qu'on voulait le déshonorer; c'est la lettre de Keith qui en a été cause. Alors, il n'a plus consulté personne. Il a, sans le vouloir, trompé les Anglais, en écrivant en France qu'il n'avait plus avec lui que cinq mille hommes. Ses lettres interceptées par les Anglais, les ont engagés à tenter l'expédition. Sidney Schmidt s'est très bien conduit dans cette circonstance.*

Desaix était un tout autre homme; si je l'avais laissé en Égypte, j'aurais conservé ma conquête. »

Selon moi, Kléber a une belle réputation : je cite ses affaires sur le Rhin. L'Empereur réplique qu'il avait les défauts et les qualités des hommes de haute taille.

Je ne leur connais d'autre qualité que la force des portefaix. Sa Majesté le critique, alors qu'elle fait le plus bel éloge de Desaix. Et, cependant, qu'a fait Desaix? Il n'a commandé nulle part en chef des armées? L'Empereur convient lui-même que les opérations militaires en Egypte contre les Turcs n'étaient rien. Il serait donc convenable de ne pas tomber tant sur Kléber, car en résumé, il fallait que Sa Majesté en fît grand cas, puisqu'Elle lui a laissé le commandement à son départ, au lieu d'en désigner un autre.

L'Empereur répète qu'il ne le critique pas : c'est

1. C'est-à-dire des complots contre sa vie

comme cela qu'il le juge. Lefebvre, Bernadotte le reconnaissaient de suite à ce portrait. Regnier, dans une discussion, le réduisait au silence ; Kléber disait que les phrases ne signifient rien, mais sur le champ de bataille, c'était un autre homme que Regnier! Enfin! Sa Majesté finit par en faire un bel éloge.

Montholon m'appuie, et, en résumé, l'Empereur ajoute au portrait qu'il était de la plus grande bravoure. Je crois inutile de le dire. En résumé, tous ces généraux-là obéissaient à Jourdan, qui est un imbécile. Aux armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse, on ne savait pas faire la guerre. « *On a bien souvent agité la question de savoir comment Hoche se serait conduit à mon égard. Ah! Hoche avait beaucoup de moyens.... Lefebvre, qui vous paraît si bête, m'écrivait, lors du siège de Dantzig, sottises sur sottises, quand il n'y avait pas de danger, mais aussitôt que les ennemis furent débarqués, il ne m'adressa plus que quelques lignes parfaitement claires, ses opérations étaient excellentes : je montrai la lettre à Berthier en lui disant :* VOYEZ CE QUE C'EST QUE LES HOMMES. *Kléber était supérieur à Bernadotte, celui-ci s'est beaucoup formé depuis. Lorsqu'il fut insulté à Vienne, on me fit venir au Directoire pour avoir mon opinion. On voulait aller faire la guerre à l'Empereur. Je répondis :* SI L'EMPEREUR VOULAIT FAIRE LA GUERRE A LA RÉPUBLIQUE, IL NE L'INSULTERAIT PAS. LES AUTRICHIENS, LORSQU'ILS VEULENT FAIRE LA GUERRE, CAJOLENT ET EMBRASSENT LEUR

ENNEMI POUR LE POIGNARDER PLUS A L'AISE : ILS OFFRENT TOUTES SORTES DE RÉPARATIONS. VOUS NE CONNAISSEZ PAS LE CABINET DE VIENNE, C'EST LE PLUS BAS ET LE PLUS PERFIDE DE TOUS. IL NE FAIT PAS LA GUERRE PARCE QU'IL NE PEUT PAS. LA PAIX AVEC LUI N'EST QU'UNE TRÊVE, MAIS, EN CE MOMENT, IL N'EST PAS DE L'INTÉRET DE LA RÉPUBLIQUE DE LA ROMPRE. *On reçut bientôt une dépêche de Bernadotte confirmant mes paroles. L'Empereur avait fait toutes sortes de réparations.* »

Sa Majesté fait ensuite les portraits de Masséna, d'Augereau, des cinq Directeurs. « *Il n'y avait que Barras qui jouât au grand seigneur. Il a fait bien du tort, non par ses vols, mais par ceux qu'il laissait opérer aux fournisseurs.* » L'Empereur rentre à 11 heures et demie; M^me^ de Montholon n'en peut plus de sommeil.

Dimanche, 6 *juillet*. — Après déjeuner, Bertrand reçoit la visite du capitaine Young-Husband, et comme le 53^e^ part après-demain, partie pour l'Angleterre, partie pour les Indes, il demande à revenir avec sa femme, pour saluer l'Empereur, à qui le grand maréchal transmet cette demande. Il fait un temps affreux.

Sa Majesté me gronde de ce que, hier, je lui ai parlé de Kléber d'un ton piqué. « Mais, Sire, c'est pour vous.

N. — *Je dois ajouter qu'il était brave. En effet, dire qu'il avait de l'esprit, c'était laisser soupçonner qu'il*

n'était pas courageux. Vous auriez pu parler de Kléber sans passion; en société, tout peut se dire d'une certaine manière, vous prenez toujours tout au sérieux. Je connaissais mieux Kléber que vous. »

Poppleton va sans doute quitter Sainte-Hélène. L'Empereur me demande s'il doit ou non lui offrir une tabatière. Je réponds que oui, car il a fait son devoir avec toute la délicatesse possible; il aurait pu nous tourmenter et il est aussi bien pour nous qu'on peut l'être sans trahir son gouvernement. Cela fera bien, relativement à son successeur. En Angleterre, il ne pourra que louer l'Empereur. « *Je suis aussi de cet avis*, dit ce dernier; *politiquement parlant, Montholon aussi, mais Bertrand, tout en reconnaissant que ce serait politique, trouve que ce n'est pas digne, car, somme toute, c'est un geôlier.* »

Selon moi, il est toujours digne de donner. Poppleton est capitaine et homme d'honneur. Il n'a pas fait son service comme un geôlier. « Je crois que Votre Majesté fera très bien en lui offrant une tabatière. Le grand maréchal s'aveugle souvent : c'est ainsi qu'il a donné 20 francs à Lacoste. »

L'Empereur consultera M^me^ de Montholon. Il croit que Hudson Lowe fait partir aussi vite le 53^e^ afin que nous n'ayons pas le temps d'écrire, de charger quelqu'un de nos commissions.

Bertrand arrive nous confirmer le départ du régiment, mais celui de Poppleton est encore incertain

Lecture de l'*Ami de la maison*. Sa Majesté rentre à 9 heures et demie. Le grand maréchal me demande un cheval pour aller demain au camp.

Lundi, 7. — Bertrand entre chez moi en revenant du camp ; il parlera à l'Empereur pour les 12000 francs de ma mère, le major ne part pas encore demain, il a déjeuné avec lui ce matin. Le gouverneur passera le régiment en revue à 11 heures.

A 2 heures, sir Hudson Lowe arrive chez moi, il est suivi de Gorrequer et de Reade. Je parle physique et chimie et fais voir le piteux état de ma demeure, priant, si l'on bâtit, de me loger convenablement. Le gouverneur ne répond rien et, au bout d'une demi-heure, il s'en va faire visite à Montholon et au grand maréchal. J'ai su plus tard que notre geôlier n'avait parlé à aucun d'eux de Longwood.

A 1 heure, je vais chez l'Empereur, qui lit *Germanicus*, le chapitre de l'Émeute. « *C'est bien fort, jamais chose pareille n'est arrivée de mon temps, il faut, pour cela, que les esprits soient bien montés.* » Sa Majesté demande Bertrand et passe avec lui au cabinet. Il pleut. J'emporte M^me^ de Montholon dans mes bras. A propos, on dit qu'elle est grosse.

A 8 heures, retour chez l'Empereur, qui a l'air triste et de mauvaise humeur. Il me plaisante sur ce que le gouverneur est venu me voir et ainsi m'a fait grand honneur. Je cite le duc de Wellington visitant Clary

et Suchet. Affecté, je réponds peut-être avec quelque aigreur et Sa Majesté ne cesse de me plaisanter. Je suis heureux d'être la cause que l'Empereur s'amuse un moment. Il cause géographie avec son valet Ali et demande Arrien. « *Il est singulier qu'on n'ait pas rédigé un manuel de géographie faisant connaître l'ancienne comparée à la nouvelle.* » Puis, il critique les opérations d'Alexandre le Grand, et demande pourquoi, après Issus, il n'a pas poursuivi Darius au lieu de perdre son temps devant Tyr. Selon moi, il y a de l'exagération dans le dénombrement des nations opposées au roi de Macédoine. C'étaient des masses d'hommes mal armées et sans discipline. Certes, avec 30 000 hommes, Alexandre n'aurait pu déborder l'aile droite du roi de Perse, qui était de 600 000 : d'ailleurs, Darius aurait envoyé des armées sur les derrières des Macédoniens, réoccuper les villes qu'Alexandre avait prises précédemment. « *Voilà, pourtant, comment s'écrit l'histoire ! Après cela, rendez-vous donc malheureux toute votre vie pour y figurer après votre mort!* » Sa Majesté rentre chez Elle à 10 heures et demie.

Mardi, 8. — L'Empereur envoie le cuisinier en ville pour acheter de la viande, puis entre chez Bertrand; il fait pleurer le petit et s'assied. Corbineau a écrit à Malcolm qu'à son arrivée en Angleterre, il devait le voir tout d'abord. Selon Sa Majesté, l'amiral Plampin

est un arlequin, si sa femme est assez belle. « *Soyez assurés qu'on l'a envoyé pour cela!* »

Il est heureux pour Ferzen de partir, car il aurait peut-être fait la folie d'épouser Betzy. L'Empereur trouve cela ridicule. « *Betzy est une fille comme une autre; d'ailleurs, la vie est si courte, et pourvu qu'une femme fasse des enfants, que peut-on lui demander de plus?* »

Poppleton va partir et il n'est pas riche : « *Cela m'est bien égal, espion pour espion, geôlier pour geôlier!... et combien a-t-il de demi-paye?* — 6 ou 7 schillings par jour. — *C'est plus qu'il ne lui en faut.* — Mais il a femme et enfants. — *Bah! il y a longtemps qu'il sert, il doit avoir des économies, et puis sa femme aura reçu une dot?* »

Sa Majesté, triste, me reproche de n'être pas gai.

M. Elphinstone enverra demain des échecs, des boîtes[1].

Le dîner est triste, le pain mauvais, la viande dure. L'Empereur me demande ce que j'ai aux yeux : je suis indisposé et cela provient de l'insalubrité de mon logement. Sa Majesté me répond qu'il fait fort humide chez Elle, mais que malgré cela je puis coucher au salon. Que lira-t-on? M^me^ de Montholon demande un « chapitre ». L'Empereur réplique avec vivacité :

1. Cet Anglais, grand admirateur de Napoléon, avait un frère qui avait été blessé à Waterloo et que l'Empereur avait fait soigner et pris sous sa protection.

« *Et monsieur Gourgaud, qui critique tout!* » Bêtement, Mme de Montholon rappelle Gil Blas chez son archevêque. Sa Majesté, troublée, loue Gil Blas, mais ajoute que c'est peut-être un mauvais livre pour les jeunes gens. « *Gil Blas voit tout en mal, et la jeunesse croit que tout le monde est comme cela, ce qui est faux.* »

L'Empereur demande l'*Enéide* de Delille. Pendant que je la lui cherche, il dit à Montholon : « *Ne craignez-vous pas qu'il ne vous enlève comme Las Cases?*

— Non, Sire, et puis vraiment, je crois qu'à présent il n'oserait pas enlever Las Cases. — *Pourquoi?* — Parce que l'opinion est changée. » Lecture de Delille, l'Incendie de Troyes; nous allons nous coucher.

Mercredi, 9. — Montholon entre me voir sous un prétexte. Il parle de la France, assure que les Bourbons ne pourront pas se soutenir et qu'on verra régner ou l'Empereur ou le duc d'Orléans. Son intention est de rester ici jusqu'au bout, mais s'il apercevait qu'il n'est pas agréable à l'Empereur, il partirait à l'instant. « Eh bien! m'écriai-je, voyez comme je suis traité, et, pourtant, je reste! Grand Dieu, comme je suis puni de l'attachement que j'ai montré à Sa Majesté. » Il me répond en diplomate et m'engage à partir, tout en ayant l'air de me dire de rester. Il me réclame neuf livres pour la selle. Je n'ai pas d'argent, Bertrand m'en doit.

Peu après son départ, survient le grand maréchal;

je lui demande de l'argent, puis s'il a une décision sur les douze mille francs à envoyer à ma mère : « Non, j'en parlerai. » Je vais chez Mme Bertrand, elle a reçu des caisses d'échecs, des sacs à ouvrage, des boîtes de jeu, soi-disant envoyées par M. Elphinstone, et je m'étonne que ce monsieur, qui est en Angleterre et a déjà fait un cadeau, en adresse un nouveau et venant de Chine. Elle balbutie et se coupe : « Sa Majesté devrait envoyer tout cela à l'Impératrice : j'en serais plus contente que si on me les donnait. »

L'Empereur envoie chercher les objets et je le trouve au billard, les déballant. « *Estimez cela!* — 12.000 francs, Sire! — *Comment le savez-vous?* »

Il sera charmant d'envoyer cela à l'Impératrice, car il y a dessus un N couronné : il n'en faut rien dire, on les enverra en cachette.

Bertrand a reçu une lettre d'Hudson Lowe, marquant qu'il a envoyé ces objets, quoique plusieurs portassent l'N couronné, ce qui est contraire aux règlements : « *Ah! le coquin, le scélérat.* » L'Empereur y dicte une réponse : il ne veut recevoir aucune grâce. « *S'il y a des restrictions nouvelles, faites-les connaître : je n'admets que celles du gouvernement. Je ne suis pas un esclave pour dépendre ainsi du caprice d'un gouverneur. Je ne puis tolérer une telle situation.* »

Mme de Montholon appuie : « Il faut avouer que ce gouverneur est bien bête, il dira : « Voyez, je fais

« tout pour leur plaire, et ils ne sont pas contents. »

L'Empereur veut qu'on écrive que c'est Armstrong et non Elphinstone qui a envoyé les objets, sans cela Hudson Lowe feindrait de croire que c'est Sa Majesté qui a commandé ces objets en Chine pour y apposer son chiffre avec la couronne impériale. Il est fâcheux que nous les ayons reçus après le départ de Lady Malcolm, qui est si vaine qu'elle serait venue apporter cela elle-même.

Mme de Montholon a des maux de cœur causés par sa grossesse et sort. L'Empereur, peu après, disant que la première lettre de Cockburn lui étant directement adressée, il désire savoir à qui l'était la dernière du gouverneur, je vais, par son ordre, demander à Montholon cette première épître de Cockburn. Elle porte la suscription : « A Bertrand ». Sa Majesté, qui dicte toujours au grand maréchal, s'écrie : « *Montholon est toujours un menteur!* » Je vais chez les Montholon reporter la lettre, ils veulent me faire parler pour le répéter à l'Empereur. Il est singulier, en vérité, que ce M. Elphinstone, qui, la première fois, avait envoyé des culottes noires, fasse un si beau cadeau. A-t-il eu le temps de se procurer ces objets? On blâme la conduite de l'Impératrice, qui s'amuse avec M. de Neipperg, tandis que l'Empereur est ici! Est-il joli homme, au moins, ce Neipperg? Malgré cela, l'envoi des objets de Chine à l'Impératrice produira bon effet.

Je raconte que le soir de la bataille de Brienne,

Sa Majesté paraissait accablée à l'idée de ce qui pourrait survenir le lendemain et qu'Elle s'écria publiquement, à souper : « *C'est l'Autriche qui m'a perdu. Et cependant, l'Impératrice m'a sauvé la vie à Amsterdam. C'est une bonne petite femme, timide, qui avait toujours peur en se voyant au milieu des Français, qui avaient assassiné sa tante.* »

Quel était, au vrai, le motif de la campagne de Russie? Je n'en sais rien et, peut-être, l'Empereur lui-même n'en savait-il rien non plus. Était-ce pour aller aux Indes, une fois la dynastie moscovite changée? Les préparatifs, les tentes semblaient l'indiquer.

M. de Montholon croit que, par les instructions qu'il reçut étant ambassadeur, Sa Majesté voulait être empereur d'Allemagne aussi et se serait fait couronner *Empereur d'Occident*. On travaillait la Confédération dans ce but. A Erfurth, c'était chose convenue, mais Alexandre voulait Constantinople que Napoléon ne consentait pas à lâcher.

M^me^ de Montholon, qui paraît contrariée que son mari parle autant, coupe la conversation et je m'en vais.

A 7 heures et demie, l'Empereur me demande au salon, il y vient seul, triste, s'assied au bureau, joue aux échecs sans ouvrir la bouche, puis s'écrie qu'il a donné un fameux paquet à Hudson Lowe dans la lettre du grand maréchal; chorus sur le gouverneur. Dîner, la viande manque, est dure. Triste pays! L'Em-

pereur ne veut pas lire de l'Égypte, parce que je critique trop. M^me^ de Montholon dit tout haut que, pourtant, l'Empereur n'est pas comme l'archevêque de Grenade, ce qui froisse Sa Majesté ; on lit *Phèdre*.

O'Méara et Poppleton avaient dîné chez Bingham. Dans la journée, l'Empereur avait lu la *Pharsale*, faux et mauvais roman historique.

Jeudi, 10. — Bertrand envoie sa lettre au gouverneur. Lorsque, vers 7 heures et demie, l'Empereur me demande, il est abattu, se plaint d'avoir été malade toute la journée, ce temps humide est bien mauvais; le gouverneur a montré la lettre à l'amiral, qui trouve qu'Hudson Lowe a fort mal fait d'hésiter à envoyer les objets de Chine. Est-ce qu'on ne l'appelle pas *Empereur*?

La lettre du grand maréchal a confondu le gouverneur. « *Dans le fait, est-ce que si j'étais même un simple particulier, je ne pourrais avoir mon linge marqué d'un N couronné?* » Chorus. On dîne. L'Empereur me parle pour me mettre de bonne humeur, cause avec les gens, avec Cipriani, me fait lire le chapitre III de l'Égypte; je lui dis que je me garderai bien de critiquer après la lecture. « *Eh bien, comment trouvez-vous cela? C'est clair, au moins, et vaut mieux que les commentaires de César, où il n'y a pas de date!* »

Coucher à 10 heures et demie.

Vendredi, 11. — A 2 heures, je passe chez Bertrand.

Mme Beaumont est chez sa femme; je monte chez le grand maréchal. J'ai passé une nuit fort agitée, je me débonde. Il se dit aussi malheureux que moi. « Et cependant, lui répondis-je, vous avez une fortune faite, vous avez parcouru une belle carrière et si, comme dit M. de Montholon, l'Empereur, par un chiffon de papier, m'assurait un avenir, alors, j'aurais confiance, mais le contraire a lieu. Sa Majesté ne me demande plus, je ne puis donc lui reparler de sa promesse si répétée des douze mille francs. Comme c'est pour ma mère, c'est sacré! Je vous prie donc d'en entretenir l'Empereur, pour qu'il ne dise pas ensuite que c'est ma faute s'il l'a oublié et que j'aurais dû le lui rappeler. »

Bertrand combat mes plaintes avec une faible logique, il répète ce qu'avance l'Empereur, que quand je me suis fait une opinion, la raison ne peut rien contre mon entêtement. Il me répète d'aller chez l'Empereur lui demander les douze mille francs : « Mais je ne puis m'y rendre sans être appelé. — Il le faut, cependant! — Non, monsieur le maréchal, ou Sa Majesté veut être utile à ma mère, ou non. Si Elle le veut, Elle me demandera, puisqu'on dit que le régiment partira demain. Si Elle ne veut pas, je ne suis pas homme à lui arracher de force un bienfait, ni à recevoir une humiliation. » Bertrand essaye de nouveau de me persuader, c'est inutile.

Je rentre donc chez moi, livré aux plus tristes

réflexions. A 5 heures et demie, Sa Majesté me demande; Elle est dans son cabinet, habillée, me fait asseoir en disant : « *Prends un siège, Cinna.* » Elle est triste et préoccupée, demande du thé, m'en offre, m'en verse même, me parle des Mémoires du cardinal de Retz : « *Ce sont ceux d'un grand seigneur et ils paraissent comme ceux d'un Figaro. Il est impossible d'être plus éhonté. Paris était puissant alors; il l'est encore. C'est une question que de savoir si, au 14 juillet, M. de Broglie serait entré de force dans Paris. Au 13 Vendémiaire, cela a tenu à rien. Tout autre que moi eût échoué si, au contraire de moi, il n'avait pas fait venir l'artillerie qui était aux Sablons. Le 14, j'ai envoyé des obus dans la rue Vivienne.*

« *Je ne puis comprendre la conduite actuelle de Paris. Si après Waterloo j'y étais resté, si j'avais fait couper une centaine de têtes, celle de Fouché, la première, avec la canaille j'aurais pu tenir dans Paris.* »

Pendant ce temps, je reste silencieux. L'Empereur ne dicte plus, parce qu'à présent il faudrait prendre des notes et il n'a goût à rien. Enfin, voyant que, depuis une heure que je suis là, Sa Majesté ne fait pas allusion à mes douze mille francs, je me décide à en parler. L'Empereur prend un air singulier d'abord; bientôt, en se remettant : « *Oui, certes.* » Puis, il écrit au crayon : « *Mon fils, vous m'obligerez de faire toucher, tous les ans, à Madame Gourgaud la mère,*

à Paris, la somme de 12 000 *francs, à compter du* 1er *janvier* 1817. *Au Prince Eugène, à Munich.*

Il ne faut pas mettre : Eugène Napoléon, *c'est peut-être un titre proscrit. Vous auriez dû me le demander plus tôt.* »

Je remercie l'Empereur, qui continue :

« *Je donnerais aussi bien à votre mère* 24 000 *francs que* 12, *cela ne fait rien. C'est aussi me croire trop petit que de penser que cela me fait la moindre chose; mais ce n'est pas ce qu'il vous faut. Cela ne vous empêchera pas d'être triste? Vous craindrez, comme à l'ordinaire, de vous compromettre. Auriez-vous signé la lettre de Montholon? la réponse à lord Bathurst? Vous croyez avoir l'esprit pénétrant, vous vous faites des tableaux menteurs, vous ne devriez même pas songer à ce à quoi vous pensez.* »

Sa Majesté s'anime par degrés, se promène vivement. « *Eh bien, oui, vous avez beaucoup perdu de mon amitié.*

— Ah! Sire, qu'ai-je fait pour être ainsi traité? Votre Majesté est profondément injuste envers moi! »

Je me montre très affecté des paroles de l'Empereur, qui s'en aperçoit vite et m'exprime son regret d'avoir prononcé ces paroles.

« *Et cependant, vous m'avez causé bien des ennuis avec Las Cases, et je n'ai jamais eu qu'à me louer des Montholon.*

— Sire, dès l'arrivée à James Town, ils voulaient tous s'en aller, tant ils avaient peur de l'exil, et à ma

place, ils ne seraient pas restés un quart d'heure. Votre Majesté les traite à merveille, et moi, sans qu'on puisse rien me reprocher, Elle me blesse sans cesse. »

L'Empereur fait valoir qu'il m'a nommé *premier officier d'ordonnance*. M. de Chabrillant lui en a fait une scène. « *Je ne regarde que l'homme ; vous avez du mordant, de l'activité, de la bravoure, vous faites de bons rapports : je me suis donc moqué de M. de Chabrillant et ses plaintes m'ont davantage attaché à vous. Vous étiez depuis longtemps près de moi : vous étiez en Russie, vous m'étiez utile; d'ailleurs, quand on veut mettre quelqu'un bien dans mon esprit, on n'a qu'à m'en dire du mal. Pourquoi autrefois ne m'avez-vous pas demandé des places pour vos parents? Je vous les aurais accordées de préférence à d'autres. Votre beau-frère aurait été receveur général. J'avais intérêt à enrichir tout ce qui m'approchait, à avoir des gens à moi. Je l'aurais mis dans un endroit d'où il m'eût donné des renseignements. Pourquoi, au moment de partir de Malmaison, ne m'avez-vous pas demandé de l'argent pour votre mère? Je vous aurais volontiers donné* 50 *ou* 60 000 *francs. Songez donc qu'on s'attache plus à ceux à qui on a accordé ses bienfaits qu'à ceux dont on en reçoit. Vous ne devez éprouver aucune crainte pour votre avenir; si je meurs, tout ce que j'ai est à vous et vous ne serez que trois pour vous partager mes dépouilles. Je n'ai pas à m'occuper du sort de mes enfants. Si vous partez avant*

ma mort, 4 ou 500 000 francs ne sont rien pour moi et je vous les donnerai. Si on vous enlève de force, ce sera la même chose. Vous me croyez donc bien petit, que je ne pourrais faire cela! Je suis né comme vous sans fortune, je n'aurais jamais espéré avoir un jour 4 ou 500 000 fr. Eh bien, je vous donnerais aujourd'hui Malmaison, que vous ne seriez pas content! C'est une petite femme qu'il vous faudrait. Eh! mon Dieu, si nous allions jamais en Angleterre, en Amérique, il y en aura des milliers qui vous sauteront au cou. D'ailleurs, je vous doterai et vous marierai. Il suffit que vous soyez venu ici pour que je me charge de tout, mais il faut avoir confiance en moi, n'être ni défiant, ni soupçonneux, se montrer gai, riant et surtout ne pas se faire de tableaux noirs. »

Il est 8 heures, lorsqu'on annonce le dîner. Sa Majesté ne peut atténuer le mal qu'Elle m'a fait, d'autant qu'au cours de la conversation, Elle s'écrie : « *Eh bien, convenez que Montholon doit être avant vous.* — Non. » Cela met en colère l'Empereur, qui rentre chez lui à 9 heures et demie.

Samedi, 12. — Bertrand s'informe de l'entrevue d'hier. Pour moi, Sa Majesté fait toujours acheter cher ses bienfaits qu'Elle accorde à contre-cœur, ce en quoi Elle a bien tort. Je mets au net la lettre au Prince Eugène pour les douze mille francs que l'Empereur doit signer. Je vais ensuite au camp faire mes adieux à Young-Husband et à Fitz-Gérald. Je rencontre ensuite

le Russe et M. de Gors et leur demande s'ils ne craignent pas de se compromettre en me parlant. « Non, non. » Ils viennent à moi, me prodiguent mille amitiés. Le Russe me raconte que, le lendemain de notre dernière entrevue, Hudson Lowe lui avait fait promettre de ne pas me voir avant l'arrivée du *Conqueror*. L'ancien amiral était un courtisan, tandis que le nouveau, Plampin, était un bon homme. Balmain a écrit, il y a trois jours, au gouverneur, pour demander à voir M^me^ Bertrand : il attendait encore la réponse.

Bingham, venu chez le grand maréchal s'informer du jour où l'Empereur voudrait recevoir le 53^e^ régiment, est derrière nous, nous le conduisons : je les quitte à l'Alarm House; tous ont été parfaits pour moi.

En m'en retournant, je rencontre Esther avec Marchand. Je ne puis voir leur petit à cause du vent : M^me^ Bertrand, à qui on a montré cet enfant, trouve qu'il a les yeux bleus et une tête énorme : il ne ressemble pas à son père.

A 7 heures et demie, l'Empereur me demande au salon, il a l'air froid et embarrassé et me fait asseoir pour jouer aux échecs. Je lui raconte la promenade du Russe, il me répond qu'Hudson Lowe est un homme adroit, qui dit du bien des Russes aux Russes, et aux Français fait l'éloge des Français : il faudra remettre à Balmain notre réponse à lord Bathurst. Nous dînons. Sa Majesté se propose d'offrir à Poppleton une tabatière d'or. Lecture de *Rhadamiste*. Coucher à 11 heures.

Dimanche, 13. — Balcombe visite Mme de Montholon. L'Empereur, informé, s'y rend aussitôt. Je vois Sa Majesté à 5 heures : Balcombe aurait dû poursuivre Montchenu, qui a répondu ne devoir de comptes qu'à son Roi, Dîner triste, l'Empereur parle peu, il recevra le 53e demain.

Lundi, 14. — A 2 heures et demie, Sa Majesté me fait venir, n'est pas habillée, me demande si j'ai écrit le billet, je le lui donne et il le pose sur la table, et le signe : je rentre bien content et je le mets sous enveloppe, avec un mot adressé à ma mère, et, suivant le conseil de Sa Majesté, je parlerai de cela à (mot biffé) [1].

A 4 heures, arrivent les officiers du 53e, conduits par Bingham. Avant de les recevoir, l'Empereur nous recommande de leur parler, et que moi, principalement, je dois dire à Ferzen que Bathurst a montré plusieurs de mes lettres.

Sa Majesté demande ensuite à chaque officier : « *Combien d'années de service avez-vous? Avez-vous été blessé?* »

Puis, s'adressant à tous, en bloc : « *J'ai été très content du* 53e, *j'apprendrai toujours avec plaisir ce qui lui arrivera d'heureux.* »

Et à Bingham : « *Vous êtes triste du départ de ce régi-*

1. Ceci montre péremptoirement, s'il en était besoin encore, que le journal de Gourgaud était écrit avec cette arrière-pensée qu'il serait presque certainement lu par Hudson Lowe.

ment, depuis combien de temps servez-vous avec lui? — Treize ans! — *Il faut, pour vous consoler, faire un petit Bingham à Mylady.* » Bingham rougit.

Je parle à (nom biffé). Il me promet de remettre ma lettre, d'autant que je lui donne ma parole d'honneur qu'il n'y est question que d'intérêts. Je fais la bêtise de ne pas la lui remettre aussitôt, car il doit revenir demain à Longwood et déjeunera jeudi avec moi. L'Empereur, me voyant revenir de causer avec (mot biffé), m'appelle par la fenêtre; il est, avec Bertrand, au billard, et me demande si (mot biffé) se chargera de la lettre. « Oui, Sire. » On s'entretient du livre de M. Hobhouse.

« *A mon retour de Waterloo, j'étais d'avis de faire couper le cou à Fouché. J'avais déjà composé la commission militaire, c'était celle du duc d'Enghien, tous gens qui risquaient...* » Sa Majesté fait un signe expressif avec sa cravate.... « *J'en étais bien servi, j'avais fait venir Darrican et Hulin, ils étaient de mon avis, et je me repens de ne l'avoir pas fait! Mais qui pense que Louis XVI a péri pour n'avoir pas fait couper le cou au duc d'Orléans? Il aurait dû le faire juger en vingt-quatre heures, par le Parlement.... J'aurais dû aller aux Chambres tout en arrivant. Je les aurais remuées et entraînées, mon éloquence les aurait enthousiasmées. J'aurais fait couper la tête à Lanjuinais, à Lafayette, à une douzaine d'autres. J'ai, d'abord, commis une faute, en laissant Lanjuinais comme président : il fallait mettre là Carnot,*

qui, au ministère, n'était pas si utile qu'à la Chambre; c'est un homme qui connaît les révolutions et a beaucoup de courage. J'aurais dû mettre Davout à la tête de l'armée, une quinzaine de jours avant mon départ de Paris, pour bien l'organiser. La postérité me reprochera d'avoir abandonné les soldats, les fédérés, ceux de mon parti. Il est vrai qu'alors il aurait fallu régner par la hache et cela me répugnait. D'ailleurs, les alliés auraient pu favorablement accueillir les envoyés que les Chambres leur auraient adressés et dire encore encore plus que c'était contre moi seul qu'ils étaient acharnés.

Moi : — Ah! Sire, la postérité ne reprochera pas cela à Votre Majesté : la France eût été perdue.

N. — *Vous parlez comme un enfant.* »

L'Empereur s'anime, se met en colère....

« *Fouché a trahi, Davout s'est laissé tromper... Bah! il a trahi, lui aussi. Il a femme et enfants, il a cru que tout était perdu, il a voulu conserver ce qu'il avait. Déjà, lorsque je quittai Paris, il avait, à mon insu, envoyé un agent en Angleterre et il a cherché à me persuader que c'était pour y acheter des armes!*

Moi. — Ah! Sire, Davout paraissait si dévoué à Votre Majesté!

N. — *Vous ne connaissez pas les hommes, vous ne connaissiez pas Davout comme moi*[1]. »

1. Cependant, à Sainte-Hélène même, Napoléon, une autre fois, se montra moins sévère pour la conduite de Davout. Comme, dans son *Histoire des Cent Jours*, Fleury de Chaboulon avait cruellement jugé le maréchal, Napoléon de sa main écrivit en marge : « Jeune homme, n'insultez pas une des

Nous passons au salon, où nous rejoignent les Montholon. L'Empereur me confie avec mystère qu'il me révélera plus tard le nom du chargé d'affaires du Prince Eugène à Paris, pour que ma mère s'adresse à lui. Il feint même de chercher ce nom.

L'Empereur nous parle ensuite de l'île, de la côte, des moyens de nous en aller, si nous avions un bâtiment, un brick. « *Voyez Poppleton; s'il est bien pour nous, c'est par espoir d'avoir de l'argent. Bah! les Anglais sont ainsi : pour de l'argent, on les aurait tous.* »

Sa Majesté passe dîner et continue la même conversation, demande la carte de l'île et fait son plan d'évasion : « *Par la ville et en plein jour, ce serait le mieux. Par la côte et avec nos fusils de chasse, nous renverserions bien un poste de dix hommes.* — Oui, de vingt. » Nous rions du gouverneur! « *Ah! s'il savait de quoi nous parlons! Je ne puis rester dans ma chambre. Que Marchand seul sache que je n'y suis pas; nous enverrions M^me^ Bertrand à Plantation House et O'Méara en ville.* » Rires, fagots, coucher à 10 heures et demie. « *J'ai encore quinze ans de vie.* »

Mardi, 15. — Comme je dois aller au camp voir Ferzen à 10 heures, je passe chez le grand maréchal, de bonne heure, lui demander s'il connaît l'homme du Prince Eugène dont l'Empereur m'a parlé hier ;

gloires les plus pures de la France. » Cet exemplaire figure aujourd'hui dans le musée de la ville de Sens. C'est un cadeau de Saint-Denis, dit Ali, dont le nom se trouve constamment cité dans ces pages.

il me donne deux adresses, l'une d'un monsieur qui donnait des nouvelles du Prince et de l'Impératrice et l'autre, d'un des amis du Prince Joseph, M. Le Ray de Chaumont, demeurant rue de Tournon[1].

Je confie ces adresses à Ali, en le priant, lorsqu'il entrera chez l'Empereur, de lui demander laquelle des deux je dois utiliser. Il revient bientôt me dire que son maître dort encore.

A 10 heures, Sa Majesté me fait venir chez Elle, me redemande la lettre pour ma mère, l'ouvre et me dit d'écrire par derrière qu'elle doit s'adresser à M. Calmelet, qui, en 1813, était secrétaire du Tribunal des prises et chargé des affaires du Prince et m'ordonne de fermer le billet et surtout de ne pas l'envoyer par la poste. Puis, l'Empereur s'assied à sa table et écrit au crayon ce qui suit, en me prescrivant de le recopier derrière le premier billet relatif aux douze mille francs de ma mère :

« *Mon fils, je vous prie de m'ouvrir un crédit de* 500 *livres sterling par mois, à compter de* 1817, *chez MM. Andrews, Street and Parquer. Vous ferez écrire à ce banquier que le comte Bertrand tirera sur lui, tous les mois, cette somme et qu'il ait à y faire honneur. Ils me laissent manquer des choses les plus nécessaires à la vie; il est inutile que vous m'écriviez tant que les choses seront sur ce pied.* »

1. Fils de l'ancien gouverneur des Invalides, ami et hôte de Franklin, lors du séjour de celui-ci à Passy.

Je copie cela, bien à regret, dans la crainte de compromettre ma mère, puis Sa Majesté signe et ajoute de sa main : « *Donnez de mes nouvelles à ma femme, à ma mère, à Hortense.* »

Cela m'attriste fort, mais je ne fais aucune objection à l'Empereur qui trouve que le grand maréchal aurait pu écrire cela aussi bien que moi. Nous passons déjeuner, mais je suis si consterné que je ne puis manger, ce qui contrarie Sa Majesté, qui m'appelle au billard, et me regardant fixement : « *Comme vous êtes changé! Voulez-vous que je vous dise ce que vous avez?... Eh bien, vous manquez de courage!* »

Cette situation est au-dessus des mes forces! L'Empereur me parle de Paris, de ses plaisirs; en prend prétexte pour me chagriner, pour m'effrayer sur mon avenir. « *Voyez les Montholon, ils ne sont pas tristes et malheureux comme vous! Lui, a signé sa lettre, ce que vous n'auriez pas fait : il me tourmente pour mettre mon nom au bas de la réponse à Lord Bathurst, mais je ne veux pas. Ils n'ouvrent la bouche que pour des choses agréables et vous n'en avez que de dures à dire.* — Ah! Sire! — *Oui, vous êtes toujours le même, rien ne vous changera. L'autre jour, c'était Kléber que vous ne connaissiez pas, hier Davout que vous vouliez connaître aussi bien que moi. Et encore vous me dites du bien de Lannes!*

— Sire, il m'a toujours témoigné de l'amitié et je dois lui en être reconnaissant. Quant aux Montholon, bien souvent, en arrière, ils parlent autrement qu'à vous.

Il m'a affirmé que certainement il ne signerait pas la réponse à Lord Bathurst.

— *Que m'importe ce que l'on dit en arrière, ce que l'on peut penser?*

— Mais, Sire, M. de Montholon a une fortune faite, c'est donc comme si, dans un combat singulier, il était cuirassé et que je ne le fusse pas! Je dois avoir plus de courage que lui. Il ne risque rien et moi, ayant tout perdu pour vous suivre, je risque tout.... Si on m'enlève pour me déporter au Cap?... Et encore, si cela était d'une grande utilité à Votre Majesté.... »

Sa Majesté s'échauffe, crie que je suis adroit à me couvrir, que j'ai raison quand je discute avec Bertrand, parce que j'ai plus de logique que lui. « *Ici, on est sur un champ de bataille, et quelqu'un qui, dans un combat, s'en irait parce qu'il n'a pas assez de fortune, serait un lâche.* »

J'essaie de répondre à tous ces sophismes, mais l'Empereur s'emporte de plus en plus : « *Oui, ceci n'est plus supportable pour vous, vous n'avez pas assez de courage!*

— Sire, le séjour à Sainte-Hélène ne m'a jamais paru aussi horrible que je me figurais qu'il serait, lorsque je partais avec Votre Majesté. Je croyais que nous serions au cachot; au lieu de cela, nous sommes bien, physiquement; je ne me plains pas de notre vie matérielle, mais je récrimine contre les duretés, les injustices. J'avoue, Sire, que ce séjour m'est devenu

insupportable depuis le moment où, sans aucun motif, vous m'avez dit que j'avais perdu votre amitié! »

Sa Majesté, en colère, parle de gens aux sentiments bas, préférant l'intérêt à l'honneur!

J'ai la rage dans l'âme. « Sire, Votre Majesté abuse de ma position! Comment pourrais-je m'en aller? On croira que c'est par ennui. Cependant, si Votre Majesté l'exige, je partirai.

N. — *Oui, vous ne pouvez supporter ceci, cela... enfin tout ce que l'on peut dire à un homme.* »

On annonce le docteur. L'Empereur continue, toujours en colère; je me tais d'abord, puis je m'écrie que c'en est trop. Alors, Sa Majesté déclare que je l'ennuie, lui, les Bertrand, les Montholon et s'en va en tirant la porte avec violence. Je suis au désespoir d'être ainsi traité par celui à qui j'ai tout sacrifié. Je cours chez le grand maréchal, lui ouvre mon cœur, lui remets les billets pour ma mère, les lettres, « je ne veux rien recevoir de l'Empereur », je parlerai au gouverneur, je m'en irai. Bertrand me supplie d'attendre au lendemain avant de prendre une résolution.

A 7 heures et demie, on annonce le dîner servi, mais je reste dans ma chambre, je me sens malade et ne prends qu'un bouillon. Je dresse mille plans dans ma tête, mais comment sortir d'ici avec honneur? Je ne saurais publier tout ce qui en est, sans être traité de *librettiste*. D'autre part, si ie m'en vais sans

rien dire, on croira que c'est par manque de courage. Ah, la cruelle position!

Mercredi, 16 *juillet*. — Je suis tout malade de la scène que m'a faite l'Empereur, qui envoie prendre de mes nouvelles. Bertrand vient chez moi, son aspect est triste, car Sa Majesté lui a raconté hier ce qui s'était passé. L'Empereur est comme cela, il ne faut pas le contredire : jamais. Je témoigne de nouveau au grand maréchal mon désir de partir, puisque je déplais tant : que faire? que devenir? Bertrand me conseille d'aller dîner à table.

A 5 heures, Montholon m'est envoyé par l'Empereur. Selon lui, j'ai eu bien tort de remettre le billet des 12000 francs au grand maréchal qui, lui, a eu bien tort de le prendre.

« Je l'aurais plutôt brûlé que de le garder, dis-je. — Vous n'avez pourtant pas le droit de refuser ce que Sa Majesté veut faire pour votre mère. — Je n'ai jamais rien demandé à l'Empereur : il sait bien que j'ai tout perdu pour lui et, aujourd'hui, il me reproche d'avoir préféré l'intérêt à l'honneur! — Vous avez grand tort de vous fâcher contre l'Empereur. Ce qu'il veut donner à votre mère n'est pas pour payer votre venue ici, mais pour récompenser vos services auprès de sa personne, en Russie, en France. Vous ne pouvez pas refuser ses bienfaits! »

Sa Majesté s'est trouvée mal, hier, pendant le dîner :

une arête de poisson avait failli l'étrangler. Je ne sors pas de ma chambre, tant ma mélancolie est noire : je bois force limonade. A 7 heures trois quarts, Gentili m'annonce que le dîner est servi. L'Empereur est au salon. « Je suis malade. » Ali vient me dire la même chose : semblable réponse. Il répète, hésite, s'en va. Je me couche à 9 heures, n'ayant pris qu'un bouillon.

Jeudi, 17 *juillet*. — Dès 9 heures, Bertrand vient chez moi : son air est froid et sec. L'Empereur lui a dit que je n'étais pas venu dîner hier et que si je ne venais pas aujourd'hui, il ne m'inviterait plus et que je n'aurais qu'à m'en aller. Je fais observer au grand maréchal que j'étais malade hier, qu'aujourd'hui je suis encore indisposé. Et, d'ailleurs, j'aurais été bien portant que j'aurais cru faire plaisir à Sa Majesté en restant, par prudence, quelques jours sans la voir, car Elle doit rougir de ses paroles. Quant à partir, j'y suis résolu, si je puis m'en aller sans paraître le faire, ou par inconstance, ou par ennui de Sainte-Hélène. Je déclarerai alors publiquement, par écrit, que la cause de ma retraite n'est pas mon séjour dans l'île, car je serais resté sans me plaindre, dans un cachot, mais bien les mauvais traitements que l'Empereur me fait éprouver.

Le grand maréchal essaie de me raisonner, mais je vois bien que Sa Majesté l'a monté contre moi : il est

froid à mon égard. Puis vient le capitaine (nom rayé), chercher la lettre que je lui avais promise. Je ne l'ai plus et je ne puis que me contenter de lui donner l'adresse de ma mère à Paris.

A 7 heures et demie, l'Empereur me demande, je passe au salon et le trouve seul.

« *Ah! monsieur Gourgaud!... Eh bien, vous avez été malade?*

— Oui, Sire, je le suis encore.

— *Vous n'avez pas de* fortitude, *comme disent les Anglais.*

— Ah! Sire, je n'ai qu'un malheur, c'est de m'attacher, d'être trop sensible.

— *Bah! la sensibilité, quelle sottise! Il faut être homme; vous ne connaissez pas le monde : il faut se moquer de tout, ne s'affecter de rien. Bah! je suis sûr que votre mère n'a besoin de rien...* »

Survient M^me^ de Montholon, l'Empereur la fait mettre aux échecs; dîner : je ne prononce pas un mot. Ensuite, lecture : l'Empereur rentre à 9 heures et demie. Par erreur, les officiers du 66^e^ viennent aujour d'hui et ce n'est que demain qu'ils doivent être reçus[1]

Vendredi, 18 *juillet*. — Je me sens encore mal à l'aise et monte à cheval après le déjeuner, où je ne mange rien. Je passe à 2 heures chez le grand maré-

1. Le 66^e^ était déjà à Sainte-Hélène; mais c'est à ce moment seulement qu'il vint relever le 53^e^ au camp près de Longwood et remplacer ce régiment dans son service.

chal, où l'Empereur ne tarde pas à nous rejoindre. « *Hudson Lowe a dit que j'étais l'homme le plus fin qu'il y eût au monde. Je sais prendre un petit air doux quand je veux embobiner quelqu'un. C'est comme cela que j'ai gagné O'Méara. J'ai fait le malade pour recevoir Lord Amherst, afin qu'au moment de son départ, le gouverneur ne pût le dissuader de tout ce que je lui dirais; j'ai conquis ce Lord, que je savais être un homme de peu d'esprit. J'ai même gagné Malcolm, qui est un sot. Le gouverneur assure qu'il me connaît bien. O'Méara est, suivant ce fonctionnaire, un mauvais Anglais, puisqu'il se mettait de mon côté, au lieu de me prêcher et qu'il avait déclaré qu'il ne serait jamais l'espion de personne. On avait voulu le faire partir, mais, à Londres, Lord Liverpool s'y était opposé. Il ne craignait donc rien. J'ai dicté à O'Méara la réponse qu'il doit faire : il la copiera : je vous promets qu'elle est salée!* »

Il fait, en prononçant ces derniers mots, un signe comme s'il secouait une prise de tabac.

« *Je ne veux avoir aucun rapport avec Sir Hudson. Qu'il me laisse donc tranquille, car dans les âges à venir, ses enfants rougiront de porter le nom de Lowe*[1]. *Cet homme n'a-t-il pas dit à O'Méara que Gourgaud*

1. De son vivant même, H. Lowe a payé ses cruautés inutiles. Après la mort de Napoléon, il se rendit à Londres; mais il dut bientôt quitter cette ville devant le mépris public; il se transporta en Écosse où il retrouva le même accueil. Il vint enfin se cacher en France, à Paris, où il mourut presque misérablement. On a dit que sa tombe était au cimetière de Passy; nous ne l'avons pas retrouvée. Il serait étrange que Lowe dormît son dernier sommeil dans le même cimetière où repose Las Cases.

violait les restrictions en parlant sur la route aux passants et que le grand maréchal me montait la tête? Il est très en colère contre Bertrand et crie que vous êtes des ingrats. »

Selon Mme Bertrand, le gouverneur a raison de trouver l'Empereur fin et celui-ci s'écrie : « *Ah! mon Dieu, vous vous trompez bien, il n'y a personne de moins fin que moi. Je suis plutôt trop bon homme.* »

Sa Majesté s'emporte sur Hudson Lowe et s'anime. O'Méara est allé porter chez le gouverneur la fameuse réponse; il y a justement, aujourd'hui, grand dîner à Plantation House, grand bal à James Town.

Le 53e est parti ce matin, l'Empereur a eu un instant l'envie de se mettre à cheval, en uniforme, sur la route, pour assister à son départ : ces hommes l'auraient accueilli par des hurrahs, puis il avait réfléchi qu'il aurait eu l'air de courir après les Anglais, ce qui aurait peiné nos partisans de France.

Je remémore le dîner que l'Empereur fit, en vue de l'île d'Elbe, sur une frégate anglaise, ce qui démonta nos amis.

Poppleton est parti ce matin; le grand maréchal lui a écrit une belle lettre, en lui envoyant une tabatière au nom de l'Empereur, qui s'informe s'il sera content. Il verra Lord Holland et portera à Lady Holland une bague de la part de Mme de Montholon, une robe envoyée par Mme Bertrand, une agrafe de la part du grand maréchal.

L'Empereur sort avec ce dernier, en déclarant que, si le colonel du 66e ne vient pas aujourd'hui faire visite à Bertrand, Sa Majesté ne recevra pas ses officiers.

L'Empereur me fait venir au billard; à ce moment les officiers passent devant le corps de garde et se dirigent vers Longwood, conduits par Bingham. L'Empereur demande s'ils vont chez le grand maréchal, hésite à les recevoir, mais ordonne à Bertrand d'aller, comme si, sortant de chez Sa Majesté, il les rencontrait par hasard : « *Ah! le coquin de gouverneur!* »

Bertrand sort et revient avec les officiers, qui sont introduits au salon. L'Empereur leur adresse ces questions : « *Depuis quand dans l'île? Quand partez-vous? Combien de services? Quel est le plus vieux soldat?* » Ils s'en vont.

Bingham demeure à causer avec nous; Sa Majesté le voit en sortant, le prie de rester, l'assure que j'ai été fort satisfait de l'accueil de Lady Bingham et de sa maison.... Alors Bingham invite l'Empereur à y venir manger du beurre : « *Oui, si c'était dans les limites!* »

Le 66e défile au camp; le colonel n'a pu venir; il est boiteux. Les officiers reçus sont ceux qui partent pour l'Angleterre.

L'Empereur va chez Mme de Montholon et m'emmène « *Allons, venez avec nous, Gorgo....* » Il parle de la curiosité que montraient les officiers, de la réponse

que porte O'Méara. « *Si cela pouvait faire mourir le gouverneur!* »

Sa Majesté trouve que les Anglais sont un peuple féroce, mais ils craignent moins la mort que nous, ils sont plus philosophes et vivent plus au jour le jour Tout cela, à cause de la Nymphe que l'on dit devoir se marier avec un capitaine de navire marchand qui l'a demandée, il y a deux jours.

L'Empereur rentre chez lui, moi, chez moi; à 7 heures et demie, je suis au salon; Sa Majesté répète que les officiers du 66e ont été enchantés de leur visite : le vieux lieutenant-colonel était en admiration devant l'Empereur.

Dîner; lecture de la réponse à lord Bathurst. Sa Majesté prie Mme de Montholon de la lire, puis moi, sur son refus. Je me garde bien, cette fois-ci, d'exprimer ce que j'en pense. L'Empereur demande à Mme de Montholon quel est son avis. Elle ose dire qu'elle trouve bien le commencement et la fin : « *Comment, et le milieu?* — C'est bien, mais c'est la partie laide, au lieu que le commencement et la fin sont sublimes. »

L'Empereur rentre à 10 heures et demie.

Samedi, 19. — Le matin, je vois Mme Bertrand; rien de neuf. A 7 heures, l'Empereur nous demande au salon, s'en donne sur le gouverneur : « *C'est un coquin, un scélérat.* » Au dîner, on revient sur le même

sujet. « *C'est un argousin, un garde-chiourme, un commandant de galères, n'est-ce pas, Cipriani?* » Je ne dis mot. On lit *Sertorius*. Les Montholon font un feu croisé sur Hudson Lowe; Sa Majesté rentre à 10 heures.

Dimanche, 20. — A l'ordinaire, je rends visite le matin au grand maréchal. L'Empereur reçoit les majors Emmat et Jackson, leur parle du siége de Badajoz. « *Il faut bien de l'argent pour faire de bonne besogne dans le génie.* »

Ils viennent chez moi aprés leur audience; nous causons de Waterloo.

A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande au salon. « *Pourquoi n'êtes-vous pas monté à cheval aujourd'hui? Avez-vous causé avec les officiers, sont-ils satisfaits de leur visite?* »

Dîner. Bertrand ne vient pas; son petit fait des dents. Lecture de *Sertorius*, coucher à 10 heures.

Lundi, 21. — Bertrand entre chez moi d'un air embarrassé, il finit par me déclarer qu'il me faut envoyer le fameux billet à ma mère. Je dois bien réfléchir, car l'Empereur m'a beaucoup donné, lui-même voudrait bien en recevoir autant. On ne peut pas refuser les bienfaits de l'Empereur. Je réponds que je n'ai jamais rien demandé à Sa Majesté, qui m'a offert la seule chose qui pût me faire plaisir, puisqu'elle assurait l'existence de ma mère. Après avoir

reçu, il y a plus d'un an, et mes remerciements et l'expression de ma reconnaissance, Sa Majesté ne m'en a plus parlé qu'il y a quelques jours, et encore avec peine; enfin, après m'avoir, bon gré mal gré, donné ce billet, Sa Majesté m'avait cherché une querelle d'Allemand, en prétendant que je préférais l'intérêt à l'honneur. Depuis ce temps, je n'ai pas vu l'Empereur seul, il ne m'en a plus parlé et serait en droit de dire que je n'ai pas de cœur. D'ailleurs, le nouveau billet qu'il a écrit au dos du premier pourrait effrayer ma mère et lui attirer les tracasseries de la police parisienne.

Bertrand a beau me dire qu'il n'y a rien à craindre de ce côté, je lui demande ce qui serait arrivé, si, du temps de Sa Majesté, quelqu'un avait reçu une semblable lettre du comte d'Artois?...

Le grand maréchal est froid; il me faut prendre garde de me repentir de mon refus; je lui répète que si l'Empereur voulait réellement faire quelque chose pour ma mère, il s'y prendrait autrement.

Plus tard, me promenant avec lui, je ne reviens pas sur ce sujet, mais lui, revient sur Hudson Lowe et sa sotte conduite. Son nom sera maudit dans la postérité. L'amiral Malcolm le remplacera pour sûr et, dans tout cela, le gouvernement anglais ne veut que gagner du temps. Lord Bathurst sera fort contrarié d'apprendre par la réponse que Lowe l'a compromis dans tout cela : par ailleurs, on dit que M^me^ Lowe a fait une fausse couche.

A 7 heures, Bertrand, sortant de chez l'Empereur, entre chez moi. « Que lisez-vous donc là ? — Truchsess. Mais, dites-moi, est-il vrai que l'Empereur ait couru la poste en 1814? Je ne puis le croire; ma foi, la vie ne vaut pas tant que cela. » Le grand maréchal me répond que c'est vrai, la populace voulait tuer Sa Majesté, qui fit monter Bertrand à sa place sur le bidet du courrier. L'affaire galante est fausse, à moins que l'on n'ait cru que l'Empereur prenait du réglisse pour cela.

Je m'informe s'il est véridique que Schouvaloff, pour arrêter la populace, se soit écrié : « Laissez ce misérable! » Voici ce que m'a répondu le grand maréchal :

« Ce que disait Schouvaloff, nous pouvions ne pas l'écouter et conserver notre dignité. Pendant son séjour à l'île d'Elbe, Sa Majesté dictait des lettres pour l'achat de poules, de canards, de viande et de mangeaille, comme Elle aurait pu le faire à Paris pour les affaires de la plus haute importance. Nous étions plus malheureux à Porto Ferrajo qu'ici. Nous quittions le plus beau trône du monde, insultés par tous, pour venir dans une toute petite île; et encore ne savions-nous pas, avant d'y aborder, si on nous y accueillerait. Ce n'est qu'en septembre que nous avons commencé à recevoir des nouvelles, à espérer, tandis qu'ici, la chute est moins sensible. Nous y sommes habitués depuis trois ou quatre ans, et, au moins,

nous avons la consolation d'être regrettés en France.... Sa Majesté a refusé à Labédoyère 100 000 francs dont il avait besoin, c'est pour cela qu'il n'est pas parti avec nous.... »

A 8 heures, le dîner servi, l'Empereur cherche à me faire sortir de mon mutisme : je ne réponds que : « Oui, Sire. » Ma tristesse est si visible que Sa Majesté me dit : « *Allons, Gourgaud, qu'est-ce que vous avez? De la joie, morbleu!* » Il faudrait que j'en aie de reste pour être gai. « *Qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous lu? Pourquoi avez-vous une figure aussi allongée?* »

Sa Majesté lit *Sertorius* et trouve fort ridicule qu'il soit amoureux. Elle rentre de mauvaise humeur à 10 heures.

Mardi, 22. — A midi, l'Empereur me fait venir; il s'habille, s'informe de ma santé : « *Faites-vous frotter comme moi, cela fait du bien. Corvisart assure que c'est excellent.* »

Passés au billard, il me demande si j'ai remis à (*sic*) la lettre des douze mille francs : « Non, Sire. Je l'ai remise au grand maréchal. — *Il faut la lui reprendre et la donner au docteur qui va en ville et la confiera à.... Vous êtes un fou. Quelque crise que nous ayons eue ensemble, vous n'avez pas le droit de me refuser ce que je veux faire pour votre mère. D'ailleurs, c'est pour reconnaître vos services passés, cela ne vous engage à rien. Vous pourrez toujours partir quand vous voudrez.*

mais ce serait me manquer que de persister dans votre refus. Vous me traitez donc d'égal à égal, vous me croyez un simple particulier pour agir ainsi? Vous avez mal entendu mes paroles de l'autre jour. Je ne vous ai point dit que vous aviez des sentiments intéressés, mais que vos paroles semblent être celles d'un homme intéressé et, certes, vous ne l'êtes pas. Avec un excellent cœur, des moyens, des talents, vous aimez trop la discussion. Vous cherchez toujours à me contrarier, à me contredire. Quand j'avance quelque chose, vite, vous employez votre logique — et certes vous en avez — et votre adresse à envisager la question sous un point de vue opposé. Vous m'avez causé bien du chagrin du temps de Las Cases. Quel droit aviez-vous de trouver mauvais que je le visse souvent? Vous êtes jaloux de tout. Croyez-vous que je fasse cas de la noblesse? Vous vous trompez, je ne suis pas plus noble que vous. Bertrand non plus, Montholon a oublié sa noblesse : sa femme est la fille d'un financier. Quand je dus me marier avec Marie-Louise, l'Empereur m'envoya une caisse de papiers qui me faisaient descendre des ducs de Florence, je me mis à en rire et dis à Metternich : CROYEZ-VOUS QUE J'IRAI M'OCCUPER DE CES BÊTISES? EN ADMETTANT QUE LE FAIT SOIT VRAI, QU'EST-CE QUE CELA ME FERAIT? LES DUCS DE FLORENCE ÉTAIENT INFÉRIEURS AUX EMPEREURS D'ALLEMAGNE. JE NE VEUX PAS ME METTRE AU-DESSOUS DE MON BEAU-PÈRE, JE CROIS, POUR LE MOINS, VALOIR AUTANT QUE LUI; D'AILLEURS, MA NOBLESSE DATE DE MONTENOTTE, REMPORTEZ CES

PAPIERS. *Metternich s'en divertit beaucoup. Pour en revenir à la question, je vous répète que je ne vous ai jamais prié de vous en aller. Ce n'est pas tout, mon ami, je vous ai dit que si vous ne vous habituiez pas à Sainte-Hélène, si vous ne pouviez pas supporter cette situation, il vaudrait mieux vous en aller!*

— Sire, ce qui est insupportable, ce n'est pas Sainte-Hélène en elle-même, mais les mauvais procédés de Votre Majesté!

— *Cependant, je ne vous traite pas mal! Et, d'ailleurs, je ne veux pas me fâcher. C'est en ami que je vous parle; si vous ne calmez pas votre imagination, vous deviendrez fou. Il ne faut pas croire que nous tramons des intrigues en dehors de vous. Cherchez à vous étourdir sur tout, et n'approfondissez rien, ne cherchez pas à découvrir ce que l'on peut vous cacher. L'imagination est comme le Danube, on la saute à sa source.*

Je vous suis attaché, vous avez bien fait de venir avec moi; si vous n'y étiez pas, il faudrait y venir. Allez chez Bertrand, reprenez la lettre et faites ce que je vous ordonne. Songez à ce que vous auriez à vous reprocher si votre mère était dans la détresse, à Sainte-Pélagie, peut-être : tandis que voilà, pour sa vie, son existence assurée. Je vous le répète, vous n'avez pas le droit de refuser ce que je veux faire pour votre mère, il n'y a rien à craindre ici pour vous. Au contraire, on voit que je n'ai pas de fonds à moi, puisque je suis contraint de m'adresser au prince Eugène. Allez! »

Je me rends chez le grand maréchal et écris la lettre à ma mère, plus un mot à..., je remets le tout à O'Méara et monte à cheval pour me dissiper, tout cela m'a profondément remué.

Je vois Betzy, Jenny, Ferzen, celui-ci me dit adieu, sans parler politique ; il me promet ses services. Je rencontre la Nymphe[1]; mariée depuis trois jours, elle part pour l'Angleterre ; elle dit bien des choses pour l'Empereur et pour moi. Balcombe a vu, chez Mme Bertrand, l'Empereur qui lui a donné une tape d'amitié et s'est montré fort en colère contre le gouverneur, qui sera certainement pendu un jour.

A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande au salon, me fait jouer aux échecs ; je lui raconte les adieux de la Nymphe. Suivant Balcombe, le capitaine ne l'a épousée que parce qu'il avait entendu dire que l'Empereur l'aimait. « *Ah! les hommes, il a suffi que j'aie dit que la Nymphe était jolie pour que ce capitaine en devînt amoureux et l'épouse!* » Le major a promis d'épouser Betzy. Dîner, lecture d'*Andromaque*.

Mercredi, 23. — Sa Majesté me demande à 1 heure, s'habille, passe avec moi au billard, parle du gouverneur : « *Ah! le coquin! Il sera bien tourmenté par l'ouvrage qui sera emporté par l'amiral : par ses précautions, il m'a rendu fort intéressant, aussi ai-je pu dire à Lord Amherst* : VOUS M'AVEZ MIS, COMME A JÉSUS-

1. Miss Robinson.

CHRIST, UNE COURONNE D'ÉPINES : PAR LA, VOUS M'AVEZ RAMENÉ BIEN DES PARTISANS. »

Sa Majesté s'informe si j'ai remis la lettre, si O'Méara a fait la grimace? « Non. » Puis demande Bertrand. Je sors, monte à cheval et vois partir pour l'Angleterre le bâtiment où est le 53e. L'Empereur, à 5 heures, prend du thé avec les Montholon, mais ne m'y convie pas. Dîner; je suis triste. Sa Majesté émet l'opinion que la religion de Jésus-Christ ne se serait pas soutenue jusqu'à présent sans la couronne d'épines et sans le crucifiement. « *Voilà les hommes!* » Elle parle d'Alexandre, le critique, lit *Mithridate :* « *Racine ne savait pas la géographie.* »

Jeudi, 24. — Malcolm a passé la nuit avec Ferzen et est revenu sur le brick croiseur. Je monte à cheval avec lui et j'apprends que le major porte des cheveux de l'Empereur à Rome et à l'Impératrice. Le capitaine Dee s'est chargé d'un paquet. L'amiral se moque du gouverneur, car tous les Anglais sensés pensent que Sa Majesté remontera bientôt sur le trône de France ; je rencontre Lisson et le lieutenant du *Conqueror*, sortant de chez Bertrand. Ils se plaignent de l'amiral Plampin, qui ne présente pas ses officiers à l'Empereur. Il m'engage à aller à bord et à y dîner avec O'Méara.

Je rentre à Longwood, après être resté deux heures à cheval. Sa Majesté me fait demander. Elle est avec Bertrand, qui se montre contrarié de ce que j'ai causé

avec Balcombe. L'Empereur me questionne sur ce que j'ai vu, me fait prendre du thé avec lui, mais, cependant, me bat froid. Je lui demande la permission d'aller demain chez Bingham et de faire bâtir un pavillon pour moi, M. Wygniard m'ayant assuré qu'on m'arrangerait un bâtiment convenable si je le demandais par écrit; « à cause, dit-il, que des personnes se trouvent incommodées des ouvriers. » A cela, Sa Majesté répond : « *A quoi bon des ouvriers ? un logement ? Longwood est le plus mauvais endroit de l'île. Il ne faut pas y bâtir.* » A cela, j'objecte que les Montholon vont faire construire une nouvelle chambre, vu la grossesse de la dame. L'Empereur rentre, et moi, sortant avec le grand maréchal, je lui répète que je ne saurais souffrir qu'on bâtît pour Montholon, si on ne construit pas pour moi, qui suis au bivouac.

A 8 heures, on annonçe le dîner servi; Sa Majesté y passe et parle manœuvres : « *Le bataillon doit avoir ses flancs assurés au moyen d'une demi-compagnie, en potence de chaque côté.* » Le mariage de la Nymphe prouve que les Anglais sont plus décidés que les Français. D'ailleurs, ils craignent moins la mort. Lecture de *Phèdre*, coucher à 10 heures et demie.

Vendredi, 25. — Je prends les commissions du grand maréchal pour Bingham, chez qui je vais, à midi et demi, avec le nouveau capitaine, M. Blakeney, très honnête et dont je suis content. Nous ren-

controns Bingham qui allait au camp, mais qui revient chez lui pour me recevoir. Sa femme et lui sont des plus aimables. Jamais le major ne fera la folie d'épouser Betzy, qui est venue dîner chez eux hier et qui leur a paru fort consolée. Je passe chez Mme Wygniard, son mari n'y est pas : elle me reçoit très bien. Au retour, je passe par la route de High-Pick.

Rentré à 4 heures et demie à Longwood, Bertrand me dit que l'Empereur est allé au jardin de la ferme et de l'y accompagner. Nous y voyons M. et Mme Brean, le ministre Boys, mais Sa Majesté ne s'y trouve pas.

Je ne vois l'Empereur qu'au dîner, où n'assiste pas Mme de Montholon, malade. Il me questionne beaucoup, mais je suis triste et ne réponds que : « Oui, Sire; non, Sire. » Sa Majesté s'écrie : « *Et on dit que les voyages font parler! On ne prétendra pas que vous êtes devenu bavard, car vous ne dites rien!* » Je sens que Sa Majesté va se fâcher et je lui réponds avec la plus grande politesse. Après dîner, je lui raconte que Lady Lowe ira demain à Plantation House. Coucher à 9 heures et demie.

Samedi, 26. — Bertrand entre chez moi à 8 heures et demie. M. Cool est venu hier me demander de l'argent, mais ne m'a pas trouvé. Je l'ai pourtant rencontré et il ne m'a rien dit. Bertrand continue d'un air embarrassé : « Vous feriez pourtant bien de vous acquitter envers lui. — Oui, monsieur le maréchal,

mais alors, je vous prierai de me remettre les 23 livres sterling que vous me devez. — Mais où est la note? — La voilà. »

A 10 heures, Archambault me prévient que Montholon n'a pas voulu lui remettre les 150 francs de l'écurie sans un reçu de moi ou de lui. A 11 heures, Montholon sort de chez l'Empereur, et je lui demande ce que cela signifie, il m'assure que c'est un malentendu, il m'enverra les 150 francs, mais l'Empereur n'a pas voulu qu'il les remît à Archambault; Sa Majesté l'oblige, lui, Montholon, à lui présenter les reçus de Marchand, cela l'a rendu triste durant plusieurs jours. « On se méfie donc ? »

Après déjeuner, je vais chez le grand maréchal; il est chez l'Empereur. Sa femme me dit que la Nymphe est venue hier à la barrière et que Sa Majesté a fait demander pourquoi j'étais si triste, hier, au dîner. M^me^ Bertrand se meurt d'ennui. Là-dessus arrive son mari, qui a assisté dans le jardin au déjeuner de l'Empereur, lequel doit se promener à 4 heures. Il n'en est que deux et M^me^ Bertrand veut se promener de suite : nous sortons donc et rencontrons dans le jardin Sa Majesté qui fait l'étonnée de nous voir. « *Ah! Gourgaud, eh bien, comment êtes-vous aujourd'hui?* » Nous parcourons le grand parc tous ensemble; en nous en revenant, nous voyons la Nymphe, Marianne Robinson avec son mari, M. Édouard, qui viennent à nous ; l'Empereur demande au mari s'il a avantagé sa femme : pas de

réponse. Savait-il qu'avant le mariage un officier du 53e faisait la cour à la nouvelle épouse ? Le mari rougit fortement. On trouve qu'il ressemble à Eugène. L'Empereur me prie d'aller chercher le portrait du Prince, mais me rappelle, car ils veulent se retirer. Sa Majesté les retient, leur promet des bonbons. Nous rentrons au salon, où l'Empereur boit à la santé du premier enfant de la Nymphe. Enfin, après être restés une heure et demie en tout, ils s'en vont. L'Empereur sort avec nous, le temps est superbe, il n'y a pas quatre jours aussi beaux dans l'année. « *La Nymphe est, comme dit Warden, une vraie Marie-Jeanne : elle a l'air d'une religieuse. A Londres, elle va être fort courue, ils voudront tous l'avoir dans leurs raouts : il suffira que l'on sache que je l'ai considérée.* »

Puis, l'Empereur appelle Mme de Montholon, qui se promène toute seule depuis deux heures et se montre piquée de ce qu'on ne l'a pas demandée plus tôt. « *Eh bien, Madame, où étiez-vous donc, qu'on ne vous a pas vue?* — Mais, Sire, Votre Majesté ne m'a pas demandée. A moins de tomber des nues, je ne pouvais pas me trouver là où Elle était. »

Sa Majesté s'assied sur l'escalier de la véranda, fait asseoir la dame auprès d'Elle, pendant que Mme Bertrand va donner à téter à son petit. L'Empereur parle de la Nymphe : « *Pillet a bien peint les Anglais, quoique d'une manière exagérée. Il dit qu'ils pratiquent l'inceste ! Cela vient peut-être de ce qu'ils lisent*

trop la Bible. Le Pape m'a souvent dit qu'il ne fallait pas rendre trop commune la lecture de la Bible et c'est vrai. Je conçois plutôt l'inceste d'un père avec sa fille que celle d'un fils avec sa mère. Dans le premier cas, l'homme est celui qui commande, dans l'autre, c'est l'homme qui doit obéir à sa mère. »

Sa Majesté voit le docteur, l'appelle, trouve qu'il fait aigre et rentre. A 8 heures, on sert le dîner, et l'Empereur y passe en disant : « *Allons, Mylady Montholon!* » Il est sombre tout le temps, ne me regarde, ni ne me parle, je ne prononce donc pas un mot de tout le repas. La conversation a roulé sur le gouverneur, ce coquin, ce scélérat.

On parle de Louis XV. « *Il est ici, comme à Versailles, sans cœur.* » Nous prenons les *Fourberies de Scapin*, mais arrivé à ce passage : « Qu'allait-il faire dans cette galère? » L'Empereur se fait lire le *Bourgeois gentilhomme*. Rentrée à 9 heures et demie.

Dimanche, 27. — Fitz-Gérald et Harrisson devaient venir déjeuner avec moi, mais ils n'ont pu obtenir de passe.

Je me promène deux heures avec Montholon, ce qui met sur pied toute la police de Longwood. Sa femme et lui ont bien remarqué que l'Empereur faisait grise mine hier au dîner. Il faut que ce soit la conversation du docteur qui l'ait mis dans cet état là, de mauvaise humeur. O'Méara est compromis par-dessus la

tête, nous risquons la prison et lui, la corde. On peut penser qu'il cherche à gagner de l'argent en faisant imprimer les pamphlets qu'il traduit. Sa Majesté a tort d'en rédiger autant; il y a des choses qui sont comme la boue, qu'il ne faut pas agiter.

Wright a pour lui le gouvernement anglais, puisqu'à 2 000 lieues d'Europe, il nous tourmente ainsi. Que ne ferait-il pas à Sainte-Hélène, où nous resterons certainement? Le gouverneur mettra bientôt la main sur l'un de nous. Montholon irait en France s'il apprenait que M. de Sémonville fût mort et que sa présence fût nécessaire.

Sa Majesté ne réparera jamais le tort que notre absence fait à nos fortunes. Demain, nous serions transportés aux États-Unis qu'Elle aurait une nouvelle cour et ne nous regarderait plus.

Je ne vois pas l'Empereur, qui dîne chez lui; mon domestique étant allé en ville, un valet de pied me sert mon dîner dans ma chambre, et je me couche, de mauvaise humeur, à 10 heures.

Lundi, 28. — En me promenant vers l'Alarm House, je rencontre le Russe, revenant du camp; il y a plus d'une heure qu'il rôde par là. « Vous savez ce qui est arrivé? l'Empereur vous l'a dit? — Moi... mais je ne sais rien. »

Je le conduis jusqu'à l'Alarm House et voici le résumé de notre conversation : Hudson Lowe lui a

écrit une longue lettre exprimant qu'il était si mal avec Longwood que ce serait manquer de déférence envers lui que d'y aller. Le lendemain du jour où je l'ai vu pour la dernière fois, Gorrequer est venu le gronder sous prétexte que j'avais dit à l'Empereur qu'il avait demandé par écrit à venir à Longwood.... « Moi... mais je n'en ai parlé qu'à Sa Majesté! » Alors ce ne peut être que le docteur qui en ait prévenu le gouverneur. Hudson Lowe est fou; il a raconté à Montchenu que le Russe avait des conférences avec moi! Depuis quelque temps, Hudson Lowe était très sombre.

L'Empereur Alexandre a fait faire des compliments à son commissaire sur sa conduite ici : ses rapports faisaient plaisir à Pétersbourg, on le priait de ne pas craindre de les charger de détails.

Je lui demande alors s'il compte bientôt venir voir M^me^ Bertrand, à qui je le présenterai. Pressé de dire oui ou non, il me promet de venir jeudi avec Stürmer, chez qui il dîne parce qu'on y célèbre une noce.

Je le conduirai par la vallée, et nous nous donnons rendez-vous au signal du camp. Il m'assure qu'il peut venir sans se compromettre. Je le quitte là-dessus.

Rentré à Longwood, je raconte à Montholon mon entrevue avec le Russe. O'Méara et Cipriani viennent de rentrer, ils auront rencontré le Russe, il y a donc des communications entre eux? Je prie Montholon de

me garder le secret; nous voyons Cipriani courir chez l'Empereur.

Peu après, Sa Majesté qui ne m'a demandé ni hier, ni aujourd'hui, me fait appeler; j'entre, Elle est au salon : je garde le silence. L'Empereur le rompt d'un ton aigre doux : « *Eh bien, Monsieur Gourgaud, vous êtes monté à cheval?* — Oui, Sire. — *Vous êtes allé du côté de chez Miss Mason? C'est alors vous que le commissaire russe cherchait. Cipriani l'a vu et salué de près. L'avez-vous rencontré?* — Je l'ai rencontré, mais je ne crois pas que ce fût moi qu'il cherchait. — *Je ne sais.* — Je l'ai vu passer à gauche et il n'est pas venu à moi. — *Qui voulez-vous qu'il cherchât?* — Je l'ai vu, de loin, parler à quelqu'un — *Peut-être O'Méara.* — Cipriani ne lui a pas parlé.... »

L'Empereur se fâche, m'accuse de me forger toujours des idées noires. Alors je lui raconte ma conversation avec le Russe, la visite de Gorrequer, l'opinion de Balmain sur O'Méara; le gouverneur prétendant que mes rapports à l'Empereur empiraient sa position. « *Non, O'Méara n'a rien dit.* — Alors, ce sera l'aide de camp. — *Il n'y était pas.* » Sa Majesté s'anime, me reproche de croire cela d'O'Méara. « *Certes*, ajoute-t-elle, *O'Méara fait tout pour que nous soyons bien, il écoute nos plaintes, mais il ne trahirait pas son pays. Si, même, nous voulions nous sauver, il ne s'en mêlerait pas.* »

Je précise les paroles du Russe; on est content des

détails qu'il envoie. « *C'est*, dit l'Empereur, *la lettre de Montholon.* — Cela ne se peut, Sire. Elle est partie d'ici près d'un mois après celle envoyée par .... et qui n'a été connue qu'à l'ambassade russe à Londres.

— *Allons, voilà encore que vous allez vous fâcher... vous vous figurez toujours....* » Je me tais. L'Empereur, quoique fâché intérieurement, s'approche de moi, me pince, fait tout pour me faire parler. Je l'avertis que le Russe viendra au camp jeudi, mais je réfléchis que je ne le pourrai introduire à Longwood. Sa Majesté reprend : « *N'en dites rien à personne, j'enverrai Bertrand, sa femme, ses enfants, vous, les Montholon au bout du parc. Archambault ira à sa rencontre sur le chemin, vous vous ferez voir alors. Je n'en soufflerai mot qu'au grand maréchal. En avez-vous parlé à quelqu'un?* — Oui, à Montholon, mais j'ai sa parole de garder le silence. »

L'Empereur me dit qu'Hudson Lowe est assurément triste et sombre, à cause de la lettre que lui a adressée Bertrand et de la note qu'a montrée le Docteur. Cependant, Sa Majesté à l'air inquiète. Elle s'informe si le Russe estime que nous devons craindre pour notre sûreté. « Non, Sire. » On annonce le dîner, les Montholon nous attendent dans la salle à manger, et cependant l'Empereur reste encore une demi-heure avec moi. Je lui ai tout dit, il se promène, pensif, de mauvaise humeur. Enfin, nous passons dîner. On

parle du 3 nivôse, César l'a découvert dans un dîner de cochers de fiacres[1].

Le gouverneur est un vrai Castruccio[2] de Lucques, habitué à commander à des galériens. La première fois que l'Empereur le vit, il hésita à prendre du café, de crainte qu'il n'y eût mis du poison. Lors de la dernière entrevue, Hudson Lowe fit un mouvement et l'Empereur faillit lui sauter au col. Les Montholon font un feu croisé sur le gouverneur. Sa Majesté rentre à 9 heures et Montholon s'informe de ce que j'ai pu dire à l'Empereur pour le rendre si triste. Je lui répète de ne pas parler de ce que je lui ai confié, afin que Sa Majesté ne puisse pas rejeter sur lui la faute de ce qui pourrait arriver. Il me donne sa parole d'honneur.

Mardi, 29. — M^lle^ Beaumont vient de bonne heure, déjeune chez Montholon et vient après midi chez le grand maréchal, à qui je raconte l'histoire du Russe; il pense comme moi, que ce commissaire ne doit pas venir ici furtivement. Mais s'il est admis à voir l'Empereur, je ne veux pas me charger de lui remettre des papiers. Bertrand essaye de me prouver qu'Hudson Lowe ne peut pas nous enlever pour des papiers remis....

Il me quitte pour entrer chez l'Empereur, qui me

1. Attentat de la machine infernale. César était le nom du cocher du Premier Consul.

2. Geôlier, garde-chiourme.

fait venir un quart d'heure après au billard. « *Est-ce moi que les commissaires espèrent voir jeudi?* — Je pense que oui. » Sa Majesté paraît vouloir me chercher querelle. « *Je ne suis pas même décidé à les recevoir, quand même ils s'adresseraient à Bertrand; il faudra profiter de l'entrevue de jeudi pour remettre la réponse à lord Bathurst. Vous avez eu tort d'indiquer le signal du camp, c'est un mauvais endroit. Sur la route, c'eût été mieux. Il ne faut pas parler du signal du camp, ni y aller; on doit être à cheval pour remettre cette lettre, se dissimuler dans un fond. O'Méara ne peut pas s'en charger, car il ne convient pas à un Anglais d'avoir des communications avec des étrangers, et puis, il n'a pas d'intrigue, c'est un homme d'honneur. Archambault est maladroit et Cipriani espionné quand il va en ville....* » Enfin, je vois bien que l'Empereur veut m'en charger, mais comme cela ne convient ni à moi, ni à Montholon, non plus qu'à O'Méara, je lui dis donc : « Sire, j'espère que Votre Majesté ne me chargera pas de cette commission. Un domestique, Cipriani, par exemple, peut la remplir mieux que moi. Je ne me soucie point d'être compromis pour si peu de chose : ce serait fort humiliant pour moi. Votre Majesté vient de me dire Elle-même qu'O'Méara était un homme d'honneur, et non pas un intrigant. Eh bien, moi non plus, je ne sais pas intriguer. »

L'Empereur, qui ne cherchait qu'une occasion de

me faire la guerre, s'anime alors contre moi. Je ne dis mot. « *Vous ne savez que m'insulter ! Vous ne m'êtes pas attaché ! Au moins, si vous ne voulez pas me servir, ne nous desservez pas !* » (Allusion au signal.) Je veux répondre. « *Ah ! laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez....* » Et il jette, de colère, sa tabatière sur le billard.

Je sors, la rage dans le cœur, je veux m'en aller.... Je demande des conseils à Montholon, il fait le mielleux, blâme la conduite de l'Empereur, dont il ne souffrirait pas le quart de ce que l'on me fait endurer. Il m'indique les moyens de m'en aller, car il paraît convaincu qu'il y a des intrigues sous roche. Comme je m'aperçois du désir qu'il a de me voir partir, je me calme un peu. Il me quitte bientôt.

Le grand maréchal vient chez moi à 7 heures ; je lui répète ce que j'ai sur le cœur contre l'Empereur, je n'y puis plus tenir; demain, je lui dirai, ainsi qu'à Montholon, la résolution que j'aurai prise ; la conduite de Sa Majesté envers moi ne pourrait même pas être crue de ses plus mortels ennemis, c'est une atrocité. Il veut me persuader que j'ai eu tort de contrarier l'Empereur en l'assurant que ce n'était pas moi que le Russe cherchait, et que ce commissaire avait des communications avec nous.

L'Empereur dîne seul chez lui.

Mercredi, 30. — Je réfléchis toute la nuit et m'arrête

à ceci : « Je ne puis rester, mais comment m'en aller? » Si je vais le demander à Hudson Lowe, on ne manquera pas de dire que c'est parce que je n'ai pas assez de courage pour supporter le séjour de Sainte-Hélène. Je ne veux pas, pour prononcer les motifs de mon départ, m'établir parmi les librettistes, pour faire connaître la conduite de Sa Majesté; d'ailleurs, elle est telle que personne ne pourrait y croire. Je serais alors en guerre de pamphlets avec Elle et Elle a un grand talent en ce genre. Je pense donc que, puisque Sa Majesté ne peut pas me souffrir et que je ne saurais supporter ses injustices, il vaut mieux m'en aller en me faisant enlever pour avoir remis au Russe la réponse à lord Bathurst, ainsi que le veut l'Empereur, au moins au fond de son cœur, à moins que.... Il verra que je ne méritais pas d'être aussi mal traité. Pour moi, j'aime mieux succomber avec honneur que de paraître inconstant.

Ayant donc pris mon parti, j'entre chez le grand maréchal à 9 heures. (Quelques instants auparavant, Cipriani était parti pour Jamestown.) Je suis donc entre deux écueils! Je ne puis demander au gouverneur de me faire partir, on pourrait croire que c'est par ennui de ma part, on ne penserait pas que c'est par suite des mauvais traitements dont l'Empereur m'abreuve. Sa Majesté veut donc que je parte, enlevé d'ici, que je sois traîné de prison en prison, que je me compromette aussi sottement et aussi inutilement que

possible. Soit, un officier ne se déshonore pas en refusant de se déguiser en espion !

Je rentre chez moi, mets de l'ordre dans mes papiers, et j'en brûle. Je demande deux bouteilles pour en mettre et les enterrer[1].

Vers 7 heures, Bertrand m'assure que, probablement, l'Empereur ne me chargera pas de remettre la lettre, qu'il regrette de s'être emporté contre moi et qu'il m'aime. Il a l'air de m'apporter des excuses. Puis vient Montholon, qui dit à Sa Majesté qu'Elle me traitait vraiment trop mal.

L'Empereur ne me demande pas.

Jeudi, 31. — Ali m'apporte, de la part de l'Empereur, un billet de lui, contenant un problème sur les sections coniques, auquel je travaille de suite.

Bertrand m'engage à aller au rendez-vous convenu avec le commissaire russe, mais de le faire passer par la porte ordinaire, car s'il entrait à la dérobée, ce serait bientôt su. On se tromperait fort en pensant que rien de ce qui se passerait à Longwood pourrait être tenu secret. Le gouverneur a envoyé trois lettres, en réponse à celles du buste, du jeu d'échecs, etc.

Je vais au signal du camp, à l'heure indiquée, et j'attends le temps nécessaire : le Russe ne vient pas. Quoique le temps ne soit guère beau pour une prome-

1. On ne s'explique pas que Gourgaud, pensant quitter Sainte-Hélène, ait cherché a enterrer son journal. Comment aurait-il pu le retrouver après avoir été enlevé de Longwood ?

nade, je vois passer à cheval Betzy, Jenny et trois officiers.

Montholon, lorsque je rentre à Longwood, m'annonce que l'Empereur ne dînera pas : l'annonce des lettres d'Hudson Lowe lui a fait faire la grimace.

Bertrand ne s'étonne pas de la non-venue du Russe : le gouverneur a écrit des sottises et a envoyé des gazettes apportées par un bâtiment du Cap ; ces journaux disent que le Roi ne vivra pas longtemps et que Briqueville est en prison. « Tout cela m'est bien égal, monsieur le maréchal, je veux m'en aller, puisque Sa Majesté ne change pas. »

Il a parlé à l'Empereur, qui lui a répondu que je semblais prendre plaisir à le contrarier sans cesse. Je ne cesse de dire que je voudrais m'en aller. Je ne saurais exiger l'amitié de l'Empereur, mais je voudrais au moins son estime.

A 8 heures, le dîner est servi, j'y vais, mais Noverraz m'avertit que l'Empereur dîne chez lui.

Vendredi, 1er *août*[1]. — Voilà quatre jours que je n'ai vu l'Empereur. Il est donc évadé. Je vais écrire au gouverneur que je désire partir. Sa Majesté dîne seule. Bertrand lui porte les gazettes que le gouverneur a envoyées.

Samedi, 2 *août*. — Bertrand m'assure que l'Empe-

1. Du 1er au 15 août, le « journal » est sommairement et peu lisiblement écrit sur une grande feuille de papier

reur serait désolé si je partais. Il ne faut pas lui résister. Le grand maréchal est on ne peut mieux pour moi et m'emmène dîner chez lui.

Le 3. — Je dîne chez le grand maréchal.

Le 4. — De même. Il me soutient que c'est moi qui ai tourmenté l'Empereur.

Le 5. — Le capitaine Festiny vient prendre conge de M^me^ de Montholon. A 5 heures, Ali arrive chez moi, l'Empereur me demande au salon, où je le trouve avec Bertrand : « *Eh bien, monsieur Gourgaud, comment vous portez-vous? Il a fait bien mauvais temps. Et le problème, allez le chercher!* » M^me^ de Montholon ne pourra plus dîner à table à cause de sa santé.

Le 6. — Le bruit court que nous allons à Malte! L'Empereur va voir M^me^ de Montholon.

Le 7. — Je ne vois pas l'Empereur qui dîne chez lui.

Le 8. — L'Empereur cause de Malte et mange en son particulier.

Le 9. — L'Empereur me demande à 1 heure et s'habille. « *Eh bien, et vos mathématiques?* » Il me parle de l'ellipse. Nous faisons visite à M^me^ de Montholon et on s'occupe beaucoup de Tristan. Je dîne avec l'Empereur.

Le 10. — L'Empereur me reçoit au billard, me parle de l'ellipse. « *J'aime mieux, dit-il, dépendre du gouvernement anglais que des commissaires.* » Conversation sur les maladies des hôpitaux. Promenade au jardin, je monte à cheval et reviens par la nouvelle route.

Le 11. — Sa Majesté me fait demander à 2 heures, s'habille, passe au billard, est bien pour moi. Elle me parle de la France, du comte d'Artois, de Napoléon II, du duc d'Angoulême. A 8 heures, dîner à table.

Le 12. — Ce qu'il fallait faire après Waterloo. Lecture du *Tableau de Paris* par Mercier. Coucher à 10 heures. Il y a bal à Jamestown.

Le 13. — Conversation sur le bal. Betzy n'y a pas été. Les commissaires ont beaucoup parlé au docteur; tristesse de l'Empereur. Rentrée à 9 heures.

Le 14. — Alexandre, à Tilsitt, cajolait les généraux français : il est fourbe et faux. Il ne sait pas commander les armées, dès lors est nuisible, car on ne va pas au-devant des volontés d'un Empereur.

Nous recevons la visite du colonel Niebbs, du 60e, de Bingham et de sa femme. Il y a, dans la personne de Sa Majesté, un grand revirement en ma faveur. Qu'est-ce que cela veut dire?

. . . . . .

Vendredi, 15 *août* 1817. Bertrand m'avertit que

l'Empereur nous recevra tous à midi. Peu après, Sa Majesté me fait demander au billard. Elle porte son habit marron de Malmaison et reçoit mon compliment. Le temps est superbe et Elle s'écrie : « *Si c'était là une marque que le bonheur nous revient!* » Elle me demande si j'ai corrigé les lettres de réponse à Warden qu'Elle m'a données hier. J'y ai fait quelques remarques et les lui donne. L'Empereur trouve que je n'aime pas les ellipses dans ses discours.

On annonce bientôt ces messieurs et ces dames. Mme Bertrand entre avec ses quatre enfants, Mme de Montholon avec Tristan. Le grand maréchal est boiteux et très fatigué de la médecine que lui a donnée hier O'Méara pour son entorse. Sa Majesté fouille dans sa poche et donne à chaque enfant une pièce d'or. On croit, d'abord, que ce sont des médailles, mais l'Empereur nous dit lui-même que ce sont des doubles napoléons d'Italie.

A 1 heure et demie, on passe déjeuner dans le salon. Sa Majesté place à sa droite Mme Bertrand, à sa gauche Mme de Montholon; le grand maréchal en face, ce qui semble blesser Montholon : il s'assied à ma droite et je suis à celle de Mme Bertrand. L'Empereur semble vouloir me dire de me placer près de Mme de Montholon, qui a Henri à son côté. J'aime mieux m'y rendre de moi-même que par commandement, mais M. de Montholon ne serait pas, pour cela, près de Mme Bertrand. C'est Tristan qui me remplace. Au bout

d'une demi-heure, on passe au jardin, pour prendre le café. L'Empereur s'assied sous un arbre : Hudson Lowe est venu là, hier, a démontré au docteur qu'il y avait de l'ombre, et que c'était le meilleur endroit de l'île : il a même parlé d'y construire la maison de bois.

Les dames s'éloignent; Sa Majesté a reçu une lettre de Goldschmidt. « *Il me lance des lardons ; il croit que les Bourbons ne se soutiendront pas et il prévoit un grand changement dans l'opinion, il assure que ma carrière est finie. Ah, si nous étions en Angleterre!* »

Bertrand pense que le prochain 15 août ne nous verra plus ici : le beau temps d'aujourd'hui doit nous le faire espérer, ce qui amène cette exclamation de l'Empereur : « *Ah! nous avons bien besoin d'un peu de bonheur!* »

Les dames reviennent; Sa Majesté avait dit à M^me^ de Montholon d'amener sa petite fille, mais l'enfant pleure et grogne, sa mère s'écrie : « C'est qu'elle ne voit jamais Votre Majesté : elle ne la connaît pas! » On n'a pas osé habiller Tristan en lancier, comme le roi de Rome; il est vêtu de même que les petits Bertrand. Esther, avec sa progéniture, est aussi venue à Longwood. Sa Majesté se promène avec nous jusqu'à 3 heures.

L'Empereur étant rentré chez lui, je monte à cheval et vais au camp, où je trouve Baxter, Emmat, Jackson, qui me font force civilités; je fais courir mon cheval gris contre celui de M. Mathias et je reviens avec ces

messieurs jusqu'à l'Alarm House, causant avec Emmat des sièges de la guerre d'Espagne, du génie et de l'artillerie. Nous rencontrons deux femmes de soldats, fort jolies, mais elles ne veulent pas venir à Longwood. Elles ont peur, disent-elles, de Bonaparte.

A 7 heures, Bertrand m'avertit que l'Empereur s'est baigné et se sent un peu indisposé; ses enfants dînent chez Tristan, l'Empereur chez lui, moi chez moi. Archambault donne un grand dîner aux Bernard; il avait même voulu prendre ma table.

Samedi, 16. — Mon domestique, questionné pourquoi la Roman ne vient pas, me répond qu'elle a perdu sa passe. C'est une manœuvre de Cipriani. A 1 heure et demie, Sa Majesté me demande, on l'habille. Elle cause gaiement avec moi, me questionne sur le changement des chevaux, sur les vaisseaux et me parle de corrections à faire à Warden. Je lui lis mes observations, dont plusieurs sont adoptées; je lui indique mes annotations. Nous nous entretenons des gens employés à lire les lettres. « *Bah! il y en avait d'abord eu quarante. Fievée en était, on dit qu'il a retrouvé les rapports, cela les tiendra en bride.*

Vous voulez toujours critiquer. — Sire, Votre Majesté m'a chargé de cela. — *J'ai tort.* »

L'Empereur assure que je ne sais pas ce que c'est que l'ellipse dans un discours familier : il faut se laisser deviner : « *Vous pouvez parler en langage géomé-*

trique, si vous voulez. » Il ne sort pas, malgré le beau temps : il a parlé formation de bataillon avec Bingham. J'allais me retirer, lorsqu'il m'a dicté sur cette formation et celle du régiment. « *Ce ne sont plus des bataillons de* 500 *hommes, mais, à présent, de* 1300; *les bataillons forts font plus que les faibles, la compagnie doit être l'unité, comme l'escadron.* »

Sa Majesté en revient aux petits bataillons et me dicte sur ce sujet. Je parle des étoiles ou chevaux de frise à former avec des piquets. L'Empereur trouve que les soldats pourraient bien porter des épées de trois pieds de long. « Non, Sire. » Actuellement, l'infanterie est trop faible contre la cavalerie. A Heilsberg, on a perdu deux ou trois bataillons enlevés par la cavalerie, en un clin d'œil. « Mais, Sire, lorsque Votre Majesté aura trouvé un obstacle bon pour l'infanterie contre la cavalerie, les ennemis feront de même. On n'y gagnera que de bien plus fatiguer le soldat. »

A 6 heures, Bertrand survient, on me renvoie; les Montholon sont malades. A 8, nous allons dîner, tout est mauvais, il n'y a rien à manger, on voit que le festin d'hier a tout pris. Sa Majesté cause des obstacles contre la cavalerie, me prie de résoudre ce problème avec des outils à pionniers et de me rendre compte de leur poids. Nous formons une étoile avec des queues de billard, cela pourrait être bon et mérite l'attention. A 9 heures, l'Empereur rentre, je dis

adieu à Bertrand, qui m'engage à rester bien avec Sa Majesté, comme je suis à présent. J'apprends seulement que la *Spy* part demain pour l'Angleterre. Le grand maréchal a écrit ce matin, mais, moi, je n'en ai plus le temps. L'Empereur nous a dit hier qu'Hudson Lowe était tout content, parce qu'il croyait, en ne recevant pas de réponse à nos dernières lettres, qu'il nous avait confondus.

Le 17. — Archambault vient me demander de l'argent et j'envoie à Montholon les 9 livres sterling que je lui dois encore, en lui demandant l'argent dû à l'écurie. Il me renvoie les 9 livres avec un billet fort honnête, me priant d'attendre pour finir ce compte; je passe chez lui à 2 heures et demie, il est toujours souffrant, au tendon d'Achille. Il y a très longtemps qu'il n'a reçu d'argent de l'Empereur, pour qui l'on n'achète plus rien. La dépense faite en ville, ce mois-ci, ne se montera pas à 400 francs. Sa femme me déclare que, si on est transporté à Malte, elle ira en France chercher son petit et s'informe si elle pourra revenir avec nous : je ne le crois pas. « J'irai alors en Italie, où je serai près de vous! » Il me semble impossible qu'on nous envoie à Malte, à moins de bien grands changements. Si c'était par économie, il serait plus sûr de nous laisser ici avec une compagnie de 100 hommes, que de nous enfermer dans une île de la Méditerranée.

« Vous remarquerez, disent-ils, que l'Empereur ne porte plus de cocarde! — Oui, depuis les *Rioters*[1]. »

Montholon dit que c'est depuis bien plus longtemps. « Depuis que vous avez fait observer que Las Cases n'en portait plus! — Et nous? » Montholon observe : « Vous ne devriez plus non plus en porter. Sa Majesté aurait dû rester toujours en uniforme, ne le faisant pas, il est ridicule que vous y soyez. »

Par la fenêtre, je vois l'Empereur venant chez Mme de Montholon : je me sauve pour monter à cheval au camp, où je trouve tous nos domestiques anglais. En revenant, je rencontre, près de l'écurie des dragons, M. de Stürmer, qui a vu M. et Mme Bertrand; il est entré dans la première enceinte et s'est promené avec eux. En étant sorti et voulant y rentrer, il a rencontré des difficultés et a même été obligé de montrer sa passe. Sur ma demande s'il peut décidément venir à Longwood, il répond qu'Hudson Lowe a déclaré qu'il fallait, pour cela, qu'il présentât lui-même les commissaires à l'Empereur; je lui cite le cas de lord Amherst. M. de Stürmer croit que s'il allait faire visite à Mme Bertrand, on penserait que ce serait à M. Bertrand ce qui serait le reconnaître pour grand maréchal, et, par conséquent, Napoléon pour Empereur! Je pense autrement et je comptais, si j'en avais la permission du gouverneur, aller voir Mme de Stür-

1. Les *Rioters* étaient ces insurgés anglais, dont nous avons déjà parlé, qui avaient choisi comme signe de ralliement les couleurs tricolores de la France.

mer sans craindre que l'on puisse dire que Sa Majesté reconnaît M. de Stürmer comme commissaire. Il me presse pour que l'Empereur monte à cheval et continue d'un ton de diplomate : « Pourquoi Napoléon n'irait-il pas voir les courses? » Je lui réponds, en imitant son ton empesé : « Pourquoi Napoléon irait-il voir les courses? » Il en est confondu.

Il me parle de sa conversation avec Bertrand, c'est un fort honnête homme! Il trouve que O'Méara est des deux côtés et c'est pour cela qu'il ne s'est pas lié avec le docteur, qui trouve sa propre position fort embarrassante. Ils ont tous la crainte qu'on ne les accuse de communications souterraines et me donne sa parole d'honneur que, depuis le départ de l'amiral, il n'a pas vu le grand maréchal, puis il ajoute qu'il viendra aux courses tous ces jours-ci. Je le prie de me donner des gazettes allemandes; il prétend ne pouvoir en donner sans permission! Il me conduit, tout en causant, jusqu'à la barrière.

Bertrand entre chez moi me prier de passer chez l'Empereur : « *Où avez-vous été?* — Au camp. » Il voudrait savoir si j'ai vu M. de Stürmer, et je ne lui en parle pas. Croyant que je ne sais rien, il ne me confie rien.

Sa Majesté est agitée et me demande sa réponse à Warden. Je la lui porte et Elle la feuillette vivement; je lui raconte mon entrevue avec Stürmer, mais Elle continue, de mauvaise humeur, à parcourir mes cor-

rections : je crois qu'Elle n'a pas entendu, je lui répète que j'ai vu Stürmer. « *Alors? et Bertrand aussi?* » Je dis que le grand maréchal sort de chez moi et qu'il a fait le discret sur une chose que tout le monde sait. L'Empereur trouve que le grand maréchal a fort bien fait et il lui a recommandé, si O'Méara y faisait allusion, de ne pas répondre. « *Vous êtes jeune et les Anglais ont la qualité de ne répondre que quand ils le veulent bien.* » Je répète encore les propos de Stürmer à l'Empereur. Nous passons alors dîner. Sa Majesté parle des courses prochaines. Elle est fort agitée et mange vite et de mauvaise humeur. Après, Elle demande *le Malade imaginaire*, en lit un peu, puis Sa Majesté, se déclarant fatiguée, rentre. Il n'est pas 9 heures! Je reconduis le grand maréchal et lui fais reproche, en riant, de ce qu'il ne m'a pas parlé de sa rencontre avec M. de Stürmer!...

Lundi, 18. — On me prévient que Bertrand a demandé un cheval pour deux heures; le docteur, après avoir vu l'Empereur, monte aussi à cheval. Par leur fenêtre, les Montholon me crient : « Eh bien, il y a de grandes nouvelles! » Elle, hier, ne pouvait se retenir du mystère que l'Empereur avait fait de ne pas parler de Stürmer, et nous étions tous dans le secret! Balcombe le racontait à qui voulait l'entendre. Enfin, c'est le ton de faire mystère de tout. Elle croit que Bertrand veut aller en ville, où il fera des sottises.

« Ne vous mêlez pas de cela! » Assurément, non.

Le capitaine du *Conqueror* est chez le grand maréchal, tandis que celui-ci est allé au camp, chez le colonel : on l'envoie chercher. Je ne manque pas de reprocher à Mme Bertrand le mystère que m'a fait son mari et elle cherche à l'excuser. L'Empereur me demande; il est assis sur les marches du billard et s'informe si j'ai vu Stürmer aujourd'hui? Sa Majesté ne voudrait pas seulement que les commissaires la vissent dans son jardin : ils ne peuvent rien pour nous. Je répète que Stürmer m'a assuré que Mme Bertrand lui avait promis d'aller aux courses. « *Bah! leur date est encore éloignée et puis les femmes ont toujours mille raisons pour ne pas faire ce qu'elles ne veulent pas.* »

Rentré à 7 heures, l'Empereur me fait jouer aux échecs. Survient Mme de Montholon; d'un ton pincé, car Sa Majesté ne lui a pas fait visite, elle parle de mystères et assure que son mari, quoique guéri, ne viendra que quand l'Empereur le demandera. Nous passons dîner; Sa Majesté est triste et critique la robe de Mme de Montholon qui, prétextant un mal de dents, se retire à 9 heures.

Mardi, 19. — Toute la nuit, j'ai des coliques horribles, je crois être empoisonné. Le docteur vient me voir dès le matin. Je souffre horriblement et fais demander aux Montholon s'ils ont aussi des coliques. A 7 heures et demie, arrive Bertrand, qui vient seu

lement d'apprendre ma maladie; je me plains à lui de ma triste position, semblable à celle d'un pauvre chien abandonné. Le soir, O'Méara me donne une pilule à prendre à minuit et une médecine à boire à 8 heures.

Le 20. — Je prends médecine; O'Méara me gronde d'avoir négligé ma pilule; je l'avale. Le docteur revient à 2 heures. Peu après, l'Empereur, conduit par Bertrand, pénètre chez moi par la petite porte et trouve le docteur à mon chevet. « *Ah! les beaux flambeaux, les belles peintures, les beaux sabres; trois poignards.... Pourquoi? Ah! que vous êtes enfant! Les beaux meubles!* — Oui, Sire, et Votre Majesté peut voir comme mon plafond est pourri par l'eau. Il pleut dans mon lit! — *Bah! un peu de pluie ne fait pas de mal. Docteur, qu'en pensez-vous?* » Puis, Sa Majesté, ayant constaté le mauvais état de ma santé, s'en va.

O'Méara s'entretient avec moi de ce que l'on aurait pu faire avant et après Waterloo. Ne pas appeler les Chambres eût fait croire que l'Empereur redevenait despote. Les réunir, c'était se mettre soi-même dans les plus grands embarras. Après la défaite, les renvoyer, c'était faire couler du sang. Il est à considérer que l'Empereur, à la tête de 100 000 hommes, aurait pu obtenir beaucoup de la nation. « Enfin, l'histoire expliquera cela mieux que je ne saurais le faire, parce qu'elle saura combien l'Empereur était encore puissant après Waterloo. »

Le fait est qu'il ne pouvait rien arriver de pis à Sa Majesté que d'avoir été déportée à Sainte-Hélène.

O'Méara croit que les puissances mettront le duc d'Orléans sur le trône. « Je ne crois pas que ce soient les puissances, car chaque souverain a des frères, des cousins, la conséquence en serait dangereuse, tandis qu'un homme comme Napoléon ne se rencontre pas tous les cinq cents ans. — Les souverains, reprend mon interlocuteur, aimeraient donc mieux, s'ils renversaient le prince Régent, mettre à sa place Wellington que le duc d'York, par ce même raisonnement qu'on ne rencontre pas souvent des Wellington ! »

Tristan et Archambault entrent sous divers prétextes; je mange un potage, je vais mieux... je me couche à 9 heures.

Jeudi, 21 *août*. — L'Empereur envoie Marchand prendre de mes nouvelles : je suis mieux; O'Méara me visite encore et nous causons du départ de France. « Pourquoi avoir emmené tant de monde et se créer ainsi de gros embarras, dès le départ de Paris? » Nous parlons du chasse-marée, du Danois, de Waterloo. Cooper aurait prétendu que Las Cases n'aurait pas voulu lui donner de tabatière parce qu'il n'était qu'un charpentier. Je ne suis pas l'ami de Las Cases, mais je ne crois pas cela. La seule chose à lui reprocher, c'est de ne l'avoir pas fait, quand il en a reçu l'ordre.

La longue visite du docteur inquiète; Noverraz entre

sous le prétexte de me demander un plan de jardin pour Tristan ; il est évidemment envoyé. On va aussi chez O'Méara. Je me lève, je sors, je rencontre ces dames qui choisissent des étoffes. Je monte à cheval, vais droit au camp, n'y rencontre personne, si ce n'est Bingham, avec qui je reviens, car il va chez le grand maréchal.

A peine suis-je rentré que l'Empereur me fait demander ; il est au billard avec le grand maréchal, et me lorgne lorsque j'entre : « *Je vous croyais mort.* » Je lui réponds que je quitte Bingham, allant chez Bertrand : « *Ah! je croyais que c'était le gouverneur qui vous donnait la main. Êtes-vous bien sûr que ce soit Bingham?* — Comment Votre Majesté peut-elle penser que je lui ferais un tel mensonge ? » L'Empereur dit à Bertrand : « *Alors, allez chez vous. Il vient vous demander le jour où je donnerai audience au* 66e. *Vous répondrez que je recevrai le corps d'officiers, si le colonel vous le demande, et seulement pour lui faire plaisir. Je ne veux pas qu'Hudson Lowe puisse dire que je ne verrai ces messieurs que présentés par Bingham ou par lui. Vous entendez?* » Bertrand est fort contrarié, mais ne fait aucune objection : il sort.

Sa Majesté m'adresse alors ces paroles : « *Je croyais que vous alliez mourir, je m'attendais à ce que vous ne m'oublieriez pas dans votre testament.*

— Eh! Sire, c'eût été le testament d'Eudamidas!

— *Qu'est-ce qu'Eudamidas?...* »

J'explique : « Je lègue ma mère à ....

— *Eh!* »

L'Empereur qui, depuis la fête du 15, portait son frac marron, arbore aujourd'hui son habit vert retourné, d'après mes avis. Il me demande comment je le trouve, il préfère ce vêtement à un qu'on aurait fait de drap anglais. « *Au moins celui-ci est-il de drap français.* »

Nous parlons de Paultre.

« *Le connaissez-vous?* » De sa carte de Syrie, je vais chercher mon exemplaire.

« *Il y a peu de renseignements sur Acre. Lacoste avait fait un journal des opérations. Sanson donne peut-être des détails; Liedot était plus au courant, mais c'était un homme plus de main que de plume; il n'aura rien écrit et il a été tué!* »

Bertrand revient; conversation sur l'Égypte. Sa Majesté rentre chez Elle à 8 heures et demie, et moi chez moi; le politique Cipriani croyait que je dînerais avec l'Empereur, qui mange seul chez lui, et on m'apporte quelque chose pour mon repas. Que veut dire tout cela? Montholon souffre d'un mal qui n'a aucune apparence extérieure, il ne vient plus dîner à table, il marche pourtant. Quel est ce mystère? Le temps l'éclaircira; et puis, c'est peut-être la montagne qui accouche. A 10 heures, je me mets au lit.

CHAPITRE XIII

Masséna. — Taille de l'Empereur. — Napoléon reprend confiance. — Il engage Gourgaud à travailler. — L'ambition de Murat. — Ses fautes. — L'Empereur a été abandonné en 1814 et 1815. — Napoléon s'honore de son titre de conseiller d'État. — Opinions religieuses de l'Empereur. — Ce qu'il pense des Juifs. — Poltrons et cruels. — L'Empereur se promet d'écrire l'histoire des campagnes de Moïse. — Napoléon raconte son mariage avec Marie-Louise. — Qualités et défauts des deux Impératrices. — Les cardinaux. — *Le manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue.* — Sur Joseph. — Les progrès indéfinis de la science. — L'homme immortel. — Sur Junot. — Les Russes et la conquête des Indes. — L'avenir des États-Unis. — Tremblement de terre. — Rôle de Fouché en 1815. — Talleyrand. — Mariage de Napoléon avec Joséphine. — Tacite. — Sur les Corses. — Paris. — Une école de guerre à Fontainebleau.

Vendredi, 22. — Celui que j'ai cru hier être un capitaine marchand se trouve être le chirurgien du *Conqueror*, un ami du polisson Warden. Dans la journée, l'Empereur me demande, s'habille, et me fait remarquer qu'il porte encore son habit vert retourné. Nous passons au billard et de là, comme il fait beau, au jardin.

Je suis étonné que, dans les sièges d'Espagne, dont je lis l'histoire, les Anglais placent leurs batteries si loin de la place. Nous causons de la malheureuse expédition du Portugal.

« *Masséna a fait une première bêtise en ne tournant*

pas, d'abord, la position de Busacco, lui qui connaissait bien la guerre de montagnes; mais il en voulait personnellement à Wellington qu'il traitait de polisson et qu'il me promettait de prendre. A la Moskowa, j'ai bien attaqué les positions de front, mais je voulais avoir bataille. Ensuite, il aurait pu attaquer les lignes de Torrès-Vedras le jour même de son arrivée devant elles; il est vrai que c'eût été bien prompt. Il faut d'abord reconnaître les positions que l'on veut attaquer, mais je ne puis croire que des lignes de 8 *lieues d'étendue ne puissent être forcées en un point quelconque. Il est resté un mois devant elles sans rien faire, parce que c'est un entêté. Ah! Masséna! Masséna! Il aurait rougi de se retirer devant celui qu'il traitait de polisson, ensuite, il va se loger à Santarem et ne fait pas tout son possible pour établir sur le Tage une communication avec Soult : en voilà une grande sottise! Cette position de Santarem était facile à tourner pour Wellington. Régnier m'écrivait qu'il avait peur de quelque mauvaise affaire et qu'il était dans des transes continuelles. Il est de fait que moi, à la place de Wellington, j'aurais tiré parti de cette mauvaise position de Masséna, que celui-ci ne gardait que par amour-propre. Ensuite, en mars, il se décide à évacuer le Portugal. Pourquoi ne se retire-t-il pas sur Coïmbre? Il aurait pu s'y maintenir. Masséna est brave sur le champ de bataille, mais c'est encore un pauvre général! »*

J'accompagne l'Empereur chez les Bertrand; il me

parle du chirurgien du *Conqueror*, lequel a prétendu que Warden a gagné 2 000 louis avec ses écrits : « *Il doit en avoir gagné* 6 *ou* 7 000, objecte Sa Majesté, *mais il n'en avoue que* 2 000 *pour qu'on ne dise pas qu'il a été acheté, et il va se marier! C'est à présent un homme important, et partout où il passe on dit :* CELUI-CI, C'EST M. WARDEN; *on le montre au doigt. C'est à nous qu'il doit cela. Ce que c'est que l'opinion chez les hommes!... Le chirurgien a vu Lady Clavering, c'est une grande dame*[1]. *Il ne croit pas que nous restions ici, mais il ne pense pas que le gouvernement anglais puisse me tenir en Angleterre; il craindrait trop que les Rioters ne me missent à leur tête. Il leur faut un homme, et si j'y étais, ils auraient la France pour eux! Ce chirurgien est d'avis que les Bourbons ne se soutiendront pas, il est partisan du duc d'Orléans, qu'il a connu en Angleterre. Ce prince parle bien anglais et est plus révolutionnaire que moi. Mais les Rioters de la Grande-Bretagne trouveraient en moi celui qui défendrait le peuple.* »

Mme Bertrand a vu un aspirant du *Conqueror* qui se montre bien disposé à notre égard : selon lui, l'Empereur ne tardera pas à remonter sur le trône; beaucoup de gens, en Angleterre, le pensent. Sa Majesté se lève, caresse Mme Bertrand, la trouve grande; nous nous mesurons tous sur la porte. L'Empereur a cinq pieds, deux pouces français; Mme Bertrand, cinq pieds,

1. Amie dévouée de l'Empereur, lady Clavering resta en relations secrètes avec Sainte-Hélène jusqu'à la mort de Napoléon

quatre pouces, cinq lignes; moi, quatre lignes de plus, mais avec mes bottes; Bertrand, quatre lignes de moins.

Sa Majesté sort avec Bertrand et moi et voudrait bien savoir combien Elle pèse.

A table, nous parlons encore des sièges et assauts d'Espagne; l'Empereur trouve que Wellington est un bourreau d'hommes. Et cependant, on peut discuter si l'attaque brusque n'est pas préférable aux temporisations. Cela empêche la perte des soldats par les maladies : tel est au reste l'avis de Mirabeau. C'est l'Empereur lui-même qui a donné le plan des fortifications de Burgos.

Après le dîner, Sa Majesté se fait apporter les 5e, 6e, 7e, 8e lettres en réponse à Warden et me les fait lire. Elle me prie de les corriger et me remet une liste de recherches à faire sur Paoli et dans l'*Annual Register*. Elle rentre à 10 heures.

Samedi, 23. — L'Empereur me fait appeler au billard : je lui remets les lettres corrigées, les notes sur Paoli et sur Toulon; il me fait apporter ma carte de Syrie et me tient longtemps dessus. J'ai beau lui faire observer que le jugement contre le duc d'Enghien est plein d'invectives contre l'Angleterre, Sa Majesté répond que cela lui est égal et qu'Elle veut le faire réimprimer. Je lui lis les articles sur la Corse, sur Elle-même, puis une note de l'*Annual Register*. Elle la trouve juste.

L'Empereur me pince, me caresse; je lui dis que j'ai du chagrin. « *Eh! quoi, vous n'avez pas le courage de supporter votre position? Tout cela changera : tout tournera au mieux; l'opinion se montre favorable à moi. J'ai idée que nous serons bientôt dans d'excellentes conditions. Vous êtes connu, à présent, de toute l'Europe. Vous voilà fameux, allons, du courage!*

— Sire, ce n'est pas ma position ici, à Sainte-Hélène, que je n'ai pas le courage de supporter, c'est la manière dont Votre Majesté me traite. Elle semble se méfier de moi. Votre Majesté me dit que je suis fameux! Ah! Sire, c'est bien peu de chose que cette renommée-là; je la partage avec tous ceux qui nous ont accompagnés, même les femmes. J'aurais voulu être plus utile à Votre Majesté et, d'ailleurs, je ne suis connu que par les injures de Warden. Votre Majesté m'a empêché, dans le temps, de les réfuter, et aujourd'hui l'Empereur lui-même répond à ce Warden et ne dit rien de moi! C'est donc approuver tout ce qu'il dit? Votre Majesté déclare même qu'étant logés en ville, nous allions la voir alternativement aux *Briars*, alors que nous y allions tous les jours. » L'Empereur me dit que j'aurai une réputation immense par le fait seul d'être venu et ensuite que je devrais faire un ouvrage comme Gassendi. « Eh bien, Sire, à moins de le copier... car il y a peu à changer là-dedans. — *Cela ne fait rien, cela vous donnerait la réputation d'un bon officier d'artillerie.* — Ce n'est rien. — *Eh bien, dans le monde il faut*

être charlatan. Ce n'est que comme cela que l'on réussit. On dira que je vous ai choisi comme premier officier d'ordonnance parce que vous étiez l'artilleur le plus instruit. Vous devriez traduire l'Annual Register, *cela vous donnerait une immense réputation.* — Sire, ce journal a du bon, mais je ne crois pas qu'il vaille la peine d'être traduit. Ensuite, il y a une cinquantaine de volumes, ce serait donc l'ouvrage de plusieurs années et il me semble que je pourrais mieux employer mon temps, quand ce ne serait que pour écrire mes souvenirs, campagnes, etc. — *Ah! vous ne savez pas ce que serait un tel ouvrage, mais ce serait l'histoire des vingt-cinq dernières années! Tout le monde voudrait l'avoir, car j'y mettrais des notes... et puis cela me serait bien commode, j'y verrais les discussions du Parlement.* »

Je préfère écrire la campagne de Russie. « *Eh bien, faites-le; moi, je ne saurais, n'ayant plus mes cartes.* »

Je vais d'abord traduire le volume de 1812 de l'*Annual Register*; l'Empereur pourra y mettre ses notes.

Il est alors 5 heures et demie; l'Empereur fait appeler le grand maréchal et je me retire tout désolé. Je suis si triste que je vais chez les Montholon, ils trouvent ridicules tous les discours que l'Empereur fait tenir à « *nos* » Français, dans les réponses à Warden. M^me^ de Montholon ne veut rester que cinq ans hors de France, afin de n'être pas trop vieille en y rentrant.

A 7 heures trois quarts, l'Empereur m'envoie chercher. Je le trouve sur son canapé, triste, déshabillé, lisant l'*Histoire des Croisades*. Il me dit alors que, s'il a changé envers moi, c'est que je lui ai fait des scènes et lui ai paru trop inconstant et léger. Puis il me parle de Murat : « *Il n'a eu que ce qu'il méritait. Ah ! si je voyais sa femme, je suis sûr qu'elle m'en dirait de belles sur lui ! Tout cela est ma faute, j'aurais dû le laisser maréchal et ne pas le faire duc de Berg et encore moins roi de Naples. La tête lui a tourné ; il était très ambitieux. Moi, je ne le suis devenu que petit à petit, mais, lui, aurait voulu tout de suite être chef de tout. Il avait intrigué avec Fouché avant mon second mariage. Je suis sûr qu'à Leipzig il me trahissait déjà. C'est une pauvre tête, qui se forge des chimères et se croit un grand homme ! Il insurge les Italiens et n'a pas de fusils à leur donner. Il refuse comme un sot l'asile que lui offre Metternich, et où, comme comte de Lipona, il aurait pu vivre très heureux.* — Sire, on dit qu'il a voulu mourir en soldat. — *Bah ! il aurait mieux fait de vivre avec sa femme et ses enfants, et puis, qui sait ce qui peut arriver ! Il a, au lieu de cela, fait la plus grande folie qu'on puisse commettre, il a compromis deux cents Corses, braves gens, j'en suis sûr, et presque tous mes parents. Il a voulu, avec deux cents hommes, reprendre un royaume qu'il avait perdu à la tête de quatre-vingt mille ! Il avait voulu débarquer à Salerne, eh bien, il aurait été fusillé à Salerne. Il y avait huit mille Autrichiens à Naples !*

S'il y avait eu vingt mille Anglais à Paris, lorsque je quittai l'île d'Elbe, je n'aurais pas réussi. Soyez sûr qu'il n'a pas osé continuer sur Monteleone et qu'il voulait s'en retourner, quand il a été attaqué. »

Je raconte ensuite à l'Empereur les détails sur l'expédition de Russie et lui parle de ce qui s'est passé après son départ de l'armée. « *Si j'étais resté à sa tête, cela ne se serait pas passé comme cela!* — Pardon, Sire, il était trop tard. — *Vous croyez que, moi, je n'aurais pas pu tenir à Wilna?* — Non, Sire. » Il est 10 heures et demie et je m'en vais.

Dimanche, 24. — Bertrand, chez qui je vais le matin, m'assure que mes craintes ne sont pas fondées ; l'Empereur m'aime. Sa Majesté le demande à 4 heures; pendant ce temps, je monte à cheval avec O'Méara et rencontre Wygniard, qui me demande si j'ai besoin de quelque chose. « Oui, d'un logement! — Ah! mais le gouverneur ne veut pas bâtir à présent. »

A 7 heures et demie, l'Empereur me demande, il est au salon : « *Qu'avez-vous fait, ce matin?* » Je lui parle des sièges d'Espagne. « *Comparez ces sièges-là avec ceux des Russes et Ossakoff comblant les fossés avec les cadavres de ses soldats! Moi, je n'aurais mis que* 200 *hommes dans Badajoz.... On ne doit attaquer les brèches qu'avec peu de monde à la fois. En mettre trop, c'est causer encore plus de perte et de confusion.* » Nous nous retirons à 10 heures.

Lundi, 25 *août* 1817. — Cipriani va en ville. A 2 heures, l'Empereur me demande; il est au billard avec Bertrand et me gronde de ce que je n'ai pas fait tout ce qu'il m'a demandé.

« *J'ai lu, dans* le Moniteur, *les lettres que m'avaient écrites et le roi d'Espagne et Ferdinand. Ma foi, quand j'ai vu que le fils détrônait le père et que la mère assurait que ses enfants n'étaient pas du roi, je me suis dit :* CHASSONS-LES ET IL N'Y AURA PLUS DE BOURBONS SUR LA TERRE. *Après la campagne de Russie, j'ai commis une grande faute en ne renvoyant pas Ferdinand en Espagne. Cela m'eût rendu* 180 000 *bons soldats. Si je les avais eus, durant la campagne de Lutzen, que n'aurais-je pas fait avec eux? Metternich, lors des conférences de Prague, disait à l'empereur d'Autriche : « Prenez garde, il va rappeler son armée d'Espagne. » Jusqu'à Vittoria, il répétait : « Il est fâcheux que les Français se retirent, on va les envoyer en Allemagne. »*

Voyez-vous, les malheurs se suivent à la file et, quand on est dans le malheur, tout tourne mal. Encore, si cette bataille de Vittoria était venue plus tôt, j'aurais signé la paix, mais elle est arrivée juste au moment où il ne fallait pas! Quand les alliés ont vu que j'avais perdu la bataille, mes canons, mes bagages et que les Anglais entraient en France, ils me jugèrent perdu. Les Français se sont, alors, bien mal conduits pour moi. Les Romains, lors de Cannes, ont redoublé d'efforts, mais c'est qu'alors tout le monde avait peur pour soi d'être

violé, égorgé, pillé. C'est faire la guerre, tandis que, dans les campagnes modernes, tout se passe à l'eau de rose.

Après Waterloo, tout le monde m'a abandonné. Je disais aux Pairs, lorsqu'ils m'envoyaient des commissaires : « Déclarez la guerre nationale, assurez que vous ne signerez pas la paix, tant que les alliés seront en France. » Ils ont cru que ce serait comme en 1814*; Cambacérès lui-même ne vint plus me voir, puis Regnault, enfin Ney qui, à la Chambre des Pairs, criait que tout était perdu, que nous n'avions pas* 8000 *hommes. Carnot seul m'assura que c'était une déroute comme celles de la Révolution et que l'armée se rallierait sous Paris, où on avait des canons. Tous les autres croyaient que tout était perdu....*

J'ai eu grand tort d'employer Ney. Carnot ne voulait pas seulement que je le fisse Pair. Il a fait comme s'il disposait des couronnes. Il se rend à moi quand il voit que son armée l'abandonne; il aurait agi plus honnêtement en disant au Roi qu'il avait été abandonné. Il pouvait m'écrire comme Suchet. Il me dit de compter sur lui, mais qu'il ne se déclarerait que plus tard, par pudeur. Ney s'est conduit là, comme il s'est toujours montré, en coquin. Il est brave, voilà tout. Il est bien différent de Labédoyère : celui-là s'est déclaré quand il y avait du danger, par enthousiasme. C'est un héros. Ney n'est qu'un traître. La France a été violée, ce n'est plus qu'une nation déshonorée, lâche. Elle n'a que ce

qu'elle mérite, au lieu de se rallier à moi, elle m'a abandonné.... — Ah, Sire! »

L'Empereur s'échauffe et rentre à 6 heures et demie. A 7 heures, il me rappelle pour que je lui lise de l'Égypte. Nous passons dîner, il est de mauvaise humeur et parle organisation d'armée. Il voudrait que tout le monde, capitaines, commissaires des guerres, soldats du train portassent des fusils.

J'essaye de discuter sur les soldats du train, car, pour eux, bien soigner leurs chevaux et sauver leur caisson est plus important que d'avoir un fusil, la plupart du temps inutile. Que feraient les soldats du train pour défendre leur convoi? Abandonneraient-ils leurs chevaux?

L'Empereur dit que c'est lui qui a créé les cuirassiers et les lanciers; à présent, toutes les grandes puissances en ont. « *On ne voulait pas porter de cuirasses : je l'ai exigé, on en a porté. Il suffit à un chef de vouloir.* »

A 10 heures, Sa Majesté rentre.

Mardi, 26. — A 6 heures, je trouve l'Empereur au billard, il regarde les gravures de Denon[1], il est triste, me pince, siffle et a l'air de bien s'ennuyer. On dit que le Brésil veut s'insurger. « *Comme ils sont bêtes, ces rois-là!* »

Sa Majesté dîne chez Elle.

1. Dans son grand ouvrage sur l'Égypte.

Mercredi, 27. — Sa Majesté me fait demander après mon dîner ; je la trouve au bain, lisant, d'un air triste.

Jeudi, 28. — Les Montholon ont l'air de bien s'ennuyer. D'après lui, la Révolution était finie en 1814, tandis qu'aujourd'hui la France est éteinte pour plus de cinquante ans.

Ils assurent que ceux qui étaient chargés de la conspiration d'Erlon, Lefèvre, etc., s'y sont bien mal pris. On aurait pu tuer tous les princes.

Je me réjouis de n'avoir été pour rien dans tout cela et je ne me serais jamais mis d'une conspiration pour assassiner les princes, et puis j'étais fort attaché au duc de Berry, qui s'était bien conduit envers moi.

Selon Montholon, la reine Hortense a conduit tout cela et Flahaut a reçu 400000 francs de l'Empereur, qui a voulu lui acheter Changis. A Fontainebleau, Bertrand a aussi reçu 400000 francs.

Ils me demandent s'il est vrai que Sa Majesté ait couru des dangers, à Moscou, pour éteindre le feu.

M^me^ de Montholon estime que toutes les lettres à Warden seront cause qu'on nous accablera d'injures. Elles sont pleines de sottises, mal écrites et contiennent de nombreuses personnalités. Elle est bien fâchée que le nom de son mari y soit cité. « C'est, dit-elle, de la boue ; plus on la remue, plus cela sent mauvais. »

Selon eux, Ferzen a voulu dîner chez lui pour avoir une seconde maison[1].

Je vois ensuite les Bertrand, mais je les trouve froids; nous nous entretenons des commissaires. Balmain et Stürmer parlent-ils anglais? « Oui, dit Mme Bertrand; l'autre jour, Stürmer a causé en anglais devant moi avec Balcombe. Il m'a semblé qu'il parlait bien mal cette langue. »

A 5 heures, Bingham vient me présenter le colonel du 66e.

A 7, l'Empereur me demande; il est dans son cabinet, déshabillé, m'invite à dîner avec lui, me fait asseoir et me traite bien. « *Allons, Gourgaud, qu'est-ce que vous avez, avez-vous commencé votre ouvrage?*

— Non, Sire. »

Toutes les affections de Bertrand et de sa femme sont pour leurs enfants, il ne faut exiger d'eux que de la politesse : « *Les hommes sont tous égoïstes, il faut les prendre comme ils sont! mais vous, vous vous aimez, vous voulez être aimé! Croyez-vous que cela me fasse plaisir de les voir dîner chez eux plutôt que de venir me tenir compagnie? Si nous étions cinq à table et dans la soirée, nous nous ennuyerions beaucoup moins, et cependant!... Ne leur en dites rien, surtout. Bertrand traduit les lettres de Hobhouse, j'y mettrai des notes, ce qui fera davantage connaître cet ouvrage. Je voulais écrire des lettres*

1. Préposé en quelque sorte à la surveillance du grand maréchal, Ferzen, au début, prenait ses repas chez Bertrand.

en réponse, mais pour cela, il faudrait mentir, et des notes me paraissent plus nobles. Je signerai : PAR UN CONSEILLER D'ÉTAT. *Ne suis-je pas conseiller d'État ? J'ai rédigé ou dicté une trentaine de pages sur les trois religions et j'ai lu la Bible.*

Quant à moi, mon opinion est faite, je ne crois pas que Jésus ait jamais existé, et je croirais à la religion chrétienne si elle durait depuis toujours[1]. *Alors Socrate serait damné, ainsi que Platon, les Mahométans, les Anglais, ce serait par trop absurde. Jésus aura été pendu comme beaucoup de fanatiques qui voulaient faire le prophète, le Messie. Tous les ans, il y en avait. J'ai pris à Milan un original de l'*Histoire des Juifs, *de Josèphe, où on voyait qu'on avait intercalé entre les lignes quatre ou cinq mots pour parler de Jésus, car Josèphe n'en faisait pas mention. Le pape m'a bien tourmenté pour avoir ce manuscrit. Ce qu'il y a de certain, c'est que les opinions étaient alors pour le culte d'un Dieu unique et ceux qui en ont parlé les premiers ont été bien accueillis : les circonstances étaient ainsi. C'est comme moi, si, de la dernière classe de la société, je suis devenu empereur, c'est que les circonstances, les opinions étaient pour moi.*

Je lis la Bible : Moïse était un habile homme, les

1. Pour juger en toute connaissance de cause la réalité de ces opinions de l'Empereur, il faut se rappeler à quel point il était animé de l'esprit de contradiction. — Avec Gourgaud qu'il regardait, à tort ou à raison, peu importe, comme dévot, on voit comme il s'exprimait. — Avec Antommarchi, qui faisait profession de matérialisme, il disait : « N'est pas athée qui veut » et, à Montholon : « Je m'y connais en hommes; et bien! je vous dis, moi, que Jésus-Christ n'était pas un homme. »

Juifs sont un vilain peuple, poltron et cruel. Y a-t-il quelque chose de plus affreux que l'histoire de Loth et de ses filles ?

L'Égypte est le pays qui nous paraît le plus anciennement civilisé; il n'y a pas longtemps que la Gaule, la Germanie et même l'Italie le sont, mais je crois que les humains sont plutôt venus de l'Inde, ou de la Chine, où vivaient d'immenses populations, que de cette dernière contrée, où il n'y avait que quelques millions d'habitants. Tout cela me porte à croire que le monde n'est pas bien vieux, au moins comme habité par l'homme et, à mille ou deux mille ans près, je croirais assez volontiers à la date que donne l'Écriture sainte. Moi, je crois que l'homme a été formé par la chaleur du soleil sur la boue et Hérodote raconte que de son temps le limon du Nil se changeait en rats et qu'on les voyait se former. Sait-on ce que c'est que la cervelle ? On peut tout expliquer par le magnétisme. Où est l'âme du petit Arthur ? L'âme se forme avec le corps. Un clou enfoncé dans votre tête vous rendra fou : où sera alors votre âme? Il est absurde de croire qu'au dernier jugement, nous devons paraître en chair et en os. Pourquoi, pour quelques crimes commis sur terre, serions-nous punis éternellement ?

La science, qui nous prouve que la terre n'est pas le centre des mouvements célestes, a porté un grand coup à la religion. Josué arrête le soleil! On verra tomber dans la mer les étoiles... que dis-je, tous les soleils, les planètes, etc.

Un prince d'Italie donna un jour, dans une église, une pièce d'or à un capucin qui quêtait pour racheter les âmes du Purgatoire. Le moine, enchanté de l'aubaine, s'écria : AH! MONSEIGNEUR, JE VOIS TRENTE AMES QUI PASSENT DANS LE PARADIS! — LES AS-TU VUES? REPRIT LE PRINCE. — OUI, MONSEIGNEUR! — EN CE CAS, JE REPRENDS MA PIÈCE, CAR CES AMES NE RETOURNERONT CERTAINEMENT PAS EN PURGATOIRE! *Voild comment on abuse les hommes. Les religions sont toutes fondées sur des miracles, sur des choses que l'on n'entend pas, comme la Trinité; Jésus se dit Fils de Dieu et il descend de David! J'aime mieux la religion de Mahomet, elle est moins ridicule que la nôtre, aussi les Turcs nous appellent-ils idolâtres!* »

Sa Majesté lit la Bible, la carte à la main, et se promet d'écrire les campagnes de Moïse. Elle est bien fâchée de n'avoir pas dom Calmet; le gouverneur l'a peut-être, ainsi que l'histoire du peuple de Dieu : « *Mais je ne veux pas que le docteur le demande. Hudson Lowe saurait bientôt que c'est pour moi et il ne faut pas badiner là-dessus.* »

A 8 heures, je dîne avec l'Empereur, qui est plein de bienveillance pour moi. Nous causons jusqu'à 10 heures; alors, je vais me coucher. On dit que le bâtiment venu récemment du Brésil porte des gazettes allant jusqu'au 10 juin. Nous nous attendions à recevoir de bonnes nouvelles, nous n'en avons pas, ce qui nous rend tout tristes. Bertrand a prié l'Empereur de

recevoir les officiers du 66e, mais Sa Majesté ne s'en soucie pas; ils ont trop tardé à le demander. Le gouverneur a prié Bingham de venir nous voir.

Vendredi, 29. — J'entre chez Bertrand à 2 heures, l'Empereur s'y trouve, occupé à tirer les oreilles d'Henri. Sa Majesté chante et siffle, j'espère qu'Elle est de bonne humeur : « *Au contraire, je suis d'une humeur du diable.* » Nous rentrons par le côté de l'écurie, car O'Méara d'une part et Mme de Montholon de l'autre accourent nous aviser de la venue de sir Hudson Lowe. Nous rentrons en toute hâte; le gouverneur demande le docteur, ils vont du côté de chez Bertrand, ensuite, font le tour, regardent ma baraque, se mettent sous ma fenêtre ; enfin, M. Gorrequer vient me prévenir que le gouverneur veut me parler : Hudson Lowe me dit qu'il a envie d'élever provisoirement le toit et de me donner les chambres de Las Cases. Je crains que cela ne fasse beaucoup de peine à MM. Blakeney[1] et O'Méara, qui les occupent, sans, par ailleurs, me mettre à mon aise. Le grand maréchal me répond qu'on ne veut pas ajouter de nouvelles bâtisses à nos baraques; on désire, d'après des ordres venus d'Angleterre, construire définitivement de bons logements. Je ne dois pas m'arrêter à la crainte de gêner ces messieurs. Je prétends que si; enfin nous convenons qu'on me bâtira une petite antichambre

1. Capitaine, successeur de Poppleton.

A 7 heures et demie, je suis demandé par l'Empereur, qui a su de Bertrand la visite du gouverneur et qui s'en étonne. « *C'est probablement pour que nous ne croyions pas que nous allons à Malte : il a sûrement reçu des nouvelles du Brésil; on dit qu'il a des journaux jusqu'au 22 juin. Il y a eu insurrection, le premier ministre portugais voulait se faire roi.* »

Sa Majesté me parle de l'Écriture sainte et me dicte une note pour me prouver que la fontaine de Moïse n'a pas pu abreuver seule 2 000 000 d'Israélites. Elle me prie de résoudre ce problème, auquel Elle revient pendant le dîner où assistent M. et M^me^ de Montholon. Après le repas, lecture de la Bible; l'Empereur regrette de n'avoir pas sous la main un exemplaire de dom Calmet. « *Voilà pourtant comment on abuse les hommes!* » Sa Majesté rentre à 9 heures et demie : en résumé, Elle n'est pas de bonne humeur.

Vendredi, 30. — Bertrand m'apporte la seconde édition de Hobhouse. A 2 heures, M. Wygniard, très honnête, vient donner des ordres pour l'antichambre et il m'assure que Hudson Lowe voulait tout m'accorder. M. Cool m'apporte de l'argent que je refuse en le priant de prendre les ordres du grand maréchal. Je sors à cheval et rencontre O'Méara : les Montholon voudraient lui prendre sa chambre pour y mettre leurs enfants, ce qui ne lui serait pas agréable.

A 7 heures et demie, je passe chez l'Empereur, qui me

fait jouer aux échecs et cause de Jésus-Christ en citant Tacite, Celse, etc. Il me dit que je finirai à la Trappe, moine. « Il ne faut jurer de rien, Sire ! » Nous assurons à Sa Majesté qu'Elle finira dans la dévotion : Elle nous répond que quand le corps est affaibli, on n'a plus sa tête, on ne devient pas dévot sans cela. Je donne l'exemple contraire de saint Augustin, homme dont l'esprit était des plus élevés. L'Empereur fait alors l'éloge de l'évêque de Nantes. Le Pape est croyant ; il paraît qu'à Paris, à ses audiences, il y avait des femmes comme M^me^ Tallien, Mesdames... et qu'il pouvait leur dire : « *Je vous pardonne pour cette fois, mais n'y revenez plus.* » Il le leur dit et ces femmes étaient à ses pieds.

Lors du mariage, M^me^ de Bassano écrivait à son mari qu'elle n'avait pas dormi tant elle trouvait Marie-Louise laide. Elle était convaincue que l'Empereur, accoutumé à voir de jolies femmes à Paris, ne pourrait s'habituer à sa figure. Et Sa Majesté força Maret à lui montrer cette lettre !

Plus tard, elle manda qu'elle revenait de sa première impression et que l'archiduchesse était bien faite et bonne. « *Lorsque je fus à sa rencontre, je fis arrêter la voiture, car je ne voulais pas qu'elle sût qui j'étais. Mais la reine de Naples, qui était à ses côtés, s'écria :* VOILA L'EMPEREUR ! *Je me jetai dans la berline et embrassai Marie. La pauvre enfant avait appris un long discours, qu'elle devait me réciter, étant à genoux.*

Elle ne faisait que le repasser. J'avais demandé à Metternich et à l'évêque de Nantes si je pouvais passer la nuit sous le même toit qu'elle, ils levèrent toutes mes craintes, m'assurant que c'était l'Impératrice et non une archiduchesse. Je n'étais séparé de sa chambre que par la bibliothèque. Je lui demandai ce qu'on lui avait dit en quittant Vienne : elle me répondit avec ingénuité que son père et M^me^ Larniska lui avaient recommandé : AUSSITÔT QUE VOUS SEREZ SEULE AVEC L'EMPEREUR NAPOLÉON, VOUS FEREZ ABSOLUMENT TOUT CE QU'IL VOUS DIRA, VOUS LUI OBÉIREZ EN TOUT CE QU'IL POURRA EXIGER. *C'était une charmante enfant. M. de Ségur aurait voulu, pour le cérémonial, que je m'en fusse, mais j'étais marié, tout était en règle, je l'envoyai promener. J'ai eu le plus grand tort de mettre M^me^ de Montebello auprès d'elle, c'était pour l'armée que je le faisais et je n'en avais pas besoin. Marie-Louise aimait mieux la nouvelle noblesse que l'ancienne. Les Archiducs se considèrent tant que tout était sur le même niveau à leurs yeux. M^me^ de Beauvau eût bien mieux valu; M^me^ de Montebello s'est déshonorée en ne restant pas avec Marie-Louise. Je voulais lui donner Narbonne comme chevalier d'honneur, il en mourait d'envie et aurait été excellent dans cette place; il m'aurait tout redit, mais Marie ne voulut pas y consentir. Elle n'aimait pas M^me^ de Montebello. Elle ne mentait jamais, était très réservée, faisait bonne mine, même à ceux qu'elle détestait. A Vienne, on l'avait dressée à faire un gracieux visage*

aux ministres qu'elle ne pouvait sentir. Quand elle voulait de l'argent, elle m'en demandait et était dans le ravissement que je lui donnasse 10000 *francs. Cela me charmait, car elle était très discrète. On aurait pu tout lui confier, c'était une vraie boîte à secrets; elle n'aimait que tout juste son père. J'ai mal fait de laisser Isabey lui apprendre le dessin; quand j'entrais dans l'atelier où il se trouvait, il se montrait gêné : c'était un fanatique. Prudhon eût mieux valu. Ces gens-là espionnent tout.*

Je crois, cependant, quoique je l'aimasse bien, que j'avais plus aimé Joséphine. C'est naturel, je m'étais élevé avec elle, et puis c'était une vraie femme, celle que j'avais choisie. Elle était pleine de grâce pour se mettre au lit, pour s'habiller. J'aurais voulu qu'un Albane la vît alors pour la dessiner. Autant Marie était sincère, autant Joséphine était menteuse; elle disait d'abord non pour avoir le temps de réfléchir, elle faisait des dettes, que j'étais obligé de payer. Quand elle voulait se contraindre, chaque mois elle se débondait, disant tout ce qu'elle avait sur le cœur, en vraie Parisienne. Je ne l'aurais jamais quittée si elle avait pu avoir un enfant, mais, ma foi!... »

M^me^ de Montholon dit : « C'eût été bien heureux pour elle. » J'ajoute : « Et pour la France! » L'Empereur me regarde avec plaisir. « *Oui, certainement, sans mon mariage avec Marie, je n'aurais jamais fait la guerre à la Russie, mais je me suis assuré du concours de l'Au-*

triche, en quoi j'ai eu tort, car l'Autriche est la vraie ennemie de la France. »

Sa Majesté est triste, on change de conversation, on parle des cardinaux. « *Fesch est un entêté, peu instruit, papiste, mais un cœur excellent; il se mettrait au feu pour moi, aussi est-ce à lui que j'ai confié mes papiers.*

Un jour Marie consulta l'évêque de Nantes pour savoir si elle pouvait manger gras. EST-CE A LA TABLE DE SA MAJESTÉ? — OUI. — EN CE CAS, VOUS POUVEZ, VOUS DEVEZ FAIRE CE QUE FAIT L'EMPEREUR ET NE PAS CAUSER DE SCANDALE. QUAND BIEN MÊME SA MAJESTÉ AURAIT TORT DE MANGER GRAS, VOUS DEVRIEZ L'IMITER, CE SERAIT MOINS MAL QUE, PAR UN REFUS DE VOTRE PART, EXCITER UN SCANDALE, DES TROUBLES, DES DIVISIONS. *Marie me l'a répété. Eh bien, Fesch aurait dit :* JETEZ LUI VOTRE ASSIETTE A LA TÊTE, PLUTÔT QUE DE MANGER GRAS! *On pouvait causer avec l'évêque de Nantes, je lui demandais une fois où était l'âme des chiens. Il répliqua qu'il y avait une place pour eux, car enfin, il y a des chiens, des chevaux d'une intelligence surprenante.* »

Sa Majesté gagne ainsi 10 heures et demie.

« *J'ai dit que l'Impératrice m'avait sauvé la vie à Amsterdam, lors de mon voyage en Hollande. J'étais resté sans secours, elle m'envoya son médecin, ses pages.... Elle aimait toujours à être sans feu, ce qui m'empêchait souvent d'aller la trouver la nuit, puis elle*

gardait toujours de la lumière dans sa chambre, cinq ou six bougies; elle avait peur des revenants. »

L'Empereur parle ensuite des viols. Je cite l'Espagne, Châtellerault, Versailles.... Il est impossible, suivant lui, que, sous son gouvernement, cela se soit souffert! Mme de Montholon rappelle les tristes souvenirs de Pithiviers. Où EST LE TEMPS OÙ JE DISAIS : NOS FRANÇAISES NE SE DONNENT QU'A QUI ELLES VEULENT! *N'est-ce pas, Gourgaud, vous me l'avez entendu dire? Je ne me doutais pas que, plus tard, elles seraient violées!* »

Dimanche, 31. — Un bâtiment arrive du Cap avec une malle qui m'apporte une lettre de ma mère, du 9 mars. Bertrand, lui aussi, en a reçu une.

Je rencontre, en me promenant, le commissaire russe, qui me dit qu'il n'y a rien de nouveau en Europe. Il a bien des gazettes, mais ne peut me les prêter sans la permission du gouverneur; il trouve Mme Bertrand charmante et me reparle de l'affaire du mouchoir, il dit beaucoup de bien de sir Hudson Lowe et m'engage à venir demain au théâtre.

O'Méara, qui, quoique ayant pris médecine, était allé en ville, entre chez l'Empereur et, à 5 heures et demie, passe chez moi. Comme il ne me fait jamais de visite, il faut qu'il y ait du nouveau. Je le laisse venir. Il me raconte donc que M. Balmain sera remplacé dans trois mois par un M. Kil. Il avait vu dans

les gazettes que la reine de Naples s'était remariée avec le général Napoléon Macdonald. Je lui témoigne mon étonnement, cette nouvelle fera beaucoup de peine à l'Empereur. « Mais pourquoi donc? Si ce général est un brave homme! » Sot! O'Méara continue : « Il y a demain spectacle, on donnera une belle pièce : la *Revenge*. M^me^ de Stürmer y assistera. — Faites-lui bien mes compliments — Vous devriez bien y venir. — Ah! dans la disposition d'esprit où je suis, cela diminuerait peu mes chagrins, et puis, je suis déjà assez malheureux, sans aller me le rendre davantage en faisant quelque chose qui pourrait déplaire à Sa Majesté. — Cela ne lui déplairait pas, j'en suis sûr. — Si cela lui convenait, l'Empereur me le dirait. » Il insiste inutilement.

A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande. Elle est au salon avec Bertrand et Montholon, se promène à grands pas. « *Vous avez reçu une lettre!* » Las Cases a écrit à M^me^ Bertrand. Il annonce son prochain départ sur un navire de 250 tonneaux; il est malade par suite des tracasseries du gouverneur. L'Empereur demande la lettre au grand maréchal et la lit tout haut. M^me^ de Montholon entre, il la bourre et continue : « *Las Cases parle de ses contrariétés au Cap. Tous ces gouverneurs ne sont que de la canaille. Ah! je crois bien qu'il se fait plus malade qu'il n'est. S'il n'est pas reçu en Angleterre, il ira à Rome, à Florence où on l'accueillera bien.* » Las Cases, dans sa lettre, demande la *Campagne d'Italie*

et son reçu d'argent. Il assure avoir donné de mes nouvelles en France.

Sa Majesté a toujours l'air de mauvaise humeur et se promène, agitée; Elle siffle et chante. « *Vous savez, on dit que la reine de Naples va se remarier... Ce serait une bien grande infamie, elle a trente-quatre ans, il y a vingt ans qu'elle est mariée. Elle a des enfants de seize ou dix-sept ans. Elle ne doit plus beaucoup se soucier de l'amour ! Et puis, pourquoi se marier ? Et publiquement... à Vienne ! Non, je ne puis le croire. Elle aura été en Autriche, pour affaires, on l'aura vue dans une église et, là-dessus, on aura bâti une histoire. Nous en avons déjà vu quelque chose dans les journaux anglais, mais ils n'en ont parlé que légèrement, tandis que le journal du Cap le dit positivement. J'espère que ce sera le gouverneur du Cap, qui, par méchanceté, aura fait insérer cet article. Nous avons beaucoup de partisans au Cap; ils me regrettent, moi et leur roi Louis, et ne peuvent souffrir les Anglais. Ma foi, si cette nouvelle-là est vraie, ce sera la chose qui m'aura le plus étonné dans ma vie. Seulement quinze mois après l'assassinat de son mari, on verrait se remarier de la sorte une reine, et celle-ci, surtout, qui est si fière et si ambitieuse. Ah ! l'espèce humaine est bien singulière !* »

Puis, l'Empereur me demande qui j'ai rencontré. « Le Russe, mais comme il était avec le docteur, et que je l'ai dit à Bertrand, je croyais que Votre Majesté le savait. — *O'Méara ne m'en a pas parlé !* » s'écrie

l'Empereur tout en colère. Je raconte ce qu'il m'a dit. « *Tout cela, ce sont des bêtises.* »

Nous passons dîner, et, suivant l'usage, il y a des pâtisseries, mais elles sentent la poussière. Sa Majesté se met en grande colère contre le cuisinier. « *Qu'on me chasse ce coquin ! J'aime mieux un Chinois. Cipriani, il faut le bâtonner. Les valets font les maîtres ; ils menacent de s'en aller. Que cet animal parte...* »

Il y a longtemps que je n'ai vu l'Empereur aussi en colère, et pour si peu ! Sa Majesté est pleine de bonté pour moi et me parle de la Russie. « *J'ai commis une grande faute en laissant le commandement à Murat, l'homme le plus impropre à réussir dans de telles circonstances, ainsi que Berthier. J'aurais dû laisser l'armée à Eugène, tête carrée, mais qui, au moins, aurait exécuté mes ordres. J'avais recommandé de ne marcher qu'à de petites journées, et ils en ont fait de dix lieues ! Si, en arrivant à Wilna, Murat avait bivouaqué en avant, ainsi que tous les chefs de corps, et avait mis en ligne une trentaine de bons officiers, on aurait rallié une centaine de mille hommes. On aurait pu se maintenir tout l'hiver à Wilna ! Vous y étiez, vous, Gourgaud ? Murat était l'homme le plus lâche dans la défaite, il n'était bon qu'au feu. Il s'est jeté dans Wilna et tout a fondu ! Il ne fallait pas y entrer, mais bivouaquer en avant. Il y avait là des magasins immenses. J'ai commis une grande faute en n'entourant pas Wilna de palissades, avec une quinzaine de redoutes, comme à*

Dresde. — Votre Majesté n'y avait-elle pas ordonné un camp ? — *C'est égal, c'est ma faute, c'est au chef à se faire obéir. Ney, après la Bérézina, voulait tourner tout de suite à droite sur Wilna, je le fis tourner à gauche. Vous y étiez, Gourgaud ! J'avais au moins 7 à 8 000 hommes de la garde, c'est tout ce qu'il fallait pour battre l'armée russe; elle suivait lentement et a laissé sur la route autant de cadavres que la nôtre.* »

La conversation tombe ensuite sur les cinq désertions dont on a accusé l'Empereur. Sa Majesté déclare qu'Elle n'a jamais abandonné ses troupes. « *En Égypte, l'armée était pourvue de tout. En Russie ? C'était absurde de rester, la Prusse se serait déclarée deux mois plus tôt, l'Autriche aussi. Après Waterloo, à Paris, j'étais comme à l'armée. A ce moment-là, pouvait-on ameuter le peuple, faire dresser la guillotine ? Et puis, il faut dire le mot, je n'en ai pas eu le courage. En* 1793, *on a choisi la terreur, parce que c'était le seul moyen d'en sortir : le tribunal révolutionnaire a été établi par humanité. Le peuple mettait tout le monde à la lanterne; au moins au tribunal, on reconnaissait les gens. D'ailleurs, je n'aurais pas réussi : j'avais trop d'ennemis; je me serais mis dans un horrible péril. Beaucoup de sang et peu de succès; au lieu que quand j'ai vu que les Chambres se mettaient contre moi, je leur ai dit :* VOUS CROYEZ, MESSIEURS, QUE JE SUIS UN OBSTACLE A LA PAIX, EH BIEN ! TIREZ VOUS-EN. *D'ailleurs, nous étions alors à Paris et, à présent, nous*

sommes à Sainte-Hélène, mais à l'exception de la sottise que j'ai eue de me laisser amener ici, si c'était à recommencer, j'agirais encore ainsi. Je ne parle pas de Sainte-Hélène, c'est le comble de la folie, mais si j'avais été en Amérique.... »

L'Empereur se lève à ces mots : « *Bonsoir, Messieurs, cette conversation, je le crains, va nous procurer de mauvais rêves.* » Le grand maréchal dînait avec nous. Il est 10 heures et demie.

Lundi, 1er septembre. — L'Empereur nous racontait hier que Sieyès lui avait souvent démontré que la meilleure figure de rhétorique était la répétition. En répétant toujours, on finit par persuader. « *Les libellistes m'ont, en cela, fait bien du tort, mais mon retour de l'île d'Elbe a pu prouver que je n'étais pas peureux.* »

Le matin, Cipriani va en ville et, contre sa coutume, en revient à une heure et demie. A 3 heures, je rentre pour la visite de corps du 66e. A 4 heures, le régiment entre chez Bertrand, qui peu après amène chez l'Empereur les trente-sept officiers, le salon en est plein. Sa Majesté pose ses questions ordinaires : « *Combien de service? Aux Indes, avez-vous des domestiques pour les soldats? Quel est le plus ancien soldat? Avez-vous des sous-officiers devenus officiers? Wellington en avait pourtant en Espagne.* »

Au chirurgien : « *Combien avez-vous coupé de bras?* »

Au payeur : « *Combien volez-vous?* »

« *Qui est-ce qui était à Vittoria, à Salamanque?* »

Les officiers paraissent contents, ils s'en vont. Bingham reste. Ensuite, l'Empereur reçoit le petit officier d'artillerie à cheval qui vient du Cap et qui a vu Las Cases, lequel se porte bien et est de bonne humeur.

Montholon me raconte que quand Sa Majesté avait lu l'annonce du mariage de Caroline, Elle avait répété plusieurs fois avec colère : « *Ah! la coquine, la coquine, l'amour l'a toujours conduite!* »

A 7 heures, l'Empereur me demande, il est déshabillé et dans son cabinet; les officiers du 66e ont dû être contents, le moyen de les faire rire est toujours de faire au chirurgien et au payeur des questions comme celles qu'il leur a posées. Je devrais aller voir Bingham, descendre en ville. « *Pourquoi n'avez-vous pas été au spectacle? J'avais chargé le docteur de vous recommander d'y aller* — Ah! Sire, O'Méara m'y a, en effet, fort engagé, mais j'ai cru que c'était de la part d'Hudson Lowe et je ne suis pas habitué à recevoir vos ordres par le docteur. — *Je voulais vous en parler hier, mais l'annonce de ce mariage m'a mis de mauvaise humeur. Allez-y, il faut vous amuser; vous êtes triste comme un bonnet de nuit, cette tragédie que l'on donne aujourd'hui est superbe. Vous entendez bien ce que je vous dis. C'est pour vous, c'est parce que cela me fait de la peine de vous voir triste, ce n'est pas pour intriguer que je vous dis cela.* — Sire, devant Votre

Majesté, M. de Montholon est bien plus triste que moi. — *Eh bien, cet argent, vous n'en voulez donc pas? C'est encore pour me faire affront! M. Cool m'a encore dit, en parlant de vous :* S'IL FAIT TANT LE DIFFICILE, QU'IL ME PAYE CE QU'IL ME DOIT. »

Je réponds à l'Empereur que je suis bien peiné d'avoir des discussions pour de l'argent, mais qu'il me répugne, puisque je suis forcé d'en recevoir, que cela vienne d'un Anglais, ensuite, de n'être pas traité sur le même pied que M. de Montholon, enfin, comme c'est un don, je n'y ai pas droit. « Il me semble que je ne dois pas donner de reçus, l'on pourrait plutôt exiger que je remboursasse, c'est pour cela que je préfère ne pas recevoir. D'ailleurs, Votre Majesté faisant une pension à ma mère, je n'en puis rien accepter. »

L'Empereur tient beaucoup au reçu, c'est le gouverneur qui le veut absolument; il est bien plus humiliant pour lui, Napoléon, que pour moi, de passer par les mains des Anglais. L'argent même de sa toilette y est soumis. Le grand maréchal a bien reçu la nouvelle qu'on lui payerait les rentes qu'il a sur le grand-livre; on lui annonce qu'il y a des fonds à sa disposition chez M. Baring, il tirera de l'argent le mois prochain, mais il continuera toujours à recevoir de l'argent, 4 000 francs, que Sa Majesté lui donne tous les deux mois. Il ne faut pas mettre de sentiment dans les affaires, et toutes les fois qu'on reçoit de l'argent, il

faut en donner un reçu. Sa Majesté continue : « *Quelle raison avez-vous?...* » Mais Elle ne me laisse pas répondre, se fâche et reprend : « *Vous voyez, on ne peut causer avec vous! Vous avez moins d'intelligence que Tristan! Je veux bien descendre à causer de ces choses-là avec vous, moi, et vous trouvez que c'est inutile.* » Je réponds, qu'en effet, Sa Majesté descend souvent jusqu'à moi et ensuite me foudroie.

L'Empereur assure que, si je continue, je deviendrai fou. « *C'est pour cela que Baxter et O'Méara voudraient que vous vous distrayiez en allant au spectacle.* — Puisque cela fâche tant Votre Majesté, je ferai des reçus, mais de manière à ce qu'ils s'accumulent! » L'Empereur se radoucit et recommence à me dire de descendre à James Town. « *Vous apprendrez des nouvelles, allez chez M. Dobjins.* — Mais, Sire, ces Messieurs ne viennent pas me voir, je ne dois pas courir après eux. »

L'Empereur indisposé prend une bavaroise et se couche à 8 heures et demie. Je reste encore quelque temps. Il me dit, de son lit : « *Voyez comme je vous traite bien, vous parlez avec moi depuis deux heures : vous soupez avec moi.* »

L'Empereur voudrait que j'écrive la campagne de Russie. De la sorte, je deviendrais un historien : je devrais me tenir dans sa bibliothèque. A 9 heures moins un quart, je m'en vais travailler.

Mardi, 2 septembre. — Je reçois du gouverneur une

lettre très honnête dans laquelle il s'excuse de ce que ma mère n'a pas reçu toutes les lettres que je lui ai écrites. Le sergent Davis m'annonce qu'il y a contre-ordre pour mon logement. Je vais au camp avec Emmat avec qui je cause métier; il croit que le roi de Rome sera cause de la guerre. Montholon voit la lettre du gouverneur, auquel il me conseille de répondre. Il a vu chez M^lle^ Beaumont des robes d'enfant données par Lady Lowe à M^me^ Bertrand. L'Empereur ne m'a pas fait demander.

Mercredi, 3 *septembre*. — J'écris au gouverneur pour remercier et l'aviser qu'on ne fait aucune réparation à mon logement, qui n'est qu'un cloaque. Je montre ma lettre à Montholon, qui déclare que ni lui, ni moi ne savons nous y prendre pour obtenir ce qui nous est nécessaire.

A 2 heures, survient M. Wygniard, qui a reçu l'ordre d'Hudson Lowe de faire le nécessaire pour assainir mon logement. Il s'étonne que le sergent n'ait pas commencé les travaux, le fait venir et lui demande pourquoi. « Par ordre du capitaine Blakeney — Appelez le capitaine. — Il n'y est pas. » Ce contre-ordre a surpris M. Wygniard. Je lui dis que si M. Blakeney m'avait dit que cela le contrariait tant, j'aurais encore souffert cette injustice sans me plaindre, j'avais cru que Sir Hudson Lowe avait changé d'avis et je suis très fâché de ce débat

Au camp, où je vais rendre visite au colonel Nicoll, je rencontre le chirurgien du régiment. « Vous avez sauvé Napoléon à Brienne? Le cosaque? Avez-vous lu Warden? — Non. » Je brise cette conversation, qui pourrait être rapportée de travers à l'Empereur. Je rentre ensuite chez moi, où je dîne seul, fort triste.

Jeudi, 4 septembre. — Le temps est toujours détestable. Bertrand m'envoie six oranges et je porte à sa femme un cadeau de toile d'herbe[1]. On accorde le piano.

Je ne sais que faire : la dernière fois que j'ai vu l'Empereur, il m'a très bien traité, me recommandant de me distraire et d'aller au spectacle, car il craignait que je ne tombasse malade. Voilà trois jours qu'on ne peut sortir, à cause du mauvais temps, et Sa Majesté, sous le même toit que moi, ne m'a pas demandé. Est-ce par suite de sa tristesse à cause de l'annonce du mariage de sa sœur Caroline? Le grand maréchal s'informera.

A 7 heures, en effet, l'Empereur me fait demander et paraît consterné. Il me demande *Waterloo* : je l'ai coupé dans le temps où je croyais être arrêté. Je suis grondé et on m'envoie chercher les fragments de mon travail.

L'Empereur me témoigne son regret de m'avoir fait venir, c'est le grand maréchal qui en est cause. Moi,

1. Tissu chinois.

au moment de me retirer, je veux lui dire adieu et lui baiser la main, puisque demain j'irai chez le gouverneur, et cela avec Bertrand pour qu'il assiste à notre entretien.... Sa Majesté, émue, me dit : « *Je vous reverrai. Causez avec Bertrand demain, mais je dois vous avertir que vous finirez mal, si vous ne changez pas de caractère. Vous êtes bon fils, bon parent, mais vous avez des sentiments terribles!* » On apporte le dîner, je me retire : « *Allons, dormez bien.* »

Vendredi, 5. — Je montre au grand maréchal ma correspondance avec ma mère, pour lui faire voir que je ne parle de personne; il lit la lettre où il est question de Warden. Je désire venir le prendre après déjeuner, pour aller ensemble chez Hudson Lowe, mais il désire voir l'Empereur avant de faire cette démarche; je me repentirais, et Sa Majesté aussi, de trop de précipitation, d'autant que lui, Bertrand, est très fâché de cette nouvelle querelle. « Monsieur le maréchal, je me trouve dans la position d'un condamné à mort, à qui il faut subir son destin. » Je lui signe un reçu de 1000 francs « Par ordre de l'Empereur. »

Sa Majesté fait demander Montholon; l'amiral est chez l'Empereur et lui présente un livre intitulé : *Manuscrit trouvé à Sainte-Hélène.*

On ne me prévient pas et on me laisse dans les larmes et le désespoir. A 6 heures, Bertrand arrive, me conseille de bien réfléchir sur mes idées de dé-

part, j'aurais tort de les mettre à exécution. Demain, si je persiste, il sera à mes ordres pour aller chez le gouverneur, mais je commettrais une grande sottise.

Samedi, 6. — J'ai passé une mauvaise nuit et vais, à 10 heures, chez le grand maréchal; je suis décidé à aller chez le gouverneur, mais il me le refuse. Montholon entre peu après chez moi. Il m'assure que je suis très utile à l'Empereur, que je sais beaucoup de choses que d'autres ignorent. A 6 heures, j'ai une nouvelle conférence avec Bertrand; il cherche à me consoler : l'Empereur m'aime et trouve lui-même que j'ai des connaissances positives, du talent pour faire les recherches; je n'ai rien à craindre pour mon avenir, je n'ai qu'à user de douceur et l'Empereur me rendra justice. Enfin, il me calme et m'emmène dîner chez lui. M^me^ Bertrand est allée se promener à la ferme; elle me parle de M. de Stürmer comme si elle l'avait rencontré récemment. L'Empereur est venu le matin, chez elle, accompagné de Montholon, et y est resté une heure : il a lu le *manuscrit*[1] et paraît en connaître l'auteur, qu'il ne veut pas nommer; il fera des notes à ce livre[2]. Bertrand croit qu'il a été écrit ou par Benjamin Constant, ou par M^me^ de Staël.

Nous dînons; le grand maréchal me fait beaucoup

1. Il s'agit du *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, dont le véritable auteur était Lullin de Châteauvieux.

2. En effet, Napoléon annota cet ouvrage, et ces notes se trouvent dans le XXXII^e^ volume de la *Correspondance de l'Empereur Napoléon*.

d'amitiés, et nous causons batailles. Je lui raconte l'aventure de Lobau et la lettre dictée en commun à Caulaincourt et à moi, et parle du faux mouvement que Ney fit en conséquence. J'ajoute ce que l'Empereur m'a dit à Dresde : « *Si nous perdons la bataille, ce ne sera pas quelques pièces d'or, mais des milliards que cela coûtera à la France.* » Nous nous entretenons de Leipzig, où nous n'avons pas couché au faubourg et de la visite que nous y fîmes au roi de Saxe; de Freyburg, où j'ai brûlé le pont.... Enfin, je suis moins triste; on a commencé ma fenêtre qu'on finira lundi.

Dimanche, 7. — Montholon vient à 1 heure; il m'assure que la première fois que Sa Majesté me verra, Elle me traitera favorablement. Il m'engage à m'adresser franchement à Elle toutes les fois que j'aurai quelque chose à lui dire, à lui demander, sans employer d'intermédiaire entre Elle et moi. Montholon est très fâché contre la comtesse Bertrand à cause d'une servante que cette dame prétend que les Montholon lui enlèvent. Il peste contre les Anglais et m'engage à rester; cela ne peut pas durer; il faut de la patience, la position est trop forcée.

L'Empereur a demandé le docteur ce matin, et, à 7 heures et demie, n'a encore reçu personne, étant au bain. Plus tard, il demande le grand maréchal et le garde à dîner dans sa chambre. Les autres dînent chacun chez soi.

Lundi, 8. — On me prête le *manuscrit*. A 7 heures, l'Empereur me fait demander, dans son cabinet : « *Eh bien, monsieur Gourgaud, apportez-moi* Waterlo... (je le lui remets). *C'est bien, mais les feuilles n'en sont pas numérotées! c'est bon, je les arrangerai.* » Nous passons au salon, Sa Majesté me parle du *manuscrit*. C'est lord Bathurst qui l'a envoyé ici à Hudson Lowe, pour être remis à l'Empereur.

Je lui réponds que c'est un ouvrage fort étonnant, où il y a des idées profondes, des affaires bien expliquées, mais des fautes grossières. L'Empereur réplique que l'auteur est quelqu'un retiré des affaires, qui a brouillé les dates dans sa tête. J'ajoute qu'il y a même des fautes de français : « *Des fautes de français! Pour m'imiter, alors! cela m'étonne bien. Je parierais deux cent quatre-vingt-dix-neuf contre un que je connais celui qui l'a fait, et certes, celui-là sait bien le français. Demandez l'ouvrage, dites qu'on prévienne les Montholon, je chercherai les fautes.* »

Les Montholon arrivent; madame croit que cela peut être de Benjamin Constant, de M^me^ de Staël, de Sieyès. L'Empereur affirme connaître l'auteur. Nous passons dîner. Sa Majesté reparle de ce livre, en lit, critique, fait ressortir les fautes.

Je dis que ce doit être d'un ami, ou d'un ennemi du duc de Raguse. « *Pourquoi d'un ennemi?* — Parce qu'il en parle en bien pour n'être pas reconnu. » Sa Majesté, piquée, déclare que c'est un ouvrage qui

marquera et fera époque. « *J'ai écrit dessus une quarantaine de notes que l'on pourra placer sans changer le fonds du livre. L'auteur a eu pour but de montrer que j'étais l'homme de la Révolution, et qui, seul, pouvait la maîtriser. Les Bourbons ne peuvent régner. Il explique bien le système continental, les affaires d'Espagne. Pourvu que l'on ne croie pas que c'est moi qui l'ai écrit! Il dit une sottise quand il avance que je n'ai pas assez fait pour les Polonais. J'ai trop fait, au contraire. J'avais bien mené cette affaire-là, je voulais rétablir la Pologne. Depuis Austerlitz, j'avais trouvé moyen de désintéresser deux puissances, la Prusse et l'Autriche; j'ai échoué avec la troisième, la Russie. L'écrivain ne connaît pas les affaires de Pologne, il ignore ce qui s'est passé à Dresde. Il dit une bêtise quand il raconte que l'Autriche ne voulait pas consentir à céder sa partie polonaise. Il trouve, d'ailleurs, que j'ai voulu défendre les Thermopyles, avec la charge en douze temps; j'ai fait tout ce qui était possible, et en tout, je n'ai eu que deux mois. Je n'aurais rien gagné à mettre le désordre dans tout, au lieu d'ordre; dans la Révolution, cela a réussi, mais encore est-ce que les Prussiens n'ont pas voulu marcher. Ces canailles de libéraux m'ont fait perdre bien du temps en me parlant de constitution. Ils m'ont fait perdre bien du temps, mais je ne suis qu'un homme et les moments les plus précieux se perdaient en discussions oiseuses. J'aurais dû les envoyer promener. C'est par le peuple que j'étais fort, j'aurais dû aller à Rouen, Lille, Strasbourg, Metz,*

cela eût bien mieux fait. Ce n'est qu'à la fin, dans mon discours, que je les ai envoyés coucher. Je leur ai dit : EH BIEN! PUISQUE VOUS ME CRÉEZ DES OBSTACLES AU LIEU DE ME CHERCHER DES RESSOURCES, JE PARS POUR L'ARMÉE. SI JE BATS L'ENNEMI, JE SAURAI BIEN METTRE LES FAISEURS AU PAS. QUANT AUX CHAMBRES, JE LES ENVERRAI PROMENER. SI JE SUIS VAINCU, JE SUIS PERDU, PUISQUE LES CHAMBRES SONT AUSSI MAL DISPOSÉES. VOUS VOUS ARRANGEREZ ALORS. *J'ai trop compté sur le gain de la bataille, à Waterloo. C'était la cheville ouvrière de mes opérations. J'ai trop compté dessus. Tout en dépendait.* » On parle encore de l'ouvrage, dont je crois bien, à présent, connaître l'auteur. On se couche à 10 heures.

Mardi, 9. — A 10 heures, l'Empereur me demande ; il s'habille et le temps est beau. « *Savez-vous si M^me^ Bertrand ira aux courses?* — Je ne l'ai pas vue. » Sa Majesté me parle de Waterloo et me prie de lui remettre mes notes et mes recherches, ainsi que les livres français et anglais qui en parlent : Elle veut y travailler Elle-même et changer ma rédaction. Tout ce que nous écrivons, les recherches que nous faisons, ne nous donnent aucun droit sur ces sortes de productions littéraires : ce qu'écrivaient Rœderer ou Regnault était la même chose. Tandis que l'Empereur, par une seule idée, approfondit tout ce que nous faisons. Nos recherches ne demandent pas du génie,

Las Cases a beaucoup travaillé l'Italie, mais Sa Majesté y ayant mis quelques réflexions, Las Cases n'a plus considéré cela comme son propre ouvrage, mais bien comme celui de l'Empereur. « *Vous vous trompez fort si vous croyez que votre travail vous appartient, détrompez-vous.* » Je réponds que *Waterloo* devant être imprimé sous mon nom et Sa Majesté n'ayant jamais voulu y travailler, parce que ce sujet la mettait de mauvaise humeur, et m'ayant même dit de faire cet ouvrage comme je l'entendrais, j'y avais mis beaucoup de soins, l'avais étudié à fond et je croyais avoir quelque droit à sa propriété. « *Non*, réplique l'Empereur, *car une virgule ou un point mis par moi change tout. C'est pourquoi je n'ai pas voulu dicter la campagne de Russie, j'aurais pu dire bien des choses que l'on ne sait pas* ». Je remets donc toutes mes notes à l'Empereur.

Rentré chez moi, O'Méara me dit avec chagrin que M^me^ Bertrand n'ira pas aux courses; je le renverse par ces mots : « Ni moi non plus! » M^me^ Bertrand, au reste, est furieuse contre son mari qui, pour plaire à l'Empereur, ne veut pas accompagner sa femme aux courses, où elle avait tant promis d'aller.

Le grand maréchal sort avec moi, nous causons du *manuscrit* dont il ne devine pas l'auteur. Selon moi, bien des gens croiront que c'est l'Empereur et cependant jamais Sa Majesté n'aurait écrit que l'affaire du duc d'Enghien fut un crime. « Ah! et pour n'être pas reconnu? »

A Dresde, on aurait indemnisé l'Autriche pour les Gallicies et la Silésie, mais on ne pouvait pas proclamer dès lors de roi de Pologne : on ne le pouvait faire qu'à la fin de la campagne, par le traité ! « Dans quel but, reprend le grand-maréchal, l'Empereur aurait-il écrit cet ouvrage? — Mais pour faire voir qu'il est l'homme de la Révolution et d'ailleurs, continuai-je, j'approuve fort le ton franc qui règne dans cet ouvrage. J'aime mieux cela que des mensonges auxquels personne ne croit. »

A 2 heures, Sa Majesté va chez Bertrand et voit les courses d'en haut, par la fenêtre. A 3 heures, Elle s'assied sur l'escalier du billard, me fait appeler, ainsi que les Montholon; peu après, nous voyons venir les commissaires, de Stürmer, sa femme, Balmain. L'Empereur s'écrie : « *Ah! ils sont bien malhonnêtes, ils viennent jusqu'à la dernière barrière.* » Puis, nous prie, Montholon et moi, d'y aller pour causer, avoir des nouvelles; Bertrand me charge de prévenir sa femme qu'ils sont tous là : je la trouve allant à leur rencontre, je lui donne le bras et nous rejoignons Montholon. Les commissaires se sont arrêtés, mais leur accueil est assez froid, de part et d'autre. Je présente Montholon et les questions d'usage s'échangent : « Avez-vous des nouvelles de France, de quand? » Le grand maréchal nous rejoint; au corps de garde, je donne le bras à M^me^ de Stürmer; M. de Stürmer à M^me^ Bertrand; le grand maréchal cause avec Balmain

et nous nous dirigeons vers Hut'sgate, à la grande humeur des commissaires qui croyaient que l'Empereur allait les faire appeler.

Sa Majesté nous envoie encore Mme de Montholon qui vient nous joindre à Hut'sgate; questions pareilles. M. de Montchenu nous rattrape. A Hut'sgate, nous prenons congé.

Quand nous rentrons, l'Empereur demande Montholon, puis, moi à 7 heures. Conversation sur Mme de Stürmer; je la trouve laide, mais Sa Majesté déclare, que dans sa lunette, elle lui a bien plu. Nous avons bien fait de ne pas aller au camp. « *Ainsi, ils n'auront vu de Longwood que les enfants et les domestiques.* » L'Empereur ajoute qu'Hudson Lowe a passé par la ferme, ensuite est venu, comme un fou, voir si les commissaires étaient entrés chez nous. Sa Majesté se retire à 9 heures.

Mercredi, 10 *septembre.* — Je monte à cheval à 3 heures; à 6, je rencontre Mme Bertrand, arrêtée, en revenant de la ferme, par un factionnaire qui ne veut pas la laisser rentrer, parce qu'il y a six minutes que le canon de la retraite est tiré. Je fais chercher le capitaine; celui-ci, sans dire un mot, nous laisse passer, et s'en va d'un air glacial O'Méara entre chez Mme Bertrand, qui lui raconte l'événement; le docteur nous confirme que le gouverneur, hier, était comme un fou et qu'il a grondé le fermier

A 7 heures, l'Empereur me fait venir au salon, me traite avec bienveillance, me fait asseoir et me raconte qu'il n'a pas encore vu Cipriani, qui est allé en ville le matin; le gouverneur a longuement parlé ce matin au capitaine qui nous avait fait rentrer, Mme Bertrand et moi, et a fait des observations à O'Méara de ce que l'on prêtait des chevaux de Longwood aux officiers du camp. Sa Majesté en veut beaucoup à O'Méara, parce que celui-ci a avoué qu'il envoyait directement des rapports à l'Amirauté, à Londres. Lord Bathurst a grondé Hudson Lowe de ce que lord Liverpool était mieux informé que lui-même de ce qui se passait à Sainte-Hélène.

L'Empereur a ordonné à Noverraz de casser publiquement son lit, parce qu'on manquait de bois pour se chauffer; cela fait beaucoup de bruit dans l'île et la tyrannie du gouverneur est à l'agonie. Selon moi, Hudson Lowe, par ses mauvais procédés, aura rendu un grand service à l'Empereur, car, avec tout autre, on n'aurait pas eu de sujet de plaintes, et, en résumé, eût-on eu toute l'île à sa disposition, on n'en serait pas beaucoup mieux. Sa Majesté trouve mon observation si vraie que si on lui donnait toute l'île, Elle ne sortirait pas davantage de chez Elle. « *Au bout de quelque temps tout le monde m'aurait vu et cela ne ferait pas tant d'effet qu'en restant comme je fais. D'ailleurs, c'est plus digne de n'avoir pas été aux courses hier, on dira partout :* IL FAUT QUE LE GOU-

VERNEUR LES TRAITE BIEN MAL, PUISQU'ILS N'Y SONT PAS ALLÉS. »

Les Montholon viennent dîner. Nous lisons la *Mort de César*. L'Empereur assure que s'il avait écrit un *César*, il l'aurait conçu autrement que Voltaire. « *Je voulais, étant jeune, faire un César.* — Mais, Votre Majesté en a bien fait un. — *Qui?... moi! ah! il fallait réussir! Il est vrai que César lui-même n'a pas réussi, puisqu'il est mort assassiné.* »

L'Empereur se plaint de ne pouvoir gagner minuit ou une heure, mais nous avons tous envie de dormir; il rentre chez lui à 11 heures.

Jeudi, 11. — On travaille toujours à ma nouvelle chambre. A 7 heures et demie, l'Empereur me demande, il vient de finir l'*Ambigu* de 1815. Cet ouvrage nous dit force sottises, mais contient de très bonnes choses.

« *Combien pensez-vous que les Alliés avaient d'hommes à Paris en* 1814? — Cent mille. — *Et Marmont?* — Cinq à six mille.

— *Croyez-vous que vous auriez pu vous défendre en mars* 1815, *quand je suis venu? Combien aviez-vous de volontaires royaux*? — Je crois, Sire, que si le Roi avait suivi les conseils du général Maison, de sortir en calèche dans Paris, sans gardes du corps, de parler aux troupes, au peuple, il aurait emmené de Paris à sa suite une grande population. Puis, sortant de la

ville, l'aspect de tout ce monde, la vue du Roi, auraient agi sur l'esprit des soldats. En faisant courir le bruit de la mort de Votre Majesté, en ne laissant pas approcher ses troupes, en faisant tirer le canon contre elles, on aurait engagé une affaire. Nous avions, nous, une excellente infanterie, une belle cavalerie, une nombreuse artillerie. On ne peut pas dire ce qui serait arrivé! Louis XVIII ignorait que les puissances se déclareraient pour lui; je pense donc qu'il aurait dû défendre Paris. La vue du Roi, des Princes, sans gardes autour d'eux, aurait produit une grande impression sur l'esprit des troupes. Il en coûte tant de trahir, surtout quand on abandonne un homme malheureux pour un heureux! La trahison ne peut pas alors s'appeler dévouement! c'est pure lâcheté! »

L'Empereur avait avec lui de nombreux régiments, une bonne cavalerie et une quarantaine de pièces de canon, quatre ou cinq mille officiers ayant chacun un fusil, tous enragés, qui savaient bien que s'ils étaient battus, ils seraient pendus. « *Plût à Dieu que vous eussiez tenu, que le Roi, les Princes, fussent restés. Les troupes seraient passées de mon côté, le Roi et les Princes auraient été massacres et Louis XVIII ne serait pas, à présent, sur le trône.* — Sire, il est probable que Votre Majesté eût été victorieuse, mais une fois les coups de fusil tirés, les troupes n'auraient pas déserté! Voyez le 10e de ligne. Le Roi aurait eu assez de monde pour se retirer sans crainte d'être massacré!

Il y a bien de la générosité dans le cœur des Français. » Je cite Lefebvre-Desnouettes, d'Erlon, qui ont échoué. « *C'est une bêtise, qui les a portés à cela?* — Je ne sais, Sire. — *C'est ce coquin de Fouché!* »

Je raconte à l'Empereur que, lors de l'arrivée du Roi, il y avait un grand enthousiasme et qu'à Paris tout le monde était pour le retour des Bourbons.

« *Quand je quittai Fontainebleau pour l'île d'Elbe, je n'avais pas grand espoir de revenir. La première espérance m'est venue quand j'ai vu dans les gazettes, qu'au repas de l'Hôtel-de-Ville, il n'y avait que des femmes de nobles et aucune des officiers de l'armée; j'ai pensé que les Bourbons ne pourraient pas se soutenir, et ensuite, cela n'a été qu'en augmentant; il fallait que Louis XVIII se fît le chef de la cinquième dynastie et qu'au lieu de m'outrager par des pamphlets, il parlât raisonnablement et me payât ma pension. J'aurais même, à sa place, eu un agent à l'île d'Elbe et une frégate toujours à Porto-Ferrajo. J'aurais même contenté la Corse : de la sorte j'aurais gagné tout le monde, au lieu qu'en m'injuriant, il m'a fait des partisans. Il pouvait alors dire :* JE REMPLACE NAPOLÉON, PARCE QUE CELUI-CI A VOULU TROP FAIRE. *Et c'est vrai, parce que j'ai trop embrassé de choses.* » L'Empereur ajoute que ce qui l'a poussé à revenir en France, c'est qu'on disait qu'il n'avait pas su mourir, qu'il était lâche et qu'enfin, on l'avait poussé à bout. Dans le fait, pour la réputation de Sa Majesté, il vaut mieux être comme Elle est à Sainte-

Hélène que d'être comme Elle était à l'île d'Elbe. Fontainebleau est une triste page de notre histoire, mais, par l'audace de son retour, l'Empereur a foudroyé les pamphlétaires. « *J'avais bien calculé sur le sentiment du peuple et de l'armée, et puis, j'étais si mal que je ne risquais pas grand chose, je ne risquais que ma vie! Si, au lieu de marcher sur Grenoble, je m'étais amusé à envoyer des obus inutiles pour ravoir mes* 50 *hommes, je me serais perdu. Tout dépendait de ma célérité; je ne devais pas être devancé par les courriers d'Antibes; puis, en marchant vite, je laissais ignorer la faiblesse de mes moyens. On me croyait à la tête d'une armée; je n'aurais pas réussi sur Toulon, parce qu'on aurait vu au juste mes faibles moyens et l'on n'aime pas à s'enfoncer dans de telles aventures. Voilà pourquoi je me suis tant dépêché de gagner Grenoble : il y avait là des troupes, des fusils, des canons, c'était un centre.*

J'ai eu un grand tort, celui de ne pas faire imprimer à l'île d'Elbe mes proclamations; mais je ne voulais pas dire d'avance où j'allais. J'en avais fait écrire une centaine et pourtant les paysans, les soldats à qui je les remettais, s'écriaient en les recevant: AH! CE N'EST PAS IMPRIMÉ! JE N'AJOUTERAI PAS FOI A DES ÉCRITURES FAITES A LA MAIN. »

Sa Majesté me parle du Roi, des Princes. « *Le Roi a une physionomie superbe de bonté!* » L'Empereur sait que Louis XVIII a de l'esprit et regrette de ne pouvoir en juger par lui-même. « *Le comte d'Artois a voulu m'as-*

sassiner,... le duc de Berry est-il brave? — Sire, il a cette réputation; il a été blessé et il prenait bien avec les officiers. Il a le ton militaire et ne semble pas avoir peur de mourir. »

Je raconte alors combien le Prince s'est bien conduit envers moi lorsqu'on m'avait accusé d'avoir bu à la santé de l'Empereur. « Il a des sentiments généreux. — *Et le duc d'Angoulême?* — Je l'ai moins connu, mais il m'a toujours parlé avec douceur et compliments. » On apporte à souper, un bouillon, du rôti. « *Ce n'est pas un bon souper, voulez-vous le partager avec moi?* »

Je me mets à table, l'Empereur continue encore quelque temps sa conversation sur 1815. Je me retire à 10 heures et demie.

Vendredi, 12. — Bertrand m'apporte de l'argent pour payer ma blanchisseuse. Je cause ensuite avec Montholon; je le prie de dire à Sa Majesté que si Elle lui donne *Waterloo* à rédiger, Elle ne doit pas oublier que c'est moi qui ai commencé ce travail. Montholon m'assure que telle était bien son intention, car l'Empereur lui a fait copier, il y a quelques jours, le *Retour de l'île d'Elbe*, avec des corrections de la main de Bertrand, et que cela lui a fait de la peine.

L'Empereur me fait venir au billard : « *Avez-vous lu l'ouvrage de Beauchamp sur* 1814*? Ah! le coquin!* » Je raconte que ces libelles ont fait un grand nombre de partisans à Sa Majesté. « *Oui, j'ai lu la défense de*

Marmont. Elle est bien faible. Aurais-je pu, étant à la Cour-de-France[1], *arriver à Paris, faire battre la générale, sonner le tocsin? On venait de m'aviser que les barrières de Paris avaient été remises aux Alliés et j'ai cru que je me compromettrais en pure perte. J'aurais dû partir le soir de Troyes, aussitôt après être arrivé dans cette ville, au lieu d'en repartir le lendemain matin. Je me serais trouvé à Paris pour l'affaire. Je ne me rappelle pas comment j'ai envoyé Dejean.* — Sire, du pont d'Arsonval, Votre Majesté m'envoya, à la tête de 200 chevaux, à Troyes, pour empêcher que l'ennemi n'en brulât les ponts. Votre Majesté me donna ordre d'écrire, de cette ville, au ministre de la Guerre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, car Votre Majesté arrivait sur les derrières de l'ennemi. Je partis. Je fus bientôt dépassé par Girardin; je pris dans Troyes 800 traînards russes et fis mettre la garde nationale sous les armes. Je commandai un courrier, mais il n'y avait qu'un cheval, lorsque Dejean survint et m'assura que Votre Majesté l'envoyait à Paris, me pria, en conséquence, de lui laisser le cheval de la poste. Je lui répétai ce que Votre Majesté m'avait chargé d'écrire et lui remis le cheval : il partit. A 1 heure du matin, Votre Majesté arriva en voiture avec seulement deux ou trois chasseurs d'escorte et, avant qu'Elle ne se couchât, je lui rendis compte de l'exécution de ses ordres. Le lendemain, à 10 heures, Votre

1. Endroit situé entre Fontainebleau et Paris.

Majesté se mit en marche au galop pour Villeneuve-l'Archevêque, d'où, en carriole, elle gagna Sens, Fontainebleau et la Cour-de-France, où Elle parvint à 11 heures du soir. Votre Majesté aurait eu grand peine, en arrivant à Troyes, de trouver des chevaux frais. Et puis, le général Dejean avait bien des chances d'être pris. Les affaires ne paraissaient pas encore assez désespérées pour tout risquer. » J'ajoute que tout le monde regarde Marmont comme le premier traître. Il y a cependant des gens plus coupables que lui : les hauteurs qui défendent Paris et qui devaient être fortifiées ne l'étaient pas. Partout, la malveillance se faisait sentir; il y a eu des batteries de six qu'on a approvisionnées avec des boulets de huit! « Le frère de Votre Majesté, Joseph, lui-même, s'en est allé sans donner d'ordres! Un aide de camp de Marmont n'a pu le rattraper pour en avoir; moi, je crois qu'il voulait ainsi forcer Votre Majesté à faire la paix. — *Non, il savait bien que Paris pris, tout était perdu, mais il a vu un corps de cavalerie qui gagnait sur la gauche et il a eu peur d'être coupé. Il n'est pas militaire et n'a pas de cœur; il resterait bien au feu, mais en se serrant le ventre, tant il est peureux. L'Impératrice y resterait bien, mais en faisant sous elle. J'ai eu grand tort d'en faire un roi, surtout d'Espagne, où il fallait un souverain ferme et militaire; mais, à Madrid, il ne pensait qu'aux femmes. Il a de l'esprit, mais il se croit militaire, et n'a aucune connaissance de l'art de la guerre!*

Il m'a causé bien du mal et m'en fera encore; s'il va chez les insurgés d'Amérique, il n'est pas en état de s'y bien conduire. Lorsque j'étais premier consul, mes frères n'avaient pas de maison; et pourtant on leur faisait la cour à cause de moi! Lafayette, Mathieu de Montmorency étaient toujours chez Joseph. Lorsqu'il fut roi, il me les demanda pour chambellans, me tourmenta; je le laissai libre, mais ils lui glissèrent dans les mains. Mes frères m'ont fait bien du mal! »

L'Empereur me demande ensuite quelle est la plus grande faute qu'il ait commise en 1814? « N'avoir pas pris Vitry d'assaut, en revenant d'Arcis. C'est un grand malheur que Votre Majesté n'ait pas fait reconnaître de près la place! — *C'est vrai, c'est une grande faute, car cela aurait arrêté court les Alliés, mais on me dit que j'allais y perdre ma garde, et j'eus tort. Ensuite, à Vassy, Macdonald se prétendait suivi de toute l'armée ennemie. Je me retournai pour la jeter dans la Marne : il n'y avait là personne que Wintzingerode.*

— Ah! Sire, Gérard me le disait bien, le matin, en voyant Votre Majesté déployer l'armée! »

L'Empereur assure que je devrais faire des notes sur Vauchamps avec des situations : « *J'ai vu un bulletin où on parle de vous pour votre expédition sur Laon.* »

Tout cela met de mauvaise humeur l'Empereur, qui ne le cache pas. Nous sortons dans le jardin, et, le

grand maréchal étant survenu, je monte à cheval et vais au camp voir Emmat avec qui je cause sciences et guerre.

En revenant, je rencontre le commissaire russe avec l'aide de camp, qui avaient été se promener du côté de Miss Mason. C'est Hudson Lowe qui les a envoyés à Longwood, le jour des courses, et ensuite, il s'est placé sur un piton, du côté de chez Miss Mason, pour nous espionner. Ces messieurs ont trouvé laide Mme de Montholon. Il n'y avait personne au bal d'hier. Rentré à Longwood, je raconte cette conversation à Bertrand. L'Empereur dîne en son particulier; moi, chez moi.

Samedi, 13. — Suivant le conseil de Montholon, je vais aux courses, où je trouve Bingham, l'amiral, mais aucune femme de distinction et pas même le gouverneur. Le colonel du 66e, fort poli, me fait asseoir près de lui, mais sauf Emmat, tous les autres sont froids à mon égard. M. de Montchenu me trouve changé et s'informe si je compte toujours vivre en anachorète. « Il faut vous marier. Vous trouverez bien une femme qui vous apportera de 15000 à 20000 livres sterling de dot. Faites la cour à la fermière, à Mme Bingham... on la dit complaisante. » Il ajoute que c'est par politesse que, l'autre jour, il n'est pas entré à Longwood. Je rends, revenu chez moi, compte au grand maréchal de cette conversation. L'Empereur

dîne chez lui : le matin, il était allé chez Bertrand, d'où il a lorgné les courses.

Après dîner, Sa Majesté me demande ; je la trouve très triste. Les journaux anglais ont dit que Mme de Montholon était jolie. « *Mieux vaut être couché que debout.* — Oui, Sire, mais en nous est un sentiment qui nous porte à faire le mort. »

Dimanche, 14. — Bertrand et sa femme croient à un prochain retour en France. Montholon se retirera dans ses terres ; mais il est, suivant lui, très fâcheux que le bruit de nos dissensions se soit répandu.

Je passe de là chez les Bertrand, où il y a M. Dickson.

Je vais ensuite chez les Montholon ; au bout d'une demi-heure, je vois arriver l'Empereur avec le grand maréchal, pour se désennuyer. On parle du bonheur de se trouver dans une île déserte. Sa Majesté voudrait y fonder une colonie de 2000 personnes avec des fusils et des canons, lui serait roi, et nous Chambre des pairs ; la canaille jouerait le rôle de la Chambre des députés. Si nous étions allés en Amérique, nous y aurions fondé un état....

Après avoir bien causé de ce que nous ferions dans une île déserte, de l'établissement que nous y formerions, des moyens que nous emploierions pour empêcher les insurrections, l'Empereur s'écrie : « *Bah! il vaut encore mieux être ici!* » Nous reconduisons Sa

Majesté, qui parle encore de ce que nous ferions si on nous jetait sur une côte inconnue de la Nouvelle-Hollande, en nous laissant l'équipage du navire : on nous ferait passer pour morts et nous n'aurions plus aucune communication avec les humains. « *Vous me reconnaîtrez tous pour chef, il faudrait bâtir une citadelle, avoir de la poudre et des canons, et chacun une femme, car il est horrible de se voir mourir sans enfants.* »

Nous lisons ensemble le Voyage de d'Entrecasteaux dans la Nouvelle-Hollande. Il paraît que c'est un mauvais pays. L'Empereur se couche à 9 heures et me dit de lui lire le Voyage de Levaillant. Au bout d'une demi-heure, il me renvoie pour dormir : j'avais dîné avec lui.

Lundi, 15. — Je reste toute la journée dans ma chambre et dîne chez moi. Sa Majesté me demande après dîner, est déshabillée, me fait asseoir, lit le Voyage de Levaillant.

Mardi, 16. — Tristesse. Je vois le grand maréchal. Sa femme est en colère d'ennui, de tristesse. Lui, voudrait me faire parler, il y a quelque chose que je ne puis découvrir; il m'assure n'avoir vu l'Empereur qu'un quart d'heure dans la journée. Nous dînons chacun chez nous.

Après dîner, Sa Majesté me fait demander. Elle est déshabillée, et lit Buffon, sur l'Homme. « *On dira tout ce que l'on voudra, mais tout n'est que*

matière plus ou moins organisée. Quand, à la chasse, je faisais ouvrir des cerfs devant moi, je voyais que c'était la même chose que l'intérieur de l'homme. Celui-ci n'est qu'un être plus parfait que les chiens ou les arbres, et vivant mieux. La plante est le premier anneau de la chaîne dont l'homme est le dernier. Je sais bien que c'est contraire à la religion, mais voilà mon opinion, nous ne sommes tous que matière; l'homme a été créé par une certaine température de l'atmosphère. Les hommes sont jeunes et la terre est vieille. La race humaine n'a pas plus de six à sept mille ans d'existence, et dans des milliers d'années d'aujourd'hui, l'homme sera bien différent de ce qu'il est à présent. Les sciences seront alors si avancées que peut-être trouvera-t-on le moyen de vivre toujours. La chimie végétale, la chimie agricole sont encore dans l'enfance. Depuis peu de siècles, nous avons découvert des propriétés extraordinaires des corps que nos connaissances actuelles ne peuvent expliquer. L'aimant, l'électricité, le galvanisme. Que de découvertes on fera dans des milliers d'années! »

Sa Majesté lit les tables de la mortalité et me dicte un problème à résoudre : Combien et à quel intérêt l'Empereur pourrait-il placer, dans la maison Baring, un million sur sa tête, à fonds perdu, et sur celle de Napoléon II? Puis, Sa Majesté se met au lit; Elle déclare préférer les blondes aux brunes. « *M^me^ Grassini ne me plaisait pas à cause de cela; aussi, après l'avoir fait venir une ou deux fois, je n'en ai plus voulu.*

Quand j'ai su que Marie-Louise était blonde, j'ai été bien content. » Je m'en vais à 10 heures.

Mercredi, 17. — Il tombe un pan de ma muraille. M^me^ de Montholon est malade, lui, est excessivement aimable pour moi; d'où provient ce changement? Il est arrivé du Cap, un italien, avec la femme du colleur Penn[1].

Bertrand est triste; il n'a vu l'Empereur hier que cinq minutes.

A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande pour dîner avec Elle. Elle est fort gracieuse; Elle me raconte qu'étant jeune, Elle avait gagné un prix proposé par l'Académie de Lyon sur la question : « *Quels sont les vérités et les principes à inculquer aux hommes pour leur bonheur?*[2] » Elle avait obtenu une médaille d'or de cinquante louis et l'avait vendue. Plus tard, l'Empereur en parla devant Talleyrand, qui ne fit semblant de rien, mais qui, cinq ou six jours après, vint avec ce mémoire, qu'il avait fait demander à Lyon. « *Je lui demandai, en le prenant* : L'AVEZ-VOUS LU? — NON, SIRE, JE LE REÇOIS A L'INSTANT. *Alors, je le jetai au feu et posai les pincettes dessus. Talleyrand devint rouge, mais je ne voulais pas laisser voir un semblable ouvrage qui, écrit dans ma jeunesse, aurait pu rendre l'Empereur ridicule.* »

1. Peintre chargé des nouveaux aménagements de Longwood.
2. Ce n'est pas là le titre exact.

Sa Majesté parle ensuite d'Auxonne et de Dutheil[1] et se couche à 10 heures.

Jeudi, 18. — A 5 heures, l'Empereur va faire visite à M^me^ de Montholon. Le colonel du 12^e^ régiment, arrivant de l'île de France, passe chez Bertrand, demande à être reçu, mais Sa Majesté fait répondre qu'Elle est indisposée.

Après mon dîner, Sa Majesté me fait venir, me traite bien, et me parle de la campagne de Russie. « *A Ostrowo et à Witepsk, je parvins à couper l'armée russe de la route de Pétersbourg. A Smolensk, Junot ne fit que des sottises, ainsi qu'à Valoutina; je vous y avais envoyé. C'est vous qui êtes venu me dire qu'il pouvait couper l'arrière-garde russe, mais qu'il ne pouvait se décider à aller de l'avant. Vous lui avez demandé :* MONSIEUR LE DUC, SI L'EMPEREUR S'INFORME POURQUOI VOUS N'AVEZ PAS MARCHÉ, QUE DOIS-JE LUI RÉPONDRE? *Il avait répliqué d'un ton embarrassé : Vous direz que la nuit est venue et que j'ai pris position. Aussi, je le destituai dans la nuit.* — Le matin, Votre Majesté, en montant à cheval, envoya le général Denorval pour empêcher de m'éveiller, parce que j'étais fatigué. Cela surprit tout le monde, et on crut ma fortune faite. »

L'Empereur, après un instant de silence, reprit ainsi la conversation : « *J'ai connu Junot au siège de*

1. Le général, un des premiers chefs de Napoléon.

Toulon. Il était fourrier dans un bataillon de la Côte-d'Or; j'avais besoin d'écrivains, j'en demandai un à Gavais, commandant à Fontainebleau en 1814, *qui alors était à la tête de ce bataillon. Il m'en envoya deux. Junot arrriva le premier, je le pris, il me plut. Étant, le même jour, dans ma batterie, je lui fis écrire une lettre; un boulet nous couvrit de terre, et il s'écria :* BIEN, VOILA DE LA POUSSIÈRE POUR LA LETTRE! *Il avait une main superbe, et il resta avec moi. L'autre fourrier était, longtemps après, encore sous-officier, que Junot avait eu un bel avancement. Ce que c'est que le sort. Junot n'a jamais été qu'un bravache, un féroce coureur de filles. Il aimait à s'entourer de nobles. Je n'aurais jamais dû lui donner de commandement; dans les derniers temps, il voulait être maréchal. A Valoutina, il était déja fou.* »

Sa Majesté critique le livre qu'on lui attribue.

Vendredi, 19. — Bertrand me fait signer une procuration pour toucher des fonds en Angleterre : 15 000 livres sterling. Après déjeuner, Montholon entre chez moi; il est tout triste.

L'Empereur le fait travailler à un chapitre sur le retour de l'île d'Elbe, et nous ne pouvons douter que l'article sur Sa Majesté qui est dans l'*Édimbourg Rewiew* ne soit de l'Empereur lui-même. Par exemple, Montholon affirme ne pas savoir de qui est le *Manuscrit, etc.*

Je me promène ensuite à cheval et fais un grand tour avec Jackson; je rencontre Bingham qui traverse Longwood, mais ne fait de visite à personne, et Dobjins qui me présente le colonel du 12e régiment.

A 5 heures, j'entre chez Mme de Montholon : elle me montre le lit acheté par Montholon; et bientôt, on demande ce dernier chez l'Empereur, avec des papiers.

Mme de Montholon me parle de Mlle Rœderer[1] et de son père, dont elle fait un grand éloge. Quel homme d'esprit! Montholon revient à 7 heures et demie et je rentre chez moi.

A 8 heures et demie, l'Empereur me fait demander : « *Gorgotto, j'ai lu trois volumes sur les Indes. Quels coquins que ces Anglais! Si j'avais pu, d'Égypte, passer avec un noyau de troupes aux Indes, je les en aurais chassés. L'Orient n'attend qu'un homme. Qui est maître de l'Égypte l'est de l'Inde.*

Les Russes pourraient facilement envoyer 20 000 *soldats et* 20 000 *cosaques faire la conquête des Indes, mais il leur faudrait des hommes connus, pour tenter cette expédition et se faire des auxiliaires des peuples qu'ils trouveraient sur leur route. Les Russes marchent à la domination universelle, maintenant qu'il n'y a plus de France et que tout équilibre est rompu. Les Anglais sont des bêtes; à leur place, dans les derniers traités, j'aurais stipulé que moi seul aurais pu naviguer et commercer*

1. Celle que Gourgaud devait épouser plus tard.

dans les mers des Indes et de la Chine. Il est ridicule de laisser Batavia aux Hollandais, l'île Bourbon aux Français. Je suis sûr que M. Dupuis a déjà des relations avec les princes de l'Inde et c'était par l'île de France que j'obtenais tous mes renseignements. En dix ans de temps, les puissances n'auraient eu par là que des caboteurs. Les Américains ne devraient pas non plus naviguer dans les mers de Chine. Que peuvent-ils faire contre l'Angleterre? A présent qu'il n'y a plus de France, les Anglais peuvent, avec trente vaisseaux, bloquer toutes les côtes d'Amérique. Je n'ai jamais compris pourquoi, en 1814, *ils y avaient envoyé* 30 000 *hommes. C'était trop peu pour soumettre les États-Unis et trop pour les forcer à faire la paix. En bloquant soigneusement leurs côtes, on forcerait les Américains à consentir à tout ce que l'on voudrait : ce ne sont que des marchands et ils ne mettent leur gloire que dans l'argent. De mon temps, ils avaient consenti à conduire leurs vaisseaux en Angleterre et ce n'est que sur ma déclaration que je les considérerais comme ennemis, qu'ils ont fait la guerre. Ils n'ont pas d'armée et ne possèdent que quelques frégates; la première année, ils feraient tort au commerce anglais par des corsaires qui finiraient par être pris et l'Amérique ne tiendrait pas à un blocus de trois ans. Les Anglais savent très bien bloquer et les Français ne le font pas aussi bien. Les États-Unis ne sont rien; à présent, l'Angleterre peut faire la loi au monde, surtout en retirant ses troupes du continent, en envoyant Wellington*

dans ses terres et restant seulement puissance maritime. Elle ferait alors ce qu'elle voudrait! »

Sur ma demande de savoir quelle est, à présent, l'importance du commerce de l'Inde, l'Empereur reprend :

« *Il se fait beaucoup de fortunes particulières, il rentre beaucoup de richesses en Angleterre, c'est la même chose que lors de la guerre d'Espagne. Joseph me tourmentait pour que j'empêchasse, aux douanes, l'argent de sortir de son royaume, ou de le faire envoyer au Trésor, qui aurait demandé la justification de sa provenance. Je lui fis observer qu'alors les généraux convertiraient leur butin en mauvais diamants ou placeraient leurs fonds en Angleterre, ce qui les amènerait à nous trahir. L'Espagne y perdrait et nous n'y gagnerions rien.* »

Nous parlons ensuite du livre *Manuscrit*. « *Comment, vous ne devinez pas?* — Sire, il y a un tel mélange de choses profondes et de légèretés que je n'en puis deviner l'auteur. Peut-être, est-ce Fouché? — *Non, vous n'y êtes pas! Il y a en France deux cents personnes capables de faire et d'écrire comme cela sur la vie d'Édimbourg.* »

Sa Majesté se met au lit : « *Eh bien, c'est Rœderer, j'en suis sûr, il écrira sans doute des mémoires, car il tenait note de tout. Bassano en fera aussi.* »

Il est minuit, je rentre chez moi : Sa Majesté m'a fort bien traité.

Samedi, 20. — Bertrand me prie de prêter à O'Méara les gazettes, où il y a un article sur Piontowski. Archambault monte à cheval, va en course, mais se défile de moi.

Je rencontre le commissaire russe avec M. de Gors; je veux continuer ma promenade, mais ils me prient de marcher avec eux. Je leur réponds que je ne veux pas parler politique et Balmain me donne sa parole que rien de ce qu'on lui dit n'est reporté en Russie. Je ne parle que femmes; il paraît que M^lle^ Bruck l'a refusé. Nous rencontrons Cipriani, qui veut parler au Russe.

Bertrand, que je vois à mon retour, m'assure qu'il ne cause plus avec l'Empereur que quelques minutes par jour.

A 8 heures, l'Empereur me demande; il est indisposé, ne s'est pas habillé et boit de la limonade. Il me propose un problème de longitude; je lui raconte ma promenade avec le Russe. Il me demande si je crois que Cipriani lui aura parlé et s'il a pu lui remettre la réponse que Montholon avait préparée ces jours-ci. Lui, dans quelque temps, compte l'envoyer au gouverneur; le Russe s'est informé si on avait répondu : on n'a pas manqué de lui faire savoir qu'Hudson Lowe paraissait furieux de ce que les commissaires nous eussent parlé. Balmain et Stürmer étaient venus, tous ces jours-ci, autour de Longwood, mais n'avaient rencontré personne. Sa Majesté veut paraître de bonne humeur,

mais ne l'est pas, se promène et s'écrie tout à coup : « *Ah! il est tard, allez souper.* » Il est 10 heures.

Dimanche, 21. — Bertrand vient me chercher pour dîner avec lui, Sa Majesté ne m'ayant pas fait demander.

A peine rentré chez moi, à 10 heures moins 12 minutes, je sens un tremblement de terre dans la direction sud à nord. Tout le monde est un peu effrayé. J'en parle à Montholon, à sa femme, à O'Méara, au cuisinier. Sa Majesté fait demander si on a ressenti la même chose qu'Elle.

Lundi, 22. — Rien. Je me promène à cheval et vois de loin Baxter et deux officiers, qui viennent de Longwood. A 8 heures et demie, l'Empereur, qui a dîné seul, me demande; je le trouve lisant le récit du tremblement de terre de Lisbonne, Il me traite de « *Gorgo illustrious.* »

Mardi, 23. — Je vais me promener jusqu'à la ferme, avec les Bertrand. En revenant, je trouve Hudson Lowe, qui me demande de mes nouvelles fort courtoisement et me parle du tremblement de terre. « Comment voulez-vous que soit votre chambre? peinte ou avec du papier? — Comme le colleur voudra. — Eh bien, je donnerai des ordres à M. Penn. »

A 8 heures, l'Empereur me demande; ma *Bataille de Waterloo* est sur le billard; Sa Majesté a l'air de

très mauvaise humeur et me dit : « *Apportez-moi la situation que vous avez faite de l'armée et ce que je vous ai dicté sur les trois partis à prendre après la bataille.* — Sire, Votre Majesté m'a dicté une fois une suite à *Waterloo*, mais cela ne fait pas un chapitre. — *Allez cependant le chercher.* »

Revenu au bout d'une demi-heure, je suis emmené par l'Empereur dans sa chambre ; je lui raconte mon entrevue avec Hudson Lowe. « *Ah! le vilain homme, il a grondé Penn, il a grondé le fermier!* »

Sa Majesté me fait asseoir, Elle vient de terminer avec Bertrand la lecture de Hobhouse : « *Savez-vous qu'il dit que j'aurais dû éviter de me rendre aux Anglais! Hobhouse ne sait ce qu'il dit sur les Chambres; je ne publierai pas de notes sur cet ouvrage, qui n'en vaut pas la peine.* — Oui, Sire, les pièces emporteraient l'étoffe! »

L'Empereur me demande ensuite ce qu'il aurait dû faire après Waterloo. « Sire, aller aux Chambres, tout en arrivant, les haranguer, leur faire sentir que tout dépendait de l'union.

— *Oui, mais il y avait trois jours que je ne mangeais pas! J'étais très fatigué. En arrivant, je me suis jeté au bain et j'ai mangé. Je n'en pouvais plus! J'ai demandé les Ministres; si j'avais été aux Chambres, j'aurais été écouté avec respect, peut-être avec acclamations, et ne pouvant, d'après la Constitution, assister aux délibérations, après mon départ, tout aurait repris comme*

auparavant. Il fallait donc que je fisse jeter un grand nombre de députés à la rivière, que j'arrivasse aux Chambres comme Cromwell. J'aurais dû, il est vrai, faire fusiller Fouché aussitôt après mon arrivée. C'était l'âme du parti, son jugement aurait été crié sous les fenêtres des députés auxquels j'aurais pu dire : QUI EST-CE QUI INVOQUE LE DRAPEAU TRICOLORE? C'EST UN HOMME QUI A FUI LA FRANCE POUR SE RÉFUGIER CHEZ LES ÉTRANGERS ET QUI NE DOIT QU'A MOI SON RETOUR A PARIS. DANS CE MOMENT, IL N'Y A DE SALUT QUE DANS LES HOMMES AIMANT LEUR PATRIE. *J'aurais fini en demandant à épurer la Chambre et en faisant pendre sept ou huit de ses membres et, par-dessus tout, Fouché. Pour cela, il fallait se mettre tout à fait avec les Jacobins, répandre du sang, et encore, aurais-je réussi? Je vous avoue que j'aurais pris ce parti, si j'avais pensé que l'on pouvait réussir, mais je ne l'ai pas cru. Et alors, j'ai vu que j'allais me mettre dans le sang, et me faire abhorrer. J'ai mieux aimé abdiquer en faveur de mon fils et les laisser se débrouiller eux-mêmes et leur faire voir que ce n'était pas à ma personne seule qu'on en voulait, mais bien à la France.*

— Oui, Sire, cela est vrai; si Votre Majesté avait été aux Chambres après leur insurrection, Elle aurait eu peu à en espérer; mais en s'y rendant en arrivant, Votre Majesté aurait empêché l'insurrection. L'atmosphère de respect pour votre personne était bien grande et vous eussiez électrisé les députés!

Ah! mon cher, j'étais battu; le respect qu'on avait pour moi était grand, tant que j'étais craint, mais n'ayant plus le droit des légitimes, demandant assistance, vaincu enfin, je n'avais rien à espérer. Non, ce que j'ai à me reprocher, c'est de n'avoir pas fait couper la tête à Fouché; on peut dire qu'il l'a échappé belle; Daru me proposa même de former une commission militaire pour le juger. Si Fouché, au lieu de me trahir, s'était franchement rallié à moi, il m'aurait été bien utile : il était l'âme de la coterie qui m'était opposée et il aurait persuadé toute sa clientèle de se mettre dans le parti national, oui, j'aurais dû courir aux Chambres, mais j'étais harassé, et puis, qui pouvait croire qu'elles se déclareraient aussi vite? Je ne savais pas que Lafayette allait les faire mettre en permanence. J'étais arrivé à 8 heures, et à midi elles s'insurgeaient. »

Sa Majesté fait signe en passant la main sous son menton. « *Après tout, elles m'ont surpris, je ne suis qu'un homme, j'aurais pu me mettre à la tête de l'armée, qui était pour mon fils, et certes, tout valait mieux que de venir à Sainte-Hélène. Il y avait encore bien des espérances et les Alliés auraient changé de plan. Ils auraient, cependant, continué à dire qu'ils n'en voulaient qu'à moi. L'armée même aurait éprouvé la même influence. L'histoire me reprochera, peut-être, de m'être en allé trop facilement; il y a eu un peu de pique de ma part. De Malmaison, j'ai proposé au gouvernement provisoire de me mettre à la tête de l'armée, de tirer*

parti des imprudences de l'ennemi. Ses membres n'ont pas voulu; je les ai envoyés promener. C'est là qu'on peut dire que le gouvernement provisoire a trahi la France! Car une fois que j'ai été parti, il n'y avait rien d'autre à faire que ce que l'on a fait. Ses membres, d'ailleurs, craignaient d'être rendus responsables par le Roi de ce qui arriverait : ils n'ont songé qu'à eux.

Je suis parti trop tôt de l'île d'Elbe. Je croyais le Congrès dissous, je n'aurais pas dû créer de Chambres; il m'aurait fallu me déclarer dictateur, mais on pouvait espérer que les Alliés, me voyant appeler les Chambres, prendraient confiance en moi. Si j'avais été vainqueur, je me serais bien moqué des Chambres!... mais tout cela me met de mauvaise humeur, passons au salon! »

L'Empereur se promène quelque temps, continue la même conversation, fait demander les Montholon, me fait jouer aux échecs. « *Ah! Madame, que vous êtes belle! La superbe robe!.... Je pense comme Gourgaud; nous aurions dû enfoncer avec l'île, dans le tremblement de terre. C'est un plaisir que de mourir de compagnie.* »

Sa Majesté paraît, tout le repas, d'une mauvaise humeur concentrée qui, du reste, tombe sur Hudson Lowe. L'Empereur nous parle de ses premières années, de son séjour à Auxonne; coucher à 10 heures.

Mercredi, 24. — Selon Montholon, le gouverneur est venu hier pour indiquer à Penn les travaux qu'il devait exécuter; il n'en a pas parlé à l'Empereur, qui

en a été avisé par O'Méara ou par Cipriani. Voilà l'explication de la mauvaise humeur de Sa Majesté, hier.

M. Wygniard, m'appelant *Monsieur le baron*, me demande comment je veux que soit ma chambre. Je ne demande rien : on s'en occupera quand on aura fini chez Bertrand et chez Montholon. Je veux être le dernier.

Dans l'après-midi, l'Empereur me fait venir. Talleyrand ne l'a pas trahi comme Fouché ! En 1814, il n'était pas ministre et c'est un autre homme que le duc d'Otrante, qui n'est qu'un figaro, un coquin. Le prince de Bénévent avait eu la confiance de son maître ; Fouché, jamais. En 1815, Fouché avait noué une intrigue avec Metternich. « *C'est pourquoi j'avais envoyé Fleury. J'aurais dû, dès lors, faire fusiller le duc d'Otrante, mais Laffitte m'en a empêché. Talleyrand se maintiendra, c'est un homme de la Révolution, c'est un prêtre marié à une catin que Delessert avait entretenue et qui, dans les soupers, se mettait toute nue. Mais il est d'une grande maison et cela efface tout : voilà l'avantage de la noblesse. Une femme qui aurait fait le quart des fredaines de M^me^ de Montmorency serait une gueuse et M^me^ de Montmorency reste une grande dame. Ainsi va le monde ! Fouché aurait dû finir plus mal. Il est vrai que ce n'est pas fini.* — Mais, Sire, on reproche à M. de Talleyrand d'avoir eu de l'influence sur ce qu'on impute à crime à Votre Majesté.... — *Quoi, l'affaire*

d'Enghien? Bah! le Roi ne me reprocherait pas cela! Qu'est-ce qu'un homme, après tout? Ah! le Roi n'en veut pas à Talleyrand pour cela; Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit. »

L'Empereur me semble bien en colère contre Fouché et bien changé à l'égard de Talleyrand. Je lui raconte les projets d'embellissements de ma chambre qu'a formés le gouverneur. « *Oui, vous êtes son protégé.* »

Sa Majesté me dit de monter à cheval, je la laisse, mais Elle me fait revenir à 7 heures, me fait dîner avec Elle, me parle mathématiques, se couche, je reste encore une demi-heure avec Elle.

Jeudi, 25. — Montholon me demande un cheval pour aller en ville et me recommande de relire ma trigonométrie sphérique. L'Empereur m'appelle aussitôt, avec Montholon, à qui il enjoint d'être honnête avec l'amiral : on ne sait pas ce qui peut arriver. « *Vous verrez Rose boutonneuse, la maîtresse de Gourgaud! Pourquoi ne pas l'épouser? Elle n'est pas riche, mais à quoi bon l'argent?* — Sire, Votre Majesté le sait si bien qu'Elle nommait chambellans des gens rien qu'à cause de leur richesse. Perrégaux, par exemple. — *Ah! les banquiers sont bien utiles, ils savent tout; un jour, Laffitte vint me parler et me raconta qu'un homme arrivait de Vienne, envoyé par Metternich, avec une lettre*

de crédit de Fouché : il y trouvait du louche là-dedans. C'était l'affaire de Bâle[1]. »

L'Empereur veut dormir, nous le quittons.

Le matin, par extraordinaire, O'Méara m'a fait une visite, mais la conversation est restée dans les lieux communs. Jackson vient ensuite dans ma chambre; Bertrand ayant demandé à Wygniard une véranda, on m'en établira aussi une.

Vers 7 heures, le grand maréchal accourt : « Grande nouvelle. D'abord, Balcombe viendra demain, de la part du gouverneur, vous apporter douze paires de bas. Puis, les catholiques d'Irlande sont émancipés; on regarde cela comme le triomphe de notre parti. Les royalistes ont été massacrés à la Guadeloupe et à la Martinique. En France, tout le monde veut ravoir Napoléon. Montholon a appris tout cela de Balcombe, à qui le gouverneur a dit de venir demain l'apprendre à l'Empereur, et ensuite, d'aller dîner à Plantation House. »

Je n'ajoute pas foi à tout cela; enfin, nous verrons. Bertrand m'assure que Sa Majesté dînera sûrement à table, qu'Elle est en joie, en *High spirit*. Allons donc faire nos paquets !

Sa Majesté dîne cependant chez Elle et moi, chez moi, seul, tout seul.....

Vendredi, 26. — Montholon déjeune avec l'Empe-

1. Il s'agit de cette intrigue ourdie pendant les Cent-Jours et dans laquelle Fouché avait un rôle.

reur, qui, à 1 heure, me demande ; je le trouve au billard, très ému, regardant sur la route avec sa lorgnette : « *Vous savez les nouvelles? Il faut qu'il y en ait eu de bien bonnes pour que le gouverneur nous envoie Balcombe. Le malheur de la Guadeloupe va, peut-être, amener un massacre à Paris. Peut-être le gouverneur a-t-il appris que Napoléon II est monté sur le trône, alors, on ne peut plus me contester mon titre d'Empereur!* — Oui, Sire, mais pourquoi choisir un homme comme Balcombe; il ne viendra peut-être pas. Hudson Lowe l'a désigné parce qu'il ne voit ni Bertrand, ni Montholon, ni vous, et n'aime pas O'Méara, puis il pourra désavouer tout ce que dira Balcombe. Je trouve donc que, pour que le gouverneur agisse ainsi, il faut qu'il y ait quelque chose de bien extraordinaire, car il est l'ennemi acharné de Votre Majesté. Après tout, il est peut-être devenu fou! — *Ah! vous êtes toujours le même et je voudrais que le gouverneur envoyât Balcombe tout exprès!* »

Sa Majesté s'impatiente de ce que Balcombe ne vient pas.... Enfin, vers 2 heures, on le voit apparaître... il entre chez le grand maréchal... L'Empereur se tourmente de cette attente, c'est donc que Bertrand le retient, lui prend la virginité de ses nouvelles? Enfin, à 3 heures, Bertrand entre. Balcombe n'a aucune des nouvelles en question ; il montre seulement un journal où l'on parle de désordres à la Martinique.

Sa Majesté change de visage et tempête. Elle de-

mande à voir Balcombe et Montholon et me dit de sortir quand ils viendront, fait entrer Balcombe et ne reçoit pas Montholon.

A 4 heures, l'Empereur me fait revenir : je le trouve très ému, en colère : il met sa jambe sur la table. « *On ne plaisante pas avec ceux qu'on assassine. Je viens de le déclarer à Balcombe, en lui enjoignant d'annoncer à Hudson Lowe que je suis atteint du scorbut et que mes jambes enflent.* »

O'Méara, suivant moi, devrait en écrire à Hudson Lowe. « *Non, peut-être cela donnerait-il au gouverneur l'idée de me voir, et puis, qu'est-ce que j'y gagnerais ?* »

Nous sortons promener au jardin; l'Empereur, très animé contre Hudson Lowe, rentre avec Bertrand, puis M. et M^me^ de Montholon. Bertrand m'a raconté plus tard que jamais il n'avait vu l'Empereur aussi en colère qu'aujourd'hui. Balcombe en était tout décomposé : aucune nouvelle n'était vraie! Pas une seule!...

Le soir, après avoir dîné solitairement, l'Empereur me fait venir. Il a bu bouteille, dit-il, pour se calmer. Il trouve que M^me^ Bertrand est une belle femme.

« *Après le* 13 *Vendémiaire, un matin, Lemarrois, m'avertit que le fils de M^me^ de Beauharnais, dont le mari avait été guillotiné après avoir été général, se trouvait dans mon antichambre, désirant me parler et que c'était un joli enfant. Je le fis entrer; il me dit que sa mère conser-*

vait l'épée de son père, qu'on venait de désarmer les sections, qu'on avait pris cette arme et il me priait de la lui faire restituer. J'accueillis sa demande et envoyai Lemarrois avec lui à la section pour cela. Le lendemain, M^me^ de Beauharnais vint s'inscrire chez moi; quelques jours après, elle revint encore. Alors j'envoyai Lemarrois lui faire une visite. Il fut très bien reçu. Il me rapporta que c'était une belle femme, aimable, ayant un hôtel, j'y fis porter ma carte. Peu après, elle m'invita à dîner. Je m'y trouvai avec les personnages ordinaires de sa société, le duc de Nivernois, M^me^ Tallien, Elleviou, je crois même que Talma y était aussi. Elle me traita à merveille, me plaça à côté d'elle, m'agaça : c'était une femme aimable, mais très intrigante. Je l'invitai à mon tour à dîner, j'eus Barras. Enfin les choses s'arrangèrent à ce point que nous nous éprîmes l'un de l'autre. Barras m'a rendu service en ce qu'il m'a conseillé de l'épouser, assurant qu'elle tenait à l'ancien régime et au nouveau; cela me donnerait de la consistance : sa maison était la meilleure de Paris et cela m'ôterait mon nom de Corse; enfin, je serais, par cette union, tout à fait francisé. Hortense ne voulait pas de ce mariage, car on appelait alors les généraux ÉPAULETTIERS. *Eugène, lui, au contraire, le désirait : il se voyait déjà mon aide de camp. Joséphine était alors une femme des plus agréables, elle était pleine de grâce, mais femme dans toute la force du terme, ne répondant jamais d'abord que non, pour avoir le temps de réfléchir; ensuite elle disait :* AH! OUI, MONSIEUR,

Elle mentait presque toujours, mais avec esprit : je puis dire que c'est la femme que j'ai le plus aimée. Elle me connaissait bien et ne m'a jamais rien demandé pour ses enfants. Elle ne sollicitait pas d'argent, mais me faisait des millions de dettes. Elle avait de mauvaises dents, mais était si soigneuse, qu'on ne s'en apercevait pas. Elle était femme à m'accompagner à l'île d'Elbe.

Marie-Louise était l'innocence même, c'était l'opposé, elle ne mentait jamais. Elle m'aimait, voulait toujours être avec moi. Si elle avait été bien conseillée et n'avait pas eu près d'elle cette canaille de Montebello et ce Corvisart, qui, j'en conviens, était un misérable, elle serait venue avec moi ; mais, on lui a raconté que sa tante avait été guillotinée et les circonstances avaient été trop fortes pour elle. Et puis, son père a mis auprès d'elle ce polisson de Neipperg! »

Il est à croire que Balcombe n'aura pas osé répéter les nouvelles que lui avait données Hudson Lowe, parce que celui-ci le lui avait défendu sans doute. Montholon n'a pas remis la réponse au Russe, ne l'ayant vu que de loin, comme il s'en allait : cette réponse doit être imprimée, à présent, car Poppleton l'a emportée et a donné sa parole de la faire publier. Le secrétaire de l'amiral l'a aussi.

Nous ne partirons d'ici que par un changement de ministère. « *Si Lord Holland prenait le pouvoir, peut-être ses intérêts seraient-ils de me remettre sur le trône de France. Les ministres sont obligés de faire ce que veut*

la nation. Lors de la paix d'Amiens, Addington m'a dit : VOUS PRÉPAREZ UN TRAITÉ DE COMMERCE ? ET JE NE PUIS ME SOUTENIR QUE SI JE VOUS FAIS LA GUERRE ! *Je lui répondis de faire comme il le voudrait et les hostilités furent reprises. Les Anglais n'ont pas d'exaltation dans les sentiments, ils peuvent tous s'acheter. J'aurais bien fait d'acheter Poppleton ; il m'eût laissé promener à cheval. Croyez-vous que O'Méara soit de cœur avec nous ? Il espère recevoir une belle récompense. Il estime sa place* 3 000 *livres sterling. François et Alexandre m'auraient mieux traité que les Anglais. Au bout du compte, l'empereur d'Autriche est un honnête homme et je suis son gendre. En Russie, j'aurais été comme un second Empereur, le Czar aurait été enchanté de me consulter.*

Ma mère était une femme superbe, de beaucoup de tête. Étant grosse de moi, elle suivait l'armée dans la guerre de Corse. Les généraux français en eurent pitié et lui firent dire d'accoucher chez elle, où elle fut reçue comme en triomphe. Je puis dire que j'ai été conçu avant que la Corse ne fut réunie à la France, mais, lorsque ma mère accoucha, elle était soumise. A la Révolution, lorsque Paoli penchait pour se mettre sous la protection des Anglais, je m'opposai à ce dessein, et enfin le quittai. J'étais persuadé que la Corse ne pouvait que gagner à être province française. J'avouai à Paoli : C'EST VRAI, ON COMMET BIEN DES CRIMES EN FRANCE, MAIS IL EN EST AINSI DANS TOUTES LES RÉVOLUTIONS.

CELA PASSERA ET NOUS SERONS AGRÉGÉS A UN GRAND PAYS. *Paoli ne voulut pas me croire : je le quittai et je vins en France après qu'on eut ravagé mes propriétés. On m'employa dans une commission pour les poudres; je vins à Paris, puis on m'envoya au siège de Toulon.*

On a beaucoup dit que Paoli était mon père, cela aurait pu bien être, mais c'est faux; il était impuissant. »

Sa Majesté a été parfaite pour moi.

Samedi, 27. — A 9 heures, l'Empereur me fait venir. « *Allez en ville, faites raccommoder cette montre. Achetez en une, si vous en trouvez. Vous pouvez voir l'amiral.* — Votre Majesté n'a rien d'autre à me commander? — *Non.* »

Je vais donc à James Town. L'amiral est malade : je reviens à 6 heures chez l'Empereur, qui me parle de sa Maison, de Duroc et de Caulaincourt. « *Je n'ai pas voulu de service de chambre et c'est moi qui ai distingué deux services : celui vil et celui d'honneur. J'aimais à avoir des valets de chambre que je puisse battre, si cela me plaisait, plutôt que des seigneurs. Ceux-ci avaient encore de l'empire, ils pouvaient, si cela leur plaisait, en me déshabillant, me parler de tels ou tels. Ils recevaient de grands cadeaux; lorsque des femmes venaient chez moi, elles leur donnaient des bagues, etc. La tenue était pourtant trop sévère. J'aurais dû avoir toujours du monde à dîner avec moi, comme en* 1815, *et donner aussi*

quelques repas publics. Il y a des gens de province qui n'ont jamais pu me voir et on s'attache aux souverains en les voyant. J'aurais dû avoir plus de monde à mes Levers, les préfets, les juges, les généraux, en fixant les jours pour chaque classe. Il n'y avait pas assez de monde dans les salons de service et il aurait fallu que j'y passe pour aller dîner, on aurait encore pu me parler. »

A 9 heures et demie, Sa Majesté dit qu'Elle ne veut pas dîner, qu'Elle est souffrante. « *Je ne puis plus manger.* » Marchand reprend ; « Votre Majesté a bien fait un repas à 2 heures ! » L'Empereur, couché, me crie : « *Allez dîner.* »

Dimanche, 28. — Je sors avant déjeuner et rencontre M. et M^me^ de Montholon, qui se promènent avec les petits Rooth. A 1 heure et demie, j'allais porter aux enfants de Bertrand les jouets que j'ai achetés pour eux en ville, hier. L'Empereur, qui est au billard avec Bertrand, me voit passer, m'appelle, regarde mes joujoux et m'avertit qu'Hudson Lowe doit venir aujourd'hui à Longwood. Le gouverneur aurait dit qu'il n'y avait ici que moi d'honnête homme, mais qu'encore je servais d'instrument à bien des partis. Il aurait dit à Balcombe que Sa Majesté pouvait bien se promener comme au manège. J'entre ensuite chez M^me^ Bertrand, que je trouve en grande toilette, avec un grand bouquet sur la cheminée. Nous nous promenions, lorsque le grand

maréchal vient à nous en s'écriant : « Le voilà ! » Le gouverneur, accompagné de Reade et de Gorrequer, cause avec O'Méara. Ils vont chez le grand maréchal, reviennent ensuite ; le gouverneur et Gorrequer ne tardent pas à s'en aller ; Reade reste. Je crois qu'ils sont tous demeurés et je ne sors pas de chez moi, où les petits Bertrand sont venus jouer. A 5 heures, je sors. O'Méara me raconte que M^me^ de Stürmer, son mari et le Russe sont venus, ont causé une heure à la barrière avec Montholon et M. et M^me^ Bertrand. Vers 7 heures et demie, Sa Majesté me fait venir dans sa chambre ; je la trouve assise, abattue, déshabillée ; Elle me fait asseoir et se plaint : « *Pourquoi n'êtes-vous pas allé parler aux commissaires?* — Sire, je ne les ai pas vus, et je les aurais vus, que je n'y serais pas allé. Votre Majesté, il y a deux jours, m'a recommandé de laisser faire M. de Montholon. Et puis Votre Majesté était à lorgner, Elle aurait pu m'ordonner de m'y rendre. — *Je n'y ai pas pensé ! Vous auriez dû y aller, vous allez encore me mettre en colère ! Je ne veux cependant pas me fâcher. O'Méara a tenu tête à Hudson Lowe et lui a déclaré que son opinion était que je ne vivrais pas six mois. C'est bien bon d'avoir un témoin comme celui-là. Cela gêne bien le gouverneur. Je suis malade, j'ai le scorbut, toute la ville le sait déjà. Il court un bulletin sur moi.... »*

La respiration de l'Empereur est gênée ; on annonce son dîner : « *Tout à l'heure !* » On annonce le docteur :

« *Qu'il entre* ! *Vous auriez dû y aller*! *Vous croyez donc que j'ai de la méfiance* ? *Il paraît de nouveau que Piontowski avait été envoyé ici comme espion. Allez dîner ; je vais me faire panser les jambes*, » Je sors triste, car l'Empereur a l'air bien fâché contre moi.

Lundi, 29. — Mme Bertrand me raconte que le gouverneur a demandé comment se portait l'Empereur. Le grand maréchal a repris ce qui se trouvait dans les restrictions. « Et si Sa Majesté entrait dans une maison et qu'on lui tirât un coup de fusil, qu'arriverait-il ? » Hudson Lowe a interrompu en déclarant qu'il n'était pas venu pour entendre cela, mais pour offrir une baraque pour y coucher, et les soins du docteur Baxter.

Mme Bertrand a ri, hier, avec Mme de Stürmer, à qui Sa Majesté avait envoyé des fleurs et des bonbons, mais elle était déjà partie : la première fois que reviendront les commissaires, l'Empereur leur fera servir une collation. Bertrand étant survenu, je lui raconte ma conversation d'hier soir avec l'Empereur.

A 7 heures et demie, Sa Majesté me fait venir ; je la trouve déshabillée, dans sa chambre. Elle me traite bien, Elle lit les *Contes Moraux* de Marmontel. Quelles fadaises ! Je lui montre les *Instructions* de Frédéric de Prusse ; Elle me les prend des mains, et trouve qu'il y du charlatanisme dedans.

« *Frédéric, tout grand homme qu'il était, n'entendait*

pas bien l'artillerie. Les meilleurs généraux sont ceux qui sortent de ce corps. On croit que ce n'est rien que de bien savoir placer une batterie, et c'est beaucoup. On forme des batteries derrière la première ligne et on démasque tout d'un coup 60 *ou* 80 *pièces sur un point. On décide ainsi de la victoire.*

Frédéric a raison pour les détachements. Dans la guerre de montagne, il faut se laisser attaquer et non prendre l'offensive. Voilà le talent! L'ennemi occupe une forte position? Il faut en prendre une telle qu'il soit forcé de venir vous attaquer ou bien d'en venir occuper une autre derrière vous. C'est ainsi que j'ai agi pour faire abandonner Saorgio. En plaine, je pense comme Frédéric; il faut toujours attaquer le premier; les ordres obliques ne sont bons qu'avec une armée qui ne manœuvre pas. Les montagnes sont de plus grands obstacles que les rivières. On peut toujours franchir une rivière, mais non une montagne. Souvent, comme dans les Vosges, il n'y a que deux ou trois passages et encore ils sont barrés par des places qui empêchent de passer. Quelques heures suffisent pour jeter un pont et il faut six mois pour établir un chemin. Pour Marengo, je n'aurais pu franchir les Alpes, si le roi de Sardaigne n'avait tracé des routes jusqu'à leur pied. On peut bien donner un coup de collier pour deux ou trois lieues de certains passages, mais pas pour quinze. S'il y avait eu assez de monde pour défendre la ville et le fort de Bard, je ne serais pas passé.

Le grand avantage des armées actuelles est la distribution en divisions, chacune d'elles, comme la légion romaine, pouvant se suffire à elle-même.

Il y a de bonnes choses dans ces instructions, mais c'est écrit trop vite et pas assez approfondi. J'ai commencé, vous le savez, un ouvrage qui, si je le finis jamais, sera bien intéressant. Frédéric, tout grand homme qu'il était, a commis bien des fautes, Kollin, par exemple; mais ses historiens étaient prussiens et ne les ont point dévoilées. Il faudrait lire ses campagnes écrites par un officier de Daunn.

La défense d'un convoi sera toujours difficile, mais l'ennemi souvent se trompe sur la force d'un convoi et la croit plus considérable qu'elle n'est. Avec de l'artillerie, on passe toutes les rivières; il faut environ trois heures pour établir un bon pont de bateaux. On commence le soir, on passe le matin.

... *Le mensonge n'a qu'un règne bien court*, dit encore l'Empereur. *Mon mariage avec Marie-Louise a été la cause de l'expédition de Russie, cependant, à Dresde, quand j'ai su que la Suède et la Turquie ne se déclaraient pas pour moi, j'aurais dû ne pas m'y engager. Il est vrai que, malgré cela, vainqueur à Moscou, j'avais réussi; mon grand tort est d'être resté aussi longtemps dans cette ville. Sans cela, mon entreprise était couronnée de succès.* »

Sa Majesté est parfaite pour moi et se couche à 11 heures.

Mardi, 30. — Je vais avec les Bertrand voir passer une revue au camp. Hudson Lowe, que nous y rencontrons, demande au grand maréchal sa réponse pour la baraque.

A 9 heures et demie, l'Empereur me demande; il est au salon, pas habillé, avec Montholon, qui a dîné avec lui, et lisant *Phèdre*. On me plaisante de ce qu'à présent j'assiste toujours au coucher de Sa Majesté.

On parle de Marmont : l'Empereur l'a pris sur la recommandation de son oncle, l'a avancé, élevé comme un fils, marié à M^lle^ Perrégaux. « *Et il m'a trahi!* » Je m'en suis aperçu à Essonne, et je raconte comment. « *Il sera plus malheureux que moi* », a dit Sa Majesté à Fontainebleau.... Pendant ce temps, l'Empereur s'est couché. « *Parlons d'autre chose.* » Nous parlons guerre et, à 10 heures, je m'en vais.

Mercredi, 1^er^ *octobre*. — Hudson Lowe a déclaré à Balcombe que si l'Empereur avait à lui transmettre des plaintes, il pouvait bien nous envoyer et non les faire passer par lui; Balcombe s'informe de l'enflure des jambes de Sa Majesté.

Le grand maréchal revient de chez l'Empereur, qui lui a dicté la lettre à répondre au gouverneur; il en est tout en l'air.

A 6 heures, Sa Majesté me fait demander, est déshabillée, me fait asseoir et me parle guerre. « *Frédéric n'a pas voulu tout dire, il a laissé bien du*

vague dans ses instructions, il pouvait mieux faire, mais ne l'a pas voulu. J'avais envie d'écrire sur ce sujet, mais, ensuite, des généraux sont battus en disant qu'ils ont suivi les principes qu'on leur a inculqués. Il y a tant d'éléments divers à la guerre! On ne peut pourtant pas écrire sur cet art pour montrer notre différence avec celle des anciens! » L'Empereur, indisposé, ne veut pas souper, mais, sur mon conseil, prend du vin chaud, puis se couche. Je rentre à 10 heures.

Jeudi, 2 octobre. — Montholon me dit que les *Observations* ne sont pas encore envoyées; l'Empereur les a signées. Bertrand a envoyé sa lettre à 2 heures et demie. Hudson Lowe en a écrit une qui s'est croisée avec elle : Sa Majesté peut entrer dans les maisons de la vallée, nous pas. Le soir, Hudson Lowe doit donner un bal, pour l'anniversaire de la naissance de son fils, et sera bien tracassé de cette lettre.

Le grand maréchal est passé chez moi pour me montrer son factum, où il accuse le gouverneur de faire périr l'Empereur et rapporte la conversation qu'il a eue à ce sujet avec Hudson Lowe, qui en a envoyé en Angleterre un procès-verbal absolument défiguré! Bertrand parle en notre nom à tous, car Montholon a tenu à s'associer à cette démarche. Ne craignons pas le gouverneur et disons-nous bien : « *Fais ce que dois....* »

Après dîner, l'Empereur me fait demander; il est de méchante humeur. Sur la table, est la lettre de Bertrand; il me la fait lire, elle est tout entière du grand maréchal. « *Cela empêchera de s'amuser au bal. Il n'y a que des enfants ou des polissons qui puissent craindre le gouverneur.* — Oui, Sire, mais c'est qu'il y a longtemps que le comte Bertrand le craignait. » Cette lettre, donc, effrayera le gouverneur, car il pensera qu'il faut que le grand maréchal se sente bien soutenu pour écrire ainsi. Il y a bien quelque répétition, mais la répétition est la meilleure figure de rhétorique. L'Empereur voudrait la faire tenir au commissaire russe; les Bertrand peuvent se charger de cela.

Sa Majesté se plaint du foie et me fait tâter ses jambes. « Sire, quand je l'ai su, j'en ai eu bien du chagrin! — *Vous avez du chagrin, vous! Et moi, que de chagrins j'ai eus, que de choses j'ai à me reprocher! Vous n'avez rien à regretter.* »

L'Empereur a bien dîné; le gouverneur a probablement invité O'Méara à son bal, car le docteur dîne chez Bingham. Hudson Lowe n'aura pas résisté à ce moyen de savoir de nos nouvelles.

Sa Majesté se couche. A 10 heures, arrive O'Méara; je m'en vais.

Vendredi, 3 *octobre*. — M^me^ Bertrand est fort contrariée de toutes ces intrigues. Nous allons ensemble chez le fermier. Hudson Lowe est venu ce matin et

n'a parlé qu'au docteur. A 7 heures, Sa Majesté me demande; quand je lui parle de la visite du gouverneur, Elle change de conversation. Le livre de Suétone est un libelle. Il est absurde de croire les histoires qu'il raconte sur Tibère. J'objecte que Tacite ne fait pas l'éloge de cet empereur, mais nous savons que Sa Majesté n'aime pas Tacite : « *C'est un bien grand coloriste, mais non un fidèle historien : il n'explique pas les motifs. Comment croire que Néron a fait brûler Rome, lui qui était tant aimé? Rien de cela n'est expliqué. On a dit que je n'aimais pas Tacite parce qu'il attaque la tyrannie. C'est un jour, M. Suard, qui m'ennuyait avec cela, qui a fait courir ce bruit.* »

Sa Majesté parle ensuite guerre. « *Après Iéna, les Prussiens auraient dû se retirer sur Magdebourg et défendre Wittemberg et Torgau. Ils se sont mal conduits partout. Je ne les ai jamais vus se bien battre. A Ligny, ils étaient deux fois plus nombreux que nous. Brunswick avait usurpé sa réputation; pour avoir mené une guerre de partisan, on en a fait un héros. Boufflers et autres beaux esprits étaient ses amis; ils l'ont vanté dans les salons et lui ont fait une renommée. Ce n'est qu'un général de cour. Sa conduite en Champagne est bien sotte. Si Davout ne s'était pas emparé du pont de Wittemberg, les suites d'Iéna n'auraient pas été aussi grandes.* »

Il cite la prise de Custrin, d'Erfurth, de Stettin... L'Empereur reprend : « *A présent, nous ne pouvons*

plus tant faire les fiers. Nous aussi, nous avons vu ce que c'était que des revers! »

Sa Majesté rend justice à Frédéric, mais il y a du charlatanisme dans tout ce qu'il dit de ces fameuses troupes prussiennes.

Moi : « Je suis d'avis que des troupes de parade ne font pas bien la guerre. Toutes les parades de Potsdam n'étaient que des comédies. Cela n'a aucun rapport avec la guerre et ne peut donner dessus que les idées les plus fausses. »

Suivant l'Empereur, il y a eu quatre-vingts danseurs chez les Lowe : Sir Hudson était de méchante humeur, à son bal. « *Je l'avais bien fait un peu enrager!* » Je dîne avec Sa Majesté, qui me renvoie à 11 heures, après s'être couchée et avoir encore parlé guerre.

Samedi, 4 octobre. — Le gouverneur lève les restrictions qui nous empêchaient d'entrer dans les maisons de la vallée, mais le grand maréchal a répondu que Sa Majesté ne sortirait pas davantage, tant que tout ne serait pas rétabli comme au temps de l'amiral. Si on reconnaît à Hudson Lowe le droit de faire des restrictions, il nous enfermera bientôt dans Longwood. M^me^ Bertrand craint que son mari n'ait à se repentir de ces intrigues.

A 4 heures, je monte à cheval et vais à Alarm-House voir le capitaine Blakeney chez Harrisson. Je

rencontre, près de chez les Chinois, Balmain et Gors. Je leur dis bonjour, sans m'en retourner avec eux, comme ils le voudraient. Ils ont causé plus d'une heure avec Montholon, et ils viendront demain avec M. de Stürmer.

Vers 5 heures, Montholon vient chez moi ; nous parlons de ma rencontre avec le Russe. L'Empereur n'a pas encore envoyé au gouverneur les *Observations*. Elles paraîtront en Angleterre, et Bathurst, qui n'en aura pas encore eu connaissance, dira que la pièce est fausse et la poursuivra comme libelle. Ensuite, quand on dira autre chose, on ne le croira plus. D'ailleurs, le gouverneur ne tardera pas à lever les restrictions et, alors, les observations qui sont principalement fondées dessus tomberont d'elles-mêmes. L'Empereur ne fait que d'y apporter des changements, veut y ajouter, mais au fond, lui, Montholon, pense que Sa Majesté n'a pas envie de les envoyer et ce manuscrit finira par se pourrir avec d'autres qui sont enterrés dans un coin du jardin. L'Empereur aurait voulu les envoyer par une voie indirecte, par Marchand par exemple, qu'on saisirait, et alors Hudson Lowe les aurait en sa possession, sans qu'on les lui ait envoyées.

A 8 heures et demie, Sa Majesté me demande. Elle est déshabillée et me fait asseoir. Marchand entre avec une boîte à double fond; il a dessiné le portrait du Roi de Rome sur le double fond. C'est pour Esther. L'Empereur me consulte : « *N'est-ce pas qu'il*

ne faut pas laisser le portrait de Napoléon II entre les mains de ces cochons d'Anglais? » Je ne réponds ni oui ni non, et Marchand s'en va.

Sa Majesté m'a suivi tantôt avec sa lorgnette et m'a vu parler à trois personnes, dont une montée sur un cheval blanc. « Non, Sire, je n'ai vu que le fermier, ensuite, M. Balmain et M. de Gors, mais je ne me suis pas arrêté avec eux. »

Après discussion, l'Empereur m'assure que le commissaire autrichien viendra demain et qu'il faut que nous y allions tous. Lui-même enverra par Montholon une corbeille de bonbons à M^me^ de Stürmer. Les Russes sont enthousiastes de l'Empereur; le gouverneur a la tête perdue.

Sa Majesté fera parvenir demain les *Observations* et mettra à la suite la lettre du grand maréchal; cela écartera ce qui se prépare contre Bertrand.

Dans quelques jours, l'Empereur demandera une consultation qui nous fera peut-être partir d'ici, si les médecins sont de bonne foi. Il est déjà sûr d'O'Méara et est persuadé de son dévouement. Selon moi, le mal de foie est ce qu'il y a de mieux à faire constater, car les jambes sont enflées depuis Moscou. Sa Majesté me les fait tâter et se plaint d'en souffrir.

L'Empereur fait ensuite l'éloge des Français en général, des Parisiens en particulier. « *Je les aime beaucoup, j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour eux. J'aurais dû faire davantage pour l'Italie, mais j'atten-*

dais, pour la déclarer indépendante, d'avoir un second fils : je l'aurais mis là. J'ai un pied en Italie et un en France. Car je tiens des Italiens; ma famille était en Toscane, il y a deux cents ans. Le frère Bonaventure, capucin, est Bienheureux. J'aurais dû le faire canoniser, cela m'aurait amené tous les capucins. Oui, mais à quel ridicule cela n'aurait-il pas prêté! »

Sa Majesté parle des Corses, donnant des coups de stylet pour rien : bonnes gens, mais féroces. « *Je ne suis pas Corse : j'ai été élevé en France, je suis donc Français, mes frères aussi. Je suis né en* 1769, *la Corse étant déjà réunie au royaume. Joseph est mon aîné, c'est pour cela que l'on a dit que je suis de* 68. *A Lyon, une fois, un maire, croyant me faire un compliment, me dit :* C'EST ÉTONNANT, SIRE, QUE N'ÉTANT PAS FRANÇAIS, VOUS AIMIEZ TANT LA FRANCE ET FASSIEZ AUTANT POUR ELLE! *Ce fut comme s'il m'avait donné un coup de bâton! Je lui tournai les talons. Les libellistes disaient bien que je n'étais pas Français! Je suis Italien ou Toscan plutôt que Corse. Dans cette île, pourtant, ma famille tenait le premier rang. Comme Paoli, j'avais une suite de ving-cinq à trente cousins. Je suis sûr que ceux qui ont suivi Murat étaient de nos parents.*

Pourvu que les Parisiens, en se souvenant de leurs jours de gloire, conservent mon souvenir, je serai content. Dans le fait, ils n'en peuvent parler sans qu'il soit question de moi, Comme dit Pradt, je voulais que Paris

allât jusqu'à Saint-Cloud et, dans mon système d'univers, je rêvais une grande capitale. Les Parisiens ont de l'esprit et ne m'oublieront jamais; ils sont braves. — Oui, Sire, pourvu que l'histoire ne dise pas : La France était déjà bien grande avant Napoléon, mais elle fut morcelée après lui! — *Cela peut bien arriver, mais elle a de bien grandes ressources!* — Oui, mais elle est si divisée d'opinions! — *Ah! si j'y étais! J'aurais bientôt tout rallié! J'aurais cent régiments d'infanterie, avec les conscriptions de* 1816 *et* 1817, *j'aurais de suite une belle armée, rien qu'en faisant dire aux officiers, aux soldats de se réunir à tel ou tel point. Je n'ai pas cinquante ans; je me porterais encore bien; il me reste au moins trente ans de vie. J'ai commis une grande faute à Châtillon, en ne cédant pas aux exigences des Alliés.* — Oui, Sire, après Craonne, Votre Majesté envoya, de Bray, M. de Rumigny dire non. — *J'ai commis là une lourde sottise.* »

L'Empereur assure qu'avec de l'argent on peut avoir tous les Anglais. « *Voilà pourquoi on ne veut pas que j'en tire d'Europe. Le docteur n'est si bien pour moi que depuis que je lui donne mon argent. Ah! j'en suis bien sûr, de celui-là! Ah! je comprends bien les Français qui aimaient mieux végéter à Paris que de vivre en mylords à Londres. Baxter est venu et n'a pu entrer : tant mieux, cela vaut mieux pour nous, mais cette consultation est une grande question, par la peur qu'ils ont de perdre leurs places; ils savent qu'ils déplairaient au*

ministère. Hudson Lowe a dit : AH! JE VOIS BIEN PAR LA LETTRE DE BERTRAND QU'ILS ONT DES COMMUNICATIONS AVEC L'ANGLETERRE. » Sa Majesté se couche et m'a traité extraordinairement bien; je rentre à 11 heures.

Dimanche, 5 *octobre* 1817. — L'Empereur déjeune avec Bertrand. « *Si Wellington avait fait en France ce qu'il a fait en Corse, il serait déjà assassiné!* » Je fais, après déjeuner, une visite à Mme de Montholon, qui va se faire belle pour la grande conférence avec les commissaires! Son mari raconte que l'Empereur lui fait perdre la tête à ce sujet, car depuis 5 heures du matin il ne fait que dicter, effacer, recommencer. Madame plaisante et pense, comme moi, que les commissaires ne viendront pas et se moqueront de nous. Sa Majesté a, pourtant, fait préparer une bien belle corbeille pour Mme de Stürmer, qui doit amener le marquis de Montchenu.

A 3 heures, je passe chez Bertrand : il est tout rouge et sa femme en colère; ma foi, je les laisse. Au bout d'une demi-heure, ils me rappellent, madame est bien habillée, les enfants aussi; tout cela pour les commissaires! Je leur dis que j'ai prévenu hier Sa Majesté qu'ils ne viendraient pas et je le crois fermement. Le grand maréchal fait l'important. Les commissaires viendront; ils sont si avides d'avoir des nouvelles! Il y a partout des vedettes pour nous aver-

tir, toute la maison est en l'air, les gens eux-mêmes croient que les commissaires doivent nous faire des visites; on ne doit pas leur offrir à boire.

A 4 heures et demie, M^me^ Bertrand sort avec moi et son mari. Pas de commissaires! Nous en rions. L'Empereur nous fait demander au billard, avec les enfants; il est habillé, lorgne la route, impatienté, a l'air de mauvaise humeur, la corbeille est là, j'assure qu'ils ne viendront pas. Après avoir pris Archambault pour les commissaires, Sa Majesté distribue les bonbons aux enfants par loterie et leur pince les oreilles. Il faut dire que M^me^ de Montholon n'aime pas les commissaires et n'a jamais cru à leur venue; elle se moque donc des préparatifs faits en leur honneur.

A 6 heures, l'Empereur, fatigué, rentre. Une demi-heure plus tard, il me fait venir, se déshabille, me fait tâter son foie, se plaint de douleurs, se dit malade, n'a pas faim, ne dînera pas, parle des commissaires. « *C'est que le gouverneur aura risqué des insinuations! Sans cela, ils seraient venus. M^me^ de Stürmer grille de voir M^me^ Bertrand.* »

Nous parlons de l'histoire romaine : « *Ce sont des mœurs toutes différentes des nôtres; nous n'avons pas idée des affranchis. C'était commode en ce temps. Mais, aujourd'hui, je voudrais trouver quelqu'un pour vous faire assassiner que je ne trouverais pas.* »

Sa Majesté se plaint, se met au lit, à 7 heures, et me parle encore de guerre, de Feuquières. « *Je voulais*

établir un cours de guerre à Fontainebleau; j'y aurais appelé Gérard, Maison, ceux que j'aurais voulu avancer; j'aurais ainsi formé d'excellents généraux. » Je rentre à 8 heures.

Lundi, 6 octobre. — Archambault m'avise qu'un homme de l'Empereur doit aller en ville et que, lui, va monter mon cheval, jusqu'à l'Alarm-House. Tout cela sent le neuf. A 1 heure et demie, Bertrand me fait demander pour aller promener avec lui et sa femme. A peine sortis sur la route, nous voyons Cipriani et Montholon qui nous précèdent. Nous nous asseyons en vue du corps de garde, en montrant une grande affectation de voir venir; mais nous n'apercevons que Bingham, et un peu plus tard Noverraz qui est suivi de loin du Russe et de M. de Gors. Nous restons assis, ceux-ci vont au petit pas, s'arrêtent à vingt pas de nous et s'en retournent sans nous saluer : nous nous en allons, un soldat nous espionne. M^me^ Bertrand trouve grossière la conduite du commissaire russe.

A 5 heures, l'Empereur demande le grand maréchal; peu après arrivent deux lettres du gouverneur dont M^me^ Bertrand délivre un reçu. Bertrand nous rejoint bientôt; l'Empereur avait bien envoyé Noverraz sur la route pour voir venir les commissaires et l'avertir de leur venue. Le grand maréchal fait l'important et prend les deux lettres d'Hudson Lowe.

A 7 heures, Sa Majesté me demande, se plaint du foie : les commissaires ne l'ont pas vu et, cependant, il se promenait dans le jardin; il a envoyé Montholon comme ils s'en allaient. L'Empereur me demande s'il y a en ville de bons télescopes à acheter, il en voudrait un qui lui permît de voir les figuiers jusqu'à l'Alarm-House. Il me paraît d'une humeur concentrée. Il va lâcher un coup de canon de quarante-huit et faire parvenir les *Observations* à lord Liverpool. Quand Hudson Lowe eut reçu la lettre de Bertrand, il se serait écrié : « J'avais toujours dit qu'ils avaient des communications avec Londres et Liverpool. »

Sa Majesté me fait lire tout haut les *Observations* et me demande mon opinion; le gouverneur a répondu au grand maréchal. Elle me fait dîner avec Elle. Le soir, Elle demande Bertrand, qui arrive avec une mine longue; la réponse d'Hudson Lowe est de quel qu'un qui se tient sur la défensive : il a levé la plupart des restrictions, donne des extraits des instructions, des ordres qu'il a reçus de lord Bathurst; il peut déterminer les limites de l'enceinte, mais doit empêcher toute communication avec qui que ce soit, autrement que par son canal.... L'Empereur s'écrie : « *Comment, si Gourgaud veut une négresse, il faudra qu'elle passe par le canal de M. Lowe?* » Bertrand continue que si le gouverneur donnait le titre de *général Bonaparte*, c'était par égard pour Sa Majesté; il dira donc désormais : *Napoléon Bonaparte*. L'Empereur est nerveux,

Bertrand se tait, « *Nous lui ferons une belle reponse : oui, nous la lui enverrons demain matin.* »

L'Empereur demande l'heure : « 9 heures. — *Allez dormir.* »

Mardi, 7 octobre. — A 9 heures, Marchand vient m'emprunter ma chambre noire : c'était là où j'avais caché mes papiers pelure.

A 2 heures, l'Empereur m'envoie chercher pour avoir mon avis sur son habit de cheval. Les *Observations* ont été envoyées ce matin à 9 heures, avec une nouvelle lettre de Bertrand qui maltraite le gouverneur.

Sa Majesté sort avec Montholon, va à l'écurie, visite les salles, entre chez M^me^ Bertrand, qui s'avance au-devant de son visiteur. Celui-ci lui demande pourquoi elle a la figure renversée, elle répond que son mari est une mazette. « *La nuit ou le jour?* — Ah! ma foi.... — *Vous oubliez que la femme n'est qu'une côte. C'est l'esclave du mari.* — Mais il est vrai qu'ici nous sommes tous esclaves. »

Sa Majesté rentre chez le grand maréchal, s'assied, trouve que sa santé est meilleure. On voit venir Wygniard et Harrisson avec Baxter et Jackson.

Bingham, que je rencontre peu après, m'annonce qu'il a remis les choses comme du temps de l'amiral Cockburn. « Comment se porte Sa Majesté? — Mal, Elle souffre du foie, des jambes, des gencives. »

Archambault a l'air de me surveiller, parce que je suis sorti de l'enceinte. L'Empereur me demande, il est au bain. Il veut prendre des bains de mer, s'informe si Bingham le croit malade, sort de l'eau, me fait dîner avec lui, cause de filles, de femmes, M^me^ Pellaprat, M^me^ Graziani.

Se couche à 10 heures et demie.

Mercredi, 8. — Étant sorti à 9 heures pour m'aller promener, je reviens par chez Bertrand.

Montholon m'assure que la lettre de Bertrand à Hudson Lowe a été dictée par l'Empereur. Au moins, le grand maréchal le déclare dans sa lettre. Il me parle de ses soucis, moi des miens.

Balmain, que je rencontre plus tard, n'est pas entré dimanche, parce qu'il croyait qu'il y avait un Anglais avec M^me^ Bertrand : c'est pourquoi il s'en est retourné. Il me demande s'il est vrai que l'Empereur ait mal au foie : le gouverneur, depuis trois jours, tient des conciliabules à ce sujet, dont on a fait un bulletin. Il me recommande de me méfier des domestiques; O'Méara a fait le serment de tout rapporter. Je dis à mon interlocuteur que je vais jusque chez Miss Mason et que je l'engage à continuer sa route, car on lui remettra peut-être la lettre de Bertrand. Il ne veut pas me quitter, assure qu'il ne part pas de bâtiment et m'accompagne jusqu'à la barrière.

Le docteur revient d'un bal, à bord du *Conqueror*.

L'Empereur me fait venir à 7 heures; il est de fort méchante humeur. J'aurais dû ramener le Russe. Je rentre chez moi, dîne, lis et me couche bien fatigué de tout cela. Sa Majesté m'avait, dans la journée, prescrit de défendre les promenades à Archambault.

CHAPITRE XIV

L'Empereur inventeur des maisons démontables. — Turenne. — Louis XIV. — Louis XV : sa belle conduite à Fontenoy. — Les Bourbons sont braves. — Sur les pressentiments. — L'aventure du général La Harpe. — Nouvelles d'Europe. — Récit de la bataille d'Iéna. — Rôle de l'artillerie. — Nouvelle scène de Gourgaud à l'Empereur. — Opinion de Napoléon sur Hume. — De l'utilité des maisons de jeu. — Anecdotes. — Les reines de Bavière et de Prusse. — Wellington. — Passage du brick français l'*Éléphant*. — Fusils se chargeant par la culasse. — Un dessin de Longwood par Marchand. — Soult. — Schérer. — Pendant la Révolution, l'art de la guerre a plutôt reculé qu'avancé. — Marengo. — Récit détaillé et critique de la bataille. — Ulm. — Desaix et Kléber, les premiers généraux de la Révolution. — L'art de la guerre. — 1er janvier 1818. — L'Empereur parle des événements de France. — Le maréchal de Saxe et Mme Favart.

Jeudi, 9 *octobre*. — Le gouverneur vient chez le grand maréchal et rapporte les *Observations* cachetées. Après dîner, l'Empereur me fait appeler. Hudson Lowe a sûrement lu les *Observations* et cherche à se raccommoder avec nous. Sa Majesté a pris un bain de mer, qui l'a fait suer : Elle souffre davantage du foie, mais Elle espère que la sueur la guérira; O'Méara assure qu'il faut un an pour en mourir. Si les rapports se rétablissent avec Hudson Lowe, l'Empereur montera à cheval, aura d'autres chevaux, fera huit ou dix milles par jour. Sa Majesté se couche à 10 heures.

Le Russe m'a dit hier que de deux jours, il irait, l'un chez Stürmer, l'autre chez nous.

Vendredi, 10. — Le grand maréchal entre chez moi en quittant O'Méara; il trouve que nous devons demander Gorrequer pour nous aider dans les négociations entamées avec Hudson Lowe. Le gouverneur a, du reste, promis de rétablir l'enceinte comme au temps de l'amiral, pour ne pas nous laisser de prétextes à récriminer.

O'Méara présente le médecin du *Conqueror*, qui est un ami de Warden. Je ne monte pas à cheval, pour ne pas déranger le Russe qui doit venir et ne pas entraver son entrevue avec Montholon.

Après dîner, l'Empereur me demande : « *Allez, monsieur le général, il fait bien beau.* — Oui, Sire, bien beau. — *Alors, pourquoi n'êtes-vous pas monté à cheval? Vous voulez toujours me contrarier!* — Sire, lorsque je monte à cheval, cela fâche Votre Majesté. Lorsque je n'y monte pas, cela la contrarie encore. »

L'Empereur, après dîner, m'assure que c'est ma faute si je n'ai pas plus de considération. Sa Majesté, après s'être fâchée, se radoucit, se couche et répète que c'est ma faute, si je n'ai pas d'amis. « Ah! Sire, les malheureux n'en ont pas! » Sa Majesté cause de Feuquières, de Turenne. « *Le prince Eugène a eu le plus grand tort, à Crémone, de demander à la fortune plus qu'elle ne pouvait donner. Il avait fait six lieues sans être découvert et il voulait prendre la tête du pont et le pont lui-même.* »

Sa Majesté, qui a fini par devenir douce, me dit à

10 heures : « *Allons, allez-vous coucher et calmez votre tête.* — J'ai plus de philosophie que Votre Majesté. Si je n'en avais pas, ni de force d'âme, je ne passerais pas la nuit. »

O'Méara a présenté le médecin du *Conqueror*; il a l'air d'un fort honnête homme. « Les Anglais sont des mercantis », disait Paoli. Sa Majesté est entrée dans des détails sur le vin et m'a dit que Cipriani n'avait rien à se reprocher, puisque l'on m'a envoyé du madère et cependant, j'ai fait acheter au camp, ce matin, quatre bouteilles de Porto.

Sa Majesté m'a aussi assuré que le Russe n'est pas venu, j'aurais dû, dernièrement, l'amener, car il était seul et on avait quelque chose à lui remettre : malheureusement, je l'ai emmené promener; Bertrand a été chargé de me tancer à ce sujet. L'Empereur, en un mot, me gronde vertement : 1° à cause du rapport de Cipriani, 2° parce que le Russe n'est pas entré.

Samedi, 11 *octobre*. — Le médecin du *Conqueror* a couché chez O'Méara. Je monte à cheval à 4 heures et rencontre le Russe avec M. de Gors. Je me contente de les saluer; ils me disent qu'ils vont au camp; M. de Stürmer devait venir hier, mais il a écrit le matin qu'il avait mal au foie : du reste, Hudson Lowe rôde par là. Je vais jusqu'à l'Alarm-House, puis rentre à Longwood pour avertir Montholon que le Russe est au camp. On m'envoie, avec Montholon, courir après

le Russe; mon compagnon prend le papier, mais nous rencontrons Cipriani qui nous avertit que ces messieurs sont partis. Je me promène avec Montholon. Lorsque le Russe vient avec Gors, c'est pour tromper le gouverneur. Lorsqu'il veut parler à quelqu'un de nous, il est seul.

A 6 heures et demie, l'Empereur me demande; il est déshabillé, a l'air de dissimuler une colère concentrée. Il parle d'une maison démontable qui puisse abriter un général en chef et qui puisse se transporter sur une ou deux voitures. Puis il passe à Feuquières, à Turenne. Celui-ci, en 1675, aurait pu ne pas abandonner Saverne, puisqu'il avait reçu des renforts. « *Cependant, c'est le meilleur homme de guerre que nous ayons eu. Louis XIV était un grand roi, mais il n'était pas militaire. Son passage du Rhin, tant vanté, n'était rien : c'est un passage à gué défendu par deux mauvais régiments, mais il était bien roi!*

Henri IV, lui, était vraiment militaire. Il se servait de son épée et s'aventurait même parfois fort loin avec un ou deux escadrons. François Ier, aussi, était un roi militaire, mais un souverain est entouré de tant de gens qui lui recommandent de ne pas s'exposer, qui l'assurent qu'il sera pris, que sa personne est tout pour l'État, qu'il y a déjà eu beaucoup de rois de France prisonniers, qu'il faut qu'il soit réellement bien brave pour aller au feu!

On peut affirmer que c'est Louis XV qui a gagné lui-

même la bataille de Fontenoy en ne suivant pas le conseil des courtisans qui le conjuraient de repasser la rivière. S'il s'en fût allé, la maison du Roi l'eût suivi et la bataille eût été perdue. Louis XV eût certainement été assassiné, tant il avait d'ennemis, et la Révolution eût éclaté sous son règne!

Louis XVI, à Fontainebleau, ne voulut jamais passer en revue un régiment de dragons qui criait : LE ROI! LE ROI! *et cela, parce que l'esprit d'alors ne permettait pas à un souverain d'être militaire, ni qu'il aimât les soldats. En général, cependant, on peut dire que les Bourbons sont braves, on ne peut pas leur reprocher le manque de courage.* »

A 8 heures, Marchand entre avec le dîner de l'Empereur, qui se fâche : « *Imbécile, je voulais dîner plus tard, je n'ai rien demandé!* » et le bourre. Cependant, il fait mettre le dîner là et me dit de le partager. Sa Majesté, de mauvaise humeur, veut cependant avoir l'air de me bien traiter et se couche à 10 heures; je me retire alors.

Dimanche, 12 *octobre*. — Le grand maréchal me raconte que le gouverneur est venu hier et que l'Empereur, avec sa lunette, l'a vu sur la hauteur de Hut'sgate, comme je saluais le Russe. Il changeait sûrement les postes pour rectifier notre enceinte.

Hudson Lowe vient, ce jour-là, chez Bertrand. Un

bâtiment est venu du Cap : il ne porte pas de lettres, mais deux journaux. Le gouverneur est très honnête pour moi et me demande comment l'on se porte à Longwood. « Je n'ai pas vu Sa Majesté, ce matin; je ne sais pas comment Elle est. »

Je rentre chez moi et, après le départ de sir Hudson, à 4 heures et demie, je monte à cheval et vois de loin le gouverneur se diriger vers Alarm-House. Près de Hut' sgate, je vois le Russe et Stürmer, qui viennent au galop à ma rencontre; je les évite et descends chez Miss Mason, qui n'y est pas. Hudson Lowe est revenu à Hut' sgate, il me voit chez Miss Mason et s'en revient par la hauteur.

Je passe ensuite à la maison de l'officier qui est établi sur les limites, et y rencontre Dobjins et sa femme, qui me demandent des nouvelles de Sa Majesté : « Toujours les mêmes. » L'officier m'offre un verre de vin. Il a déjà reçu deux visites de Cipriani. A 6 heures, je rentre au galop à Longwood, croyant les commissaires partis : je les rencontre à pied, avec Montholon, près des Chinois; ils me font des honnêtetés, montent à cheval et puis s'en vont. Je m'en reviens avec Montholon, qui me confirme que Stürmer est l'homme de Metternich et qu'il lui rapporte tout. Les commissaires ne viennent pas à Longwood par étiquette, ils racontent tout à leur gouvernement et Hudson Lowe leur a demandé de ne pas écrire par le bâtiment en rade, mais d'attendre un vaisseau de

guerre qui devait arriver sous peu. Montholon m'engage à en faire autant. Il trouve que l'Empereur devrait bien nous prévenir de ce qu'il veut que nous disions sur sa maladie : Stürmer lui a demandé comment allait « *palpitation.* » Le gouverneur prétend que cela vient des bains de mer.

Bertrand dîne avec l'Empereur et vient chez moi; je le préviens que j'avertis ma mère de ne pas s'inquiéter si je me sers du prétexte de la maladie de foie pour m'en aller. Le grand maréchal cherche à me consoler et me prie d'aller chez lui tant que je voudrai....

Lundi, 13 *octobre.* — A 5 heures, l'Empereur me demande, il est au billard avec Bertrand, et me traite bien; il plaisante Cipriani sur ses courses en ville, me parle armes, artillerie, métaux. « *Il faudrait faire des pièces de fer forgé légères; pour la guerre de montagne, des pièces de* 24 *en plusieurs morceaux, pour porter à dos de mulet. Avoir dans chaque équipage quelques pièces de* 24 *court; leur absence en Égypte m'a fait manquer la prise d'Acre.* »

A 6 heures et demie, l'Empereur se déshabille, lit le récit des batailles d'Hochstædt, de Ramillies. « *A Hochstædt, le Prince Eugène a voulu tourner par la gauche et jeter les Français dans le Danube. C'est mal rapporté dans Feuquières dont les cartes sont mal faites.* » Sa Majesté se couche et me fait lire le cha-

pitre : *Quand un général doit livrer bataille*, l'approuve et déclare bon l'ouvrage de Feuquières.

L'Empereur se plaint de l'odeur de pommade qu'exhale son lit. C'est vrai, quoique Marchand prétende qu'il n'y a pas d'odeur; Sa Majesté se fâche, ne veut pas souper et ne prend qu'un potage de lentilles et encore après consultation. Elle tousse et craint de s'être enrhumée en allant chez M^me^ de Montholon ce matin; Elle y a rencontré M. Jackson, m'envoie dîner, me fait revenir ensuite; nous lisons le chapitre de Feuquières sur Turenne. Le matin, Bertrand lui a lu Saint-Preux.

Sa Majesté me renvoie à 10 heures et m'a fort bien traité tout le jour.

14 *octobre*. — Balcombe vient à 1 heure et voit l'Empereur en cachette. A 3 heures, je me promène avec les Bertrand. Nous rencontrons Jackson, puis les Balcombe avec Betzy, qui vont s'établir à leur nouvelle demeure; le père me parle de sa visite du matin.

Je rentrais, à 7 heures et demie, lorsque l'Empereur me demande, il doit dîner à table et m'attend au salon. « *Qu'avez-vous dit à Jackson?* — Que Votre Majesté a mal au foie. J'ai aussi vu Balcombe. — *Ah! et qu'est-ce qu'il dit, Balcombe?* — Je croyais que Votre Majesté l'avait vu? — *Oui, je l'ai vu, ils viendront tous vendredi.* »

Les négociations avec le gouverneur paraissent

rompues. Wygniard est venu, ce matin, en parler au grand maréchal. Nous dînons assez tristement et nous parlons revenants, pressentiments, tireuses de cartes. Sa Majesté, qui sait que ce sont des folies, croit, cependant, aux pressentiments. « *Les yeux sont moyens proportionnels entre les mains et les pressentiments. La main dit à l'œil :* COMMENT PEUX-TU VOIR A DEUX LIEUES, JE NE PUIS ATTEINDRE A DEUX PIEDS? *L'œil dit au pressentiment :* COMMENT PEUX-TU VOIR DANS L'AVENIR? JE NE PUIS DISTINGUER PLUS LOIN QUE DEUX LIEUES. » L'Empereur cite l'exemple du général Laharpe, homme très brave. « *Il commandait une avant-garde de cinq mille grenadiers, où Lannes était chef de bataillon, au passage du Pô. Le passage effectué, j'y vais, il était fort important de s'emparer de Saorgio avant l'arrivée de Beaulieu. Je trouve Laharpe derrière des bateaux, pâle, décontenancé et lui demande où il va.* A PLAISANCE. *Se déclare indisposé. Je lui enjoins d'attaquer Saorgio. Eh bien, lui, d'ordinaire si brave, au lieu de se mettre en tête, se met en queue des colonnes du centre; il ne se trouvait certes pas dans son état naturel. Saorgio est pris pendant la nuit et Laharpe fait une reconnaissance en avant; en rentrant, à 2 heures du matin, nos troupes se trompent, tirent sur son escorte et il est tué! J'ai aussi remarqué que ceux qui se retirent du service et y rentrent ensuite, périssent infailliblement.* »

Sa Majesté parle du Juif errant qui était plus riche

qu'Elle et pouvait dépenser trois millions par jour : « *Eh bien! Gorgo. Vous vous seriez contenté d'un jour comme cela?* »

L'Empereur demande si Dieu peut faire un bâton sans deux bouts? « Oui, Sire, un cerceau est un bâton infini et sans bout. »

Le matin, Bertrand m'a chargé de démonter la calèche.

Mercredi, 15 *octobre.* — Une ordonnance du gouverneur vient apporter les gazettes arrivées par un navire qui va à Botany Bay. Un bâtiment est en rade. Santini est arrêté et Napoléon II succède à Marie-Louise[1].

Bertrand portant les gazettes à l'Empereur, sa femme me raconte que l'Empereur paraît contrarié de ce qu'Hudson Lowe semble tout accorder, il aimait mieux être brouillé avec ce personnage.

A 7 heures Sa Majesté m'appelle; Elle est triste et sérieuse, je la trouve au salon, habillée. On a des gazettes. Il paraît que l'*Habeas corpus* a été difficile à obtenir, il y a eu presque autant de voix contre que pour. Bedfort et Holland ont crié que la liberté se perdait. Santini est arrêté. Il y a des troubles en France. On ne parle pas de Napoléon II.

L'Empereur se montre courroucé contre les commissaires et présume que ce sont eux qui auront

1. De ces deux nouvelles, la première seule fut confirmée.

raconté que O'Méara rédigeait des bulletins. Il a vu de ces bulletins où il est traité de « général Bonaparte »; il a donc envoyé promener le docteur, en lui défendant formellement d'en dresser de nouveaux, à moins qu'il ne le traitât d'Empereur; cela a fort interloqué le gouverneur. Sa Majesté me recommande de raconter tout cela au comte de Balmain, si je le vois avant Montholon. Ces messieurs ont demandé à amener Montchenu avec eux, mais l'Empereur lui fera donner du pied au cul, non en sa qualité de commissaire du Roi, mais pour avoir signé un libelle injurieux contre l'Empereur.

J'objecte que Balcombe aurait dû s'en plaindre; Sa Majesté me répond que la réclamation émane de Bertrand et Montchenu a répondu qu'il ne devait compte de ses actions qu'au Roi.

Les Balcombe, continue l'Empereur, sont une famille de bâtards, de la pure canaille[1] et ils ont osé l'inviter à dîner! Betzy n'épousera pas le major, qui a trop d'esprit pour s'encanailler de la sorte. Ce sont des misérables!

(J'ai, quant à moi, toujours pensé que Ferzen ne voulait pas se marier; tout cela est de l'invention de Sa Majesté.)

Puis l'Empereur me fait jouer aux échecs.

Nous passons à table. Sa Majesté est de mauvaise

1. On prétendait Balcombe de la parenté naturelle de la famille royale d'Angleterre.

humeur, se dit fatiguée, ne pouvoir plus marcher. Elle aurait pu vivre quatre-vingts ans sans son séjour à Sainte-Hélène, où Elle ne fera pas de vieux os; Elle parle ensuite des inventions modernes et lit *Cinna*.

Avant dîner, l'Empereur m'avait demandé ce que je lisais chez moi. « Guibert. — *C'est un ouvrage d'esprit, mais trop prussien. Il voulait introduire chez nous la bastonnade. A Paris, on trouve des hommes d'esprit sous tous les pavés, mais non pas des gens de guerre. Guibert était un faiseur.* »

A 10 heures, Sa Majesté rentre.

Jeudi, 16 *octobre*. — Pendant que j'étais chez Mme Bertrand, son mari appelé chez l'Empereur, on apporte un pli d'Hudson Lowe contenant des gazettes.

Après quelque hésitation, Mme Bertrand l'ouvre; on y trouve des journaux des 28 juin, 1, 2 et 3 juillet. Nous y voyons ceci : le mariage de Flahaut, l'arrestation de Savary à Trieste, le Roi de Rome n'héritera pas de sa mère[1], Joseph bâtit une ville.

Bertrand revient bientôt de chez l'Empereur, où il m'a envoyé porter les gazettes. Sa Majesté, assise au salon, me reçoit bien, et parcourt les journaux. Je lui raconte le mariage de Flahaut, il me répond que la tête de la demoiselle se sera montée pour un aide-de-camp de l'Empereur. « *Ah! l'opinion mène bien les hommes! Je vous dis que vous ferez un mariage de*

1. Des principautés italiennes de sa mère.

3000 ou 4000 *livres sterling de rentes : il vous aura suffi, pour cela, d'être près de moi.* » Le bill de suspension de l'*Habeas corpus* a facilement passé, les ministres ont obtenu une grande majorité et cela nous attriste tous. A 9 heures et demie, l'Empereur rentre, m'appelle, se déshabille, se couche : « *Quand nous serons en Angleterre, toutes les femmes voudront de vous. Voyez Flahaut. Je voulais en faire mon grand maréchal, car il me faut un homme aimable pour cela.* » Après avoir été bien traité, je rentre à 10 heures.

Vendredi, 17. — Le matin, Marchand vient me prier, de la part de l'Empereur, de lui faire le dessin d'une chaise de malade. A 2 heures, Sa Majesté me demande, s'habille, me parle de Flahaut, me questionne sur Guibert. « *Il faut, en France, augmenter la force de l'infanterie contre la cavalerie, afin de ne pas craindre une invasion de Tartars, de Cosaques.* »

Puis, l'Empereur, répondant à mes objections sur ce qu'il avait entassé son armée sur le plateau d'Iéna : « *Augereau débouchait par la gauche sur la route, ainsi que Ney. Soult tournait la droite. Davout et Bernadotte étaient à Nambourg.*

Si Lannes avait été battu, la garde aurait tenu assez pour donner à Soult et à Augereau le temps de déboucher. Bernadotte voulait avoir la tête de colonne sur Davout, et, de colère de ne l'avoir pas obtenue, il avait quitté son collègue et avait essayé de passer entre Soult

et les défilés : il n'avait pas réussi dans cette manœuvre et Davout, avec son seul corps de 30000 *hommes, avait tenu tête au roi de Prusse. Ce qui a mis le plus grand désordre chez les ennemis, c'est que les fuyards se rencontrèrent, venant des deux routes de Neubourg et d'Iéna à Weimar. Le duc de Brunswick est un triste général et je me suis bien trompé sur lui, croyant que c'était quelqu'un. Il avait détaché Blücher et le duc de Weimar loin de lui et voulait passer le Rhin. Les Prussiens n'ont que de pauvres troupes! J'aurais dû faire fusiller Bernadotte, je me repens de ne l'avoir pas fait, mais il est venu pleurer chez Berthier.... J'ai expliqué la bataille d'Iéna à Alexandre et au duc de Weimar, qui ne la connaissaient pas.* »

Je parle ensuite de la Moskowa et me demande si on n'aurait pas dû tourner par la droite. « *Je pouvais bien tourner par la droite et forcer les Russes à l'abandonner, mais je ne la jugeais pas assez forte pour que je la puisse forcer et j'avais besoin d'une bataille.* »

Je pense que Koutouzow aurait dû l'éviter. L'Empereur estime que ce général a bien fait d'essayer de sauver Moscou. Le projet de brûler cette capitale n'était pas préconçu. Davout a mal manœuvré, ainsi qu'Eugène, qui a une tête carrée.

Les Balcombe viendront demain. On apprend la perte du brick la *Julie*. A 7 heures, l'Empereur me fait revenir, nous dînons tous ensemble; Bertrand

vient aussi dîner; Sa Majesté lui dit : « *Mais vous n'êtes pas invité, vous êtes sans gêne* ».

Samedi, 18. — Le grand maréchal m'invite à dîner avec les Balcombe; il a vu dans une gazette qu'on avait défendu à Lucien de quitter Rome. Tout cela, l'*Habeas corpus* n'annonce rien de bon pour nous. Les illusions s'en vont. Je joue avec Mlle Balcombe que l'Empereur ne reçoit pas, étant indisposé.

A 5 heures et demie, je rentre chez moi et vois passer les Montholon qui vont chez l'Empereur; à 7 heures et demie, Bertrand m'avertit que l'Empereur m'avait demandé avec les Montholon, que c'est lui qui m'a empêché d'être appelé et veut m'emmener dîner chez lui, tant Betzy est charmante en toilette. Je lui réponds que si Sa Majesté dîne à table, je dînerai avec Elle et je passe au salon, fâché d'être resté si longtemps seul.

L'Empereur joue avec Montholon et envie mon bonheur d'avoir vu Betzy; il croyait que je dînerais avec cette jeune personne, ce à quoi je réponds que je ne suis pas venu à Sainte-Hélène pour Mlle Balcombe. Quand Sa Majesté me fait l'honneur de m'inviter à sa table, je n'en saurais préférer d'autre. Le soir, nous lisons du Milton et rentrons à 9 heures et demie.

Dimanche, 29. — Bertrand m'emmène déjeuner

avec les Balcombe; quand nous arrivons chez lui, ceux-ci dorment encore. Il a été très contrarié que je n'aie pas dîné chez lui avec ses hôtes, car il leur avait assuré que l'Empereur, en robe de chambre et malade, ne pouvait les recevoir.

Les nouvelles ne peuvent nous laisser que peu d'espoir. Il paraît qu'Hudson Lowe redoute quelque chose, puisque, la nuit, on augmente les sentinelles. C'est probablement parce que le bruit court qu'une goëlette américaine croise aux environs.

A 1 heure, l'Empereur me demande et est fort gai. Nous causons guerre; il approuve qu'il y ait une pièce par bataillon, pour laisser les batteries intactes. Il faut beaucoup d'artillerie, à cause des ravages qu'elle occasionne. Il est nécessaire d'alléger les pièces; on peut les réduire à 125 livres par livre de boulet. Puis, il m'envoie déjeuner avec les Balcombe que je reconduis ensuite jusqu'à Hut's gate.

Montholon cause avec des dames allant à Botany-Bay, nous n'apprenons rien d'elles: elles disent que Paris est bien tranquille et les contributions payées. L'Empereur dîne seul chez lui, se couche et parle guerre. Les Stürmer renvoient leur domestique, Sa Majesté me parle de le prendre.

Lundi, 20. — Le matin, l'Empereur dicte à Montholon sur les campagnes d'Italie de Maillebois. Sa Majesté dîne seule, puis me demande, me fait asseoir,

parle guerre, veut écrire les campagnes de Louis XV. L'artillerie de ce temps-là avait des caissons excellents, mais des affûts trop lourds. Puis, Elle se couche, et cause avec moi jusqu'à 11 heures. A Waterloo, la garde n'a pas pu se déployer : la bataille a été perdue parce que Grouchy n'a pas rejoint : il aurait fallu avoir là Suchet. Soult avait peur et prétendait que Vandamme avait déserté. On avait perdu un temps précieux à discuter la constitution.

« *Pauvre France ! être battue par ces coquins-là ! Il est vrai qu'il y a déjà eu Crécy et Azincourt ! Je me suis cru trop sûr de les battre ! J'avais deviné leur mouvement, peut-être aurais-je dû attendre quinze jours ? Peut-être ai-je mal fait d'attaquer. La Russie et l'Autriche n'auraient certainement pas agi.* »

Mardi, 21. — Balcombe vient déjeuner chez le grand maréchal et O'Méara dîne sur le *Conqueror*. Sa Majesté dîne chez Elle et me fait demander à 9 heures et demie, lit Villars et trouve beaucoup de bon dans ses maximes de guerre. Je reste avec Elle jusqu'à minuit.

Mercredi, 22. — Nous avons la visite de M. et M^me^ Baird. Il arrive une frégate ; Sa Majesté me demande à 6 heures, me fait dîner avec Elle, lit et commente Villars, jusqu'à 11 heures et demie.

Jeudi, 23. — Je dîne seul chez moi, triste et vois

l'Empereur de 9 heures à minuit, conversation militaire. Le Russe est venu hier.

Vendredi, 24. — Je vais visiter Miss Mason et reste avec l'Empereur, de 9 heures à minuit : il est triste et de mauvaise humeur.

Samedi, 25. — Je reçois une lettre de ma mère et une de Planat. L'Empereur en a de sa famille. Sa Majesté m'appelle à 9 heures et demie, n'est pas habillée et lit mes lettres. Est-ce de l'Impératrice ou du prince Eugène que se plaint Planat? On lui fera tenir 3 000 francs. Elle me fait dîner avec Elle et cause de tout cela jusqu'à minuit.

Dimanche, 26. — Deux officiers d'artillerie, venus sur le *Melville*, visitent le grand maréchal. L'Empereur sort un peu; il paraît que dans les gazettes on attribue à Montholon la façon de la lettre. « *C'est singulier, mais on se figure donc que je ne puis rien faire par moi-même.* » Puis, il fait l'éloge de Warden : moi, je le considère comme un polisson ! Sa Majesté se contraint, et déclare qu'elle aurait payé cet ouvrage 10 000 livres sterling, tant il est utile. « *Si O'Méara écrit jamais un journal, il sera fort intéressant.* » Nous parlons du journal de Greatly. M^mes^ Ali et Marchand devraient bien aller voir ma mère !

L'Empereur mange une soupe et puis me renvoie à 9 heures et demie.

Lundi, 27 *octobre* 1817. — Baxter et Darling viennent avec les officiers d'artillerie, le premier conduit par Scheridan chez Bertrand.

A 7 heures et demie, l'Empereur me fait demander et s'informe pourquoi j'avais donné la main à Baxter, il croyait que c'était au gouverneur.

Après dîner, Sa Majesté me cherche querelle sur ce que je me plains toujours. « *Vous êtes plus heureux que si j'étais resté sur le trône. Louis XVIII aurait dû faire pendre tous mes officiers.* — Sire, je n'ai jamais trahi personne et je n'ai pas été au-devant de Votre Majesté qui, à Fontainebleau, m'avait dégagé de mon serment de fidélité envers Elle et conseillé de fidèlement servir le Roi. »

Mardi, 28. — Bertrand me prie de ne plus l'importuner avec mes doléances sur mon sort. Je ne vois pas l'Empereur de tout le jour.

Mercredi, 29. — Le grand maréchal me prête 20 livres sterling et me demande encore de ne plus lui parler de mes griefs contre l'Empereur. A 6 heures, Sa Majesté me demande au billard, où Bertrand lit les gazettes. Elle a l'air fâché et ne me dit rien. Elle rentre à 6 heures et demie et je ne la vois plus.

Jeudi, 30. — Je reçois du gouverneur deux certificats de vie et envoie l'un avec une lettre à ma mère et l'autre à M. Goldschmidt. Mon domestique va en ville

presque malgré moi. M. Darling vient pour poser les tapis; à midi et demi, Sa Majesté me demande, s'habille, passe au billard, et me tient jusqu'à 3 heures à me parler fortifications. Bertrand est le meilleur ingénieur de l'Europe. Koutouzow a perdu Moscou pour ne pas s'être assez retranché. La bataille de la Moskowa a été gagnée par ce qu'on avait enlevé la grande redoute dès la veille : il faut établir de bonnes lignes de circonvallation.

Je rentre; j'avais fermé ma porte à clef. Darling pose des tapis dans les deux petites pièces et en mettra demain dans ma chambre à coucher. Je ferme ma chambre à clef, monte à cheval et rencontre à l'Alarm-House M^me^ Bertrand avec son mari. Ils causent avec un aspirant. Je vois Balcombe à cheval, puis Cipriani, Marchand.... En rentrant, je trouve ma fenêtre forcée! Tristan me dit que le coup a été fait par l'homme de l'argenterie. J'en parle à Montholon, il interroge cet individu qui avoue être entré pour prendre le chapeau de Darling. C'est faux; Darling avait son chapeau quand je suis parti, je l'ai rencontré sur la route et il ne m'a rien dit. Mon domestique revient de la ville et cet homme effrayé me supplie de ne pas dévoiler que c'est lui qui a ouvert la fenêtre. Mais il y a le témoignage de M. Darling et toute la maison est en l'air.

Je visite avec Montholon, on y voit des traces d'effraction. Nous faisons tout voir au grand maréchal.

A 8 heures, on me dit que l'Empereur dîne à table.

Je passe au salon, où il vient avec Bertrand. Sa Majesté parle fortifications, Elle voudrait les voir revêtues de plaques de fer coulé et se retire à 9 heures, l'air fort contrarié.

Vendredi, 31. — L'Empereur lit les gazettes venues par un bâtiment de Botany-Bay.

Samedi, 1er *novembre*. — Je vois, au camp, des manœuvres à feu. L'Empereur assure qu'il ne vivra pas un an. Il n'y a pas d'apparence de guerre en Europe, on a donné Romilly au Roi de Rome : c'est une superbe terre, l'apanage des ducs de Toscane.

O'Méara, qui est allé en ville le matin, en revient à 3 heures, et y retourne à 4. L'Empereur assure ne pas l'avoir vu.

Sa Majesté nous déclare qu'avant un an Elle n'existera plus; nous serons alors dégagés de notre service auprès d'Elle. Les prisonniers restent dans leurs cachots; l'exercice, après tout, n'est pas nécessaire.... Puis, l'Empereur finit par dire que, peut-être, sortira-t-il le matin, si on change le gouverneur. En restant chez lui, il conserve sa dignité ; en effet, il est toujours Empereur et ne saurait vivre autrement. Puis, il demande Bertrand, il lui dit qu'il aurait dû envoyer ses dépêches par Ferzen, puisqu'on annonce le prochain départ du *Melville*. Nous causons jusqu'à 7 heures, où on nous renvoie.

Bertrand m'emmène dîner chez lui : nous apprenons que le *Melville* vient de partir. Le soir, conversation sur 1814.

Sa Majesté reconnaît qu'Elle a bien des fautes à se reprocher. « *A présent que je suis loin, je les vois bien. Je ne hâterai pas d'une minute la fin de ma vie, mais je ne souffrirai pas qu'on m'insulte, qu'on viole ma chambre.* »

Dimanche, 2 novembre. — A 2 heures, Sa Majesté s'habille, me demande, est gaie, plaisante : l'aide-de-camp de Montchenu est venu, il y a deux jours, au corps de garde.

Nous passons au billard, l'Empereur me recommande d'aller demain chez Stürmer et de ne rien dire, qu'en route, au capitaine, du but de ma sortie, afin de bien constater son refus, s'il en formulait un. Je demande si je puis aller chez Lady Lowe? « *Oui, certes, on ne saurait trop avoir d'amabilité pour elle.* » Le gouverneur sera en ville aujourd'hui.

L'Empereur me pince, me cajole, me renvoie à 2 heures et demie. On ne voit plus les commissaires ; il faut enfin savoir pourquoi.

Je monte à cheval à 4 heures et rencontre M. de Balmain. Je cause avec lui : sa conduite est approuvée par son gouvernement, tandis que Stürmer est blâmé par le sien, à cause de l'affaire du botaniste. Ils ne sont pas venus pour qu'on ne croie pas qu'on leur remet

des objets en cachette. Il assure préférer ma conversation à celle de Montholon, et, pourtant, celui-ci est le diplomate de la bande. Puis, il me promet d'amener demain ou après-demain M. de Stürmer.

Rentré à Longwood, Sa Majesté me fait appeler, au billard, où Elle est avec le grand maréchal. Je lui raconte ma conversation avec le commissaire Russe. « *C'est égal, vous devez aller demain chez Stürmer.* — Quoi, Sire, lui faire visite à lui ? A sa femme, à la bonne heure. » L'Empereur se fâche, assure que c'est un homme très comme il faut, on fait toujours visite au mari, quand on est garçon; et puis, c'est un envoyé.

Je me défends. Sa Majesté insiste, se froisse de ma résistance. Obéirai-je?

A 7 heures, l'Empereur rentre. Je dîne chez moi.

Lundi, 3. — Je demande à Blakeney à sortir de l'enceinte avec lui; il n'y met pas d'opposition. A une heure, je vais pour prévenir l'Empereur de mon départ, il est avec O'Méara, me fait attendre un quart d'heure, puis j'entre : il est au bain, me conseille d'attendre quelques jours, il vaut mieux ne pas aller encore chez Stürmer. J'avoue que c'est mon opinion, ce qui contrarie encore Sa Majesté, m'objectant que l'envoyé autrichien a rang de colonel. Elle me prie d'aller chez Bingham, chez Doveton, etc. J'obéis, je sors. Montholon, que j'avertis du changement, me

déclare que lui n'irait pas chez Stürmer, même si l'Empereur le lui ordonnait.

Je monte à cheval avec le capitaine, nous passons chez les Bingham qui nous font une réception courtoise et voilà tout. Nous poussons jusqu'à Rose-Hill, et, rentrant à 5 heures à Longwood, je vois de loin Cipriani en vedette sur un piton, qui descend quand il nous aperçoit : c'est un signal. On n'a pas touché à mes affaires : j'avais laissé ma clef à Fritz, qui m'avait demandé à nettoyer mes serrures. Cela est fort singulier.

A 8 heures, l'Empereur me demande au billard, me questionne, lutine M^me^ Bertrand, lui reproche de ne pas s'asseoir à sa table, puis rentre avec Montholon; je dîne chez moi.

Mardi, 4. — Montholon monte à cheval pour voir le commissaire russe et je le plaisante sur sa diplomatie équestre. Sa Majesté me demande à 7 heures, je dîne avec Elle et Elle me fait le plus grand éloge de Bertrand : « *C'est le meilleur ingénieur de l'Europe* ». Nous parlons artillerie. Il faudrait armer le troisième rang de l'infanterie de petits mortiers pour lancer des grenades. L'Empereur me dicte un problème pour trouver un mortier plus léger qu'un fusil, qui fasse, sous un angle de 10 degrés, ricocher une grenade; un bataillon qui aurait, en outre, son premier rang armé de piques, serait invincible.

Nous réfutons l'objection du poids des grenades à porter, il faudrait construire une voiture où l'on placerait trente ou quarante de ces mortiers. L'Empereur a toujours pensé que, de près, le boulet avait un inutile excédent de force : il vaut mieux avoir un grand espace devant soi. Il est partisan de la mitraille. Je lui réponds qu'on tire peu, que le caisson est au centre, mais que la mitraille est excellente, on n'en saurait trop avoir, mais de près. Sa Majesté me prie de lui préparer une note à ce sujet.

Mercredi, 5. — A une heure, l'Empereur s'habille, me demande, me fait un grand éloge de Bertrand, le porte aux nues comme ingénieur, passe au salon, parle mitraille, se fâche de ce que je sois d'un avis contraire, puis me demande : « *Si vous aviez à choisir, boulets ou mitraille, que prendriez-vous?* — Boulets, Sire! — *Pas moi, mais mitraille!* »

Je lui fais observer qu'en me mettant à trois cents toises de ses pièces chargées à mitraille, moi, avec mes boulets, je les détruirais sans qu'elles puissent m'atteindre. A la fin, Sa Majesté se rend à mes raisons, mais est de fort mauvaise humeur. Nous sortons dans les jardins et causons de la France. L'histoire, au moins, ne lui reprochera pas d'avoir fait périr les Bourbons. « *Elle ne peut pas me reprocher de n'avoir pas commis un crime!*

A mon retour, j'aurais dû semer la terreur! La mort

de Louis XVI a consolidé la Révolution, parce que ceux qui l'avaient condamné ont senti qu'ils ne risquaient pas davantage en faisant périr plus d'aristocrates et ils étaient trop compromis pour pouvoir battre en retraite. Les Révolutions sont rares, parce que la vie des hommes est trop courte, chacun pense, à part soi, qu'elle ne vaut pas la peine de bouleverser l'ordre établi, sans quoi les pauvres deviendraient vite les égaux des riches. C'est ce raisonnement qui fait que les Italiens, peuple spirituel, préfèrent l'esclavage à la révolte. Ils jouissent plus. Les Corses, au contraire, ont le caractère des barbares. »

Je dîne chez moi.

Jeudi, 6. — Depuis quelques jours, Bertrand a des conférences avec Balcombe, sa nouvelle maison est sur notre route et O'Méara y dîne souvent. A 4 heures, je monte à cheval et rencontre Montholon; Balcombe a vu M. de Stürmer se dirigeant vers la ville : les commissaires ne viendront donc pas, il rentre chez lui. Continuant ma promenade, je suis croisé par Balmain et Stürmer et les avise que Montholon est sur la route. Ils veulent venir avec moi, je m'en défends et leur répète de voir Montholon qui est le diplomate de la bande, car, moi, je ne me mêle pas de politique. A mon retour, je les trouve; ils sont entrés jusque dans Longwood, sans rencontrer Montholon. Stürmer se montre fort contrarié de sa course inutile. Ils veulent bien attendre que j'aie été cher-

cher Montholon qui se promenait avec sa femme et qui va rejoindre les commissaires. Il est vu causant avec eux par le capitaine et par Harrisson. O'Méara, ce jour-là, est monté à cheval et m'a suivi dans ma promenade. Je ne vois pas Sa Majesté et dîne dans ma chambre.

Vendredi, 7. — A 5 heures et demie, j'étais sur le pas de ma porte lorsque passe Montholon. Il craint que l'Empereur ne se fasse bien des illusions. Son excessif amour-propre le porte à croire qu'après avoir maltraité les gens un sourire de lui fera tout oublier! « Voyez Talleyrand, en 1814. »

Je m'informe si Sa Majesté dînera bientôt avec nous, car la solitude aux repas rend Longwood d'une tristesse insupportable. « Au contraire, réplique-t-il, j'ai la certitude que c'est une résolution prise. L'Empereur ne dînera plus à table. »

C'est bien malheureux pour nous, on ne pourra plus supporter ce séjour : je voudrais voir Longwood à cent pieds sous l'eau. O'Méara, Cipriani et Schmidt écoutent nos paroles.

Bertrand dîne avec l'Empereur; je le fais prier par Fritz de vouloir bien venir le soir chez moi. Sa police avait déjà instruit Sa Majesté de mes paroles.

A 9 heures et demie, l'Empereur me demande; il s'est baigné et a renvoyé Bertrand sans lui offrir à dîner; aussi, lui envoie-t-il deux plats de sa table; il

me fait asseoir, il est sombre et moi de mauvaise humeur. Il me reproche de toujours me forger des chimères, de croire qu'il me fait espionner et surtout d'interpréter à tort son silence. Je me plains tout haut de Longwood et il ne devrait y avoir que les femmes à gémir de la sorte. Je réplique vivement, qu'alors les hommes ici sont moins que des femmes, car personne ne trouve Longwood agréable!

Sa Majesté dissimule la colère que lui cause ma réponse. Elle a travaillé avec Bertrand : « *C'est le plus grand ingénieur...* ». La patience m'échappe, quand Elle continue : « *Le génie est plus instruit que l'artillerie...* », et je lâche sur le grand maréchal des choses que je ne crois pas. L'Empereur se couche, continue à parler et me reproche ce que j'ai dit du génie. Bertrand m'aime et prend toujours ma défense.

Samedi, 8. — M^me^ Bertrand a su par O'Méara qu'il y avait aujourd'hui grande fête chez Montholon. Le capitaine, Balcombe et lui y dînent.

A 9 heures, Sa Majesté me fait demander. L'Empereur me bourre, me répète que je me suis plaint de Longwood; je puis, si je ne suis pas content, m'en aller ou attendre que nous sachions Las Cases arrivé, pour apprécier l'accueil qui lui aura été fait en Europe. Au reste, Sa Majesté ne vivra plus qu'un an, et, de loin et de près, Elle pensera à moi; mais j'ai trop

de prétentions, Montholon lui convient mieux, car il est aux petits soins pour Elle : j'ai mauvais caractère et je finirai mal.

Je demande à l'Empereur ce qu'il entend par ces paroles. Je me suis toujours conduit et me conduirai toujours en honnête homme.

« *Qu'avez-vous donc contre nous?* » interrompt l'Empereur.

Je lui réponds qu'au dire de Montholon Sa Majesté a décidé de ne plus dîner à table. « *Ce n'est pas vrai!* — Alors, Sire, demandez à Montholon, qui n'osera pas soutenir cela devant moi. » L'Empereur s'échauffe et j'en reçois des duretés : « *Vous nous haïssez tous. Je vois bien que vous avez de la haine pour moi; vous n'aimez que mes ennemis. Vous attaquez ceux qui me sont attachés : Bertrand! Montholon!* — Sire, parce que je défends l'artillerie contre le génie, Votre Majesté prétend que j'attaque le général Bertrand. Devant les Anglais, je prends la défense de tous, tandis que, par des insinuations perfides, on leur fait croire du mal de moi. Puisque l'on est si injuste ici pour moi, je préfère m'en aller. Trouvons un moyen honorable pour moi de partir et je quitte Sainte-Hélène. »

L'Empereur estime que je suis très heureux ici, où j'ai la table et le logement. « Eh! Sire, en prison, partout où j'irai, j'aurai table et logement et ne serai pas humilié comme je le suis ici. Je n'admettrai jamais d'être considéré comme sous les ordres de

M. et Mme de Montholon; j'aimerais mieux périr. Lui, Montholon, se croit autant que Bertrand. — *Et il a raison, il a soin de ma maison. Si le grand maréchal s'en occupait, sa femme serait mieux servie que moi. A l'île d'Elbe, je sais bien ce qu'ils ont fait. Bertrand est doué de grandes qualités, mais elles sont gâtées par de vilains défauts : il est surtout très dissimulé...* »

Je suis très ému, quoique Sa Majesté me considère comme fort égoïste. « *Je suis très égoïste aussi et si vous me quittez, c'est qu'il n'y aura dans votre cœur ni noblesse, ni dévouement à ma personne* — Et Votre Majesté veut me chasser, ou que j'obéisse à Montholon? Je ne le puis pas, je le méprise trop pour cela! »

L'Empereur se fâche. Il avalait souvent sa salive quand il commandait au monde. Il a été obligé de le faire avec sa femme et ses frères, et moi, je ne voudrais pas en faire autant! Je lui réponds que c'est par franchise, que je veux toujours être franc.... Sa Majesté, voyant que je suis à peu près décidé, s'adoucit quelque peu et me gronde avec douceur, se couche et répète qu'avant un an sa maladie de foie l'aura emporté, cause paisiblement avec moi jusqu'à minuit, où Elle me dit : « *Allez, et tâchez de passer une bonne nuit.* »

Dimanche, 9. — Je raconte à Bertrand la scène de la veille. Il trouve que ce qui blesse le plus l'Empereur est d'avoir à discuter avec moi. Le grand maré-

chal est froid : ce n'est pas ainsi que je le défendais quand il voulait partir.

Je monte à cheval à 4 heures et rencontre le Russe avec l'aide-de-camp ; il veulent venir avec moi, je les prie de continuer leur route. Plus loin, je vois Montchenu qui descend en ville. En revenant, je trouve Balmain causant avec Bertrand et Gors avec Montholon.

Je descends de cheval et nous causons de Pétersbourg. Montholon dit à Balmain : « Allez au-devant de M. de Stürmer, s'il vient. » Bertrand veut retenir l'aide-de-camp, qui part aussi, et me dit que je devrais prendre Gors tandis que Montholon causerait avec Balmain. « Ah ! monsieur le maréchal, je ne suis pas assez bien avec M. de Montholon pour lui rendre ce service. Dernièrement, j'ai été le chercher et il ne m'a même pas remercié ! » Le grand maréchal m'assure que, pourtant, cela a fait plaisir à l'Empereur, qui a trouvé que j'étais vraiment un bon enfant. J'assure mon interlocuteur que s'il veut que j'y aille pour lui, Bertrand, je le ferai. Il me remercie et nous rentrons.

Sa Majesté demande alors le grand maréchal et je reste avec sa femme.

M^me^ Bertrand est bonne, c'est la seule personne, à Longwood, qui ait des sentiments humains et qui ait le cœur sensible.

« C'est moi, dit-elle, qui ai appris à l'Empereur la

mort de l'impératrice Joséphine. En arrivant de France, l'Empereur me fit monter dans sa calèche pour avoir des nouvelles. Je lui annonçai le malheur, il ne changea pas de figure et s'écria seulement : « *Ah! elle est bien heureuse, maintenant!* »

Bertrand dîne chez Sa Majesté, que je n'ai pas vue aujourd'hui : je prends mon repas chez moi.

Lundi, 10. — Le grand maréchal est en peine pour l'éducation de ses enfants. « Ils me reprocheront un jour leur manque d'instruction. » Les Bertrand veulent s'en aller; nous nous demandons ce que nous deviendrions si l'Empereur mourait subitement.

Mardi, 11. — Sa Majesté est souffrante, je ne la vois pas. Bertrand interrogé par moi si, dans le cas où j'aurais une querelle avec Montholon, il me servirait de témoin : « Assurément non. — Eh! quoi, monsieur le maréchal, vous préférez donc que je prenne un Anglais? »

Mercredi, 12. — Encore un jour sans voir l'Empereur : il travaille sur les Grecs, Constantinople, les Indes et prépare le plan de la conquête de l'Hindoustan.

O'Méara a remis à l'Empereur la *Quarterly Review*, où l'on attaque la lettre de Montholon : on y assure que Sa Majesté n'a pas d'amis. Talleyrand et Marmont l'ont trahie, et l'exil à Sainte-Hélène ne durera que

deux ans. Bertrand trouve que c'est un libelle sans esprit : « Cela ne me dit rien. »

Jeudi, 13. — Me promenant avec M. et Mme Bertrand, nous rencontrons les demoiselles Balcombe avec O'Méara; nous ne voyons pas de commissaires. Le grand maréchal a été interrogé hier par l'Empereur sur ce que je faisais : il était triste, pas habillé, a mal aux dents, sa joue est enflée.

A 6 heures et demie, on m'appelle au salon. L'Empereur est à jouer aux échecs avec Montholon, Mme de Montholon assise et Bertrand debout. Quand j'entre, Sa Majesté s'écrie : « *Ah! monsieur Gourgaud!* » Elle est triste, chante plusieurs parties sur le même air, sans dire un mot.

A 8 heures trois quarts, l'Empereur demande l'heure, annonce qu'il ne dînera pas et rentre sur ces paroles : « *Il a fait bien mauvais temps aujourd'hui, monsieur Gourgaud.* — Pardon, Sire, il a fait assez beau. — *Je ne trouve pas.* » Voilà toute notre conversation.

Vendredi, 14 *novembre* 1817. — C'est l'anniversaire de ma naissance; j'ai aujourd'hui trente-quatre ans, je pense à ma pauvre mère et ne vois que Bertrand et O'Méara. J'ai rencontré sur la route Bingham avec les Balcombe, il est fort honnête pour moi.

Samedi, 15. — A 7 heures, l'Empereur me demande

au salon; je l'y trouve jouant aux échecs avec Bertrand; il me dit seulement : « *Ah! monsieur Gourgaud!* » Les Montholon sont bien accueillis; Sa Majesté joue avec eux, puis, à 8 heures, se lève en annonçant qu'Elle ne dînera pas : Elle me dit pourtant, en passant : « *Adieu, Gourgaud.* »

Dimanche, 16. — Je vais me promener avec le grand maréchal : il paraît que l'on sait que les commissaires doivent venir. Nous rencontrons le pasteur Vernon, le jeune, qui met pied à terre et cause de l'instruction des enfants. Plus loin, nous rencontrons M. Brulh et sa fille et échangeons avec eux des salutations. Ensuite, nous trouvâmes le commissaire russe et l'aide-de-camp, qui causent avec Bertrand de la Perse et des Indes Nous rencontrons M. de Stürmer, en redingote et souliers, prétendant qu'il se promenait par hasard. Toujours le même refrain, les commissaires ne peuvent nous voir sans de nouveaux ordres. Balmain me demande s'il est vrai que l'Empereur baisse et tombe en apathie. C'est, du moins, le bruit qui court. Je réponds vaguement, de crainte de mal dire; puis, il s'informe du manuscrit, est-il de l'Empereur ou de Las Cases? Nous ne répondons pas. M. de Gors nous quitte, se trouvant fatigué, les autres nous accompagnent jusqu'à la dernière barrière. Je rentre avec M^me^ Bertrand, que l'Empereur fait inviter à dîner. Sa Majesté s'est fait arracher une dent de

sagesse. A 7 heures, Elle me demande au salon. « *Eh bien, vous vous en êtes donné avec les commissaires!* » L'Empereur embrasse Mme Bertrand, qui est bien mise, lui fait maintes caresses et veut, à toute force, la faire jouer aux échecs, quoiqu'elle en ignore la marche. A dîner, il n'a d'yeux que pour la dame. « *A la bonne heure, voilà un buste de dîner, de salon.* »

L'Empereur ne me parle qu'une fois, pour me demander où était, à Versailles, le logement du grand maréchal. Après dîner, on retourne au salon, Sa Majesté finit par s'ennuyer, demande l'heure; Montholon répond : « 10 heures ». Je reprends vivement : « 9 et quart. » L'Empereur joue jusqu'à 9 heures et demie et rentre. Il nous a raconté qu'O'Méara l'a fait asseoir par terre pour lui arracher la dent, l'instrument a provoqué des vomissements, puis le docteur a pris des pinces. O'Méara est tout fier de son opération; c'est une dent de fond, qui a deux trous à la hauteur de son enchâssement avec les gencives, l'un extérieur, l'autre en arrière.

Le 17. — Je vais au camp avec Mme Bertrand et nous entrons chez le colonel Nicoll; il va en ville à un spectacle où M. Dobjins fait le rôle de Falstaff. A 7 heures, l'Empereur est au salon et ne me dit que ce mot : « *Pourquoi n'êtes-vous pas monté à cheval?* » Puis, il se plaint du temps, il est sorti un moment, mais cela lui a fait mal à la tête. « *Quel vilain pays!* »

A 8 heures, Sa Majesté rentre chez Elle et moi chez moi, bien triste.

Le 18. — J'ouvre mon cœur à Bertrand que l'Empereur a fait venir hier, à 3 heures, pour lui montrer un portrait qu'il avait reçu du Roi de Rome et à qui on trouve la figure autrichienne. En rentrant de la promenade, à 6 heures, Sa Majesté nous fait appeler au salon, nous y allons comme nous sommes, en bourgeois. L'Empereur joue aux échecs avec Mme de Montholon, se plaint d'être malade; il est sorti un instant, mais le temps est mauvais, il se plaint d'avoir le frisson et s'adressant à moi : « *C'est signe de fièvre, n'est-ce pas, Gourgaud?* » Puis, après douze parties : « *Grandes nouvelles! Le ministère va changer en Angleterre, nous verrons arriver Wellesley, Holland, Grenville. La petite princesse assure qu'elle punira les ministres d'avoir mal agi avec sa mère. On ne parle que de moi en Angleterre, on ne fait plus attention aux libelles. Personne, en France, ne veut lire la* Quarterly Rewiew. *Les Bourbons vont être chassés, l'Autriche et la Russie, qui sont en froid, vont retirer leurs troupes, les Anglais seront priés de rappeler les leurs, alors les Bourbons seront expulsés. Il va y avoir un changement total. Wellesley est pour moi, dit qu'on a eu tort, en* 1815, *de me chasser de France et que M. Lowe est maltraité dans toutes les gazettes.* » Sa Majesté nous a débité tout cela avec la plus grande

volubilité, me regardant souvent, mais ayant l'air d'être dans une colère concentrée. Puis, Elle se lève, dit qu'Elle ne dînera pas et rentre chez Elle. Je vais dîner avec les Bertrand, à qui je fais observer que ces paroles sont à cause de moi. L'Empereur nous envoie un plat de sa table, c'est pour savoir où je suis. A 9 heures et demie, je rentre chez moi, triste et malheureux.

Le 19. — J'ai une longue conversation avec le grand maréchal, puis je monte à cheval et rencontre O'Méara qui demande un cheval pour aller chez Balcombe. A 6 heures et demie, l'Empereur me fait demander au salon où il joue avec Montholon. Sa femme est près du canapé, elle assure que la dent arrachée vaut au moins mille louis. M^me^ Lowe n'est plus cette mylady qu'on ne saurait trop fêter, c'est une bourgeoise. Un bâtiment est parti, hier, pour l'Angleterre. L'Empereur me dit seulement : « *Ah! monsieur Gourgaud, êtes-vous monté à cheval?* » Il joue jusqu'à 7 heures, se plaint d'être sorti, il a mal à la tête. « *Ah! le vilain pays!* » Il se lève, rentre avec le grand maréchal qu'il retient à dîner. Les Bingham sont venus voir les Bertrand.

Le 20. — Je monte à cheval et vois dans le jardin l'Empereur qui se promène avec les Montholon; je lui adresse un salut qu'il me rend. Je rencontre

M. Bruck et M. et Mme Bingham avec qui je reviens jusqu'à l'Alarm-House. Le général me demande si j'ai vu l'Empereur et paraît étonné que je lui réponde oui. A 6 heures et demie, Sa Majesté me fait venir au salon, me demande qui j'ai vu. « *C'est singulier, les commissaires ne viennent plus, ils ont peur du gouverneur, c'est bien de la canaille.* » A 7 heures et demie, l'Empereur se lève, se plaint d'être sorti, parle du mauvais temps, puis rentre chez lui.

Le 21. — Je dis à Bertrand : « Monsieur le maréchal, la patience m'échappera, je souffletterai Montholon. » A 6 heures, l'Empereur me fait demander : « *Avez-vous vu le Russe ou l'Autrichien?* » Se plaint d'être sorti par un aussi mauvais temps froid; se lève et emmène Bertrand dîner avec lui.

Samedi, 22. — Le gouverneur est venu à la ferme ce matin, il a envoyé une longue lettre à Bertrand qui l'a portée à l'Empereur. Les nouvelles que nous annonçait dernièrement Sa Majesté étaient vraies au dire de Mme Bertrand, je n'en crois rien. Fussent-elles véritables, cela ne changera pas mes sentiments. Jamais on ne permettra à l'Empereur d'aller en Angleterre s'il ne change pas de manière d'être ou d'étiquette : les Anglais n'aiment pas cela, la *Quarterly Rewiew* en parle : « Il est ridicule, y est-il dit, qu'à Sainte-Hélène, Mme de Montholon soit en robe de soie

dès le matin, comme à la cour des Tuileries. » Cockburn, après la promenade qu'il avait faite avec Sa Majesté, lui avait conseillé de se *déroyauter* (sic). L'Angleterre n'avait jamais voulu le reconnaître comme roi et elle ne commencerait pas aujourd'hui.

Le grand maréchal survient sur ces paroles de sa femme. La lettre d'Hudson Lowe est pleine de reproches contre lui, cela fera qu'on nous recevra mal en Angleterre; le gouverneur trouve qu'à Longwood il n'y a pas d'autre honnête homme que moi, ce qui est blessant pour les autres. Là-dessus, je témoigne l'espoir que M. Lowe sera changé; on ne pourra faire moins pour l'Empereur, et si son rappel n'a pas lieu, c'est que l'on n'a nul égard pour l'Empereur, qui le hait tant. Selon Bertrand, cette lettre du gouverneur vient de ce que lui, Bertrand, n'a fait qu'accuser réception de plusieurs lettres et parce que nous n'avons pas retiré les *Observations*. C'est, pour moi, du moins, la première nouvelle que le gouverneur ait écrit. Bertrand m'apprend que sir Hudson a offert, depuis nos *Observations*, de changer les limites et de les étendre jusque chez Miss Mason.

Nous allons au salon. « *Je lis Hume*, dit l'Empereur, *c'est une nation féroce que ces Anglais. Que de crimes dans leur histoire! Voyez Henri VIII, qui épouse Lady Seymour le lendemain du jour où il a fait couper la tête à Anne de Boleyn. Nous n'aurions pas fait cela chez nous! Néron n'a jamais commis de tels crimes. Et*

la reine Marie! Ah! c'est une belle chose que la loi salique.... » Puis on parle du gouverneur, on en dit pis que pendre. L'Empereur, après avoir joué une dizaine de parties avec Mme de Montholon, me dit : « *Allons, voyons, que je joue avec vous, Gourgaud, il y a longtemps que je ne vous ai battu.* — Pardon, Sire. — *Quoi, il y a plus de quinze jours que je n'ai joué avec vous.* — Ah! je croyais que Votre Majesté disait qu'il y avait longtemps qu'Elle ne m'avait maltraité. » L'Empereur est offusqué de mes paroles[1] et Bertrand me pousse pour me faire taire. Nous jouons cinq parties, jusqu'à 8 heures et demie. Sa Majesté rentre.

Dimanche, 23. — Me promenant à cheval, je rencontre M. et Mme de Stürmer qui passent : « Comment vous portez-vous? » Ils viennent de chez Balcombe et m'accompagnent jusqu'à l'Alarm-House. M. de Stürmer ne vient plus à Longwood, « Parce que, dit-il, je vous avouerai que ces conversations, quelque agréables qu'elles soient, ne compensent pas le désagrément des explications qu'elles amènent avec le gouverneur. Il ne peut, par politesse, nous interroger, alors O'Méara tâche de nous tirer les vers du nez, et encore s'il y avait quelque chose d'important à dire, mais non.... » Il m'assure que le bruit court

1. On ne peut s'empêcher de reconnaître que l'Empereur avait constamment raison dans ses dicussions avec Gourgaud et cela confirme l'idée que le *Journal*, écrit au début par simple intérêt, se trouvait corsé à la fin, dans le but de jouer les Anglais et spécialement H. Lowe.

que tantôt moi, tantôt les Bertrand, nous devons partir.

Les Montholon resteront les derniers ; le gouverneur leur en veut beaucoup, mais il n'est pas mécontent de moi. Si Hudson Lowe s'en allait, ce ne serait pas Malcolm qui le remplacerait, car il a commis trop d'imprudences. M. de Stürmer trouve que je dois bien m'ennuyer tout seul. « Comment, vous n'êtes que trois et vous ne pouvez bien vivre ? Vous devriez dîner avec O'Méara. » Ils me paraissent froids, c'est l'effet de la calomnie. Après le commissaire, je rencontre le gouverneur : « Comment vous portez-vous ? Et votre appartement? Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le moi. » Je remercie. O'Méara vient au-devant de moi à Longwood, il sort de chez l'Empereur, qui m'a lorgné sur la route. Je monte chez M^me^ Bertrand lui raconter mes rencontres. Il paraît que, dans la lettre que son mari a reçue d'Hudson Lowe, celui-ci déclare que les pires ennemis du grand maréchal sont à Longwood. « Ma foi, c'est donc moi, car.... — Non, c'est de Las Cases qu'il parle. » Dans la soirée, on me demande chez l'Empereur. « *Avez-vous vu le Russe?* — Oui, Sire! » Je ne veux pas parler devant les Montholon. Sa Majesté, qui était au jeu quand je suis entré, se lève : « *Allons, venez que je vous interroge.* » Il m'emmène au billard ; je lui fais part du bruit répandu que moi, d'abord, puis Bertrand, nous devons partir. Sa Majesté croit que c'est à cause des articles de la

Quarterly Rewiew. Je réponds que, en ce qui me concerne, on le dit positivement. « *Est-ce que vous avez vraiment envie de partir?* — Sire, si je ne suis plus utile et que je déplaise à Votre Majesté, j'aime mieux lui déplaire que de lui être à charge. — *Voyons, vous me cherchez querelle?* — Je ne vois plus jamais Votre Majesté, et j'ai un grand malheur, celui de lui déplaire. Les Montholon vous ont monté contre moi et font des insinuations fâcheuses contre moi. — *Mais vous ne les voyez pas non plus! Si vous ne voulez pas rester, il faudra froidement nous occuper des moyens de vous en aller honorablement.* — Sire, j'ai tout perdu, il ne me reste que l'honneur, je ne veux pas tout perdre, aussi me vengerai-je sur Montholon.... Stürmer m'a assuré que le gouverneur n'était pas mécontent de moi, je répète cela à Votre Majesté pour l'acquit de ma conscience, ne voulant rien lui cacher. Stürmer trouve que cela fait mon éloge. — *C'est pour qu'on vous croie un espion.* » Sa Majesté me parle mieux ensuite, et nous allons tous dîner. A table, l'Empereur m'adresse la parole et raconte que Stürmer a en pension un colonel, qui lui coûte un louis par jour, et que le Russe en paye cinquante par mois. Ensuite, on parle jeu. « *J'ai eu souvent envie de fermer les maisons de jeu, mais cela roule sur des centaines de millions et j'ai toujours été effrayé de savoir de quel côté ce torrent-là se dirigerait, si on fermait les maisons. Ensuite, c'est là que la police découvre les complots, les faux monnayeurs;*

on en retire la fausse monnaie. Seulement, j'aurais dû défendre de jouer pendant le jour; on n'a jamais pu empêcher le jeu à Paris. Comment voulez-vous? Son produit autrefois appartenait au Parlement et tel conseiller en retirait 300 000 *francs. Qui résisterait à un semblable appât? On trouve alors bien des raisons en faveur de l'abus. C'est le jeu qui a fait la fortune de M. d'Aligre et des gens de robe en général. Il y a, en France, plus de* 80 *millions de mises à la loterie, cela produit* 8 *millions. Les mises font le tiers de l'impôt foncier, qu'on a tant de peine à faire rentrer.* »

Le grand maréchal raconte l'histoire d'un de ses camarades de collège, qui a fait fortune, a prêté des millions à Joseph, est devenu chevalier de Saint-Louis et est venu le voir en 1815. Là-dessus, l'Empereur risque une anecdote grivoise sur Carraccioli. M^me^ de Montholon rougit et s'écrie : « Sire, je n'ai rien entendu. » A 9 heures et demie, l'Empereur se lève, rentre chez lui en appelant Bertrand et en traitant le gouverneur de coquin, de sbire. « *Gourgaud doit être fier qu'il lui ait parlé.* »

Lundi, 24. — J'ai été malade toute la nuit de coliques et d'ennuis. Le grand maréchal m'engage à prendre patience; l'Empereur ne tardera pas à reprendre l'exercice du cheval et tout s'arrangera ; lui-même en a été fort maltraité, il y a huit jours; c'est un moment de crise et cela passera. Hier, Sa Majesté

ne lui a-t-elle pas demandé si son enfant était fille ou garçon et il lui avait répondu : « Ma foi, je n'en sais rien, je le demanderai à ma femme. » Alors, l'Empereur s'est aperçu qu'il l'avait fâché. M. Jackson nous apprend que M. de Montchenu a donné avant-hier un grand bal à l'état-major, il y a eu bal à bord d'un brick. Les Balcombe, Beans, etc., y ont été. O'Méara est toujours en grande faveur. Je rentre chez moi. Sa Majesté se baigne, je ne la vois pas de toute la journée ; mon domestique est allé en ville.

Mardi, 25. — M^me^ Bertrand est fort tourmentée, car sa fille a le ver solitaire. Le colonel Nicoll, du 66^e^, vient l'inviter à un bal qui se donnera lundi ; j'y suis aussi convié. Je ne réponds ni oui ni non, mais on ne danse pas avec une chaîne aussi lourde que la mienne. A 5 heures, l'Empereur me fait appeler et me parle avec douceur : M^me^ Bertrand est folle de s'inquiéter ainsi, O'Méara assure que ce ne sera rien, il en a guéri plus de huit. Il n'y a pas d'obstacles qui s'opposent à ce que nous allions au bal, au contraire, ce sera malhonnête pour le gouverneur, dont nous déclinons toujours les invitations ; un bal dans un camp est toujours digne. « *M^me^ de Montholon ne peut pas y aller, son ventre porte son excuse, mais vous, Bertrand, sa femme, devez vous y rendre. Cela ne me fera pas la moindre peine, on est si malheureux qu'il faut profiter d'une bonne soirée. Cela vous amusera, le gouverneur n'y va pas ; vous*

y verrez Bingham et sa femme. » L'Empereur, en voyant mon cheval, dit : « *Allez vous promener, cela vous fera du bien.* » Je suis sorti un instant et je me sens mal à l'aise. Je rencontre Montholon et échange avec lui un salut froid. Au retour de ma promenade, où je n'ai rencontré que Balcombe, l'Empereur me demande si j'ai rencontré le Russe déguisé : « *Il y était cependant, ah! vous feriez un mauvais officier de gendarmerie.* — Ah! Sire, j'aimerais mieux être maçon! » Nous jouons ensuite aux échecs jusqu'à 8 heures trois quarts. Sa Majesté se lève et rentre chez Elle, en se disant malade.

26 *novembre.* — Bertrand me prie de passer chez lui prendre un sac de 3000 francs. Je l'accepte avec répugnance, mais il me faut bien payer mes dettes. Je lui rends les 20 livres qu'il m'a prêtées. Il est ennuyé de la santé d'Hortense et a appelé en consultation les docteurs Baxter et Lewinston. A 6 heures, au salon, l'Empereur me traite bien. « *Gorgo, Gorgotto.* »

Jeudi, 27 *novembre.* — O'Méara, qui a été tous ces jours-ci en ville, nous demande encore un cheval.

Vendredi, 28. — Balcombe déjeune chez le grand maréchal. L'Empereur demande O'Méara, puis moi, nous jouons aux échecs. « *Gorgo, Gorgotto.* » M^me^ de Montholon, saignée, a été malade pour avoir pris un bain trop froid. Son mari me dit : « Général, je suis

bien sensible à ce que vous avez fait prendre des nouvelles ! »

Samedi, 29. — Mme Bertrand se propose d'aller au bal, moi pas. Il est faux que son mari ait reçu 400 000 francs à Fontainebleau et, plus tard, 1 million à Sainte-Hélène, pour y rester. Ce qui a donné lieu à ces bruits, c'est qu'on a vu, en 1814, un valet de chambre porter 400 000 francs, mais c'était un dépôt. Ces affaires-là ne me regardent pas, tant mieux si les Bertrand ont de l'argent ; MM. de Turenne et Fain pensaient comme moi quant aux 400 000 francs. Quant au million, l'Empereur lui-même me l'a dit. Je lui donne une leçon d'échecs. A 6 heures, Sa Majesté me fait venir au salon, me demande si Mme Bertrand ira au bal. « *Gorgotto.* » Joue avec moi jusqu'à 8 heures et demie. Tous ces bons traitements sont pour me faire aller au bal ; je n'irai pas. Sa Majesté ne m'invite plus à dîner, je suis trop malheureux.

Dimanche, 30. — Je m'excuse auprès du colonel du 66e pour le bal. L'Empereur me parle de cette fête, voudrait que j'y conduise Mme Bertrand, parle de la Martinique et voulant faire croire que le grand maréchal a épousé une femme riche, dit : « *Votre mère y avait une belle maison en pierres.* » Puis : « *Le roi de Bavière ne voulait pas donner sa fille à Eugène, disant ignorer ce que c'était que l'adoption et ne le considérer*

que comme vicomte de Beauharnais. Je lui fis savoir que je prendrais une Autrichienne pour mon beau-fils et qu'il fallait se décider sur-le-champ. Joséphine avait déjà eu des affronts à Munich, où on parlait toujours devant elle des amours de la princesse avec le prince de Bade. Lorsque je passai à Munich, le roi de Bavière vint dans mon cabinet avec une personne voilée. Il leva le voile, c'était sa fille, je la trouvai charmante et fus, je l'avoue, assez embarrassé. C'est ce qui a fait dire au roi que j'étais tombé en extase. Je fis asseoir la jeune personne et sermonnai ensuite sa gouvernante. Est-ce que les princesses doivent aimer ? Ce ne sont que des marchandises politiques. La reine de Bavière était jolie, j'avais du plaisir à me trouver avec elle. Un jour de chasse, le roi partit devant, je lui promis de le rejoindre, mais je fus chez la reine, avec qui je restai une heure et demie. Cela fit causer et mit le roi fort en colère et lorsque les époux se retrouvèrent, il la gronda. Elle lui repondit : VOULIEZ-VOUS DONC QUE JE LE MISSE A LA PORTE? *Depuis, j'ai bien payé ces galanteries-là, car ils m'ont suivi à mon voyage d'Italie, je les avais partout sur mon dos ; ils n'avaient que de mauvaises voitures qui cassaient à chaque instant : j'ai été obligé de les prendre dans les miennes ; à Venise, ils étaient avec moi et, au fond, je n'en étais pas fâché, cela me donnait un cortège de rois.*

La reine de Prusse était bien supérieure à celle de Bavière ; elle vint trop tard à Tilsitt. Le roi ne l'appela

que quand il vit qu'il ne pouvait rien obtenir de moi, mais tout était arrangé. Je fus lui faire ma visite mais elle me reçut sur un ton tragique, comme Chimène : SIRE, JUSTICE, JUSTICE, MAGDEBOURG ! *Elle continuait sur ce ton, qui m'embarrassait fort; enfin, pour la faire changer, je la priai de s'asseoir, rien ne coupe mieux une scène tragique, car, quand on est assis, cela devient comédie. Elle portait un superbe collier de perles; je l'en félicitai :* AH ! LES BELLES PERLES ! *Nous dînâmes, le roi, Alexandre, la reine, moi, etc. Pendant tout le repas, elle ne me parla que de Magdebourg. Après quoi, le roi et l'empereur me laissèrent seul avec elle; elle me pressa encore et je lui offris une rose qui se trouvait là.* OUI, MAIS AVEC MAGDEBOURG ! — EH, MADAME, C'EST MOI QUI OFFRE LA ROSE ET NON PAS VOUS ! *Quand ils furent tous partis, je fis venir Talleyrand et lui ordonnai d'aller trouver les autres ministres, je voulais que le traité fût signé le soir même, sans quoi, je recommençais la campagne. Je voulais Magdebourg pour protéger le roi de Saxe.*

Le roi de Prusse était un vrai benêt, chaque fois qu'il venait chez moi pour me parler affaires, il ne parvenait jamais à exprimer sa pensée, je l'entretenais de shakos, de boutons, de sacs en peau et de mille bêtises et je ne savais pas un mot de ces détails !

Alexandre portait toujours sur son cœur le portrait des deux enfants qu'il a eus de la princesse Nariskine. L'Impératrice est une sotte, qui a eu le grand tort de ne

pas faire d'enfants. On dit que le prince Czartorisky l'aimait.

Quand la reine de Prusse monta en voiture, elle dit à Duroc, qu'elle aimait assez : AH! L'ON M'A CRUELLEMENT TROMPÉ DANS CETTE MAISON! *Alexandre me pria de retenir le roi à Tilsitt, pendant que lui était à la campagne avec la reine. Le roi ne pouvait partir sans que je lui rendisse sa visite de congé. Je le fis attendre huit ou dix heures; il m'envoya dire qu'il m'en dispensait, je lui fis savoir que je tenais à le voir. Je crois bien qu'Alexandre n'avait avec la reine qu'une douce intimité en tout bien, tout honneur, mais le roi était ennuyeux. Quand j'étais avec Alexandre, j'étais obligé de manœuvrer pour n'avoir pas toujours le roi sur le dos. Le « manuscrit » dit avec raison que j'ai commis une grosse faute politique en laissant cette dynastie régner en Prusse. Oui, j'aurais dû la changer, je le pouvais.* »

Sa Majesté fait ensuite l'éloge de Marie-Louise. « *Le devoir a toujours été sa ligne de conduite. Elle croyait Joséphine une vieille femme, aussi, je disais à cette dernière :* ELLE TE CROIT VIEILLE. SI ELLE TE VOIT, ELLE PLEURERA ET JE SERAI OBLIGÉ DE TE CHASSER. CE N'EST PLUS COMME DU TEMPS D'HENRI IV, OÙ TU AURAIS ÉTÉ OBLIGÉE DE PORTER LA QUEUE DE SA ROBE. »

Sa Majesté passe au salon, toujours animée et parle beaucoup. A 10 heures et demie, Elle rentre.

1er *décembre.* — Mme Bertrand me raconte que dans toutes les discussions que M. Wygniard a eues avec son mari, au nom du gouverneur, on a pu s'entendre. Au fond, l'Empereur aime bien mieux être mal avec Hudson Lowe, car ce dernier vexé d'avoir en pure perte étendu les limites a écrit une lettre très forte; Sa Majesté a fait mettre, derrière, que M. Lowe n'est qu'un assassin et qu'il est bien extraordinaire que le gouvernement anglais n'ait pas envoyé un homme d'honneur. Et c'est signé *Napoléon.* Il n'y a que trois phrases. La lettre ainsi apostillée a été renvoyée à sir Hudson.

L'Empereur me demande à 6 heures, me presse d'aller au bal et rentre à 8 heures et demie. Les Balcombe qui devaient dîner chez le grand maréchal et ensuite aller au bal ne viennent pas.

Mardi, 2 *décembre.* — Je dîne chez Bertrand avec les Balcombe. Je ne vois pas Sa Majesté; le soir, j'ai mal à la tête, je rentre et souffre toute la nuit.

Mercredi, 3. — Je prends médecine, Sa Majesté envoie savoir de mes nouvelles, Mme de Montholon est toujours malade.

Jeudi, 4. 5, 6 — Mlle Vincent, en venant voir le petit Arthur, regarde l'Empereur par le trou de la serrure; en l'apprenant, Sa Majesté gronde fort Ali, qui est amoureux de la demoiselle.

Dimanche, 7. — Je me promène à cheval et vois de loin le Russe que j'évite d'abord et qui me rejoint avec M. de Gors. Il propose à Mme Bertrand la femme de chambre de Mme de Stürmer. A 6 heures et demie, Sa Majesté me demande, me traite bien, me fait asseoir, me demande ce que m'a dit le Russe. « Il ne m'a parlé que de mémoires de femmes de chambre. » Bertrand sort pour aller chercher sa femme, mais à 7 heures et demie, l'Empereur rentre en disant qu'il ne veut pas se mettre à table. Je vais chez Bertrand qui, sans le dîner que je lui porte, n'en aurait pas. Ses gens vont manger chez Archambault.

8 *décembre*. — Sa Majesté me demande à 2 heures, me parle artillerie, il ne faut plus de caissons. Que les pièces portent des coffrets à gargousses. Voilà son système, qui changera la tactique. Elle me dicte là-dessus une note à laquelle je fais des objections. On joue ensuite aux échecs jusqu'à 8 heures, où Sa Majesté rentre; Mme de Montholon est toujours malade.

9 *décembre*. — Sa Majesté me demande à 2 heures, cause artillerie. Je me promène ensuite avec les Bertrand qui croient que le fermier Bream va perdre sa place et qu'il sera remplacé par Porteus. A 6 heures, je retourne chez l'Empereur qui a reçu une longue lettre d'Hudson Lowe répondant aux trois phrases de

Sa Majesté; le gouverneur prétend que Sa Majesté a demandé à des Anglais : « *Êtes-vous des hommes d'honneur, eh bien prenez ces lettres.* » L'Empereur se lève, se promène, déclare que si on lui ôte O'Méara, il ne veut pas pour médecin un ami de M. Lowe; M. Baxter, qui est un empoisonneur, connaît le gouverneur depuis longtemps et a servi avec lui. A 8 heures, l'Empereur rentre fort ému, appelle le grand maréchal, il défend d'envoyer en ville les gens d'écurie.

10 *décembre.* — Je ne vois pas l'Empereur de toute la journée; Sa Majesté rend visite à M^me^ de Montholon, qu'il n'avait pas vue depuis sa maladie. Avec les Bertrand, nous nous promenons du côté du camp et rencontrons les dames Bream, invectives contre le gouverneur. Le colonel du 66^e^ nous invite à entrer chez lui, pour entendre la musique de son régiment.

11 *décembre.* — Sa Majesté me fait demander à 2 heures, et, voyant passer M^me^ Bertrand, la fait appeler. Elle dit savoir de bonne source que l'on est dans la terreur à Plantation House, le gouverneur s'attendant à être remplacé. L'Empereur a essayé dans le jardin les fusils envoyés par le prince Régent : si le gouverneur veut forcer la porte, il pourrait bien ne plus manger de pain. On prétend que c'est lord Wellington qui a insisté pour qu'on envoyât Sa Majesté à

Sainte-Hélène, c'est bien lâche. « *Mme Hamelin assure que ce lord n'a pas d'esprit. C'est par crainte; il a été heureux une fois et sait bien que cela ne lui arriverait pas une seconde. Il ne veut pas risquer sa réputation, il n'ignore pas que si j'étais à la tête de* 200 000 *Français, ce qui pourrait bien arriver dans un an ou deux....* »

Deux bâtiments français ont passé en vue de l'île. L'un, l'*Éléphant,* a été visité par le brick; il est commandé par M. de Cheffontaine, qui a baissé trois fois son pavillon et a dit beaucoup de mal de l'Empereur.

12 *décembre.* — Je me promène à cheval et rencontre O'Méara, qui vient de la ville, où il a été mandé pour l'affaire du fermier. Je le prie de ne pas prendre mauvaise opinion de moi si je supporte tant de mauvais traitements. J'attends que Mme de Montholon soit accouchée pour demander raison à son mari; ce sont eux qui m'ont mis mal avec l'Empereur. O'Méara ne les aime pas non plus. Sa Majesté me traite bien et rentre à 6 heures.

13 *décembre.* — On tire la loterie d'un mouton chez Bertrand, à qui je dis mes soucis. Je vais voir manœuvrer le 66e. L'Empereur me fait demander à 1 heure, me traite avec amitié, me pince, me prend au col; s'il était en Corse, il me donnerait une de ses cousines, Mlle Paraviccini, qu'il voulait marier à Drouot; elle a 300 000 francs en oliviers, ce qui représente 600 000 francs en France. Il paraît que le gouverneur

a fait récemment jurer à Darling[1] qu'il n'avait pas de correspondance avec Longwood. Ce qui avait donné lieu à ce bruit, c'est qu'O'Méara avait demandé un meuble pour Mme Bertrand. O'Méara a, en Angleterre, un amour pour une jeune demoiselle de quinze à seize ans. Puis, Mme Bertrand parle des vêtements que Mme Polding lui fera pour le jour de l'an. Nous allons nous promener du côté du camp, malgré vent et pluie. A 6 heures et demie, Sa Majesté me demande : « *Gorgo* », et joue aux échecs avec moi jusqu'à 8 heures, se lève, s'appuie sur la cheminée et s'écrie : « *Il y a bien loin d'ici à demain!* » Il a l'air d'hésiter à dire quelque chose, rentre chez lui et chacun se retire chez soi.

Dimanche, 14. — L'Empereur va voir Mme de Montholon. Depuis plusieurs jours, Mme Bertrand est en fureur contre le gouverneur. M. Cool m'assure que le gouverneur sera changé et que Reade viendra à Alarm-House. A 6 heures, je vais chez l'Empereur, qui paraît triste, et dit à Mme Bertrand qu'elle s'habille mal et que, quand elle est en toilette, elle a l'air d'une paysanne endimanchée. Nous dînons tous ensemble et parlons des baraques de Boulogne; je fais le plan de celles du camp de Sainte-Hélène; le colonel du 66e a l'air d'un officier de fortune. En général, Sa Majesté a l'air de fort mauvaise humeur et rentre avant 9 heures.

1. Tapissier.

15 *décembre.* — Sa Majesté me fait demander à 11 heures, cause fusils, me fait expliquer ceux qui se chargent par la culasse, les chiens, la poudre nouvelle, me fait déjeuner avec Elle, puis tirer des tourterelles. Elle se promet de donner un grand dîner, le jour de l'an. A 1 heure et demie, on annonce le docteur; l'Empereur le fait attendre une demi-heure, puis me dit : « *Faites-le entrer, il vient me rendre compte de son entretien avec le gouverneur* ». A 3 heures, je vais chez Bertrand; le soir, Sa Majesté me fait jouer aux échecs avec Elle.

16 *décembre.* — Les Bertrand reviennent du camp, qui est désert, car tous les officiers sont allés en ville pour le bal du gouverneur. A 6 heures, à l'ordinaire, au salon; Sa Majesté est sombre.

17 *décembre.* — Mauvais temps. A 2 heures, Sa Majesté me demande au billard; conversation sur Dieu. Sa Majesté est du système de Spinosa. « *Ce qui me fait croire qu'il n'y a pas un Dieu vengeur, rémunérateur, c'est de voir que les honnêtes gens sont toujours malheureux et les coquins heureux. Vous verrez qu'un Talleyrand mourra dans son lit.... Quand je vois qu'un cochon, un chien, ont un estomac et mangent, je me dis : si j'ai une âme, ils en ont aussi une. Présentez une montre à un sauvage, il croira qu'elle a une âme.*

— Mais, Sire, justement, cette montre prouve qu'il

y a un Dieu, car il a fallu un horloger pour la faire; on ne voit rien se former de rien.

N. — *Si un homme pense, c'est que sa nature est plus perfectionnée que celle d'un poisson. Quand j'ai une mauvaise digestion, je pense autrement que quand je me porte bien. Tout n'est que matière. D'ailleurs, si j'avais cru à un Dieu rémunérateur, j'aurais été peureux à la guerre.* — Ah! Sire, il me semblerait, au contraire, que cela me rendrait courageux. Le néant effraye, l'idée d'un Dieu console; d'ailleurs, les plus audacieux ont toujours été des fanatiques qui ont cru gagner le ciel. Sans la religion, Sire, il ne pourrait y avoir de société. S'il vous était utile de tuer votre mère, le feriez-vous? Qui vous retiendrait? — *Si je n'avais pas l'habitude de la voir, je la tuerais comme une autre, voyez les chiens! ils ne mangent pas leur mère. Mais, pour n'avoir pas de religion, je ne dis pas qu'il ne faut pas avoir de morale.* — Mais, Sire, sans la religion, qui empêche les crimes secrets? — *Bah! les lois, voilà ce qui fait les gens honnêtes. De la morale pour les classes élevées, la potence pour la canaille; qui m'empêche d'épouser ma sœur? la morale! Et dans une île déserte?* — Sire, je pense que la morale de toutes les religions étant la même, c'est l'ouvrage de Dieu. Qu'on l'adore comme catholique, protestant ou turc, les prières lui sont aussi agréables. C'est comme si l'on disait qu'il faut le prier dans une seule langue. L'encens lui parvient toujours. — *Bah! monsieur Gour-*

gaud, vous croyez donc que l'intelligence qui veille au mouvement des astres (et cette intelligence n'est que la propriété de la matière), veille aux actions des hommes et en tient compte? — Sire, je crois en Dieu, et je serais bien malheureux d'être athée. — *Bah! voyez Monge et Laplace. Vanité des Vanités!* »

Puis l'Empereur me demande pourquoi je suis toujours triste. « *Comme le temps est long! Demain, je veux avoir à dîner M^me^ Bertrand et M^me^ de Montholon, donnez-moi un bon dîner.* » L'Empereur rentre à 8 heures ; le grand maréchal est froid pour moi.

18 *décembre.* — A 2 heures, l'Empereur me fait demander au billard, me cajole, me fait asseoir. « *Allons, voyons, qu'avez-vous?* — La méfiance que me montre Sa Majesté me fait la plus grande peine. — *Vous voulez vous battre avec Montholon? Il ne vous craint pas, ni Tristan non plus.* — Je ne désire pas qu'on me craigne, mais je n'ai peur de personne. Je me battrais avec quelqu'un qui, au spectacle, voudrait me prendre ma place et Votre Majesté veut que je voie de sang-froid M. de Montholon me mettre mal avec Votre Majesté pour conquérir ses bonnes grâces. — *Vous dites du mal de ceux qui me sont attachés, vous êtes un mauvais homme, vous avez un caractère comme celui de M. Lowe. Bertrand, lui-même, dit ne pouvoir vivre avec vous! Si vous vous ennuyez, que n'allez-vous à la chasse avec Archambault*

et Noverraz? Que ne vous liez-vous pas avec Marchand, avec Cipriani? Mais vous détestez ceux qui m'aiment. — Sire, je n'ai jamais fait le fier, mais je ne me mettrai jamais de la société des valets. — *Je n'exige pas que vous mangiez avec eux!* — Ah! je déplais à Votre Majesté pourtant, je n'ai jamais rien fait pour cela; et ne saurais le supporter! » L'Empereur me déclare que je dois le faire, si je veux être bien avec lui et gagner sa confiance. « Je n'ai rien fait pour la perdre, je ne puis changer. Je ne puis m'avilir! — *Si vous vous conduisiez bien, dans un an ou deux, je vous marierais en vous donnant* 300, 400, 500 000 *francs. Soyez donc convaincu que je ne vous dois rien pour m'avoir accompagné ici; si vous étiez resté en France, le duc de Berry vous aurait fait pendre, car vous commandiez à Paris en* 1815. — Sire, je n'avais pas cela à craindre. Si j'avais été attaché à la personne du duc de Berry, je l'aurais certes suivi quand il quitta Paris. Je n'ai, d'ailleurs, été près de Votre Majesté que quand tout le monde vous reconnaissait comme chef. Je n'ai point quitté mon poste et n'ai trahi personne. »

L'Empereur répète que Louis XVIII aurait dû faire pendre tous les officiers et me déclare très heureux d'avoir un bon logement, une excellente nourriture. « *Enfin: vous pouvez monter à cheval, c'est vous qui me devez et moi, je ne vous dois rien; vous êtes très heureux.* » Sur la fin, Sa Majesté s'est un peu adoucie et m'a même cajolé. « *Soyez sûr que tout le monde a*

pour vous beaucoup d'estime. On sait que ce n'est qu'avec vous que je puis parler sciences; mes gens savent que vous êtes mon premier officier d'ordonnance, que je vous aurais nommé mon aide-de-camp. » Puis il m'ordonne d'aller baiser les mains de M^me^ Bertrand, ce dont je m'acquitte de suite. A 7 heures et demie, l'Empereur me fait revenir au billard me traite de : « *Monsieur le Baron, mon premier officier d'ordonnance* », joue avec le grand maréchal, ensuite avec moi. Sa Majesté me dit que mon domestique est un espion du gouverneur et que je devrais prendre à sa place un homme de l'écurie. M^me^ Bertrand me propose le domestique de M. de Stürmer. Après avoir joué avec moi jusqu'à 9 heures, Sa Majesté rentre chez Elle et garde Bertrand à dîner.

Vendredi, 19. — A 7 heures et demie, l'Empereur me demande : « *Les chapitres de Marengo sont-ils lisibles? Apportez-les moi.* » Il parcourt le premier et me dicte des recherches à faire sur les campagnes de 1796, 1797, 1798, 1799. Il voudrait finir au moins l'année 1800. Puis, il s'informe auprès de Montholon s'il a écrit sur 1796. « Oui, tous les chapitres sont à la bibliothèque. » Sa Majesté est indécise de ce qu'elle veut faire. Elle rentre chez Elle à 8 heures, annonçant qu'Elle va se baigner et me fait préparer mes chapitres pour demain; Elle me fera appeler.

Samedi, 20. — Le tailleur et Ali viennent chez moi

sous divers prétextes. Mme Bertrand me fait prier d'aller chez elle manger un homard; j'y vais, quoique ayant déjà déjeuné. Je répète au grand maréchal que j'aime mieux m'en aller que de me lier avec Marchand et Cipriani. Je retourne au salon à 3 heures; l'Empereur cause de ses valets de chambre. M. de Montesquiou avait près de lui des jeunes gens de grand mérite, capables de parvenir à tout. Il fait un grand éloge d'Hubert, de Pellair, de Marchand. « *Cela m'aurait fourni, par la suite, une pépinière de gens sûrs et distingués. J'en aurais fait des ambassadeurs.* »

Marchand a dessiné une jolie vue de Longwood pour Tristan; je vais la chercher. Sa Majesté nous en fait le plus grand éloge. Tout à coup, je vois le piège, on a mis un grand cordon à Montholon! L'Empereur est placé entre sa femme et lui, M. et Mme Bertrand, un peu en arrière; et un peu sur la gauche, moi, à cheval et en épaulettes blanches. Sa Majesté veut nous faire croire que Montholon est Bertrand, mais nous y voyons clair. L'Empereur promet d'en faire faire une copie pour Mme Bertrand afin que les Anglais, quand ils iront chez elle, puissent au moins voir le portrait de l'Empereur. « *Je lui dirai de me mettre assis sur les marches et vous près de moi.* » Le grand maréchal trouve que je fais bien à cheval; je lui fais observer que quand Sa Majesté est au jardin, j'aime mieux me trouver près d'Elle que d'aller cavalcader. L'Empereur ne me répond rien, passe au salon, joue

aux échecs, m'a l'air de très mauvaise humeur, surtout contre moi ; au bout de cinq minutes, Mme Bertrand sort pour aller veiller à son petit. Sa Majesté me dit de reporter son dessin à Marchand; je pense que c'est me dire de m'en aller, je le remets donc à Ali et rentre chez moi. Il est 6 heures trois quarts, je ne vois plus personne et suis triste toute la soirée.

Dimanche, 21. — On dit que le capitaine Fernandez est mort et qu'il n'y a que quatre vivants à bord du schooner. Dans la dernière scène, l'Empereur m'a dit : « *Je puis dire de vous ce que je disais de Moreau :* IL VIENDRA SE BRISER CONTRE LE ROC. *Ici, quoi qu'on dise, je puis faire, comme il me plaît, la réputation du gouverneur. Tout ce que je dirai contre lui, de ses mauvais traitements, de ses idées d'empoisonnement sera cru. Voilà pourquoi, quand le roi Ferdinand me fit demander un médecin de Paris, je répondis :* OUI, COMME CONSULTANT, CAR JE NE VEUX PAS QU'ON PUISSE RACONTER QUE JE LUI DONNE UN MÉDECIN. SI PLUS TARD, IL LUI ARRIVAIT MALHEUR, ON PRÉTENDRAIT ET ON CROIRAIT QUE C'EST MOI QUI L'AI INSPIRÉ. QU'IL AIT SES MÉDECINS ESPAGNOLS. *C'est la même chose, on ne croira rien de ce que vous direz et l'on aura confiance en moi. Vous aviez des prétentions. Je vous répète que vous voulez frapper votre tête contre le roc et le roc c'est moi. Bertrand me disait l'autre jour, en faisant allusion à vous :* PLUS TARD, ON ÉCRIRA QUE L'EMPEREUR

N'AVAIT QUE TROIS OFFICIERS D'ORDONNANCE ET QU'IL N'A PU LES LAISSER EN PAIX, LES RENDRE HEUREUX! *Je m'en moque, on ne le croira pas.* »

On fait toujours des mystères autour de moi; Cipriani et Pierron sont allés en ville ces jours-ci. O'Méara en est le principal canal. A 7 heures, l'Empereur me demande; il est au billard à dicter au grand maréchal des instructions sur ce qu'il doit répondre demain. Nous jouons aux échecs. Puis, Sa Majesté demande l'heure. Comme les Bertrand ne sont pas encore venus, Montholon, pour les mettre en défaut, répond qu'il est 8 heures. Là-dessus, surviennent les Bertrand; l'Empereur ne trouve pas madame jolie. « *Vous êtes mal coiffée, c'est de la Chine, cette robe-là? Elle n'est pas belle!* » Puis, recommande au grand maréchal de bien mener sa femme; il connaît les créoles et l'impératrice Joséphine se trouvait mal à chaque observation. Nous passons dîner; Sa Majesté parle de l'île d'Elbe et exprime son regret de ne plus s'y trouver. Elle en aurait fait un pays riche, en ouvrant le port américain, puis la madrague.

Lundi, 22. — A 7 heures et demie, Sa Majesté me demande, me traite bien. « *Pourquoi êtes-vous triste, vous avez des mouches?* — Ah! Sire, c'est bien un aigle. — *Qu'est-ce que vous avez?* — Votre Majesté le sait bien. » A 8 heures et demie, Elle rentre, nous disant bonsoir.

Mardi, 23. — Je me promène avec M. et Mme Bertrand et nous rencontrons le Russe, qui est très froid pour moi. Il me parle d'Adèle, femme de chambre de Mme de Stürmer. Elle a un amant. Il nous promet d'amener dimanche M. et Mme de Stürmer parler seuls à Bertrand; il nous conduit jusqu'à la dernière enceinte et promet à Mme Bertrand d'aller, le 31, au bal du régiment, si elle y va. Il coucherait, en ce cas, chez Porteus. Le soir, l'Empereur me fait venir et cause guerre. « *Soult pouvait prendre l'armée anglaise à Roncevaux, il l'a manquée, c'est un homme bon au conseil, faible dans l'exécution; il ne vaut pas le prince Charles. Nous n'avons pas de bons généraux. L'état-major autrichien est meilleur que le nôtre; j'écris en ce moment la campagne de Schérer, que d'inepties!! Une fois, au Directoire, j'entendis Schérer parler guerre, il le faisait avec esprit; je me tournai vers Talleyrand et lui dis :* JE NE SUIS PAS ÉTONNÉ QUE CET HOMME SOIT L'AIGLE DE REWBELL, DE BARRAS, IL LES SÉDUIT PAR DE FAUX RAISONNEMENTS, FAITS SPIRITUELLEMENT, MAIS IL N'ENTEND RIEN A LA GUERRE. *Quand je le remplaçai à l'armée d'Italie, elle manquait de tout dans le comté de Nice. Je prescrivis aux magistrats de fournir tout ce dont elle avait besoin, sans quoi j'allais laisser les soldats piller et violer les femmes. La cavalerie, qui était sur le Rhône, ne pouvait rejoindre, faute de taxe sur le fourrage en route. J'envoyai ordre aux colonels des régiments, partout où ils passeraient, d'en réquisitionner, en mon-*

trant mon ordre, et si on refusait, d'en prendre de force : j'eus ainsi bientôt réorganisé mon armée. Schérer, dans la bataille de..., au lieu de rappeler Moreau, qui, victorieux, avait poussé jusque sous les murs de Vérone, aurait dû marcher devant lui, en donnant un bon coup de boutoir ; il aurait eu, lui aussi, la victoire; au lieu de cela, il rappelle Moreau et bat en retraite. Cependant son but eût été de s'établir sur l'Adige, il eût pris Vérone et Lugano, et alors eût obtenu une bonne position comme, dans tout mouvement, on doit chercher à en obtenir une. Les Autrichiens auraient dû se placer à un point central entre le Mincio et l'Adige, au centre du quadrilatère et s'y fortifier en attendant les Russes et si les Français avaient voulu franchir l'Adige, ils seraient tombés sur leurs flancs. Turenne aurait agi ainsi, mais on ne fait plus cette guerre-là, aussi, malgré Dumas et autres écrivassiers, je déclare que, pendant la Révolution, l'art de la guerre a plutôt reculé qu'avancé. Moreau, dans cette campagne, s'est bien conduit, parce qu'il se trouvait dans son centre; il avait sous ses ordres une vingtaine de mille hommes : c'est tout ce qu'il peut diriger. Il me semble le voir, bavardant, fumant sa pipe, car il n'est bon qu'à commander une division. Pour être en chef, il faut être un autre homme. Il est pourtant bien supérieur à Jourdan. En 1800, *il perd un mois devant Ulm, où Kray le retient; il ne sait ce qu'il veut faire, et cependant Ulm est le centre de l'Allemagne. Dans les guerres de la Révolution on avait pour système de s'étendre, d'envoyer des colonnes à droite,*

à gauche, ce qui ne vaut rien. Pour dire le vrai, ce qui m'a fait gagner tant de batailles, c'est que, la veille, au lieu de donner ordre de diverger, je faisais converger toutes mes forces sur le point que je voulais forcer et les y massais. Je renversais ce que j'avais devant moi, car, naturellement, c'était un point faible. A Wagram, j'ai rappelé Bernadotte, qui était à quarante lieues de là, sur le Danube : j'ai ainsi réuni toutes mes forces, j'avais 160 000 *hommes sous mes ordres, tandis que l'archiduc Charles avait laissé le prince Jean à Presbourg.*

Berwick assure que, pour défendre les Alpes, il lui faudrait plus de monde que celui qui l'attaque : c'est une absurdité. Les Alpes ne sont-elles pas une bonne ligne? Si on a plus de monde, pourquoi garder la défensive? D'ailleurs, en se massant à Grenoble et à Chambéry, on sera parfaitement en mesure d'écraser l'ennemi qui débouchera. Villars pensait qu'il fallait tenir au delà des Alpes et tomber sur l'ennemi lorsqu'il entrerait dans le défilé et il avait raison. Feuquières a tort lorsqu'il blâme les circonvallations; il en faut toujours, elles sont indispensables. Si Yorck en avait eu devant Dunkerque, il n'aurait jamais perdu la bataille d'Hondschoote. Feuquières écrit qu'à Turin, Valenciennes et Arras, les lignes ont été forcées, mais, pour ces trois exemples, combien y en a-t-il de contraires? Faut-il attendre dans ses lignes? C'est une autre question; on ne saurait y répondre positivement et tout dépend de beaucoup de circonstances et de la force des lignes et de la contenance des troupes. Il-

chegru était brave, décidé et même sa négociation avec les Princes prouve beaucoup de caractère. La France était si mal gouvernée alors, que les factieux se trouvaient tour à tour à la tête de l'État. Aujourd'hui, Carrier était porté aux nues, demain, on le guillotinait. Ce que je ne saurais pardonner à Pichegru, c'est d'avoir vendu le sang de ses soldats et de manœuvrer pour les faire battre. Quand il arriva devant Mayence, il dit à Kléber qu'il amenait peu de monde, parce qu'il avait laissé beaucoup de troupes pour couvrir le Haut-Rhin : « *F...., répondit Kléber, vous auriez dû n'y laisser que les ambulances en bataille, cela aurait suffi.* »

L'Empereur passe au salon, joue aux échecs avec le grand maréchal, fait des frais pour paraître bien avec moi, me pince. « *Qu'avez-vous pour être si triste? De la gaieté, gorgo, gorgotto, nous ferons bientôt un ouvrage ensemble, mon fils gorgo.* » M. de Montholon n'est pas venu au salon; Sa Majesté a vu sa femme sous la véranda et l'a trouvée changée. Elle rentre seule à 8 heures et demie.

Mercredi, 24. — Les Bertrand ont une nouvelle bonne; je me promène avec le grand maréchal. « Votre mère logeait près du Luxembourg, les Tuileries étaient plus belles du temps des Bourbons que sous l'Empereur. » A 6 heures et demie, l'Empereur me demande. « *Gorgo, gorgotto, mon fils.* » A 9 heures, chacun s'en va dîner chez soi.

Jeudi, 25. — Je distribue des Christmas à une foule de domestiques qui viennent m'en demander. A 1 heure et demie, l'Empereur me fait appeler au billard et me dicte des notes sur Marengo. « *Lorsque Mélas eut évacué Turin, en laissant garnison dans la citadelle, Tureau prit la ville et cerna le château, il dut faire sa jonction avec Chabran, qui bloquait Bard. Ses forces étaient si faibles que tout ce qu'il put faire fut de cerner la citadelle. Lors de Marengo, Chabran avait pris Bard, occupait Aoste et Chivasso et bordait la rive gauche du Pô. Les divisions Mounier, Boudet, Vatrin et Victor étaient à Marengo. Loison bloquait Pizzighetone, occupait Crémone, observait Mantoue; Moncey descendait le Saint-Gothard avec Lorge et Lapoype; chacune de ces divisions était de* 4500 *hommes. Pendant la bataille, Lapoype occupait Pavie et bordait le Pô, en mesure de se déployer sur le Tessin, si Mélas avait voulu passer sur la rive gauche du Pô, pour se faire jour par Milan. Chabran et Lapoype auraient formé un corps des* 12000 *à* 15000 *hommes qui, sous Moncey, bordaient la rive gauche du Tessin et auraient donné à l'armée le temps de repasser le Pô et de se reporter derrière le Tessin pour empêcher Mélas de passer. J'avais à Marengo : Vatrin* 5000 *hommes, Mounier* 5000, *Boudet* 6000, *Victor* 6000, *la garde consulaire* 1000, *la cavalerie* 3000, *ce qui faisait une trentaine de mille hommes. J'avais détaché Tureau sur Turin,* 3000 *hommes, Chabran et Lapoype sur la rive gauche du*

Pô avec 5000, *Lorge, en route*, 5000, *Loison à Pizzighetone* 6000, *une vingtaine de mille hommes. Si j'avais tardé une quinzaine de jours, j'aurais pu réunir* 50000 *hommes, mais il fallait bien bloquer la citadelle de Turin, celle de Milan* (3000 *hommes*), *Crémone et Arona* (1500), *Lecchi s'en chargea, Pizzighetone où il y avait* 1200 *hommes et Plaisance* 1100, *observer Mantoue et le corps qui venait de derrière le Frioul et grossissait chaque jour, enfin, garnir la rive gauche du Pô, puisqu'il n'était pas seulement question de vaincre Mélas, mais de le prendre et que, si ces corps n'eussent pas existé, il aurait pu passer le Pô à Valence, se porter rapidement sur le Tessin, le franchir, gagner Cassano et, dès lors, reprendre ses derrières, avant que mon armée ne pût revenir dans Milan. L'armée française n'était pas dans sa position naturelle, ayant le cul sur Mantoue et l'Autriche. Elle n'avait de retraite que par la rive gauche du Pô, il n'était donc pas permis de laisser sans défense cette communication. Dans une position ordinaire, on doit, un jour de bataille, rappeler tous les détachements. Ici, ce n'était pas possible, sans perdre tous les avantages de la campagne. Si nous avions été battus, on n'aurait pas pu nous reprocher cette faute, à laquelle, avec raison, on aurait attribué la perte de la bataille; l'avantage de la position occupée par ces troupes se serait alors fait sentir, puisque l'armée lui aurait dû son salut et le moyen d'attendre de nouveaux renforts de Suisse et de France et de se joindre à Mayence, car*

alors on se fût maintenu sur la rive gauche du Pô; Mélas pouvait seulement espérer se retirer sur Mantoue et se mettre en position naturelle. »

Sa Majesté répond ainsi à plusieurs objections.

« *L'attaque du fort de Bard avait découragé les troupes; Berthier perdait la tête. Heureusement, j'arrivai et trouvai le moyen de leur faire franchir le défilé. Si je n'avais pu faire passer l'artillerie, c'eût été fort dangereux pour moi, mais j'aurais continué avec l'infanterie et me serais ensuite porté sur Tureau, qui possédait beaucoup d'artillerie, ayant Grenoble derrière lui. A Stradella, je manquai de tout perdre; Ott attaquait Lannes et s'établissait à Pavie : je l'en chassai. On était d'avis que j'attendisse Mélas à Stradella; j'y restai deux jours, mais comme il ne venait pas, je craignis qu'il ne se retournât sur Suchet, je marchai en avant et détachai Desaix sur Rivalto. Quand je vis que l'ennemi n'occupait pas Marengo, je ne doutai plus qu'il n'eût repassé la Bormida. Il paraît que, pendant la nuit, voyant que je le suivais et sentant qu'il allait être placé entre deux feux, il se résolut à la bataille et franchit la Bormida sur trois ponts dont j'ignorais l'existence, mais comme je tenais Marengo, il n'eut pas la facilité de se déployer. J'avais, dès le matin, rappelé Desaix et je changeai, pendant la bataille, ma ligne d'opérations et la plaçai sur ma droite. L'ennemi s'y dirigea en masse pour dégager son ancienne ligne, Desaix arriva et Kellermann chargea. Mélas, croyant la bataille gagnée,*

s'était retiré fatigué; l'ennemi fut enfoncé et repassa la Bormida. C'est une question de savoir si Mélas a bien fait de capituler au lieu de se retirer sur Gênes, où, à la rigueur, il pouvait s'embarquer. Il abandonna les places, mais il conserva ses hommes et ce sont des hommes qu'il faut à la guerre! Il a peut-être agi sagement, mais, à sa place, je ne crois pas que j'eusse agi ainsi. Au reste, cette campagne, quelque brillante qu'elle fût, n'a pas amené la paix et l'Autriche a sauvé son armée.

Ce qui a causé la prise de Mack, c'est que ses quatre-vingt mille hommes étaient dans les maisons d'Ulm; la pluie les avait mis en confusion, personne ne commandait. L'archiduc Ferdinand ne voulait pas obéir à Mack; je le prévins que je ne donnerais pas l'assaut, mais que je l'affamerais; j'avais eu les états de son armée, je les lui montrai. Il croyait les Russes sur l'Inn, je l'assurai que non et que c'était pour cela que je me contenterais de le bloquer. L'affaire d'Elchingen les avait démoralisés. Mack m'avoua que ses troupes étaient dans le plus grand désordre.

Un grand général n'est pas chose ordinaire; de tous les généraux de la Révolution, je ne connais que Desaix et Hoche qui eussent pu aller loin. Kléber aimait trop les plaisirs et s'est déshonoré en voulant quitter l'Egypte. On a dit que je le craignais; eh, mon Dieu, je l'aurais fait duc, lui aurais donné beaucoup d'argent et il m'aurait baisé la main. Hoche est différent, je ne sais

comment il se serait conduit, il avait une ambition active, avec beaucoup de moyens, et mon ambition, à moi, était froide; je ne voulais rien risquer, je me disais toujours : ALLONS, LAISSONS ALLER, VOYONS TOUT CE QUE CELA DEVIENDRA.

— Ainsi donc, Sire, Hoche voulait amener les circonstances et Votre Majesté les attendre ?

— *Oui, c'est cela, Hoche brûlait de ne pouvoir patienter, je crois que, comme Moreau, il serait venu se briser contre le palais. Sans sa femme, Moreau eût été à merveille avec moi, car, au fond, c'était un brave homme, mais il ne pouvait pas bien commander au delà de* 20 000 *hommes : c'était l'opinion de Kléber et de Desaix. Peut-être, sous moi, se serait-il formé! Avec* 40 000 *hommes, je ne craindrais pas Moreau avec* 60 000, *ni Jourdan avec* 100 000. *Je viens de lire ses campagnes; Moreau s'y conduit bien, l'archiduc Charles aussi, mais pour Jourdan, il est impossible de pousser plus loin l'ineptie. Dans un bon gouvernement, pour sa retraite, en abandonnant Moreau, on aurait dû lui couper la tête.*

Si j'avais eu Suchet à la place de Grouchy, je n'aurais pas perdu Waterloo. Je ne crois pas que Suchet ait un grand fond. Soult, non plus, n'a jamais fait de grandes choses, il est bon pour les conseils, mais mauvais pour l'exécution.

La guerre est un singulier art, je vous assure que j'ai livré soixante batailles, eh bien, je n'ai rien appris que

je ne susse dès la première. Voyez César : il se bat la première fois comme la dernière. A Zama, Scipion a été au moment d'être vaincu, il a fallu un pont rompu pour que Montesquieu nous dise la cause de la grandeur des Romains. Si Annibal eût triomphé là, c'en eût été fait de Rome et cela a tenu à un pont! Une bonne armée serait celle où chaque officier saurait ce qu'il doit faire suivant les circonstances : la meilleure est celle qui se rapproche de cela. Je ne me mets que pour moitié dans les batailles que j'ai gagnées et c'est beaucoup pour le général que d'être nommé, car le fait est que c'est l'armée qui gagne la bataille. »

A 4 heures, Sa Majesté fait appeler le grand maréchal, puis à 7 heures, moi. Nous jouons aux échecs jusqu'à 9 heures; je vais dîner chez Bertrand pour la Christmas.

Vendredi, 26. — L'Empereur me demande si je suis monté à cheval, si j'ai été au bal. Il a l'air grognon et se retire à 9 heures; mon domestique est ivre et je n'ai personne pour me servir mon souper.

Samedi, 27. — O'Méara se rend à Plantation, où le gouverneur l'a demandé. A 1 heure et demie, l'Empereur me fait venir pour me parler de Dieu. Il déclare qu'il peut me confesser, étant oint. « *M. de Montholon mourra le premier, ensuite vous, puis moi.* » Sa Majesté croit que la matière s'anime d'elle-même et croirait s'il n'y avait qu'une seule religion, mais depuis que

le monde existe, la question est de savoir si la religion est un bien ou un mal. « *Je crois que les pays les plus religieux sont ceux où il se commet le plus de crimes. D'un autre côté, la religion offre de grandes consolations, on est moins malheureux quand on croit en Dieu. J'avoue que de voir, à la guerre, tant d'hommes passer dans un instant de la vie à la mort me rend matérialiste. Quand on dort, quand on est fou, où est l'âme? Voltaire est, je crois, celui qui a le plus contribué à la Révolution; ses ouvrages sont lus, même dans les antichambres.* »

J'assure à l'Empereur que tout est de venir au monde à propos. Hoche, de garde française est bien devenu un grand général à vingt-quatre ans, tandis que Cromwell eût été pendu sous Charles II. L'Empereur croit que s'il fût né sous un roi il serait, en cas de guerre, devenu maréchal de France. « *Etant lieutenant, dans une visite de corps à M. Dutheil, je lui parlai et lui plus tant qu'il me donna le polygone à diriger. Je serais devenu bientôt colonel et me serais placé comme colonel dans l'état-major d'un maréchal. Je l'aurais mené et j'aurais bientôt été distingué. La qualité essentielle d'un général est la fermeté, qui, du reste, est un don du ciel. J'aime mieux Lefebvre que Mathieu Dumas, il avait le feu sacré! Vous savez qu'en dernier lieu il voulait défendre Paris, et certes, il avait bien raison, on pouvait y tenir. Turenne ne brillait pas par l'esprit, mais il avait le génie du général.* »

A 3 heures, l'Empereur me dit qu'il va dormir une demi-heure, que le gouverneur a écrit une lettre insolente au docteur en voulant qu'il soit son espion. Quelle bêtise, il le maltraite et veut en être servi!

A 7 heures, je retourne chez Sa Majesté. O'Méara est de retour, il a attendu trois heures dans la bibliothèque, et, au bout de ce temps, Hudson Lowe est descendu en disant qu'on avait eu tort de faire attendre le docteur, car on n'avait rien à lui dire. C'est une mystification, dit l'Empereur; de l'embarras, affirme le grand maréchal.

Dimanche, 28. — Mme Bertrand fait toilette et je me promène avec elle. Nous rencontrons Balcombe et Betzy, puis le Russe, qui ne nous tient que des discours insignifiants. L'Empereur me traite bien, me parle de la longueur des baïonnettes.

(Le 29, le 30 et le 31 sont illisibles.)

1er *janvier* 1818. — Nous sommes allés au bal par la pluie; Mme Bertrand a beaucoup parlé avec le Russe, nous ne quittons la fête qu'à 6 heures du matin et je me réveille à 10. On m'apporte quelques bonbons de la part de Pierron et je suis obligé de distribuer quarante louis en étrennes aux domestiques de l'Empereur. A 3 heures, Sa Majesté me fait demander. Elle est sur son canapé, à demi habillée, me fait asseoir, me questionne sur le bal, sur ce qu'a dit le Russe.

Elle a l'air d'être dans une colère concentrée et veut me chercher querelle, me dit que mon domestique Fritz est un espion, car le capitaine l'assure. Je réponds que c'est parce que M. de Montholon veut sa chambre. « *Mais, M. de Montholon....* » Je me retiens. L'Empereur, très en colère : « *Vous m'insultez..., vous vous fâchez, je crois.* — Non, Sire. » Je ne dis plus un mot. L'Empereur, après quelques instants de silence sonne pour s'habiller, passe au billard et m'ordonne d'aller chercher les Bertrand pour la fête. Je reviens avec eux. M^me^ Bertrand s'attend, à ce que m'a dit Sa Majesté les jours précédents, à recevoir des étrennes superbes. Grande surprise : l'Empereur fait venir des bonbons, en donne à M^me^ Bertrand et aux enfants et en envoie à M^me^ de Montholon, qui ne peut sortir. Ensuite, deux assiettes de bonbons à Jenny et à Betzy qui ont couché chez M^me^ Bertrand.

On annonce qu'un bâtiment vient d'arriver d'Angleterre avec des nouvelles ; le docteur court en ville, car l'Empereur est extrêmement agité. « *C'est un bâtiment envoyé exprès, le gouverneur est changé.* » En effet, Amherst, Malcolm, l'impression des observations, tout coïncide. Il y a peut-être un changement dans le ministère! Les Montholon espèrent que ce sera pour notre retour en Europe. « *Si cela pouvait être la mort du prince Régent!* » On signale le retour d'O'Méara ; l'Empereur le lorgne ; « *Il vient au grand galop! c'est une bonne nouvelle! Le gouverneur est sûrement rap-*

pelé! Cela regarde bien O'Méara. Cela décide la question. S'il en était autrement, il serait sûrement resté en ville. L'intérêt avant tout. »

O'Méara descend de cheval, grande émotion, on suit tous ses mouvements; il va d'abord à sa cuisine, nous sommes tous désappointés. Au bout de dix minutes, il se fait annoncer; Sa Majesté cause avec lui dans le salon, nous restons au billard. Puis l'Empereur revient vers nous : c'est un bateau du Brésil, où un bâtiment venant d'Angleterre a porté les dépêches et que l'on a expédié aussitôt ici; il y en a pour le gouverneur et pour l'amiral, contresignées de lord Bathurst, rien ne transpire sur leur contenu, cela est important, mais suit une marche mystérieuse. Balcombe a été dîner chez l'amiral pour tâcher d'apprendre quelque chose. On me remet trois lettres de ma mère; je dis à l'Empereur qu'elle et ma sœur ont été en grande détresse malgré les belles paroles de Sa Majesté. A 8 heures, nous passons dîner; l'Empereur est de mauvaise humeur et affecte de dire devant les gens que les Bourbons ne resteront pas, que la France est en feu; après le repas, il revient au salon et rentre à 9 heures et demie.

Vendredi, 2 janvier. — Balcombe vient le matin, je lui dis bonjour, et on le rapporte à l'Empereur, qui me demande, à midi et demi, dans son cabinet. « *Qu'avez-vous vu dans les gazettes?* » Louis XVIII a eu bien tort

de renvoyer la Chambre de 1815 et de mettre en place Saint-Cyr et Molé : les élections le perdront. Il fallait profiter de la présence des étrangers pour bien établir son système. Les gens comme Saint-Cyr n'aimeront jamais les Bourbons. Donzelot, à la Martinique, résisterait-il à la vue du drapeau tricolore? Le Roi sera cause du partage de la France. Sa Majesté va au billard, demande Bertrand; je lui parle d'un livre des électeurs où l'on dit que Louis XVIII aurait dû s'appeler Louis I^er^; il y a là dedans beaucoup de phrases de l'Empereur, on l'aura sans doute écrit d'ici.

Saint-Cyr aura dit au Roi : « Si vous voulez une armée, il faut lui donner la cocarde tricolore. — *Mais*, reprend l'Empereur, *le Roi accorderait plutôt tout autre chose que de quitter la cocarde blanche, le panache de Henri IV. Il aurait raison, s'il n'avait pas changé de système, mais il a toujours été révolutionnaire.* » Lafitte ferait mieux de s'occuper de banque que de politique; en résumé, il aurait fallu, pour attendre, pour remuer, que les Alliés fussent partis. Je joue aux échecs avec l'Empereur, qui rentre à 8 heures et demie.

Samedi, 3. — L'Empereur est dans une colère concentrée, il annonce une grave insurrection dans Paris. Le 56^e^ régiment vient à Sainte-Hélène. Les journaux allemands disent pis que pendre de sir Hudson Lowe; les Anglais ont découvert qu'il y avait quelque chose d'écrit dans une lettre adressée de Belgique à M^me^ Ber-

trand. Deux corsaires de Tunis croisent dans la Manche, c'est le gouvernement britannique qui les a fait venir. Ces Anglais sont de grands scélérats, des brigands. Bertrand paraît très préoccupé d'une lettre du gouverneur qui est arrivée le matin. Sa Majesté joue avec moi une partie, puis rentre chez Elle à 8 heures et demie.

Dimanche, 4. — M^me^ Bertrand est en toilette, elle allait sortir, mais il pleut : le Russe attendra. Il paraît que l'Empereur était hier bien en colère sur ce qui se passe en France et s'est adressé à lui-même bien des reproches. Le gouverneur a gain de cause, il a fait parvenir hier trois extraits des dépêches de lord Bathurst.

1° Il renverra les lettres où il y aura le mot « *Empereur* ». Si Sa Majesté veut voir sir Hudson Lowe, il viendra à Longwood, sinon on pourra lui envoyer un de nous ;

2° On va bâtir une nouvelle maison comme pour un officier de distinction ;

3° On enverra une femme de chambre à M^me^ Bertrand, si elle consent à venir après avoir pris connaissance des restrictions.

A 7 heures, au salon, l'Empereur nous dit que le gouverneur a demandé à voir les papiers d'O'Méara ; Sa Majesté, après avoir joué avec chacun de nous, se lève, tout agitée des nouvelles de France. « *Cet imbé-*

cile de Louis XVIII gâte tout en se mettant avec les révolutionnaires. Il n'a près de lui aucun homme de tête! Il ne voit pas que les étrangers veulent partager la France; il a donc la haine de son frère! Il gâte nos affaires; il aurait dû profiter du séjour des Alliés pour maintenir la Chambre; les cours prévôtales auraient contenu le peuple. Au bout de cinq ans, les étrangers s'en seraient allés et, alors, la nation aurait culbuté les Bourbons. Leur système est trop vieux et ne peut se soutenir. La nation française n'aime pas à être humiliée; comment tout cela finira-t-il? Les étrangers établiront des ducs de Bretagne, d'Anjou, oui, ils feront le comte d'Artois duc d'Anjou! Voilà ce que veulent les Bourbons. Écoutez bien ce que je vais vous dire : vous verrez le Roi dissoudre sa Chambre; peu après sa réunion, il y sera forcé. »

Les circonstances sont graves, on nous massacrera peut-être ici. M^me^ Bertrand ne vient pas au dîner, pendant lequel l'Empereur parle de la France et du budget et se retire à 9 heures. O'Méara est allé en ville et dîner chez Balcombe; le *Phaéton* est arrivé; le Russe est venu, a parlé au docteur et s'est informé pourquoi je ne montais plus à cheval.

Lundi, 5. — Cinq ou six bâtiments viennent pour faire de l'eau. En me promenant à cheval, je rencontre le colonel du 66^e^, puis Balcombe, puis les Bertrand, qui causent avec le Russe; ils éloignent leur bonne et semblent m'éviter. Au salon, Bertrand raconte que,

selon le Russe, tout est en mouvement dans la ville : sur quoi est-ce fondé? sur le mystère que fait le gouverneur. On raconte que Joseph est monté sur le trône du Mexique, que Clausel a réuni un grand nombre d'hommes, soldats ou matelots, pour tenter un coup de main, peut-être sur Sainte-Hélène. Il y a, à Sainte-Hélène, deux frégates autrichiennes, montées par des matelots vénitiens; on voit des bâtiments rôder autour de notre île.

« *Avez-vous remis la chose au Russe?* — Bertrand : Oui, Sire, pendant que ma femme parlait au chirurgien du 66e; il m'a dit qu'il avait des gazettes françaises et qu'il les remettrait à Gourgaud, quand il le rencontrerait à cheval, pour qu'il les cache dans ses fontes. »

En sortant avec Mme Bertrand, je lui déclare que je ne suis dupe de personne. Elle assure qu'elle ignorait que son mari dût rien remettre au Russe, qu'elle vient seulement de l'apprendre. A 7 heures, on me demande au salon, l'Empereur joue avec le grand maréchal qui est triste; il se lève, bat et pince son partenaire et me dit : « *Vous êtes par trop triste, vous devez chasser et monter à cheval, voir Mme Bertrand.* — Je craindrais de l'ennuyer. — *Eh bien, Mme de Montholon.* — Ah! M. et Mme de Montholon, c'est différent, je ne suis pas leur cousin, mais j'espère voir un jour M. de Montholon, et puis.... » Sa Majesté estime que je suis le plus heureux, que la mort n'est rien et rentre à 8 heures. Au bout d'un quart d'heure, Elle me fait revenir et trouve

que je suis si triste qu'Elle m'invite à dîner. Conversation sur le procès Fualdès; c'est une affaire de parti. A 9 heures et demie, l'Empereur se couche et moi je m'en vais.

Mardi, 6. — Je vais chez Bingham et chez Wygniard et vois de loin la voiture du gouverneur de l'Ile-de-France, qui va faire visite à ces dames. L'Empereur me demande à 7 heures; je le trouve froid. Il y a un grand dîner chez O'Méara, où se trouve l'officier du 53e qui part demain. J'ai causé avec lui chez Mme Bertrand, il aurait bien voulu voir l'Empereur; il est, dit-il, Irlandais, élevé en France.

Mercredi, 7. — L'Empereur est de mauvaise humeur, se promène dans le salon et déclare qu'à présent les peuples font la guerre à l'eau de roses. « *A la bonne heure, autrefois les vaincus étaient ou massacrés; ou réduits en esclavages, les femmes violées. Si j'avais fait cela à Vienne, les Russes ne seraient pas arrivés aussi facilement à Paris. La guerre est une chose sérieuse.* » J'objecte à Sa Majesté que si l'on tuait tout les conquêtes seraient plus difficiles, on se défendrait mieux. Le fusil a amené l'égalité entre les hommes, voyez l'Espagne. Nous nous y sommes conduits comme on le faisait autrefois, aussi la population s'est-elle levée tout entière et nous a-t-elle chassés. Sa Majesté se fâche, assure que si Elle était restée en Espagne, Elle

aurait soumis ce pays; Elle aurait dû y rester un mois de plus en 1809 et jeter le général Moore à la mer. Les Anglais se seraient dégoûtés et ne seraient plus venus sur le continent. « *C'est bien l'Autriche qui est cause que je suis ici. La Russie peut, à présent, avec* 300000 *Cosaques, inonder l'Europe, avec ce noyau d'une bonne armée. Elle a les Grecs pour elle; il lui faudra tuer un million de Turcs, mais qu'est-ce que cela? Je n'ai pas voulu consentir à ce que cette puissance s'emparât de Constantinople parce que les Grecs lui auraient été de suite des sujets attachés et dévoués, tandis que les pays que j'aurais pris, en équivalent, ne m'auraient pas donné un seul sujet sur lequel je pusse compter. La Russie a beau jeu; l'Autriche va se trouver avoir un empereur imbécile. Peut-être les Allemands le déposeront-ils : la Russie est en belle position pour conquérir le monde.*

Ce que j'aime dans Alexandre le Grand, ce ne sont pas ses campagnes que nous ne pouvons concevoir, mais ses moyens politiques. Il laisse à trente-trois ans un immense empire bien établi, que ses généraux se partagent. Il avait eu l'art de se faire aimer des peuples vaincus. Il eut raison de faire tuer Parménion qui, comme un sot, trouvait mauvais qu'il eût quitté les mœurs grecques. C'est d'une grande politique de sa part que d'avoir été à Ammon; il conquit ainsi l'Égypte. Si j'étais resté en Orient, j'aurais probablement fondé un empire comme Alexandre, en me rendant en pélerinage

à la Mecque, où j'aurais fait des prières et des génuflexions, mais je n'aurais voulu le faire que si cela en eût valu la peine et non agir comme cet imbécile de Menou. » Sa Majesté rentre à 9 heures, le grand maréchal est en extase devant ses paroles et s'écrie : « Quel grand homme! Comme il embrasse bien une question sous toutes ses faces. »

Jeudi, 8. — Le gouverneur a fait demander O'Méara, on craignait que ce ne fût pour le faire partir sur le *Phaëton*. Hudson Lowe voulait seulement avoir des nouvelles de l'Empereur. A 6 heures, je vais chez Sa Majesté, qui parle fortifications et voudrait avoir une redoute avec une tour que défendraient 25 pièces de canon. Cette redoute, placée à certains points sur les rivières, en empêcherait le passage. Sur l'Adda, cela couvrirait Milan; sur le Mincio, cinq ou six de ces forts en feraient une barrière infranchissable.

Vendredi, 9. — Jackson vient me demander à déjeuner et j'invite Bertrand. Le capitaine apporte un paquet de gazettes envoyées par l'amiral au grand maréchal qui les porte à l'Empereur et revient déjeuner avec nous, mais a l'air désappointé et préoccupé, il ne mange pas. Sur les 2 heures, j'ai la visite de M. Davis, capitaine du *Conqueror*; il avait appris mon prochain retour en Europe et m'engage à endurer ce que l'on ne peut empêcher. Il parle marine, nous

entretient d'une barre d'un mille d'étendue qui se trouve à trois lieues sous le vent de l'île : il y a quinze brasses de profondeur et pas de fond, ni avant, ni après. Après son départ, je vais me promener à cheval et rencontre Porteus. Le soir, je vois l'Empereur qui est de mauvaise humeur et se retire à 7 heures et demie.

Samedi, 10. — Le grand maréchal me prête des gazettes. Hudson Lowe vient à Longwood, mais ne parle à personne. M^me^ Bertrand s'inquiète de la tristesse de son mari : hier, l'Empereur l'a grondé, alors qu'il déjeunait avec Montholon, et devant les gens, de ce que, la veille, il était sorti à 9 heures et demie sans lui en demander la permission. A Paris, il n'aurait pas fait cela! Porteus a vu le Russe, qui s'étonne de ne plus nous voir. A 6 heures, l'Empereur me demande au billard, où il est à écrire avec Montholon, il passe au salon, joue avec moi aux échecs, jusqu'à 8 heures, m'invite ensuite à dîner, me traite avec beaucoup de douceur; la conversation roule sur la religion. Sa Majesté avoue qu'elle a été ébranlée plusieurs fois par le cardinal Cazelli, « *Mais, mon cher Gourgaud, quand nous sommes morts, nous sommes bien morts.* »

Dimanche, 11. — L'enfant de Bertrand est malade. Pour faire plaisir à l'Empereur, nous allons sur la route, mais le Russe n'y vient pas. A 6 heures, au

salon, jeu d'échecs jusqu'à 8 heures, puis conversation sur l'armement des places en canons de fer. Mme Bertrand ne vient pas.

Lundi, 12. — Je suis malade. Le grand maréchal blâme l'attitude de l'Empereur à mon égard. Je devrais me moquer de tout ce que Sa Majesté fait pour les Montholon, car si Elle était en Amérique, ou ailleurs, Elle ne les regarderait même pas, mais, ici, ils lui sont utiles. J'ai partagé les dangers des batailles auprès de l'Empereur en un temps où il ne connaissait même pas de figure Montholon. « Mais, mon cher Gourgaud, il ne faut pas vous affliger de ce qu'à présent Sa Majesté ne voit qu'eux. Et moi, ne devrais-je pas me fâcher de ce qu'on les mette presque avant moi? Eh bien, je m'en moque, faites comme moi. — Oui, monsieur le maréchal, si je n'avais pas perdu fortune, santé, patrie, si j'avais un avenir, si.... — Oui, il faudrait que Sa Majesté vous traite bien. Dernièrement, du reste, Elle vous a dit avec bonté : « *Eh bien, Gourgaud, faisons un traité* ». — Oui, l'Empereur m'a dit cela, mais ne le pense pas, aussi, je ne crois plus à rien. » Vers 9 heures, Sa Majesté fait demander de mes nouvelles.

Mardi, 13. — Je vois l'Empereur à 7 heures et le trouve froid; il dit au grand maréchal : « *Eh bien, nous allons avoir des nouvelles? O'Méara est allé hier chez*

Hudson Lowe, qui l'avait fait venir pour savoir si un article du MORNING CHRONICLE *était de lui. On y rapporte une conversation avec lord Amherst. C'est ce dernier qui aura fait mettre cela.* — Ou l'amiral? — *Oui, j'y ai pensé, Gourgaud, allez chercher ce que vous avez préparé.* — Sire, Votre Majesté avait chargé M. le comte Bertrand de le faire, j'y ai songé, mais je n'ai pas pu dessiner. — *Ah! oui, vous trouvez cela au-dessous de vous.* » L'Empereur me bourre, je ne réponds rien, il quitte le jeu d'échecs, demande du papier et se met à tracer sa redoute, sur laquelle nous avons une grande discussion, car je soutiens qu'on la foudroiera facilement. A 9 heures, Sa Majesté rentre.

Mercredi, 14. — M. Wygniard vient à 11 heures pour faire bâtir une chambre de plus à Montholon. L'Empereur me demande à 1 heure, me cajole, m'assure que je devrais voir le Russe pour avoir des journaux. « *Nous mourrons tous, je mourrai et vous vous en irez.* » Je crois entendre : « *Vous rirez* ». Je réponds donc : « Quoique Votre Majesté me traite bien durement d'habitude, ce qu'Elle nous dit là, aujourd'hui, est par trop fort! J'espère qu'Elle n'en pense pas un mot. » L'Empereur explique son mot : « *Vous vous en irez* ». puis parle de fortifications en me prescrivant de le réfuter par écrit; cela dure jusqu'à 9 heures. O'Méara est allé en ville parce qu'on dit qu'un navire est en vue. L'Empereur a cherché à se montrer bien pour moi.

Jeudi, 15. — Désormais, on ne déjeunera plus à 11 heures, mais on dînera à 3 et on soupera à 10. Vers 5 heures, j'allais chez les Bertrand, lorsque je suis appelé par l'Empereur, qui était sur les marches avec les Montholon; il a cru voir le Russe et m'engage à monter à cheval, mais je reste là une demi-heure sans adresser la parole aux autres. Le soir, l'Empereur me demande mon dessin sur les fortifications, il le discute avec Bertrand qui, comme ingénieur, fait un peu trop le pédant. Sa Majesté trouve avec raison que le corps de place est trop facilement battu en brèche et pris : il voudrait une enceinte en terre. Il rentre à 9 heures. Le capitaine Teade[1] couche chez O'Méara.

Vendredi, 16. — Les Bernard, qui devaient aller chez le gouverneur pour demander à s'en aller, n'ont plus rien dit. Le soir, jeu d'échecs. L'Empereur fait la chouette et s'écrie : « *Quel ennui tous les jours! Quelle croix!* » Cela me fait de la peine, à moi, Gourgaud, de voir réduit à cela l'homme qui a commandé l'Europe. A 8 heures, l'Empereur se lève et va lire la *Genèse*. Je rentre chez moi, assez mal en train. J'ai causé hier et aujourd'hui avec O'Méara, qui donne un grand dîner à Balcombe.

Samedi, 17. — A 6 heures, l'Empereur me fait appeler, me pince, nous demande ce que nous pensons de

1. Commandant la *Levrette*.

l'heure (3 h.) qu'il a choisie pour le dîner. Le grand maréchal répond que c'est bon quand on ne s'occupe pas, moi je déclare que : « C'est l'heure des femmes grosses, qui ne soupent pas. » Sa Majesté est piquée, siffle pour se remettre, me pince, « *gorgo* », rentre chez Elle à 8 heures. Le matin, M^me^ de Montholon a fait visite à M^me^ Bertrand, elle s'est dite bien fatiguée.

Dimanche, 18. — A 2 heures, on me prévient que l'Empereur dînera à table à 3 heures. A cette heure-là, je vais au salon. Sa Majesté y est avec Montholon et a l'air d'être dans une colère concentrée, et demande l'heure : « 3 heures. — *Eh bien, dînons, je n'attends personne.* » Montholon sort pour voir si le dîner est servi; les Bertrand arrivent. L'Empereur dit à M^me^ Bertrand qu'il ne la trouve pas aussi bien qu'à l'ordinaire. Il écrit la campagne de Naples; les Napolitains sont des misérables, et nous passons dîner. Sa Majesté annonce que, désormais, Elle dînera à 2 heures et dit en riant que M. de Stürmer viendra aujourd'hui sur la route. Puis, Elle parle de fusils et des amusettes du maréchal de Saxe. « *Il était bien ridicule à M^me^ Favart de mettre :* AUJOURD'HUI RELACHE AU THÉATRE POUR CAUSE DE BATAILLE. » Un général ne doit pas avoir de maîtresse surtout une comédienne. Je cite le maréchal Masséna qui en avait toujours avec lui. Le gouverneur vient à Longwood avec un officier de marine, cela inquiète. C'est l'amiral, dit-on. Le visage de l'Empereur s'altère

sensiblement, mais c'est le capitaine Routh. Ces messieurs font le tour du jardin et s'en vont. Sa Majesté se remet. Je vais ensuite me promener avec Bertrand, mais nous ne rencontrons personne.

Lundi, 19. — Après dîner, je fais un tour de jardin avec les Bertrand. L'Empereur nous voit et ne nous dit rien. Le grand maréchal nous raconte que le grand homme perd ses cheveux : « César les couvrait de lauriers ». Je suis toujours de mauvaise humeur de la manière dont l'Empereur me traite.

CHAPITRE XV

L'Empereur fait l'éloge de M. et M^me^ de Montholon. — Le blocus Continental. — Christine de Suède. — Marie Stuart. — Masséna et le siège de Gênes. — Gourgaud veut provoquer en duel M. de Montholon. — Sur le maréchal Brune. — Lecourbe. — Le procès de Louis XVI. — Quel aurait été le vote de l'Empereur. — Dernière scène. — Napoléon défend à Gourgaud de se battre avec Montholon. — Gourgaud revoit une dernière fois l'Empereur. — Paroles touchantes et adieux de Napoléon. — Préparatifs de départ. — Les derniers jours de Gourgaud à Sainte-Hélène. — Son embarquement sur le *Campden*.

Mardi, 20. — Le capitaine Teade, de la *Levrette*, qui doit partir dimanche, vient déjeuner chez le grand maréchal qui m'invite aussi. A 3 heures et demie, l'Empereur me demande, m'accueille bien, me raconte qu'il s'est réveillé en riant aux éclats de ce que j'avais dit de l'heure du dîner de la femme grosse. « *Réellement, vous croyez que les Montholon ont tant d'influence sur moi!* » Je ne l'ai pas dit dans cette intention, mais je suis convaincu que l'heure convient bien aux Montholon. L'Empereur, qui m'avait précédemment parlé avec douceur et familiarité, change de ton, me cherche querelle, déclare que je l'insulte tous les jours; je prétends que les Montholon le mènent;

il est vrai qu'il les aime et voudrait faire beaucoup pour eux. « *Ils sont aux petits soins pour moi, ils se priveraient de dîner pour moi et vous croyez qu'ils mènent mon estomac. Après tout, je n'aime que les gens qui me sont utiles et tant qu'ils le sont. Peu m'importe ce qu'on en pense! Je ne fais d'attention qu'à ce qu'on me dit : s'ils me trahissent, ils feront comme tant d'autres. Vous leur en voulez, parce qu'ils m'aiment. Vous devriez, si vous m'êtes attaché, leur faire la cour. Vous voyez qu'ils me plaisent et eux seuls ont du dévouement pour moi. Vous et moi, nous sommes les antipodes, vous jouez avec moi; vous et le gouverneur, me rendez la vie bien dure.* » Je me regimbe; j'ai pour Sa Majesté le même respect que quand Elle était aux Tuileries, mais je ne puis pardonner aux intrigues de M. de Montholon, à qui j'en veux de m'avoir mis mal avec l'Empereur ; je ne puis perdre l'honneur en leur faisant la cour. Sa Majesté, qui ne cherche que l'occasion de me faire une grande scène, s'emporte à nouveau et me déclare que je me trompe grandement si je crois qu'Elle me doit quelque chose, Elle ne me doit rien. Je puis rester un an ou deux à Sainte-Hélène et tout ce qu'on me demandera, ce sera de ne pas quitter ma chambre. Mais non, il faut que les Montholon me fassent la cour.... Enfin, tous les compliments que Sa Majesté a coutume de me faire. « *Vous pouvez mettre à profit le temps que vous passez ici.* — Oui, Sire, je travaille et j'ai beaucoup acquis depuis que j'y suis. Je

connais les hommes, à présent! — *Alors, vous devez voir qu'il ne faut pas m'ennuyer avec votre franchise; gardez-la pour vous, je vous répète que je ne fais attention qu'à ce que les hommes disent, et non à ce qu'ils pensent.* » Sa Majesté ajoute que je me forge des chimères. Elle continue en disant que même les Anglais ont du respect pour Elle, que moi, je l'insulte tous les jours quand je lui fais voir que je suis triste et que je le lui dis. « *Que m'importe que vous soyez triste! Quand je vous vois, ne le paraissez pas!* — Ah! Sire, Votre Majesté veut que je paraisse gai! et quand je n'aurais d'autre cause de tristesse que de déplaire à Votre Majesté, cela suffirait à m'excuser! » L'Empereur se fâche de nouveau, rentre au billard et m'ordonne de monter à cheval. Je suis au désespoir et demande à Bertrand d'organiser mon départ.

Sa Majesté m'a dit aussi : « *De quel droit trouvez-vous mauvais que je ne voie que Montholon, que je dîne avec lui ? Vous, vous êtes triste et ne savez que vous plaindre!* — Sire, j'use du droit naturel, du droit qu'a tout homme de crier, quand il souffre. » Sa Majesté a aussi dit que Bertrand voulait s'en aller et qu'il avait raison. « *Nous ne sommes pas au Malabar, je ne veux pas qu'on s'enterre avec moi. Le grand maréchal est resté et a bien fait, je ne lui en veux pas, mais je ne lui ai pas d'obligation.* »

L'Empereur ne me demande plus; je ne vois personne.

Mercredi, 21. — Hier, Sa Majesté m'a assuré que jamais Elle n'avait été aussi forte qu'à présent : Elle n'a aucune envie de dormir et cela lui présage une maladie. Je ne vois pas Sa Majesté de toute la journée; Balcombe vient incognito. Je me promenais avec les Bertrand sur la route quand survient Hudson Lowe, qui est venu à Longwood, où il est resté longtemps et a paru vouloir parler au grand maréchal; il nous joint, se montre très honnête, descend de cheval et se promène avec nous jusqu'à 5 heures et demie. Balcombe va dîner à Plantation-House. Bertrand ne veut pas que je parte, je lui réponds, ce qui le contrarie, que j'irai demain en ville.

Jeudi, 22. — Je prends les commissions du grand maréchal, qui se montre très bien. En ville, je rencontre le capitaine Davis, du *Conqueror*, qui va à Longwood prendre congé! Je lui exprime l'espoir de le retrouver bientôt en Angleterre. Emmat, que je croise peu après, attribue mon désaccord avec l'Empereur à une discussion sur la campagne de Russie. M. Baxter me demande des nouvelles de M. et M^me^ Bertrand. « Ils vont très bien. — Et les enfants?.... Et Napoléon? » Je crois qu'il parle du petit Bertrand : « Il ne fait que courir ». Rires. On assure que l'Empereur se porte à ravir. Je quitte la ville avec Balcombe. A 5 heures, nous rencontrons M. de Montchenu, qui m'accable de politesses, me gronde de ne pas aller

lui demander à déjeuner et me trouve pâle et changé. A Alarm-House, je suis rejoint par M. et Mme Bingham, qui vont chez les Bertrand, que nous rencontrons bientôt et avec qui nous rentrons à Longwood. Bingham se montre fort aimable, aussi je l'aime bien. J'avertis Bertrand que j'irai dîner chez lui, en lui portant mon repas.

Sa Majesté me demande au salon : « *Eh bien, bonjour Gorgo! Vous devez avoir eu bien chaud et je vous ai plaint. Vous a-t-on fait bon accueil? Quelles nouvelles? Avez-vous vu le Russe?* — Sire, je n'allais pas en ville pour le voir, mais, d'ailleurs, on ne peut savoir ce que cela deviendra. — *L'Angleterre se montre en tout insatiable et quand on manufacture plus qu'on ne consomme, il y a encombrement; cela habitue le peuple à l'aisance et quand les marchandises n'ont plus de débouchés, il s'insurge. J'ai appris aux nations du continent à se passer de l'Angleterre, elles continuent mes maximes.* » La conversation se poursuit sur Christine de Suède, elle pouvait tuer Monaldeschi; Marie-Stuart fut décapitée, quoique innocente.

Sa Majesté rentre à 8 heures et demie, je vais dîner chez Bertrand et rentre à 10 heures.

Vendredi, 23. — J'écris à ma mère, mais je suis si triste que je ne sais que lui mander. Après dîner, — à 4 heures, — je vais me promener avec M. et Mme Bertrand. A 6 heures et demie, Sa Majesté me fait

demander et me dit d'un air méchant : « *Qu'avez-vous fait, ce matin ?* — J'ai commencé une lettre pour ma mère. — *Quoi, vous avez écrit toute la matinée pour cela? C'est donc en vers?* » Sa Majesté a l'air de mauvaise humeur et, comme pour se tromper Elle-même, se met à parler fortifications, canons, etc., et rentre. O'Méara est allé coucher chez les Balcombe.

Samedi, 24. — J'écris à ma mère et date ma lettre du 29. M. Wygniard vient chez le grand maréchal lui demander la réponse pour la maison. Le grand maréchal ne lui répond qu'en haussant les épaules : c'est l'ordre de l'Empereur. La lettre de Montholon a déjà répondu, on en offre une nouvelle copie à Wygniard. « Encore, répond-il, mais ce ne sont que des injures! »

J'apprends tout cela par M^me^ Bertrand, qui me dit aussi que l'Empereur a accordé une pension à Lejeune, qui était chargé du vin à l'île d'Elbe. « Et ce pauvre Planat? » Je me promène à cheval; l'Empereur est très froid, quand il me demande à 6 heures et demie au salon. « *Qu'avez-vous écrit?* » Il me parle fortifications et je lui donne des détails sur Saragosse. Rentrée à 8 heures et demie.

Dimanche, 25. — On m'avise que l'Empereur dînera table, je fais prévenir M^me^ Bertrand; on annonce que c'est servi; je passe au salon. Ali me prie d'attendre, Sa Majesté travaillant avec le grand maré-

chal. M. de Montholon est dans la bibliothèque, j'attends. M. de Montholon fait ôter le couvert de Mme Bertrand, ne sachant si elle est invitée. Sa Majesté nous fait entrer. « *Et Mme Bertrand?* » Nous nous mettons à table. Mme Bertrand survient. L'Empereur parle artillerie et voudrait un canon tirant à deux pieds au-dessus du parapet; puis il cause de Masséna : « *Il pouvait encore tenir dix jours dans Gênes.* » Je fais observer qu'on y mourait de faim. « *Bah! on ne me fera jamais accroire qu'il ne pût encore tenir dix jours; il avait* 16 000 *hommes de la garnison et les habitants étaient au nombre de* 160 000. *Il aurait pu trouver des vivres en les prenant aux habitants; quelques vieillards, quelques femmes seraient morts, mais, après tout, il aurait conservé Gênes. Si on a de l'humanité, toujours de l'humanité, il ne faut pas faire la guerre. Je ne connais pas la guerre à l'eau de rose. Toute la population de Gênes ne valait pas les* 16 000 *hommes qui s'y trouvaient et qui auraient formé les cadres d'une armée de* 45 000 *hommes. Je ne saurais, au reste, entendre parler de cette défense comme d'une merveille, tant Gênes est bien fortifié. Masséna a, du reste, fort mal fait de s'en aller par mer. C'était pour sauver son magot. Il aurait dû marcher par terre, se joindre à Suchet et attaquer les Autrichiens. Ne me parlez pas des généraux qui aiment l'argent. C'est comme cela qu'on m'a fait avoir la bataille d'Eylau. Ney voulait arriver à Elbing pour se procurer des fonds.* »

On passe au salon, Sa Majesté flatte Mme Bertrand et demande à voir ses enfants. L'Empereur dit ensuite qu'il n'a plus qu'un an à vivre, il a mal au foie, ses jambes sont enflées, telle est l'opinion d'O'Méara. Bertrand n'a pas l'air satisfait de ce que l'on fait à sa femme et dit : « Votre Majesté nous enterrera tous; il est faux de croire qu'Elle n'a pas longtemps à vivre; si Elle était restée en France, Elle aurait été jusqu'à quatre-vingts ans, tant Elle est bien constituée. » L'Empereur avoue que sa plus grande supériorité était de résister au travail d'esprit et qu'il n'a jamais connu personne qui pût lutter avec lui sur ce point. « *Je pouvais discuter pendant huit heures sur une question, et, au bout de ce temps, prendre une autre matière à discussion, avec l'esprit aussi frais qu'en commençant. Encore, à présent, je pourrais dicter douze heures de suite; mais Masséna et les autres sont plus fatigués de corps que moi. Avouez qu'il faut un fameux courage pour vivre ici! Je suis, mon Dieu, aussi calme qu'aux Tuileries et je n'ai jamais fait de cas de la vie. Je ne ferai pas et n'ai jamais fait un pas pour éviter la mort.* »

L'amiral vient demander le grand maréchal, ce qui préoccupe l'Empereur. « C'est à cause du brick qui part, c'est le gouverneur qui l'envoie. — *Si je le reçois, il pourra donner de mes nouvelles; si je l'évince, il dira que je n'ai pas voulu le recevoir. Ah! C'est un rusé.* » Puis s'adressant à Bertrand : « *Vous direz que*

je suis malade, que je me suis mis à table et que je n'ai pas pu manger. » Bertrand sort, Sa Majesté est préoccupée, me parle peu et dit : « *Nous vivrons encore quinze ou vingt ans, peut-être!* » Je suis très froid et ulcéré de la manière dont Sa Majesté me traite. L'Empereur nous apprend qu'on va mettre la nouvelle maison à *Rose-Marie House*. Elle ne sera jamais finie, il faudrait deux ans pour cela et les soldats du 66e, quand deux ou trois seront morts, ne voudront plus y travailler, c'est pour cela que Wygniard a recommandé d'envoyer quelqu'un chez le gouverneur. Bertrand rentre, il a dit que l'Empereur s'était senti mal hier, avait pris un bain à minuit, avait voulu dîner avec nous et s'était trouvé mal. Sa Majesté dit qu'il fait beau temps, tourne pour nous faire partir, nous restons cependant encore une demi-heure, puis nous sortons. Je ne vois plus personne.

Lundi, 26. — A une heure, Mme de Montholon accouche d'une fille qui naît avec une coiffe. Elle désirait un garçon, probablement pour avoir un Napoléon dans la famille. Mme Bertrand assiste aux couches. J'ai vu ce matin le grand maréchal à qui je déclare que le moment est venu de demander raison de sa conduite à M. de Montholon. Voilà neuf ans que je suis avec l'Empereur, j'aurais été flatté de périr pour lui en Russie, en Saxe, en France, j'ai été blessé trois fois, dont deux auprès de lui, en faisant ce qu'il

m'avait ordonné. J'ai trouvé à Moscou trois cents milliers de poudre et j'ai passé la Bérésina à la nage! A Dresde, personne n'a été plus employé que moi. J'avais toute sa confiance pour la réorganisation de l'armée. Puis, l'Empereur voulant tromper les Alliés par Langstein, dans la supposition que Dresde tien drait, il m'envoya de Goritz pour m'en assurer et c'est sur mon rapport que Sa Majesté est venue à Dresde avec la plupart de ses forces, sans cela, Dresde était enlevée. C'est pour cela que j'ai reçu la croix d'or. Enfin, il faut bien que mes services fussent reconnus, puisque j'ai été nommé premier officier d'ordonnance, place créée exprès pour moi, contrairement aux règlements de la Maison et malgré Duroc et Caulaincourt; aussi, tout le monde fut-il jaloux de moi. Je redoublai d'ardeur, de zèle, je me dévouai en entier au service de Sa Majesté. J'ose dire que personne n'y mit plus d'application que moi. « Enfin, monsieur le maréchal, je suis loin de reprocher à l'Empereur le service que je lui ai rendu en 1814, à Brienne, le 29 janvier; tout le monde, à ma place, en eût fait autant. Mais il n'en est pas moins vrai que si, d'un coup de pistolet, je n'avais pas renversé le Cosaque qui se précipitait, l'Empereur aurait reçu un grand coup de lance dans les reins. Qu'en serait-il résulté alors? Je n'ai fait que mon devoir et même j'en ai été bien récompensé par le bonheur que cela m'a procuré de montrer à l'Empereur que je ne suis pas un ingrat.

A Lutzen, j'ai eu mon cheval tué et renversé aux pieds de Sa Majesté; à Laon, j'ai été cité dans le bulletin; à Reims, j'ai forcé la ville. C'est moi qui, au retour, me suis emparé de Troyes. Enfin, à Fontainebleau, je suis resté avec l'Empereur, alors que tout le monde l'abandonnait; il m'a envoyé deux fois à Paris. Il est vrai qu'en 1815, je n'ai pas trahi le roi, mais, en cela, j'ai cru mériter l'estime de Sa Majesté. Vous m'avez vu à Waterloo et j'ai été chargé de porter la lettre au prince Régent. »

Et ici, je suis maltraité et sacrifié aux Montholon! Je n'ai rien voulu dire tant que M^me^ de Montholon a été grosse, de crainte qu'on ne m'accusât de barbarie; j'avouerai même que j'ai été content de ce prétexte, espérant toujours que Sa Majesté changerait. A présent, je suis décidé à me battre avec Montholon, auteur de tous mes malheurs; j'attends que sa femme soit tout à fait hors de danger.

La conduite de l'Empereur envers ma mère est indigne; après m'avoir forcé à accepter des secours pour elle, elle les lui procure par un étranger, pour la compromettre. Qui empêchait l'Empereur d'écrire à son banquier de Londres, comme on fait tous les jours, au lieu de s'adresser en dessous au prince Eugène? « Ah! monsieur le maréchal, l'Empereur a sûrement été un grand général, mais quel cœur dur! »

Après dîner, je vois M^me^ Bertrand, qui a fait une nouvelle visite à M^me^ de Montholon, qui n'a pas voulu

la recevoir. Si demain, cela lui arrive encore, elle n'y remettra plus les pieds. Ses idées de partir la reprennent, car ce séjour est affreux. O'Méara nous montre une dent qu'il vient d'arracher à l'Empereur qui n'a pas sourcillé.

Mardi, 27. — Bertrand me recommande de ne pas prendre pour témoin le capitaine Blakeney. Je n'en ai jamais eu l'intention, je me doute bien que j'éprouverai des difficultés, mais je dirai à Montholon de toujours porter une épée, j'en aurai une et l'attaquerai dans le jardin, devant tout le monde. Mme Bertrand s'en ira aussi, dit-elle; on ne peut plus y tenir, l'Empereur se retient de faire des visites à Mme de Montholon à cause des Anglais, car cela prêterait aux causeries. L'Empereur me demande à 7 heures et demie et est très froid pour moi.

Mercredi, 28. — Le bruit court qu'on a arrêté à Pernambuco six officiers qui, au moyen d'un bateau à vapeur, devaient venir nous enlever. Mme Bertrand espère que tout cela finira par un raccommodement. Elle se trompe bien.

M. Jackson vient me voir; à peine est-il arrivé que Bertrand vient dire à sa femme que l'Empereur, qui est dans le jardin, la demande. Elle y va. Je propose à Jackson de faire un tour à cheval, mais l'Empereur, qui me voit passer, m'appelle. Il est assis sur le banc

du jardin. « *Pourquoi n'êtes-vous pas venu?* — Votre Majesté ne m'avait pas fait l'honneur de me demander. — *Il fallait venir avec M^me^ Bertrand, vous êtes son bâton.* — Sire, l'étiquette du palais s'y oppose, on n'y entre pas avec un bâton. » L'Empereur me demande ensuite si je suis allé en ville et cependant, il sait bien, par sa police, que je ne suis pas sorti de chez moi. « *Il faut monter à cheval.* — J'allais y monter avec M. Jackson. — *Qu'est-ce qu'il vient faire ici cet espion, ce scélérat?* »

M^me^ Bertrand avertit l'Empereur que le gouverneur a fait dire de rendre les assiettes que Sa Majesté avait envoyées à Betzy et à Jenny, le jour de l'an.

Puis, l'Empereur me demande des nouvelles de M^me^ de Montholon. « Je n'en ai pas, Sire. — *Je croyais que vous y étiez allé?* — Ah! Sire.... »

Montholon arrive là-dessus, Sa Majesté a l'air de mauvaise humeur, se lève, parle canons, affûts et a une grande discussion avec moi sur les gargousses volantes. Elle ne veut pas de caissons et, dans son projet d'armée, il faut que les soldats sachent faire des habits et des souliers, ferrer les chevaux, etc., enfin tout ce dont on a besoin : on leur donnera du blé et ils feront du pain. Les artilleurs seront et canonniers et soldats du train. Les officiers sont trop payés et les soldats pas assez. Les administrations doivent être composées uniquement de soldats. A 9 heures, l'Empereur rentre, parce qu'il a vu bâiller Bertrand et

celui-ci s'excuse sur ce qu'il y a plus de trois heures qu'il est sur ses jambes.

Jeudi, 29. — C'est l'anniversaire du jour où, en 1814, au combat de Brienne, j'ai sauvé l'Empereur d'un coup de lance dans le dos. Je vais chez Mme Bertrand à 5 heures; son mari est chez l'Empereur, qui fait demander Hortense, puis sa mère; je me retire. Peu après, Sa Majesté me fait appeler au jardin et me recommande d'être gai; Mme Bertrand est triste : « *Est-ce parce que hier je vous ai dit que vous aviez l'air d'une blanchisseuse?* — Non, mais ma femme de chambre est malade. — *J'espère qu'il ne mourra pas de Français ici.* » Puis l'Empereur se baisse pour ramasser une épingle. « *Tenez, Gourgaud, je vous en fais présent.* — Votre Majesté connaît la devise : « *Je pique ou je m'attache.* » L'Empereur ne répond rien, nous voyons passer le colonel du 66e.

Le soir, Sa Majesté nous parle du maréchal Brune, qui s'était perdu dans son esprit à cause de sa conduite avec le roi de Suède. « *Un maréchal de France vaut bien un roi et surtout un roi de Suède, un roi fou. Brune s'est avili là; en Hollande, il n'aurait pas dû capituler. Il fallait, si la position des Anglais était trop forte derrière le canal, réunir une centaine d'obusiers et de canons, ce qui lui était facile et il eût été le maître du canal. Qu'est-ce qu'un canal, quand la bourre du canon tombe au delà? Il pouvait donc le passer et jeter Yorck et les Anglais à*

la mer. Brune avait de l'esprit, il m'était attaché. Il avait été prote dans une imprimerie qui travaillait pour Danton; il connaissait tous les vieux de la Révolution, tous ceux qui menaient les insurrections. J'aurais sagement agi en le nommant commandant à Paris en dernier lieu, car il aurait su bien user des fédérés. Lecourbe était un assez bon général, le Directoire comptait beaucoup sur lui. Il s'était fait une grande réputation en Suisse, mais je n'approuve pas sa campagne dans l'Engadine. Avec 25000 *hommes, il avait la prétention de battre le prince Charles, qui en avait* 80000 *: il mettait* 3000 *hommes ici,* 3000 *là : enfin, tout en petits paquets. Ce n'est pas connaître la guerre! Il faut toujours avoir son armée dans la main, mais c'était la mode : c'était faire la guerre suivant la loi des états-majors. J'ai eu une grande idée de Lecourbe en lisant sa correspondance avec Moreau. Il lui disait :* MAIS QUE FAIS-TU DONC, MOREAU, TU FUMES TA PIPE. IL FAUT MARCHER, TU TE FAIS DES CHIMÈRES! MARCHONS, MARCHONS! *J'ai eu tort de ne pas employer Lecourbe plus tôt, il se serait bien formé à mon système et m'eût été bien utile. Très brave, il valait mieux que Ney; mais je le sentais mon ennemi et j'ai eu peur. C'est lui qui, étant juge*[1]*, déclara qu'il n'y avait pas de conspiration, je ne dis pas de Moreau, mais de Georges! Aussi, lorsqu'il vint aux Tuileries avec la Cour criminelle, je lui criai :*

1. L'Empereur se trompe. C'était le frère de Lecourbe et non pas le général lui-même.

JUGE PRÉVARICATEUR, SORS! *Néanmoins, j'aurais dû employer Lecourbe; s'il le désirait, il voyait bien que je le ferais maréchal, qu'il pourrait être duc avec* 400 000 *francs de rente, un million de gratification; il m'aurait été tout dévoué et fort utile; il avait tout ce qu'il faut pour faire un bon général. Ney était général de brigade sous lui. Ney n'avait pas d'esprit, ni de courage moral. Il était bon pour enlever ses troupes sur un champ de bataille, mais je n'aurais pas dû le nommer maréchal de France; il avait, comme le dit de lui Caffarelli, juste toute la probité et le courage d'un houzard : j'aurais dû le laisser général de division. En* 1815, *a-t-on jamais vu une pareille effronterie! dans sa proclamation, il dispose du trône de France. J'ai même eu peine, moi, en le voyant, à me contenir à ce sujet. Que Labédoyère ait dit cela passe encore, mais Ney n'est venu à moi que quand il a vu que tous les régiments l'abandonnaient. C'était pour être récompensé, il avait la tête perdue, c'est un hurluberlu. C'est la même chose qui lui a fait dire des sottises à la Chambre des pairs. Plus d'armée et tout est perdu ! Il fut fusillé pour être venu à moi : il aurait dû l'être pour n'être pas venu plus tôt.* »

Je prends sa défense, non à cause de sa conduite, mais comme militaire; c'est l'homme le plus brave que j'aie jamais vu; Sa Majesté m'attaque alors et je me tais. A 8 heures et demie, l'Empereur rentre, je reconduis Bertrand et le prie de demander pour moi la permission de quitter Sainte-Hélène.

Vendredi, 30. — Je trouve de grand matin M. de Montholon à cheval dans le parc; le gouverneur est venu, a visité les jardins, comme s'il voulait nous y mettre. Nous rencontrons le Russe, qui revient de chez Porteus, il nous dit mystérieusement que Brayer a été arrêté à Rio-de-Janeiro, ainsi qu'un colonel Latapie qui devait, avec un canot à vapeur, venir délivrer l'Empereur. Par deux fois, il assure que la nouvelle de la ville est mon départ pour l'Europe. Ennuyé, je lui réponds que c'est vrai, que je suis au désespoir d'être obligé de m'éloigner de Sa Majesté, après avoir couru tant de chances avec Elle en Russie, en Allemagne, en France; j'y suis pourtant obligé. Il demande à M^me^ Bertrand de lui donner des bonbons de Longwood pour M^me^ de Stürmer.

A 7 heures, l'Empereur me demande, me questionne, me prie d'envoyer des bonbons à M^me^ de Stürmer. Montholon entre et l'on parle guerre. « *Souwaroff n'était certes pas un grand général, mais il avait deux qualités, l'intrépidité et la fermeté de caractère. Avec sa ferme volonté, il aurait facilement fait passer son armée, et c'est quelque chose, mais il n'avait pas de talents. Les Français n'auraient pas dû perdre la bataille de Novi.* » Selon moi, les généraux qui ont le plus fait dans ce sens étaient Souwaroff, Koutouzoff et Blücher. Sa Majesté dit que Koutouzoff était prudent. « *L'art de la guerre est comme tout ce qui est beau et simple; les mouvements les plus simples sont les meilleurs. Si Macdonald,*

au lieu de faire tout ce qu'il a fait, avait demandé à un paysan le chemin pour aller à Gênes, celui-ci eût répondu : PAR BOBBIO, *et c'eût été une superbe manœuvre. Mais, il faut connaître l'artillerie pour savoir comment on peut la faire passer partout; aussi, j'estime que tous les officiers devraient servir dans l'artillerie, qui est l'arme qui peut produire le plus de bons généraux. Ils ont personnel et matériel. Le génie est aussi une bonne arme, mais elle est moins d'exécution que l'artillerie. Pour être bon général, il faut savoir les mathématiques; cela sert en mille circonstances pour rectifier les idées. Peut-être dois-je mes succès à mes idées mathématiques; un général ne doit jamais se faire de tableaux, c'est le pire de tout. Parce qu'un partisan a enlevé un poste, il ne faut pas croire que toute l'armée y est : mon grand talent, ce qui me distingue le plus, c'est de voir clair en tout, c'est même mon genre d'éloquence, que de voir sous toutes ses faces le fond de la question. C'est la perpendiculaire, plus courte que l'oblique. Le grand art des batailles est de changer, pendant l'action, sa ligne d'opérations; c'est une idée de moi, qui est tout à fait neuve. C'est ce qui m'a fait vaincre à Marengo : l'ennemi se porta sur ma ligne d'opérations pour la couper, j'en avais changé et lui-même se trouva alors coupé.* »

Sa Majesté estime que si Elle continuait à écrire sur ses campagnes, ce serait le meilleur ouvrage pour former des généraux, mais qu'il ne faudrait pas que ce fût imprimé. « *Sans parler des grands principes, je*

ferais la critique de chaque campagne, les raisons pour et contre et l'on se formerait soi-même en réfléchissant. Il est réellement étonnant que, dans la Révolution, on ait commis autant de sottises; Championnet se conduisit en dépit du bon sens. » Je dis qu'on a eu tort de laisser imprimer un ouvrage comme celui de Jomini. L'Empereur me regarde : « *N'est-il pas vrai que c'est là un livre bien singulier?* — Tellement, Sire, que je lui attribue les succès de nos ennemis. — *Je vous assure que je ne l'avais pas lu lorsque j'ai fait les campagnes d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, mais il est réellement étonnant de pouvoir croire que j'ai suivi ses conseils. Une bataille est toujours une chose sérieuse, le gain dépend souvent de peu de chose, d'un lièvre.... On court toujours de grandes chances en la livrant et il ne faut jamais en risquer, à moins d'y être forcé, quand l'ennemi a coupé votre ligne d'opérations. Il ne faut jamais combiner de mouvement de réunion près de l'ennemi; l'art de la guerre ne demande pas de manœuvres compliquées, les plus simples sont préférables; il faut surtout avoir du bon sens. On ne comprend pas, d'après cela, comment les généraux commettent des fautes; c'est parce qu'ils veulent faire de l'esprit. Le plus difficile est de deviner les projets de l'ennemi, de voir le vrai dans tous les rapports qu'on reçoit. Le reste ne demande que du bon sens, c'est comme un combat à coups de poing : plus on en donne, mieux cela vaut. Il est, aussi, nécessaire de bien lire la carte. Henri IV était un bon militaire, mais, à*

cette époque, la guerre ne demandait que du courage et du bon sens : c'était bien différent de la guerre avec de grandes masses. Il faut rendre justice aux rois de France, ils ont toujours été braves. »

Il est 9 heures, l'Empereur rentre et je reconduis le grand maréchal pour le prier de parler de moi à l'Empereur, car je suis toujours décidé à envoyer mon cartel à Montholon, l'auteur de tous mes maux.

Samedi, 31. — J'écris à Bertrand pour lui rappeler notre conversation d'hier soir; il vient chez moi et essaye de me dissuader de mes projets. Sa femme croit que l'Empereur serait bien fâché si je m'en allais. Elle a peur que Sa Majesté ne se sauve avec le capitaine Dée et que son mari ne soit compromis. L'Empereur a fait une répartition de fonds et Montholon y est porté pour 3000 francs. Elle souffre aussi des injures de l'Empereur, qui la traite de femme de chambre et de bourgeoise endimanchée. Les filles Spolding viennent la saluer et lui porter des dentelles. A 7 heures et demie, l'Empereur me demande : « *My friend Gourgaud* », joue avec le grand maréchal, ensuite s'ennuie et demande pourquoi la ville de Rome était devenue le centre du monde. « *Je crois le monde bien jeune, l'histoire de Rome est à peu près la sienne.* » Sa Majesté rentre à 9 heures, m'a bien traité quoique en dissimulant. Je demande à Bertrand s'il a parlé de mon départ; il n'a pas pu; je lui renouvelle mes ins-

tances; il y a en vue des bâtiments, mais ce sont des marchands.

Dimanche, 1er *février*. — A 2 heures, on me prévient que Sa Majesté est au salon. Elle a l'air en colère et de fort mauvaise humeur : « *Ah, monsieur Gourgaud!* » s'impatiente de ce que le dîner n'est pas encore servi et déclare à Montholon qu'il ne veut plus que les officiers anglais entrent dans ses appartements; puis passe à table, ne trouve rien de bon, gronde le cuisinier et raconte les couches de l'Impératrice. « *Elle avait des douleurs, je me mis au bain, Dubois vint me trouver d'un air effaré, il avait perdu la tête, réellement c'est là que j'ai vu combien j'ai un sang-froid admirable, je lui dis :* EH BIEN, ELLE EST MORTE ? SI ELLE EST MORTE, ON L'ENTERRERA! *Il me répondit :* NON, MAIS LES EAUX ONT CREVÉ ET CELA N'ARRIVE PAS DANS MILLE CAS. *Je montai avec lui, l'Impératrice croyait qu'on voulait la sacrifier pour son fils, heureusement que Mme de Montesquiou lui assura qu'elle avait eu des couches semblables.... J'aurais dû laisser entrer le grand duc de Wurtzbourg.* » L'Empereur dit ensuite que si l'accouchement n'avait pas réussi, il aurait chassé Corvisart, pour lui avoir donné Dubois; au contraire, il donna 100000 fr. à Dubois, le fit baron, avec 4000 livres de rentes. « *Aussi*, poursuivit Sa Majesté, *il s'intéressait beaucoup à ce que je fisse d'autres enfants.* » L'Empereur passe au billard et est très maussade : il dit à Mme Bertrand

qu'elle n'a pas de dents et à moi que je suis triste comme un bonnet à poil. Pour nous égayer, il nous lit du *Moniteur* pendant une heure. C'est le procès de Louis XVI. Sa Majesté blâme Sieyès d'avoir voté « *la mort sans phrases. J'aurais dit que c'était avec un profond regret que je votais la mort du Roi.* » L'Empereur, qui veut aller voir Mme de Montholon, nous envoie tous promener. Nous plaisantons sur le docteur Lewinston, qui, lui, n'aura pas 100 000 francs pour les couches de Mme de Montholon.

Lundi, 2 février. — C'est la dernière fois que je vois l'Empereur[1]. A 6 heures et demie, Sa Majesté me demande, joue avec Bertrand, n'a pas l'air de mauvaise humeur, et s'informe de ce que j'ai fait : « Lu *Jomini.* — *Vous y mordez donc?* » Montholon vient, l'Empereur le cajole, puis se tournant vers moi : « *Pourquoi êtes-vous si triste? de la gaieté.* — Votre Majesté sait que je n'en puis avoir! — *Et pourquoi?* — Je suis trop maltraité! » L'Empereur siffle avec une colère concentrée et renvoie Montholon sous le prétexte d'aller voir combien il y a de sentinelles, puis se levant : « *Mais que voulez-vous donc?*

— Je prie Votre Majesté de me permettre de me retirer : je ne puis supporter l'humiliation où Elle veut me tenir. J'ai toujours fait mon devoir, je déplais à Votre Majesté, je ne veux être à charge à

1. On verra que non plus loin.

personne, que l'Empereur me permette de m'en aller. »

Il s'anime, se déclare le maître de traiter M. et Mme de Montholon comme il lui plaît. Très en colère, Sa Majesté me déclare que je devrais être très bien avec M. de Montholon, aller chez lui. « Sire, ils m'ont fait trop de mal, mais j'ai tort d'en parler à Votre Majesté; c'est avec M. de Montholon que je dois causer. » Furieux, l'Empereur s'écrie : « *Si vous menacez Montholon, vous êtes un brigand!* » Il m'appelle assassin, je m'emporte autant que lui et lui montrant ma tête : « Voilà mes cheveux que, depuis plusieurs mois, je n'ai pas coupés, je ne les couperai qu'après m'être vengé de l'homme qui me réduit au désespoir! Votre Majesté m'appelle brigand. Elle abuse du respect que je lui porte. Assassin! je ne crois pas qu'on puisse me le dire, je n'ai tué personne, c'est moi qu'on veut assassiner! On veut me faire mourir de soucis! — *Je vous défends de menacer Montholon, je me battrai pour lui, si vous même.... je vous donnerai ma malédiction....* — Sire, je ne puis me laisser maltraiter sans m'en prendre à l'auteur..., c'est le droit naturel..., je suis plus malheureux que les esclaves, il y a des lois pour eux, et pour moi, il n'y a que celles du caprice. Je n'ai jamais fait de bassesse et n'en ferai jamais. » Sa Majesté se radoucit un peu : « *Voyons, si vous vous battez, il vous tuera!* — Eh bien, Sire, j'ai toujours eu pour principe qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec honte. » Cela blesse l'Empereur qui redevient

furieux; le grand maréchal est appuyé contre le mur, il ne dit mot; j'ai beau l'interpeller et le prier de déclarer qu'il y a longtemps que je le prie de dire à Sa Majesté qu'Elle a tort de me tant maltraiter, que je m'en prendrai à M. de Montholon, Bertrand ne répond rien. Sa Majesté, pour l'exciter contre moi, prétend que j'ai dit du mal de lui et de sa femme. Voyant ma résolution et ayant épuisé tous ses artifices, Elle me demande ce que je veux.... passer avant Montholon.... qu'Elle dîne toujours avec nous.... la voir deux fois par jour? Aigri, je répète qu'un assassin, un brigand ne doit rien demander. Alors, l'Empereur me fait des excuses. « *Je vous prie d'oublier mes expressions....* » Je me sens faiblir et consens à ne pas provoquer Montholon, si l'Empereur veut m'en donner l'ordre par écrit. Il me le promet, car, si je ne veux pas rester, on me retiendra au Cap, on me mettra en prison. « *Le gouverneur croira que vous êtes envoyé en mission.* — Je demanderai donc à être jeté en prison. Perdu pour perdu, j'aime mieux mourir en faisant mon devoir. J'ai là-dessus les principes de mon père et de ma mère.... — *Ah! je suis certain que vous serez bien reçu! Lord Bathurst vous aime.* — Comment cela? — *Oui, vous lui avez plu par votre correspondance.* — J'ai toujours dit que je me portais bien pour ne pas effrayer ma mère. Je ne tiens pas à la vie, je n'ai rien à me reprocher. »

Le grand maréchal n'aura qu'à tout arranger avec

moi. « *Il faut déclarer que vous êtes malade, je vous ferai donner des certificats par O'Méara, mais écoutez mon conseil, il ne faut vous plaindre à personne, ne pas parler de moi et, une fois en France, vous verrez l'échiquier sur lequel vous devez jouer. C'est la dernière fois que nous nous voyons.* » J'attendrai les ordres de l'Empereur qui rentre à 10 heures; je reconduis le grand maréchal et lui demande quand je le verrai demain pour recevoir la lettre que Sa Majesté l'a chargé de rédiger et qu'Elle doit signer : la défense écrite de me battre avec Montholon.

Mardi, 3. — Wygniard et Jackson viennent me parler pour la nouvelle maison; un bâtiment arrive, annonçant la mort de la Princesse Charlotte. J'attends en vain Bertrand chez qui je vais à 4 heures; il est triste et n'a pas préparé la lettre. C'est donc une nouvelle tromperie pour gagner du temps; si je n'ai pas la lettre, ce soir ou demain, je provoquerai Montholon. L'Empereur demande le grand maréchal, m'engage à dîner : j'y vais à 7 heures. L'Empereur l'a fait demander dans la journée pour lire les gazettes; peu après Ali arrive lui porter les journaux. Il assure que cela va faire des cancans, mais il s'en moque. Bertrand ne rentre qu'à 8 heures, je lui réitère mon intention, si je n'avais pas de lettre, d'envoyer demain chez Montholon; il me serre la main

Mercredi, 4. — A 9 heures, Montholon va chez l'Em-

pereur; le grand maréchal me fait tenir les gazettes. J'envoie mon cartel avec un fusil et six louis que je devais, en recommandant à mon domestique de ne remettre ma lettre qu'à Montholon. Il retourne plusieurs fois sans le trouver; enfin, à 5 heures, il la lui remet. Bertrand vient chez moi à 2 heures, l'Empereur n'a pas écrit. J'ai envoyé mon cartel; tout, à présent, m'est égal.

Je vais ensuite faire visite à M^me^ Dobjins. Rentré à 5 heures et demie, je vois Noverraz et Cipriani, qui ont l'air très grossiers. Mon domestique a remis la lettre, mais on ne lui a rien dit. A 10 heures, ma lettre me revient avec un souper superbe; on n'a pas voulu recevoir ma provocation, parce que Montholon est couché : je le renvoie encore et, enfin, il est reçu!

Jeudi, 5 — A midi, Bertrand vient chez-moi. Il me dit que l'Empereur veut garder le récit des campagnes qu'il m'a dicté; que Sa Majesté pense que je devrais aller chez le gouverneur demander à m'en aller pour maladie. Quant à lui, Bertrand, il priera Sa Majesté de me laisser Waterloo et mes autres campagnes. Je vois O'Méara. Bertrand revient à 2 heures; il fait le diplomate. Sa Majesté a dit que mes ouvrages n'étaient que des ébauches. Je vais à 4 heures chez M^me^ Bertrand qui me dit que si je pars elle mourra d'ennui et que son mari a des obligations aux Anglais qui auraient pu le livrer; elle me prie de défendre sa

réputation en Europe. Les Bertrand ont été très bien pour moi. Je dînerai demain chez eux.

Vendredi, 6. — A 1 heure, je vais dîner chez Bertrand qui me dit qu'il est naturel que Sa Majesté garde ce que j'ai écrit. Je proteste de toutes mes forces. M^me^Bertrand est très honnête. Son mari me dit qu'il est bien fâché de mon départ, que sa femme va bien s'ennuyer et que je devrais rester. Si je veux partir, il faut, dit-il, que j'écrive à l'Empereur pour lui dire que je suis malade. « Personne ne le croira, mais on verra que c'est un prétexte honnête. » Je déclare que je n'écrirai pas à Sa Majesté pour lui demander à m'en aller. Elle voudrait que j'eusse l'air de la quitter, tandis que c'est Elle qui me chasse.

Je suis allé me promener au jardin de Longwood avec M^me^ Bertrand. Hier, l'Empereur s'est promené au jardin et a caressé Hortense. Aujourd'hui, il a appelé Henri.

Samedi, 7. — Archambault me rapporte mon fusil que le petit Bertrand m'avait demandé et assure que les gens sont désolés de me voir partir. Le grand maréchal n'a pas parlé à l'Empereur, qui était souffrant ; je vais chez Hudson Lowe, qui me reçoit bien, me conseille de patienter, de parlementer, car je suis entre deux écueils, les uns diront ennui, les autres mission : je le prie de me traiter avec la dernière rigueur.

Dimanche, 8. — J'écris à l'Empereur pour lui demander à me retirer pour cause de maladie, je reçois une lettre du gouverneur; M^me^ Bertrand me donne des objets de la Chine.

Lundi, 9, *mardi*, 10. — Je fais mes malles et demande mes livres à Ali.

Mercredi, 11. — Bertrand m'avertit que l'Empereur me demande.... J'y vais avec lui et suis en bourgeois; le grand maréchal me quitte en entrant; Sa Majesté est sur un sopha : « *Eh bien, vous allez partir!* — Demain, Sire. — *Vous faites bien, allez d'abord au Cap, ensuite en Angleterre. Vous y serez bien reçu; en France, on crée une armée nationale, je vous vois incessamment commander l'artillerie contre les Anglais. Dites bien en France que je déteste toujours ces coquins, ces scélérats. Tout le monde va vous faire fête, puisque Louis XVIII a pris le parti de se rendre national....* » L'Empereur continue en disant que je dois partir le plus tôt possible, je l'ai bien servi et suis un bon officier; Sa Majesté me regrettera, car, avec moi Elle pouvait parler de sciences et de ses campagnes que les autres n'ont pas faites. « *Espérons... voyez la princesse Charlotte sur qui nous comptons tant.* »

Sa Majesté s'est adoucie, m'a donné un petit soufflet. « *Nous nous reverrons dans un autre monde. Allons, adieu.... embrassez-moi;... voyez le grand maréchal pour*

faire la lettre avec lui. » Je pleure, l'embrasse et sors à 5 heures. L'Empereur passe au jardin ; moi, je vais chez Bertrand lui raconter et mes larmes et le cœur de Sa Majesté. M^me^ Bertrand est désolée que je parte demain. Elle a vu M^me^ de Montholon qui est dans la joie, elle a fait grande dépense et acheté des bijoux. A 8 heures, retour de Bertrand, fort triste, il se promène avec moi et me prie de prendre la selle de l'Empereur. « Sa Majesté n'a qu'à le dire.... » Bertrand m'offre 12000 francs ; non, je donnerai des leçons de mathématiques. Je rentre le cœur déchiré.

Le 12. — Bertrand m'offre de faire ensemble une lettre ; je lui montre celle du 20 avril 1814. Selon lui, Sa Majesté m'ayant créé 12000 francs de rente, mon sort est assuré. Il va déjeuner chez l'Empereur, mais ce n'est que le soir que je reçois la lettre.

Le 13 Février 1818. — Mes malles partent de Longwood ; Ali était venu, le matin, m'apporter les livres qui existaient en double à la bibliothèque, j'en donne reçu et dis adieu à O'Méara et à Blakeney. M. Jackson vient à 2 heures ; je dîne chez Bertrand qui va ensuite chez l'Empereur essayer de rendre la lettre meilleure ; Ali vient, peu après, me redemander les livres que Sa Majesté m'avait donnés, il en est tout honteux. Ils sont partis, je les renverrai demain. Il revient encore, Sa Majesté demande les livres reliés à ses

armes qu'Elle veut léguer à son fils.. ; non, je les renverrai tous. Bertrand est tout triste; je suis prêt à partir, douloureux adieux, Mme Bertrand se sauve en larmes; les gens du maréchal, Archambault pleurent; je pars, nous passons par la route du camp; silence une partie du chemin. Bertrand est désolé de me voir partir sans ressources, je devrais accepter les 12 000 francs.

Devant Alarm-House, je dis adieu à Bertrand, je l'embrasse en lui disant que je vais faire son logement au Cap. Je vois passer M. Jackson et rencontre O'Méara qui me serre les mains. Arrivés devant Plantation-House, Hudson Lowe nous invite à dîner, nous offre du café et nous conduit une partie de la route à ma nouvelle demeure. A 9 heures, mon souper m'est envoyé de chez le gouverneur.

Le 14. — Hudson Lowe m'invite à dîner avec M. Jackson, à Tissan. Il me permet d'ouvrir ma malle pour y prendre du linge. Un vaisseau est venu de l'Inde, ayant à bord un commissaire de la Compagnie. Il pleut, je suis souffrant.

Le 15. — Je rencontre M. de Stürmer et dîne à Plantation-House, conversation sur les revenants.

Le 16. — Visite à M. de Stürmer. M. Baxter vient; M. Gorcy visite mes papiers, je reçois M. Emmat. Le

gouverneur me parle de la nouvelle maison de l'Empereur.

Le 17. — Hudson Lowe et Gorrequer viennent chez moi; ils ignoraient la lettre de Lord Liverpool et ils ont été trompés; je leur laisse mes notes qu'ils lisent pendant deux heures. Mon domestique va en ville m'acheter des bas, mais il va sans permission à Longwood. Je fais visite à M^me^ de Stürmer, conversation sur la capitulation de Dresde. Je vais dîner à Plantation, où je trouve M. et M^me^ de Stürmer, M. de Montchenu, Balmain, le conseiller de Calcutta, Siffren. Montchenu me félicite de ce que j'ai brisé mes fers : je n'ai rompu que ma chaîne morale, mais c'était la plus pesante. Tout le monde me traite avec honnêteté; M. de Stürmer nous a invités à dîner pour demain; M. Wygniard est venu me faire visite, ainsi que M. Vernon.

Le 18. — Je vais avec Jackson à cheval chez Wygniard et chez M^me^ Bingham, nous y trouvons le gouverneur et M. Reade. Au retour, je rencontre Emmat, avec qui je fais une grande promenade. On a fait venir Fritz à Plantation et on lui a demandé pourquoi il est allé en ville, puis à Longwood, puis encore en ville? Nous passons la soirée chez M. de Stürmer; on y boit du punch.

Le 19. — Nous allons prendre M^me^ de Stürmer à deux

heures, pour faire une promenade à cheval jusque chez Mme Doveton, à Sandy-Bay. Punch chez Mme de Stürmer, mon domestique m'est rendu ; il est convenu avec M. Balmain que nous irons demain en ville.

Le 20. — Balmain ne peut pas aller en ville aujourd'hui parce que, dit-il, il n'a pas fait sa barbe. C'est une défaite, il veut aller à Longwood. Le soir, punch chez Mme de Stürmer. Son mari déclare que si on lui assurait 100 000 livres de rente, il resterait bien auprès de Napoléon. Nous nous promenons au clair de lune. Rose-Mary-Hall est un endroit charmant.

Le 21. — Je me promène avec Balmain et les Stürmer, nous croisons Hudson Lowe, qui est très honnête pour moi, mais paraît en colère contre Balmain qu'il gronde d'avoir été sur la route de Longwood ; nous allons chez M. de Montchenu, où je rencontre O'Méara, qui me demande pourquoi je ne veux pas des 12 000 francs. Je prie le docteur de me faire tenir les 20 livres sterling, car je suis sans le sou. Il n'y a eu que lui et Mme Bertrand qui m'aient témoigné de l'intérêt. Personne ne s'inquiète de ce que je deviens et on me laisse, sans ressources, à la disposition des ennemis.

Le 22. — M. de Stürmer me demande si je connais le prince de Metternich ; il m'invite à dîner pour le 25, anniversaire de la vingt et unième année de sa

femme. Nous dînons à Plantation, mais lady Lowe ne paraît pas. Conversation sur la guerre, le gouverneur est de bonne humeur et ne me parle pas de ma situation, il a beaucoup écrit par le *William Pitt*, qui part après-demain.

Le 23. — Balmain n'ose pas s'approcher de moi; nous nous promenons du côté des Horsemen, nous rencontrons le capitaine Routh, puis le gouverneur, qui va du côté de Sandy-Bay. Après dîner, nous allons chez les Stürmer; grande tirade du baron et du comte contre le gouverneur, qui ne veut pas qu'ils aillent à Longwood. Il l'avoue enfin!

Stürmer me parle de l'Empereur, sur quoi, je m'emporte. « Il me laisse à la merci des Anglais. Veuillez dire à Bertrand, la première fois que vous le verrez, qu'il m'envoie les 20 livres qu'il me doit, car je suis sans le sol. Tout le monde de Longwood m'oublie et on me laisse crever comme un chien. » Le baron et le comte ont un singulier air, ont-ils vu le gouverneur et les a-t-il grondés? Le baron nous rappelle qu'après-demain nous dînons chez lui pour la fête de sa femme.

Le 24. — Le baron nous avertit que, son valet de chambre étant malade, il ne pourra pas nous donner à dîner demain. J'en suis fâché parce que j'étais prié ce jour-là chez Emmat et que je me suis dégagé. Le baron a demandé au gouverneur à acheter mon sopha,

ce qui lui a été refusé. Il nous invite à prendre du punch le soir et va en ville désinviter le marquis.

Le 25. — J'envoie des fleurs et des boucles d'oreilles à M^me^ de Stürmer et me promène à cheval avec elle à la Wechtloge.

Le 26. — Nous apprenons que Cipriani est bien malade. Visite à M^me^ Baxter, les Montchenu n'y sont pas. M. de Stürmer nous envoie chercher pour la soirée; la conversation roule sur Dresde, l'Empereur François, Alexandre et Napoléon. M^me^ de Stürmer se dit royaliste. Monsieur assure que l'Empereur est malade, qu'il a des douleurs de foie, des palpitations de cœur.

Le 27. — M. de Stürmer m'invite à déjeuner, je refuse pour aller dîner à Plantation-House. Le gouverneur dîne seul avec nous. « Je ne vous ai jamais parlé de votre départ, j'espère que bientôt nous aurons un bateau d'Europe. — Tout ce que vous ferez sera bien. On n'entendra, de ma part, ni plainte, ni réclamation : je suis résigné à tout. » Il m'invite à dîner pour demain; Cipriani est au plus mal, le gouverneur en fait l'éloge, ce qui m'étonne; il m'offre à lire des livres de sa bibliothèque, me montre sa correspondance d'avant Waterloo et rentre à 4 heures avec moi. A 7, M^me^ de Stürmer nous envoie des lanternes pour aller chez elle : très aimablement, elle nous invite à dîner tous pour demain.

Le 28. — Cipriani est mort dans la nuit; à 11 heures, M. de Montchenu vient chez nous, la pluie l'a transpercé et je lui prête de quoi changer de tout; il cause beaucoup, me questionne sur les amours de Napoléon, je ne réponds pas grand'chose; selon moi, Sa Majesté regrettera plus Cipriani que n'importe qui de nous tous. Il me demande mes lettres à l'Empereur, à Montholon, je les lui fais voir. Son aide de camp et lui déjeunent avec nous et nous les traitons le mieux possible. Montchenu est bien pour moi et se montre bon homme : il reste jusqu'à 5 heures; à 7, nous allons à cheval chez le gouverneur, où il y a un grand dîner avec Wygniard et Bingham. Hudson Lowe renouvelle ses regrets de la mort de Cipriani. Comment le remplacer? Reade le regrette aussi. Il fallait que Cipriani eût bien de l'esprit pour se faire ainsi regretter de MM. Lowe et Reade. Lady Lowe se montre fort gracieuse à mon endroit, je lui donne la main après le dîner; la conversation roule sur les revenants. On a enterré Cipriani ce matin au cimetière de Plantation-House. Bertrand, Montholon, tous les domestiques s'y trouvaient.

Dimanche, 1er *mars*. — Nous allons déjeuner chez Stürmer, qui a des prétentions ridicules aux échecs.

Lundi, 2 *mars*. — Je dîne chez sir Hudson Lowe.

Mardi, 3, *mercredi*, 4 *mars*. — Jackson me demande

ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on a raconté de Flahaut. Le gouverneur lui permet de m'accompagner à Dead Wood[1], pour, de là, dessiner Longwood. Les commissaires dînent en ville, chez Mme Doveton.

Jeudi, 5. — Mauvais temps, nous ne sortons pas.

Vendredi, 6. — Le gouverneur m'emmène à Tiphaine, il me parle de Piontowski. « Qu'est-ce que c'était que cet homme-là? » Il me montre ce qu'il a écrit sur l'imprimé de la lettre de Montholon pour moi et a mis le papier sous le nom du général Wilson; il me parle de Las Cases et sait bien qu'on ne peut pas empêcher les communications entre Longwood et l'extérieur. Sa Majesté s'y est mal prise, Elle aurait dû rester tranquille pendant quelques années et au bout d'un certain temps, on se serait intéressé à son sort; au lieu de cela, Elle a inondé l'Europe de pamphlets. Montchenu, en lui envoyant la lettre, l'a prié de ne pas se fâcher, ce n'était que contre son gouvernement, mais il ne sort pas de là et on ne peut pas discuter avec lui. Il n'a rien à me reprocher, il l'a mandé à Londres, il ne me fera pas partir avant d'avoir reçu des nouvelles d'Angleterre et de savoir ce qu'on pense de la lettre à Lord Liverpool et si Las Cases a été reçu en France. Je lui répète que je suis à sa disposition et que je ne me plaindrai pas.

1. C'était l'endroit où avaient lieu les courses, tout près du camp.

Samedi, 7. — J'écris à O'Méara pour le prier de venir me voir; je remets la lettre à Jackson, qui l'envoie à Plantation, puis je vais me promener avec lui à Roc-Rose-Hill. Le soir, on me fait dire de Plantation de ne pas charger le docteur de commissions pour Longwood. Et cependant, je compte lui dire combien je suis affecté de l'état d'abandon dans lequel on me laisse et que je le prie de réclamer les 20 livres sterling que Bertrand me doit : il est bien cruel pour moi, si j'ai besoin d'argent, d'être obligé d'en emprunter à Sir Hudson Lowe. Le matin, M. Cooll m'a apporté 18 livres pour me dédommager de ce que j'ai pu dépenser dans l'aménagement de ma chambre à Longwood.

Dimanche, 8. — A 2 heures, arrive O'Méara; le grand maréchal ne lui a dit que du bien de moi; s'il n'est pas venu plutôt, c'est qu'il a eu peur de me compromettre. « Oui, mais on me laisse ici comme un chien, sans s'informer si j'ai besoin de quelque chose. » On a effacé dans ma chambre ce que j'y avais écrit. Je prie le docteur de réclamer à Bertrand et les 20 livres sterling et le reçu des livres que j'ai renvoyés à Longwood.

O'Méara rapportera à Blackenbury ce dont je le charge pour Bertrand; M^me^ Bertrand est grosse et sa Majesté dîne aujourd'hui pour la première fois avec M^me^ de Montholon. Il m'engage à me distraire, à aller

au spectacle ; je le lui promets. M. de Stürmer et Emmat viennent me visiter, ils s'informent de l'Empereur.

Lundi, 9. — Je dîne chez Hudson Lowe et suis placé à côté de sa femme qui me raconte que Montchenu lui a envoyé une déclaration d'amour de huit pages et m'offre de me la montrer. Le gouverneur me parle des Indes, de la pêche ; on finira par décider les Russes à aller aux Indes à force de les leur faire connaître.

Mardi, 10. — Si je n'y mets pas d'objection, le gouverneur me fera partir avant l'arrivée du *Red Pole*. « Quel jour ? — Vendredi. »

Mercredi, 11. — J'écris à Bertrand pour lui demander quelque argent, car je suis sans un sol et que ferais-je, une fois arrivé en Angleterre ? Je le prie de me venir dire adieu et montre ma lettre à Sir Hudson Lowe qui l'envoie à Longwood. Je serai sur le *Campden* avec M. Doveton. Il écrira au ministère des choses flatteuses pour moi ; si Bertrand ne m'envoie pas d'argent, il prendra sur lui de m'en remettre pour frais de voyage. Il me donne des lettres pour cinq ou six de ses amis à Londres. Il espère que je pourrai rentrer en France, me prie de me charger des lettres de Montchenu et de Balmain et je lui donne ma parole que je n'ai pas mission de faire imprimer des libelles contre le gouvernement anglais. Il fait écrire

ma déclaration, qu'il enverra à Londres et assure que cela me sera avantageux pour rentrer en France. Je signe ma déclaration et il s'excuse de ne pas m'avoir rendu mes pistolets.

Je déjeune chez Emmat; le marquis lui a dit que je devrais prendre du service en Russie. Je demande à Montchenu une lettre pour M. d'Osmond. Les commissaires sont inquiets de n'avoir pas reçu de lettres par le *Red Pole*. Moi, j'en ai deux de ma mère. M. de Stürmer n'a de fixe que 1200 livres sterling; il en a tiré 1000 de plus, il en a reçu 500 une fois et 500 une autre; le sort des autres est fixé à 2000 livres. Mon domestique se soûle en ville et on saisit sa malle pour savoir comment il a gagné les 200 livres sterling qu'elle contient.

Jeudi, 12. — Je dîne chez le gouverneur avec Doveton et les commissaires. Montchenu me promet une introduction auprès de M. d'Osmond. Sir Hudson Lowe pense que Bertrand ne m'aura pas répondu à cause de M^me^ Dillon. Nous étions une soixantaine à ce repas. Montchenu plaisante les Anglaises; elles ne sont pas sensibles, ce qui ne les rend pourtant pas cruelles. « Cela revient à dire, s'écrie Lady Lowe, que les Anglaises n'ont ni sensibilité, ni vertu! — A peu près, réplique Montchenu, mais on peut se tromper en ne parlant des Anglaises que par ouï-dire. Vous n'en avez pas beaucoup vu! — Plus de 4000! — Au

spectacle? — Non madame, j'en ai fréquenté plus de 4000. » L'amiral se lève, fait une sortie contre Montchenu. « Pourquoi avez-vous pris le nom de Pillet pour commettre un libelle? Il fallait le signer de votre nom. » Discussion bien amusante, je me retiens, car ma situation ne me permet pas de prendre part au combat.

Vendredi, 13. — Je vais prendre congé de M^me^ de Stürmer qui me promet de venir demain en ville. Jackson et moi allons jusqu'à Longwood, il entre chez Bertrand et je reste à la porte du corps de garde. Jackson a lu la lettre que j'ai écrite au grand maréchal et il doit en demander la réponse et exprimer mon désir que Bertrand vienne me dire adieu et s'informer pourquoi il n'est pas venu me voir dans mon cottage, comme il me l'avait promis. Il est à peu près 2 heures; j'attends trois quarts d'heure et Jackson revient tout seul. Il est en colère, Bertrand ne veut pas me voir en présence d'un officier anglais; il ajoute que sa fierté et sa dignité ne lui ont pas permis de venir me voir dans mon cottage. « Mais vous avez été en ville, chez M. de Las Cases, faire des communications de la part de l'Empereur! » Bertrand offre de me prêter tout l'argent que je voudrai, mais je devrais prendre les 12 000 francs qui, depuis un mois, ont été mis à ma disposition par ordre de l'Empereur, à qui c'est manquer que de les refuser. Le grand maréchal n'est pas

un ingrat, mais il ne connaît que Sa Majesté que j'insulte en lui refusant cette somme, il me fera aussi rendre les 20 livres sterling qu'il me doit, mais quant aux livres renvoyés par moi ils lui sont parvenus, il se refuse à en faire rendre les reçus que je n'aurais qu'à faire imprimer. Le grand maréchal parle avec chaleur à Jackson, il le pousse contre les fenêtres ; il a ajouté que l'Empereur avait fait à ma mère une pension de 12 000 francs.

La conduite du grand maréchal me surprend.

Nous redescendons en ville; Montchenu me dit, sachant mon chagrin, qu'il sait combien il est difficile de garder son indépendance sans avoir d'obligation à personne. Je dîne chez l'amiral Plampin; Jackson me prévient que l'on dit que le duc de Berry m'a sauvé la vie, mais que je l'ai trahi.

Le 14 mars, au matin. — Je vais avec Jackson chez Balcombe pour les 20 livres sterling que Bertrand me doit. On me fait attendre pendant deux heures; Betzy est charmante; je la prie, puisqu'elle va demain faire ses adieux à Longwood, de dire à M^me^ Bertrand que je n'aurais jamais cru que son mari se conduirait ainsi envers moi; M. Reade me fait rendre mes pistolets, non sans difficulté. M. et M^me^ de Stürmer et Balmain viennent en ville pour me faire leurs adieux; nous déjeunons tous chez M. de Montchenu, qui reçoit une lettre du gouverneur à mon sujet, me la montre

et en écrit ensuite une à M. d'Osmond qu'il me remet sous cachet volant; il m'en donne une autre pour M. de Liéven. Montchenu me recommande de ne parler de l'Empereur qu'à M. d'Osmond; M. Seguier aime beaucoup M^me^ de Montholon; il ne faut donc pas dire ce que j'en pense. Il me prie de dire que lui, Montchenu, représente beaucoup, quoique la vie soit extrêmement chère ici : il s'ennuie et il faudrait lui allouer 4000 livres sterling d'appointements.

Enfin, Jackson m'apporte le montant de la dette de Bertrand. Les commissaires sont parfaits pour moi; à 8 heures, nous entrons, Jackson et moi, dans le canot, de Gors m'embrasse; Jackson me quitte après que nous avons dépassé le fort et je me rends à bord du *Campden* où j'avais envoyé Fritz à l'avance avec mes bagages.

Ici finit le Journal tenu à Sainte-Hélène par le général Gourgaud. Après son départ, et pendant un an, il rédigea encore chaque jour quelques notes qui ne nous ont pas semblé d'un réel intérêt et que nous résumerons rapidement.

Embarqué le 14 mars 1818, Gourgaud n'arriva en vue de Plymouth que le 1er mai, après une traversée qui n'avait rien présenté de remarquable. Huit jours après, une lettre de la secrétairerie d'État l'autorisait à débarquer à Gravesend et à se rendre à Londres où il arrivait le jour même.

Là, le marquis d'Osmond, ambassadeur de France, engagea Gourgaud à garder la plus grande réserve dans ses relations avec le parti libéral anglais, attaché à Napoléon et qui comptait parmi ses membres les plus éminents : Lord Holland, Grey, sir Robert Wilson, Brougham, etc. En revanche, les employés de la secrétairerie d'État et l'ambassadeur de France cherchèrent par les moyens les plus divers à faire parler Gourgaud sur Sainte-Hélène et ce qui s'y passait. Le général, bien qu'il crût avoir contre Napoléon de nombreux griefs, se montra tout à fait rebelle à ce qu'on attendait de lui; il ne voulut rien dire contre son ancien maître. Aussi, la bienveillance de l'ambassadeur et celle du gouvernement anglais à son égard cessèrent presque instantanément.

Soupçonné d'entretenir des relations avec les Bonapartistes, Gourgaud fut arrêté à Londres le 14 novembre 1818, embarqué et remis en liberté, à Cuxhaven, le 23 novembre; on ne lui avait laissé aucun papier.

Le lendemain, le général s'embarquait pour Hambourg, où il arrivait le 25; de là, il songeait, avec l'agrément d'Alexandre Ier, à se retirer en Russie;

puis, ses désirs se portèrent vers l'Autriche, tandis que les agents de la France et de l'Angleterre l'engageaient à se rendre aux États-Unis.

Gourgaud était encore à Hambourg au moment (14 mars 1819) où il arrête son journal, un an, jour pour jour, après son départ de Sainte-Hélène.

PIÈCES ANNEXES

1.	7 août 1815.	A bord du *Bellérophon*, reçu d'armes.
2.	Sans date.	Note sur le climat à Sainte-Hélène.
3.	—	État de l'argenterie de l'Empereur.
4.	—	Règlement du service à Sainte-Hélène.
5.	—	Bibliothèque de Sainte-Hélène.
6.	13 novembre 1815.	Plainte de Gourgaud contre les sentinelles anglaises
7.	Sans date.	Note d'origine anglaise sur les précautions prise pour empêcher une évasion.
8.	18 février 1816.	Gourgaud à l'amiral.
9.	22 août 1816.	— à sa mère.
10.	19 septembre 1816.	Certificat des services de Piontowski.
11.	8 octobre 1816.	Hudson Lowe au comte Bertrand.
12.	19 décembre 1816.	Plaintes de l'Empereur (notes).
13.	Sans date.	Notes de Gourgaud sur l'ouvrage du Dr Warden.
14.	20 janvier 1817.	Gourgaud à O'Méara.
15.	1er juillet 1817.	— à Sir Bingham.
16.	3 septembre 1817.	— à Hudson Lowe.
17.	4 février 1818.	Montholon à Gourgaud.
18.	8 — 1818.	Gourgaud à H. Lowe.
19.	8 — 1818.	H. Lowe à Gourgaud.
20.	11 février 1818.	Gourgaud à l'Empereur.
21.	12 — 1818.	L'Empereur à Gourgaud.
22.	Sans date.	Instructions de Napoléon pour Gourgaud.

23.	11 mars 1818.	Déclaration de Gourgaud.
24.	13 —	H. Lowe au marquis de Montchenu.
25.	14 —	Le marquis de Montchenu au marquis d'Osmond.
26.	25 août 1818.	Gourgaud à Marie-Louise.
27.	2 octobre 1818.	— à l'Empereur de Russie.
28.	25 octobre 1818.	— à l'Empereur d'Autriche.
29.	novembre 1818.	— au prince Eugène de Beauharnais.
30.	—	— à Lord Sidmouth.
31.	19 septembre 1819.	— à un général, à l'occasion de l'arrivée de Mme de Montholon en Angleterre.
32.		Journal de Gourgaud, de Waterloo à Rochefort.

1. — A BORD DU « BELLÉROPHON », REÇU D'ARMES.

« 7 Août 1815.

Je soussigné, reconnais avoir reçu en dépôt de M. le général Gourgaud les armes ci-après, savoir :

Un sabre à la hussarde, lame de Damas.

Une carabine tournante à deux coups.

Une paire de pistolets de combat à double détente, de la manufacture de Versailles.

Un poignard.

Lesquelles remettrai lorsqu'il me les demandera ou me les fera demander.

A bord du *Bellérophon*, le 7 août 1815.

Par ordre du capitaine du *Bellérophon*.

J.-E. REY-CLERCK. »

2. — CLIMAT DE L'ÎLE DE SAINTE-HÉLÈNE.

Hiver. . . . — Juin, juillet, août.
Beaucoup de pluie et de froid.

Printemps. — Septembre, octobre, novembre.
Peu de pluie, température agréable.

Eté. . . . . — Décembre, janvier, février.
Chaleur, pluie en février.

Automne. . — Mars, avril, mai.
Beaucoup de pluie, de chaleur, de brouillards.

La température, les pluies sont très inconstantes, mais, en général, il pleut beaucoup pendant l'hiver et l'automne.

3. — ÉTAT DE L'ARGENTERIE DE L'EMPEREUR, FAISANT CONNAÎTRE CE QUI A ÉTÉ PERDU DANS LE VOYAGE ET CE QUI RESTE, AVEC LE POIDS EXPRIMÉ EN DOLLARS.

DÉSIGNATION DES OBJETS	PERTE en voyage	SITUATION présente	POIDS EN DOLLARS des objets présents
Soupières	1	2	280 dollars.
Plats d'entrées	»	12	244
Plats d'entremets	»	20	585
Plats ronds, diamèt. 14 pouces.	»	2	134
Plats ovales de diverses grand.	»	6	504
Faux fonds d'entrées	»	2	22 1/2
Faux fonds d'entremets	»	2	18 1/2
Casseroles avec couvercles	2	4	143
Soupières et leurs plateaux	Les plateaux.	2	59
Ecuelles à bouillons	1	1	32 1/2
Attelets	»	10	9
Cloches d'entrées	»	12	696 *Vendu 1er lot.*
Cloches d'entremets	*4, second lot.*	12	560
Cloches ovales	*1, second lot.*	4	234
Boules d'entrées	»	8	570 *Vendu 1er lot.*
Boules d'entremets	*8 boules, 2e lot.*	16	1.008
Boules ovales, diverses grand.	*3 ovales, 2e lot.*	6	606
Assiettes à soupe à palmettes.	»	24	524
Assiettes à palmettes	»	200	3.924
Cuillers	3	97	292
Fourchettes	6	94	312
Couteaux (les manches)	6	94	110
Timballes	»	28	100
Cuillers à potage	»	2	20
Cuillers à ragoût	»	8	50
Cuillers à café	7	43	40
Huiliers	»	2	90
Salières	»	8	116
Pelles à sel	8	»	»
Moutardiers	»	2	23
Cuillers à moutarde	2	»	»
Truelle à poisson	»	1	8
Réchaud à esprit-de-vin	»	1	25 1/2
Pots à crème	»	14	112
Cafetières	»	3	61
Chocolatières	»	2	34
Théière	1	1	»

DÉSIGNATION DES OBJETS	PERTE en voyage	SITUATION présente	POIDS EN DOLLARS des objets présents
Sucriers	»	2	
Pot au lait.	1	1	14
Plateaux à bouteilles.	*12, 2e lot.*	24	190
Plateaux carrés	*1 plateau, 2e lot.*	2	300
Verrières.	*2e lot.*	4	284
Seaux à rafraîchir.	*2 seaux, 2e lot.*	4	284
Girandoles	»	4	668
Bouteilles à eau	»	2	120
Assiettes à soupe de campagne.	»	24	290
Assiettes ordinaires id.	»	100	979
Totaux.			14.719 dollars.

NOTA. — 14.719 dollars à 5 schellings chaque, ou 6 francs, font la somme de 88.314 francs.

73.593
2.943
2.945

79.481

N. B. — Les mots et chiffres en *italiques* sont, sur le manuscrit, de la main de l'Empereur.

— RÈGLEMENT DU SERVICE A SAINTE-HÉLÈNE.

Chambre. . . .	Marchand. Saint-Denis. Noverraz. Santini.
Valets de pied.	Archambault aîné. Archambault jeune. Gentili. Rousseau.
Bouche.	Cipriani, maître d'hôtel. Pierron, officier. Lepage, chef de cuisine.

Aucun de ces domestiques ne seront employés qu'au service des appartements et de Sa Majesté; les officiers qui auront besoin enverront leurs domestiques à la cuisine.

L'officier sera chargé de l'office et de la cave.

Rousseau, de l'argenterie et des lumières.

La première pièce, qui vient d'être faite, s'appellera le parloir; celle ensuite, le salon de l'Empereur; celle ensuite, le cabinet des livres; les deux autres à droite, première et deuxième chambre de Sa Majesté.

Santini sera logé à la porte extérieure, où il aura son atelier. Il fera les fonctions de suisse; il aura la liste des personnes qu'on veut recevoir et il conduira lui-même les personnes au parloir. Le parloir sera commun à toute la maison, ce sera le

salon où tout le monde recevra ceux qui les viendront voir. Le service en sera fait par deux des trois valets de pied qui seront toujours à la porte, un chargé d'allumer le feu, faire la chambre, fournir ce dont on aurait besoin, dresser les tables de jeux, allumer les bougies; le service de salon de Sa Majesté sera fait par un des chasseurs qui aura soin également d'y tenir tout en état, soit le salon, soit le cabinet des livres; l'autre, quand il ne sera pas de service, s'y tiendra aussi. Il tiendra la porte toujours fermée à clef, ainsi que celle du cabinet des livres, du côté de la cuisine.

Les officiers de la maison, y compris le grand maréchal, s'arrangeront pour qu'il y en ait toujours un de service, chez lui, dans le parloir ou le cabinet des livres.

Le valet de pied de service ira trouver l'officier de service pour annoncer. L'officier entrera chez l'Empereur par l'intérieur, le chasseur tiendra alors la porte du salon du parloir. L'officier de service fera sa revue le matin et veillera à ce que tout soit en règle et propre. Il y aura des tables de jeu dans le parloir et dans le salon, de manière qu'on ne soit jamais obligé d'en prendre de l'un à l'autre.

L'officier de service prendra soin que, la nuit, tout soit fermé t bien éteint.

Les appartements doivent être faits, les bougies mises, et tout préparé, avant huit heures du matin.

Des Repas.

Sa Majesté déjeune dans son intérieur.

On déjeune à dix heures précises; déjeuner de la maison dans le parloir, s'il n'est pas possible ailleurs.

Les trois valets de pied, l'officier et Bernard serviront à table; le dîner sera entre sept et huit, on servira dans le parloir la

table une demi-heure avant. On n'entrera dans le salon de Sa Majesté que lorsqu'Elle sera servie. Indépendance des quatre personnes ci-dessus. Noverraz et Saint-Denis servent Sa Majesté. Si le maître d'hôtel y est, l'officier fera les fonctions de tranchant; lorsque Bertrand aura sa maison, la salle à manger sera la pièce qu'il occupe et le parloir sera constamment libre. On tâchera de pratiquer à la porte du parloir un abri pour que les valets de pied aient un abri contre le soleil et la pluie.

Le valet de pied de service aura les cartes et tout ce qui est nécessaire pour les jeux.

On consignera à l'argentier la partie de l'argenterie strictement nécessaire, le reste sous-clef et la clef remise au grand maréchal.

Le maître d'hôtel est chargé de toute la comptabilité de la lingerie. Les deux chasseurs de Sa Majesté seront sous les ordres de Marchand, qui se fera aider d'un des deux chasseurs qui ne sera pas de service.

Marchand, le maître d'hôtel et l'officier mangeront ensemble; tout le reste des domestiques français mangeront ensemble.

5. — BIBLIOTHÈQUE DE SAINTE-HÉLÈNE.

Il faudrait avoir l'état des livres demandés, de peur qu'ils ne les envoyent.

Tables de logarithmes de Callet.
Mécanique céleste.

Religion :

Catéchisme de Bossuet, s'il en a fait un.
Catéchisme des diocèses de France, arrêté par le cardinal Caprara.
Catéchisme en italien, de ceux en usage à Rome.
Dictionnaire de Dom Calmet.
Histoire du peuple de Dieu.
Histoire des Juifs, par Joseph (*sic*), traduite en français.

Trois ou quatre volumes français ou italiens qui fassent connaître tout ce qui est relatif à la religion des juifs jusqu'à nos jours.

Le *Coran*, avec quelques volumes sur les dissertations des différentes sectes du *Coran*, en français, les derniers en français ou italien.

Histoire de l'Église, par Fleury.

Anciens :

Œuvres de Cicéron, en français. On recherchera les traductions les plus récentes sur toutes les parties de ces œuvres ; s'il y a quelques parties de Cicéron qui n'aient pas été traduites en français, le soient en italien, on les donnera en italien. On a les quatre volumes des lettres à Atticus.

Polybe avec les commentaires de Folard, traduction française.

Démosthène, traduction française.

Végèce, traduction française.

Xénophon. Retraite des dix mille. On a son *Cyrus.*

Histoire ancienne.

Histoire des Empereurs de Crevier. On a onze volumes, le 7e manque[1].

Moyen âge, histoire :

France :

Histoire de la milice française, par Daniel.

Continuation de Velly jusqu'à Louis XVI. On a les 30 premiers volumes. Cette suite est par Fantin des Odoards.

Histoire militaire de Louis XIV.

Histoire du Grand Condé (campagnes).

Histoire de Luxembourg.

Histoire de Vendôme.

Histoire de Turenne (On a l'*Histoire de Turenne.* Ravoir ses campagnes avec les atlas.)

Campagnes de :

Eugène.

Montécuculli.

Marlborough.

Histoire privée, publique et secrète de Louis XV.

Histoire du Maréchal de Saxe.

Histoire de Maillebois.

Histoire de Coigny, Noailles, ou mémoires.

Histoire de la Corse, par Pomereul.

Mémoires de Josselin.

Histoire de Gustave Adolphe.

Histoire de Tilly.

Histoire de Wallenstein.

1. Ce 7e volume, étrange hasard, a été trouvé et acquis par l'un de nous, il y a plusieurs années, sur les quais, à Paris.

Ouvrages militaires relatifs à la guerre de Trente ans.
Toutes les œuvres du Grand Frédéric.

Italie.

Muratori (collection en italien).
Histoire de Venise, de Gênes, de la Maison de Savoie, des Papes, de Naples, Mémoires de la Révolution de Naples, en français. *Histoire de Milan, Bologne, de la Romagne,* en italien, s'ils n'ont pas été traduits en français. Une *Histoire de Florence.* On a tout *Machiavel. Histoire d'Espagne,* par Mariana, en français. Continuation en histoire et en mémoires jusqu'à nos jours.
Histoire des Croisades, par l'abbé...
La continuation de Michaud, on n'a que les deux premiers volumes.
Histoire militaire.
Rêveries du maréchal de Saxe.
Follard.
Durand de Maillane.
Loïd; on a les mémoires historiques, un volume.
Tempelhof.
Parfait Capitaine, du duc de Rohan.
Administration, Guillet, Beria.
Ordonnances.
Artillerie de Coudrai, du Puget, Saint-Rémi.

Bibliothèque orientale :

Histoire de Malte, par Vertot.

Cartes :

Textor, Gilly, Schroter, de la Saxe, Prusse, Pologne et de la Silésie.
Grande carte de la Russie, dont Sa Majesté se servait.
Grar de carte du duché de Milan, de Vérone, de la Carniole celles dont Sa Majesté se servait, campagnes d'Italie

Compléter les romans de madame de Genlis, mettre des romans allemands, les meilleurs romans italiens, mais en prose. Beaucoup de romans en résumé et littérature. Boccace, Reine de Navarre.

En italien, histoire militaire des quinze ou vingt principaux condottieri des XI^e^, XII^e^, XIII^e^, XIV^e^, XV^e^ siècles, italiens spécialement.

Histoire des Flibustiers.

Mémoires pour faire suite à l'Histoire de France, Champfort, Campistron, *Histoire de Corse*, par Philippini.

Chronicon de Charles I^er^.

Histoire de la Révolution :

Mémoires de Dumouriez; on n'a qu'un in-douze; on n'a pas les autres mémoires, où il rend compte de la campagne de Champagne.

Fastes des armées françaises.

Autres livres qui auraient paru sur les campagnes de Pichegru, Masséna, etc., qui ne seraient pas les suivants que l'on a :

Situation de la République à la fin de l'an VIII, 2 volumes. Divers imprimés qui ont paru sur le 13 Vendémiaire et sur le 18 Brumaire.

Moniteur, depuis 1808 jusqu'à 1817.

Histoire du droit maritime, par Limperani, de l'université de Pise.

Divers ouvrages sur la même question, par Rayneval. Histoire qui a paru en français, relative aux événements qui ont amené la chute de Venise. Ce n'est pas le titre; cet ouvrage en un volume contient les négociations du général Bonaparte et de Venise expirante.

Bataille de Marengo, par Berthier, avec planches.

Mémoires sur l'expédition d'Égypte, par Regnier.

Les ordres du jour, la *Décade* et autres d'Egypte. Il ne faut

pas confondre avec ce qui a été imprimé par ordre du tribunat et est incomplet.

Les comptes du ministre des Finances et du Trésor, depuis 1808 jusqu'en 1817 inclus.

Un ouvrage sur la bataille d'Austerlitz, par Sebastiani?

Trois ou quatre volumes sur Iena et Prusse, en français, imprimés à Berlin.

Mémoires de Cevallos et autres en français, relatifs aux affaires de Bayonne et de l'Espagne.

Ce qui a été imprimé en français sur Leipzig, la campagne de 1813 et 1814, y compris les libelles, spécialement.

Mémoires en italien des ministres des Finances du royaume d'Italie. Collection des *Moniteurs* de Milan et de Bologne, depuis 1796 inclus jusqu'à 1813.

Différents ouvrages isolés sur les révolutions de Venise et de Gênes, depuis 1793 jusqu'en 1813.

Ce qui a été imprimé à Rome sur le traité de Tolentino, les discussions avec le Pape pour le concordat et les différends survenus depuis.

Enfin, 200 ou 300 volumes de mémoires ou libelles publiés en France et en Italie, en 1813, 1814, 1815, 1816, 1817.

Collection complète de Pelletier, depuis les *Actes des apôtres* en 1789 jusqu'en 1817.

Romans, littérature.

Répertoire du théâtre Feydeau, petites pièces.
Romans de Crébillon.
Une belle édition de J.-J. Rousseau avec gravures.

Religion :

Lettres provinciales de Pascal.
Oraisons funèbres de Bossuet.

Les pièces des auteurs vivants pour compléter le répertoire de la Comédie française.

Génie du Christianisme, de Chateaubriand.
Itinéraire, de Chateaubriand.

Des libelles[1].

1. *Sur la bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène*, voir sous ce titre une brochure de 28 pages par Victor Advielle, Paris, 1894, in-16 carré. V. aussi une *Notice sur divers objets ayant appartenu à l'Empereur Napoléon Ier et qui font partie du musée de la ville de Sens* (notice lue à Sens, le 12 juillet 1859, à la Société archéologique de Sens, réunie à la Société des sciences historiques et littéraires de l'Yonne).

6. — 13 NOVEMBRE 1815.

PLAINTE DE GOURGAUD A BERTRAND.

James-Town, ce 13 novembre 1815.

A Monsieur le comte Bertrand.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, voulant sortir de la maison, ce soir, à 9 heures et quart, pour prendre un moment l'air dans la rue avec M. le docteur O'Méara, le factionnaire qui est à notre porte m'en a empêché, en disant à M. O'Méara, qui avait la complaisance de me servir d'interprète, que sa consigne s'opposait à ce qu'aucun général français sortît de la maison, passé 9 heures, à moins qu'il ne fût accompagné d'un officier anglais. D'après ce que le colonel d'artillerie était venu vous dire, il y a trois jours, de la part de l'amiral, que nous pouvions sortir de nuit et de jour, dans la ville, sans être escortés, ce que M. l'amiral avait encore dit ce jour-là à M. de Montholon, je pensais que c'était une erreur de consigne; je demandai donc l'officier de garde qui vint et me confirma ce que la sentinelle avait dit et je m'y conformai. Cet affront, soit qu'il soit par erreur de consigne, soit pour d'autres raisons, n'en est pas moins un affront pour un officier général, surtout lorsque c'est la troisième fois que cela lui arrive et qu'il n'en a pas encore reçu la moindre réparation. Et, certes, je ne m'y serais pas exposé de nouveau, si je ne m'étais fié à la démarche officielle du colonel d'artillerie. Quand un

soldat ne sait pas sa consigne, il est dans le cas d'être puni, mais quand c'est l'officier du poste qui l'ignore, je ne sais que penser. J'ose donc vous prier, Monsieur le Comte, de demander une copie de la consigne pour ce qui nous regarde, afin que nous sachions à quoi nous en tenir. Je ne crois pas nécessaire de vous répéter combien il est désagréable pour un officier général de se trouver à la merci des caprices d'un soldat ou d'un officier.

7. — NOTE D'ORIGINE ANGLAISE, RÉDIGÉE A SAINTE-HÉLÈNE, SUR LA SITUATION DE NAPOLÉON, COPIÉE PARTIE PAR GOURGAUD, PARTIE PAR PIONTOWSKI.

Bonaparte à Sainte-Hélène.

Par les rapports qui ont été reçus de Sainte-Hélène le 14 décembre, il résulte que les arrangements pour la restreinte du dernier usurpateur du trône de France dans les étroites limites de son présent confinement sont portés dans un plein effet. Entre trois ou quatre milles de l'espace d'un petit village qui est relevé avec le titre de James Town, après avoir monté une étroite et tortueuse route bordée par des ravins et des précipices, vous atteignez une petite plaine d'un mille et un quart environ de longueur terminée par un affreux rocher suspendu à une considérable élévation au-dessus de la mer. Environ au milieu de cette plaine est situé Longwood, qui sert au ci-devant tout-puissant corse soit de palais, soit de prison d'État, selon que son imagination embellit la scène. La maison, qui est petite, est entourée à chaque issue par des sentinelles régulièrement relevées. A un demi-mille en avant de la maison, est une petite maison où un officier de garde est stationné, ne souffrant pas qu'aucun individu passe sans un ordre écrit, signé de la main propre de l'amiral. L'autre front de la maison est à environ trois quarts de mille du rocher ci-dessus désigné. Sur un côté est un impraticable ravin; sur l'autre, une inaccessible montagne. L'espace compris entre ces limites est tout ce qui est assigné aux mouvements du prisonnier d'État. Il y a, d'ailleurs, dans l'enceinte, un camp pour 250 à 300 hommes, et sur

chaque éminence et sur chaque point qui puisse servir à garder ses mouvements à la vue, des sentinelles sont placées, qui, on peut dire, forment une ligne de circonvallation enfermant le monstre dans les toiles....

La susmentionnée route de James Town est le seul chemin pour cette sûrement non heureuse vallée, mais sur toute cette route sont placés des piquets et des sentinelles de distance en distance. Tant de sûretés pour la mer. Celles pour la mer sont prises avec tant de soin qu'elles rendent l'échappe du prisonnier impossible. Aucun bâtiment ne peut s'approcher de l'île sans être vu, ou par les nombreux postes de signaux qui correspondent entre eux dans toute l'étendue de l'île. Au moment qu'un bâtiment est en vue, les signaux en informent les bâtiments croisiers, dont il y a deux divisions qui se relèvent pour le service qui intéresse de regarder toujours l'Océan. Ils partent à une certaine distance et marchent dans telle direction que le vent et des circonstances demandent, jusqu'à ce que l'île est complètement entourée. Si un bâtiment des Indes ou d'un autre pays arrive, ils marchent tout de suite contre lui, l'examinent soigneusement et l'amènent à l'amiral pour un dernier examen, si les circonstances le rendent nécessaire. Il n'est jamais permis à un bâtiment de jeter l'ancre, si ce n'est à un bâtiment de guerre du Roi, ou un Indiaman, et ces derniers sont soumis à des restrictions. Peu d'officiers peuvent débarquer et les capitaines même ne peuvent pas visiter l'intérieur de l'île. Les petits bateaux pêcheurs, qui vont à la pêche, sont exactement visités, à leur départ et à leur retour, on ne leur accorde que peu d'heures pour leurs occupations et on les tient toujours sous les canons du port ou des bâtiments de guerre. Il est difficile, pour les personnes qui appartiennent à l'escadre, d'obtenir la permission de rester la nuit à terre; tous les individus sont obligés de quitter la terre avant le coucher du soleil, temps où l'on lève le pont, qui n'est baissé qu'après le lever du soleil, et des bateaux de garde croisent pendant ce temps autour de l'île. Telles sont les

mesures pour empêcher les échappées du disturbateur du repos du continent. Les officiers militaires et de la marine assurent que ces arrangements offrent tant de sûreté que la nature des affaires humaines peut fournir contre l'échappée du plus adroit ou désespéré prisonnier.

8. — 18 février 1816.

GOURGAUD A L'AMIRAL.

Longwood, 18 février, dimanche.

Monsieur l'amiral,

M. Poppleton vient de me dire que vous exigiez que mes pistolets, que vous m'aviez rendus, le 9 du courant, pour m'amuser à tirer à la cible, lui fussent remis chaque soir. J'avoue que, lorsque je vous les demandai, je crus que cette formalité était une pure plaisanterie, mais puisque vous exigez que je m'y conforme strictement, j'aime mieux renoncer à la faible distraction que cet exercice pouvait me procurer, plutôt que de me soumettre à une pareille humiliation; j'appelle humiliation l'obligation que vous m'imposez, car vous ne pouvez penser, Monsieur l'amiral, qu'avec une seule paire de pistolets je sois en état de m'emparer de l'île et de me procurer les moyens d'en sortir. Je suis donc obligé de croire qu'il faut que vous ayez quelque grand motif pour chercher à tourmenter de toutes les manières un militaire dont la conduite mérite plus l'estime que le blâme et qui ne se trouve en votre pouvoir que par suite d'une violation du droit des gens, car vous savez aussi bien que moi que je n'ai pas été pris en combattant. L'amiral Keith lui-même, lorsqu'il nous demanda nos armes, nous assura que ce n'était que pour la traversée et qu'à notre arrivée elles nous seraient remises. Mais enfin, puisque vous en décidez autrement, je vous renvoie mes pistolets que j'ai refusé de remettre à M. Poppleton, puisque c'est vous qui me

les aviez rendus. Vous êtes militaire Monsieur, et c'est à vous que je m'adresse pour avoir l'approbation de ma démarche.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'amiral, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le général GOURGAUD.

9. — 22 AOUT 1816.

GOURGAUD A SA MÈRE.

Longwood, 22 aout 1816.

A Madame Gourgaud, maison de M. Leduc,
boulevard de la Magdelaine n° 19, à Paris.

Quoique depuis votre lettre du 14 février dernier, bonne mère et bonne sœur, je n'aie reçu aucune nouvelle de vous, je n'en continue et n'en continuerai pas moins à rechercher et à saisir toutes les occasions de vous faire parvenir des miennes. C'est un si grand bonheur, quand on est séparé par des espaces immenses, de recevoir de temps en temps des nouvelles de personnes qui nous sont chères que je me garderai bien de vous en priver. Je vous aime trop, d'ailleurs, bons parents, pour avoir la pensée qu'un silence si prolongé puisse venir de votre négligence. Je suis bien persuadé, au contraire, que vous m'écrivez bien souvent; aussi suis-je bien loin de vous faire des reproches. Je sais bien, ma bien-aimée mère, ni de toi non plus, ma bonne minette, que si je ne reçois pas de vos lettres, je n'en accuse que la fatalité et Dieu m'inspire le courage dont j'ai besoin pour supporter une pareille situation!

Il y a quatre jours que c'était ta fête, ma bonne mère, combien j'ai regretté d'être loin de toi, de ne pouvoir t'embrasser, ni recevoir tes embrassements! J'ai déposé, le matin, un bouquet de fleurs sur toutes les lettres que j'ai reçues de toi et de ma sœur; le soir, j'ai brûlé le bouquet, puisse sa vapeur

te porter toutes mes pensées et tous mes vœux pour votre bonheur!

Soyez bien tranquilles, bonne mère et bonne sœur, nos vœux seront exaucés; nous ne serons pas toujours séparés, et puis, ne faudra-t-il pas qu'un jour je me marie? Et certes, ce ne sera pas, je pense, avec une femme de cette île. Je prendrai une femme! Patientez donc, comme je fais, et surtout ne concevez jamais d'inquiétudes sur (trois lignes biffées).

Les occasions pour vous faire passer les étrennes que je vous ai promises, ainsi qu'à mes petites nièces, les occasions, dis-je, ne sont pas bien certaines, aussi je garde de côté mes petits dons. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, vous n'y perdrez rien. Jusqu'à ce que j'aie trouvé une occasion, je ne vous en parlerai plus.

Combien je suis sensible aux amitiés que vous témoignent mes vrais amis, le Comte et la Comtesse; dis-leur bien, bonne mère, de ma part, que je ne sais comment leur témoigner ma reconnaissance. Dieu les bénira, car ils seront heureux eux et leur famille.

Témoigne bien mes amitiés à M^me^ Hélène de R.; j'ai pensé à elle le 18; ce jour-là était tout consacré aux Hélènes; sembrasse de ma part cette bonne et aimable dame, si toutefois elle ne m'a pas oublié, car....

Enfin, rappelez-moi au souvenir des personnes qui vous témoignent de l'amitié dans notre malheur. Je crois bien que dans ce nombre seront Fanny, mon ancien camarade d'école et sa mère, Firmin et sa mère, madame de la rue Saint-Lazare, enfin, j'ai une telle confiance dans mon étoile que je crois que tous nos amis nous sont restés fidèles. Ainsi, je les embrasse tous et toutes.

Toi, bonne mère, je te charge d'embrasser nos trois petites nièces, elles doivent être bien gentilles, Gasparine et Finette; quant à Caliste, il faudrait qu'elle eût bien changé pour n'être pas charmante. Je vous embrasse de cœur, ainsi que mon bon beau-frère. Adieu, aimez-moi comme je vous aime et nous

serons heureux. Quand on n'a rien à se reprocher, on est bien calme.

Votre

Baron GOURGAUD.

Ce 26 août, je rouvre ma lettre pour vous dire encore une fois que je vous aime et vous embrasse. Le bâtiment va partir

10. — CERTIFICAT DES SERVICES DE PIONTOWSKI.

Par ordre exprès de l'empereur Napoléon.

Le chef d'escadron Piontowski (Charles-Frédéric, natif de Blodowck, en Pologne), ayant donné des preuves d'attachement en suivant l'empereur Napoléon à l'île d'Elbe et depuis, à Sainte-Hélène, ayant dû quitter ce dernier séjour et l'Empereur n'étant que satisfait de sa conduite, il recommande à ceux de ses parents et amis qui verront cet écrit de l'employer dans son grade de chef d'escadron de cavalerie, de lui faire compter une gratification d'une année de ses appointements, en écrivant le montant de la dite gratification au bas du dit livret. Enfin, il leur recommande de l'aider et de l'assister.

Sainte-Hélène, le 19 septembre 1816.

Le grand maréchal

11. — 8 OCTOBRE 1816.

LETTRE D'HUDSON LOWE AU COMTE BERTRAND.

Traduction d'une lettre du gouverneur adressée au comte Bertrand, en date du 8 octobre.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer et de vous demander de le faire connaître aux officiers et autres personnes qui ont accompagné le général Bonaparte dans cette île, que j'ai reçu des instructions de S. A. R. le prince Régent, au sujet des déclarations qui devaient m'être remises immédiatement après mon arrivée dans cette île.

J'ai ordre de les informer que la permission de prolonger leur séjour dans cette île était entièrement un acte d'indulgence du prince Régent, afin de rendre l'exil du général Bonaparte aussi peu ennuyeux que les circonstances du cas pourraient le permettre, c'est pourquoi ils doivent être entièrement convaincus que tout abus de cette indulgence, tant de sa part que de la leur, exigerait nécessairement un changement dans le système que S. A. R. veut adopter. S'ils avaient ainsi compris leur véritable situation, on doit croire qu'ils ne se fussent pas hasardés à envoyer les déclarations qu'ils ont faites. C'est pourquoi j'ai reçu l'instruction de leur présenter la déclaration originale pour qu'ils la signent respectivement et de leur faire connaître qu'elle doit être signée simplement et sans commentaire par tous ceux qui pensent désirer de continuer leur résidence dans cette île.

Je prends la liberté, en conséquence, de vous envoyer copie

de la déclaration pour être montrée à chacun d'eux et d'exprimer mon désir de voir la totalité des officiers et autres personnes, soit collectivement, soit séparément, un jour avant le 15 courant, pour recevoir leur déclaration, ou pour être informé de leur refus de signer.

Ceux qui ne seraient pas disposés à la souscrire, j'ai ordre de les faire embarquer pour le cap de Bonne-Espérance; en signant la déclaration ci-dessus, les officiers et autres personnes devront être informés qu'ils ne sont point liés irrévocablement, par celà, de rester à l'île de Sainte-Hélène et que je suis autorisé à permettre leur départ dans un temps raisonnable, après qu'ils m'auront adressé une demande à cet effet. Ils seront, dans ce cas, envoyés au cap de Bonne-Espérance, où ils seront tous sous la protection du gouverneur de cette colonie; ils seront fournis, lors de leur départ, de ce qui pourrait être nécessaire pour leur voyage.

J'ai ordre, en outre, d'informer ceux à qui la déclaration sera présentée pour être signée, que, pendant qu'ils demeureront dans l'île de Sainte-Hélène, eux et tous les individus de leur famille qui résident dans l'île seront sujets à l'acte du Parlement 56, Georges III, cap. 22, dont copie est ci-incluse, par lequel toutes les personnes qui sont sujets de Sa Majesté ou qui lui doivent obéissance, (laquelle obéissance ils lui doivent pendant le temps qu'il leur est permis de rester dans ses états), qui l'assisteraient, ou seraient complices de l'évasion du général Bonaparte, sont considérés comme coupables de félonie et il doit être clairement entendu que si un d'eux était convaincu d'une telle offense, la loi serait rigoureusement exécutée à leur égard. Tout individu devient, du reste, soumis à cette loi, depuis la date de cette communication, soit qu'il ait signé ou non la déclaration demandée.

Leur soumission à tous les règlements présentés pour la sûre garde du général Bonaparte leur sera également demandée, comme une condition indispensable pour qu'il leur soit permis de prolonger leur résidence dans cette île.

Toute infraction à ces règles et tout manque de respect au gouvernement sous la protection duquel ils vivent, ou aux autorités auxquelles l'administration en est confiée, seront regardés comme une violation des conditions sous lesquelles leur résidence a été permise et les soumettront à une séparation immédiate du général Bonaparte ou à leur éloignement de l'île. Comme vous avez, Monsieur, exprimé le désir de connaître la nature des restrictions auxquelles vous pouvez être exposé en souscrivant cette déclaration, je dois vous informer que je fais dès à présent la revision des règlements que j'ai trouvés établis à mon arrivée ici, et, comme on m'a recommandé de prendre des précautions additionnelles, tant pour assurer la sécurité personnelle que pour empêcher les communications et correspondances, excepté par le canal régulièrement autorisé, quelques altérations devront nécessairement s'en suivre; j'ai l'honneur de vous adresser le sommaire de ces restrictions et je vous prie de les communiquer au général Bonaparte, aussi bien qu'aux officiers et autres personnes de sa suite.

J'ai l'honneur, etc.

HUDSON LOWE,
Lieutenant général.

Je vous envoie le sommaire des changements proposés, sous enveloppe cachetée, afin que le général Bonaparte, qu'ils regardent principalement, puisse les voir avant qu'ils soient communiqués à d'autres.

12. — 19 DÉCEMBRE 1816.

NOTES, SANS DATE D'ANNÉE, RENFERMANT LES PLAINTES DE L'EMPEREUR.

Note dictée par Sa Majesté pour le grand maréchal.

19 décembre (sans indication d'année).

Sa Majesté désire que vous lui portiez demain une minute de lettre que vous écrirez à Balcombe, dans laquelle vous ferez connaître que j'éprouve des besoins de toute espèce, que ma maison est mal fournie et manque des choses les plus nécessaires, enfin, qu'on nous fournit comme si nous étions nourris par charité; que le grand maréchal désire que toutes les fournitures soient faites la veille, car il y a tel jour où Sa Majesté a été jusqu'à 9 heures du soir, sans que les vivres nécessaires au dîner soient arrivés; que, depuis que nous sommes ici, toutes les denrées n'arrivent qu'au moment du dîner, on fait une cuisine malsaine, etc.; que les pêcheurs, ne revenant de la pêche qu'à 4 heures, il est nécessaire qu'on envoie des poissons aussitôt le retour de la pêche à Longwood, afin qu'ils y soient rendus avant 7 heures et puissent servir au dîner; que désormais, M. Balcombe doit faire, sur les demandes de M. de Montholon, toutes les fournitures demandées, en mettant sur le compte de Sa Majesté toutes celles que les commissaires anglais refusent de payer; que tous les mois le grand maréchal ordonnancera la somme qui reviendra pour cet objet, laquelle sera imputée sur les 80 000 francs qui

m'appartiennent; que je désire, également sur les 80000 francs, payer tout ce que je dois à mes gens, pour leurs gages jusqu'au 1er janvier; que l'on m'a fourni des meubles qui ont servi dans les antichambres de l'île, entre autres des tables de jeu; que je désire qu'on m'en procure d'autres, neuves, le plus tôt possible, ainsi que la plus grande glace que l'on pourra trouver dans l'île pour mon salon et du linge pour ma table, dont nous manquons absolument; que depuis deux mois mes domestiques n'ont point de draps et ne se sont pas déshabillés; qu'il est nécessaire que le plus tôt possible il nous procure ce dont nous avons besoin, mais que nous ne voulons que des meubles neufs et de bon service; que M. de Montholon lui remettra le devis de tout ce dont nous avons besoin; que, lui, fera son devis après et que le grand maréchal ordonnancera le payement.

Le grand maréchal frappera cette lettre très fort, car mon principal but est que cela puisse un jour servir de pièce et puisse faire connaître la manière dont on nous a traités et le dénuement où on nous a laissés. Bertrand fera un état des bons vins que l'on pourra faire venir du Cap, soit des bons vins de France, soit de ceux même du Cap. Il demandera également de la liqueur de la Martinique; il dira qu'on nous avait fourni de cela, mais que c'était tellement mauvais et falsifié qu'on a dû s'en passer.

Troisième note pour le grand maréchal.

La frégate qui va au Cap réitère la demande des moniteurs ou des gazettes de Leyde; faites connaître que si l'on trouvait aussi une encyclopédie française on vous l'envoie; demandez un alambic pour l'office et une petite calèche très légère pour

quatre personnes ou char à banc, tels qu'on en fait usage au Cap. M. Hamilton s'adresserait au Cap au commissaire qui vous a fait des offres de service et qui tirerait sur vous ou sur M. Balcombe, pour le payement des acquisitions. Demandez l'état des livres français que l'on pourrait se procurer au Cap.

13. — 1816.

NOTES SUR L'OUVRAGE DU Dr WARDEN.

Warden était chirurgien à bord du *Northumberland* et il resta à Sainte-Hélène pendant les cinq premiers mois de la captivité de Napoléon.

Sur son ouvrage, paru à la fin de 1815 ou au commencement de 1816, à Londres, et sur l'auteur, on lira avec le plus grand intérêt la notice parue dans la *Chronique médica'e* du 1er juin 1897.

Depuis cette date, six numéros de cet excellent recueil on' donné le commencement d'une traduction nouvelle des lettres de Warden.

Depuis le 1er février 1898, la *Chronique médicale* n'a pas continué cette publication qui, si nous sommes bien informés, paraîtra prochainement complète en volume.

V^te de G. et A. G.

Notes sur le pamphlet de M. Warden.

Dans tous les temps, chez toutes les nations, les honnêtes gens ont toujours suivi le principe « respect au malheur », quelles que fussent les offenses qu'ils eussent reçues, quels que fussent les reproches qu'ils auraient eu à faire aux malheureux, et enfin quelle que fût la cause du malheur. Que doit-on donc penser d'un homme qui attend d'être à 2000 lieues de distance pour injurier publiquement un être malheureux,

dont il n'a reçu que des honnêtetés et dont la cause du malheur même est honorable? C'est cependant ainsi qu'en agit envers moi M. le chirurgien Warden, dans une brochure qu'il vient de faire paraître, ayant pour titre : *Lettres sur Sainte-Hélène.*

Je ne me permettrai pas de juger si c'est pour gagner de l'argent, si c'est pour faire connaître son nom, ou si c'est pour tout autre motif que M. Warden a publié son pamphlet, mais comme il se permet plusieurs mensonges sur mon compte, je me vois forcé, quelque grande que soit ma répugnance d'entretenir le public de moi, de faire plusieurs remarques sur les points de l'ouvrage où je suis cité.

Sur le vaisseau le *Northumberland* et pendant son séjour à Sainte-Hélène, M. Warden ne savait pas parler la langue française, moi, je n'entendais pas la langue anglaise. M. Warden ne mangea pas à la table où j'avais l'honneur d'être; je n'ai jamais été malade durant toute la traversée. Comment donc ai-je pu m'accuser à M. Warden par les niaiseries qu'il suppose que je lui ai racontées? Il en a menti.

Avant de quitter le vaisseau le *Bellérophon*, mes armes, comme celles de tous mes compagnons, furent retirées et enfermées, par l'ordre de l'amiral, dans un coffre dont aucun de nous n'eut jamais la clef. Comment donc ai-je pu montrer avec ostentation un sabre qui était enfermé sous clef et qui ne m'a été remis par M. l'amiral qu'assez de temps après mon arrivée à Sainte-Hélène?

Comment M. Warden a-t-il pu lire sur la lame de ce sabre que c'était avec lui que j'avais sauvé la vie de l'Empereur en 1812, tandis que l'inscription porte que c'est le 29 janvier 1814, à Brienne, que j'ai arrêté d'un coup de pistolet un cavalier qui se précipitait sur l'Empereur?

M. Warden dit que le maréchal Masséna a pris et repris Essling quatorze fois, que, par là, il a assuré le salut de l'armée française, que c'est ce qui lui mérita le titre de prince

d'Essling. A cette bataille, Masséna commandait la gauche, qui occupait Gross-Aspern; le maréchal Lannes commandait la droite, qui était à Essling. Ce qui sauva l'armée française, ce fut l'île de Lobau, dans laquelle l'armée se retira et où l'ennemi n'essaya pas de l'attaquer.

M. Warden rapporte une conversation qui eut lieu, dit-il, en 1807, entre l'Empereur et un officier de marine, M. Dutilleul, à laquelle était présent le chambellan Las Cases. Comment cela a-t-il pu se faire? M. de Las Cases n'a été nommé chambellan que plusieurs années après le fait cité et n'a jamais fait le service de cette place que depuis le 21 juin 1815. M. Warden a menti.

Comment M. Warden peut-il faire des conversations suivies avec l'Empereur sur ma maladie, sur le désir que j'avais d'avoir un confesseur, etc.? L'Empereur ne sait pas un mot d'anglais, M. Warden ne sait pas un mot de français. M. Warden a menti.

Quant aux articles qui ne me sont pas personnels, s'ils ne sont pas plus vrais que ceux qui me concernent, on peut dire encore que M. Warden a menti.

J'avoue qu'en outre des souffrances physiques que me causait la maladie dont j'étais atteint, j'avoue, dis-je, que j'en éprouvais de morales bien cruelles en me trouvant à 2000 lieues de ma famille, de ma patrie, au milieu d'étrangers, dont je n'entendais pas le langage et n'ayant pas même un domestique qui entendît le mien, mais je déclare que je ne me suis jamais cru dans le besoin d'un confesseur. Je savais, d'ailleurs, qu'il n'y en avait pas un seul dans toute l'île, mais quand même j'en eusse demandé un, je ne vois pas là quel motif de railleries peut y trouver M. Warden; est-ce donc un crime d'avoir une religion? Et dans le cas où je me serais plaint de mes souffrances, est-il délicat à M. Warden d'aller entretenir le public, dans un ouvrage imprimé, des faiblesses de son malade? Un bon médecin est comme un confesseur, il ne doit point publier ce qu'il apprend en secret.

D'ailleurs, quels peuvent donc être les motifs de M. Warden d'exercer sa plume contre moi? Il n'est venu me voir dans ma maladie que cinq à six fois, et encore c'était par les ordres exprès de M. l'amiral Cockburn et quoique privé de beaucoup de moyens pécuniaires, je lui remis, lors de son départ, pour le remercier de ses peines, un jeu d'échecs acheté 25 louis lors du passage de la flotte de la Chine. M. le locteur O'Méara pourrait seul se vanter de m'avoir guéri, si son talent et sa modestie ne l'en empêchaient, car c'est lui qui m'a prodigué nuit et jour ses soins, non pour couvrir ses intrigues, mais par pure humanité. J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.

14. — 20 JANVIER 1817.

LETTRE DE GOURGAUD A O'MÉARA.

Longwood, ce 20 janvier 1817.

A O'Méara.

Le baron Gourgaud prie M. le docteur O'Méara de lui faire le plaisir d'accepter ce faible don, moins comme une preuve de sa reconnaissance que comme une marque du besoin que son cœur éprouve de la lui témoigner, en attendant qu'il puisse le faire comme il le désire, car il n'oubliera jamais ce qu'il doit aux talents, aux soins et à l'amitié du bon docteur.

15. — 1er JUILLET 1817.

LETTRE DE GOURGAUD A SIR BINGHAM.

Mon cher général,

Les jours d'agrément sont trop rares dans le triste séjour de Longwood pour que je ne m'empresse d'accepter avec un bien vif plaisir l'aimable invitation que vous venez de me faire. Ainsi donc, à jeudi. Soyez en attendant, je vous prie, mon cher général, l'interprète de mes sentiments respectueux envers Mylady et croyez à toute la sincérité de ceux que, depuis longtemps, vous avez inspirés à celui qui a l'honneur d'être

Votre, etc.

Ce mardi, 1er juillet 1817.

A sir G. Bingham.

---

16. — 3 SEPTEMBRE 1817.

LETTRE DE GOURGAUD A HUDSON LOWE.

Monsieur le gouverneur,

J'ai l'honneur de vous remercier de l'assurance que vous me donnez que les lettres que je vous ai envoyées pour ma mère ont été toutes expédiées pour l'Europe. Je vous prie de croire que je n'en ai jamais douté un seul instant. A la date du 9 mars, ma mère me témoigne son chagrin de n'avoir pas reçu de lettres de moi depuis celle du 1er novembre 1816. Elle aurait pu, il est vrai, recevoir celles que je lui ai écrites les 16 et 28 décembre, mais il est facile de concevoir que la correspondance entre cette île et Paris ne peut pas être extrêmement régulière, aussi, lorsque ma pauvre mère se plaint d'être restée longtemps sans recevoir de mes nouvelles, c'est qu'elle consulte plutôt son cœur que sa tête.

J'ai, etc.

P.-S. — On n'a pas encore commencé à travailler au petit changement que dernièrement vous avez bien voulu m'annoncer devoir être fait pour rendre mon logement un peu moins malsain en attendant que j'en eusse un convenable. Le sergent Davis, chargé des travaux de Longwood, m'a même dit qu'il avait ordre de ne pas entreprendre ce léger travail; cependant, par le temps actuel ma chambre est un vrai cloaque et son humidité altère beaucoup ma santé.

Ce 3 septembre 1817.

17. — LETTRE DE MONTHOLON A GOURGAUD.

Longwood, ce 4 février 1818.

J'ai reçu votre lettre, Monsieur; plusieurs fois depuis 18 mois, nous nous sommes mutuellement provoqués; l'Empereur, en ayant été instruit, a exigé ma parole d'honneur que je n'accepterais aucun cartel tant que je serais près de lui. Effectivement, tout duel ici, entre nous, serait un grand scandale et un surcroît d'affliction à ajouter à sa position. Dans d'autres circonstances, quand je serai libre de ces devoirs, j'accepterai votre cartel.

Le comte De Montholon.

18. — LETTRE DE GOURGAUD A HUDSON LOWE.

Au lieutenant général sir Hudson Lowe, gouverneur de l'île de Sainte-Hélène.

Monsieur le général,

Depuis la maladie grave que j'ai essuyée ici, il y a deux ans, ma santé a toujours été plus ou moins chancelante. Très souvent, j'ai été tourmenté par de nouvelles attaques de dyssenterie et de mal au foie; à ces peines physiques se sont jointes des peines morales; j'ai éprouvé de grands chagrins, leur influence m'a été fatale; elle a détruit le peu de santé qui me restait, au point que je suis forcé de vous prier de vouloir bien faciliter mon retour en Europe, où l'air de ma patrie et les soins de ma famille soulageront tous mes maux.

J'ose espérer, monsieur le général, que vous aurez de moi assez bonne opinion pour croire que je n'en agis ainsi que par les motifs les plus puissants.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P.-S. — Je vous serais bien obligé, si, en attendant mon départ de l'île, vous pouviez me placer dans un autre lieu que Longwood; je crois que le changement d'air me ferait du bien.

Longwood, ce 8 février 1818.

19. — LETTRE D'HUDSON LOWE A GOURGAUD.

Plantation-House, 8 février 1818.

Je vous accuse réception de votre lettre et me permets de vous faire savoir que je serai heureux de pouvoir faciliter l'objet de votre demande d'être autorisé à retourner en Europe, aussitôt que la nature de mes instructions pourra le permettre. En attendant, je donnerai des ordres pour qu'un appartement soit tenu à votre disposition jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente pour votre départ de cette île.

On préviendra les bureaux de Longwood de l'heure à laquelle l'appartement sera prêt à vous recevoir, ce qui sera dans le cours de la journée de demain.

J'ai l'honneur d'être votre humble et obéissant serviteur.

HUDSON LOWE.

Général baron Gourgaud,
Longwood.

20. — LETTRE DE GOURGAUD A L'EMPEREUR.

(*Brouillon.*)

Sire,

Au moment de m'éloigner de ce séjour, j'éprouve un sentiment bien douloureux; j'oublie tout, je ne suis occupé que de la pensée que je vais me séparer pour jamais de celui à qui j'avais consacré toute mon existence. Cette idée m'accable, je ne puis trouver de consolation que dans la persuasion où je suis que j'ai toujours fait mon devoir, je cède à la fatalité! Dans mon malheur, Sire, j'ose espérer que vous conserverez quelque souvenir de mes services et de mon attachement, que même, vous rendrez justice à mes sentiments et aux motifs de mon départ et qu'enfin, si j'ai perdu votre bienveillance, je n'ai pas perdu votre estime.

Daignez, Sire, recevoir mes adieux, et agréer les vœux que je fais pour votre bonheur. Plaignez mon sort et qu'en pensant quelquefois à moi, Votre Majesté dise : celui-là au moins avait un bon cœur.

Je suis avec respect,
Sire,
de V. M.,
le très humble et très obéissant serviteur
Le général baron GOURGAUD.

Longwood, le 11 février 1818.

21. — RÉPONSE DE L'EMPEREUR A GOURGAUD.

(*Réponse.*)

Copie de la main de Gourgaud.

12 février 1818.

Monsieur le général baron Gourgaud, je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez dans votre lettre d'hier. Je regrette que le mal de foie qui est si funeste dans ces climats ait nécessité votre départ; vous êtes jeune, vous avez du talent, vous devrez parcourir une longue carrière, je désire qu'elle soit heureuse, ne doutez jamais de l'intérêt que je vous porte.

NAPOLEON.

22. — INSTRUCTIONS DE NAPOLÉON POUR GOURGAUD AU MOMENT DE SON DÉPART DE SAINTE-HÉLÈNE.

Aussitôt qu'il sera arrivé en Europe, il écrira cinq ou six lettres à 7 ou 8 jours à Joseph, à Philadelphie, sous l'adresse de M..., négociant, et à M. Nego ou Neyon. Il alternera ces lettres, il lui dira la position vraie où nous sommes, sans changer dans un sens ou un autre. Il lui enverra copie de toutes les pièces, soit déclarations, soit lettres de M... et dira dans différentes lettres qu'il est important qu'on soit informé dans les journaux américains comme on est. S'il prévoit son séjour au Cap long et qu'il soit libre, il écrira au cardinal Fesch sous le couvert du duc de Torlonia, banquier à Rome. Il lui écrira également à son arrivée en Europe; il serait bon qu'il écrive à Lucien, à Rome, à l'impératrice duchesse de Parme. S'il débarque en Italie, il fera bien d'aller de suite à Rome, où Fesch et Lucien lui donneront des conseils pour qu'il se rende près la famille de Sa Majesté. Il pourrait être porteur d'une petite lettre relative à Mme Gu. Bertrand pourrait écrire deux mots à Eugène, relativement à nos intérêts. Ces petits billets peuvent être placés dans des semelles de chaussures. Il les mettrait en mains propres. Du Cap, il pourrait écrire à Eugène et à Fesch et demander qu'on envoye des livres des derniers temps. Il prendra de mes cheveux qu'il portera à l'Impératrice.

23. — DÉCLARATION DE GOURGAUD.

Sainte-Hélène, 11 mars 1818.

Monsieur le général baron Gourgaud déclare, sur sa parole d'honneur, à Son Excellence le lieutenant général sir Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, qu'il n'est porteur d'aucuns papiers, pamphlets, ou lettres de la part des personnes, à Longwood, contraires aux règlements établis pour leur détention et autres que ceux qui ont été visités.

Le général Baron Gourgaud.

pour copie conforme

Hudson Lowe.

24. — HUDSON LOWE AU MARQUIS DE MONTCHENU.

Sainte-Hélène, le 13 mars 1818.

A Monsieur le Marquis de Montchenu, etc.

Monsieur le Marquis,

Le général baron Gourgaud étant sur le point d'embarquer pour l'Europe, je crois un devoir envers lui de vous faire connaître que son départ ne vient d'aucune mésintelligence avec les autorités anglaises, que c'est un effet de son pur choix, qu'il m'a toujours paru tenir une conduite égale et convenable aux circonstances où il s'est trouvé, ne se mêlant pas, à ma connaissance, d'affaires politiques, ne donnant motif à soupçonner qu'il a aucun dessein caché contraire aux intérêts de votre souverain, en quittant cette île.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, Monsieur le Marquis,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

HUDSON LOWE,

Lieutenant général.

25. — LE MARQUIS DE MONTCHENU AU MARQUIS D'OSMOND.

14 mars 1818.

A son Excellence Monsieur le Marquis d'Osmond, pair de France, lieutenant général des armées du Roi et son ambassadeur à Londres.

Monsieur le Marquis,

Le gouverneur me remet à l'instant la lettre ci-jointe, en y ajoutant les plus vives sollicitations; j'ai l'honneur de vous l'envoyer en m'en rapportant beaucoup plus à sir Hudson Lowe qu'à moi, qui n'ai pas été à même de connaître M. le baron Gourgaud autant que lui. Il aura l'honneur de vous remettre lui-même le paquet et il vous expliquera ses désirs. J'espère que vous voudrez bien les prendre en considération. Quant à moi, je m'en refère à ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous écrire ainsi qu'à M. le duc de Richelieu. Vous serez sans doute bien aise de causer avec un officier intelligent, attaché depuis plus de dix ans personnellement à Bonaparte; vous verrez aussi qu'il ne sont pas ici aussi mal qu'ils veulent bien le faire croire!

Agréez, Monsieur le Marquis, l'assurance de la très haute considération avec laquelle j'ai l'honneur, etc.

MONTCHENU.

Le 14 mars, cinq minutes avant l'embarquement.

26. — 25 AOUT 1818.

GOURGAUD A MARIE-LOUISE.

Madame,

Si Votre Majesté daigne se rappeler l'entretien que j'ai eu avec elle en 1814, à Gros-Bois, lorsque la voyant, malheureusement pour la dernière fois, je lui fis le récit de tout ce qu'avait éprouvé l'Empereur à Fontainebleau, j'ose espérer qu'elle me pardonnera le triste devoir que je remplis en ce moment, en lui faisant connaître que l'Empereur Napoléon se meurt dans les tourments de la plus affreuse et de la plus longue agonie. Oui, Madame, celui que les lois divines et humaines unissent à vous par les liens les plus sacrés, celui que vous avez vu recevoir les hommages de presque tous les souverains de l'Europe, celui sur le sort duquel je vous ai vu répandre tant de larmes lorsqu'il s'éloignait de vous, périt de la mort la plus cruelle, captif sur un rocher, au milieu des mers, à deux mille lieues de ses chères affections, seul, sans amis, sans parents, sans nouvelles de sa femme, de son fils, sans aucune consolation.

Depuis mon départ de ce roc fatal, j'espérais pouvoir aller vous faire le récit de ses souffrances, bien certain de tout ce que votre âme généreuse était capable d'entreprendre. Mon espoir a été déçu! J'ai appris qu'aucun individu pouvant vous rappeler l'Empereur, vous peindre sa situation, vous dire la vérité ne pouvait vous approcher, en un mot, que vous étiez au milieu de votre cour comme au milieu d'une prison. L'Empereur en avait jugé ainsi, dans ses moments d'angoisses, lorsque, pour lui donner quelques consolations, nous lui parlions de vous. Souvent il nous a répondu : « *Soyez bien persuadés que si*

l'Impératrice ne fait aucun grand effort pour alléger mes maux, c'est qu'on la tient environnée d'espions qui l'empêchent de rien savoir de tout ce qu'on me fait souffrir, car Marie-Louise est la vertu même. » Privé donc du bonheur de me rendre près de vous, j'ai cherché, depuis mon arrivée ici, à vous faire parvenir ces nouvelles, ce n'est qu'à présent qu'une occasion sûre vient de m'être offerte et je me hâte d'en profiter pour vous faire parvenir cette lettre, plein d'espoir et de confiance dans la générosité de votre caractère et la bonté de votre cœur.

Le supplice de l'Empereur peut encore durer longtemps, il est temps de le sauver. Le moment présent semble être bien favorable, les souverains vont se réunir au congrès d'Aix-la-Chapelle, les passions paraissent calmées, Napoléon est loin d'être à craindre, il est si malheureux que les âmes nobles ne peuvent que s'intéresser à son sort. Dans de telles circonstances, que Votre Majesté daigne réfléchir à l'effet que produirait une grande démarche de Votre part, celle, par exemple, d'aller à ce congrès, d'y solliciter la fin du supplice de l'Empereur, de supplier Votre auguste père de joindre ses efforts aux vôtres pour obtenir que Napoléon lui soit confié, si la politique ne permet pas encore de lui rendre la liberté.

Lors même qu'une telle démarche ne réussirait pas en entier, le sort de l'Empereur en serait bien amélioré; quelles consolations n'éprouverait-il pas en vous voyant agir ainsi? et vous, Madame, quel serait votre bonheur, combien d'éloges, de bénédictions vous attirerait une telle conduite, que vous prescrivent la religion, votre honneur, votre devoir, conduite que vos plus grands ennemis seuls peuvent vous engager à ne pas suivre. On dirait : les souverains de l'Europe, après avoir vaincu le grand Napoléon, l'ont abandonné à ses plus cruels ennemis; ceux-ci le faisaient mourir du supplice le plus long et le plus barbare, la durée de son agonie le réduisait à demander des bourreaux plus prompts. Il paraissait oublié et sans secours, mais Marie-Louise lui restait et la vie lui a été rendue [et cette

auguste fille des Césars, digne fille rejeton de Marie-Thérèse, a sauvé son mari!

Que dirait de vous l'histoire, Madame, si après avoir été unie à Napoléon heureux, vous l'abandonniez quand il est malheureux. Vous refusiez de le secourir, de diminuer ses souffrances lorsque cela vous est si facile?][1]

[Grand Dieu! Si Napoléon meurt sur son rocher, sans même avoir la pensée consolante qu'il ne s'était pas trompé sur vous, sans que vous ayez fait tous vos efforts pour le sauver, de combien de regrets, de remords, vous serez alors tourmentée? Que pourriez vous répondre à ce juge souverain devant qui le rang, la grandeur ne sont rien.][2]

Ah, Madame, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, de votre réputation, de votre devoir, de votre avenir, faites tout pour sauver l'Empereur... l'ombre de Marie-Thérèse vous l'ordonne.

Pardonnez-moi, Madame, pardonnez-moi d'oser vous parler ainsi, je me laisse aller aux sentiments dont je suis pénétré pour vous, je voudrais vous voir la première de toutes les femmes.

Que Votre Majesté daigne se rappeler que lors du voyage de [Hollande][3] Amsterdam, où j'étais resté malade, j'allais périr faute de soins [au milieu d'étrangers][4] lorsque Votre Majesté, en ayant été instruite, m'envoya son médecin avec ordre de me prodiguer tous les secours de son art. Vous m'avez sauvé la vie, Madame; ce souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur et je crois ne pouvoir mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en ayant le courage de vous écrire cette lettre.

Daignez me permettre de mettre aux pieds de Votre Majesté, les hommages du plus profond respect avec lequel je suis, etc.

Londres ce 25 août 1818.

1. Biffé.
2. Rayé en travers.
3. Biffé.
4. Biffé.

27. — 2 OCTOBRE 1818.

GOURGAUD A L'EMPEREUR DE RUSSIE.

A Sa Majesté l'Empereur Alexandre.

Sire,

Plusieurs journaux ont assuré que Votre Majesté Impériale, touchée de l'affreuse situation du malheureux Napoléon, en a fait un objet de considération dans l'auguste assemblée des monarques réunis à Aix-la-Chapelle. La facilité avec laquelle ce bruit s'est accrédité est peut-être le témoignage le moins équivoque que les peuples puissent donner à Votre Majesté Impériale de sa grande âme; le même motif doit me tenir lieu d'excuse pour la liberté que je prends d'adresser cette lettre à Votre Majesté Impériale.

Arrivé depuis quelques mois de Sainte-Hélène, après en avoir partagé trois ans la captivité, je crois dans une pareille circonstance devoir faire connaître à Votre Majesté Impériale ce que peu de personnes ont été si à même d'observer que moi.

Sire, il est trop vrai, celui qu'après de si grands succès le sort des armes a livré à la merci de ses ennemis n'est pas traité par eux comme devrait l'être un grand homme trahi par la fortune, il ne l'est pas même comme un obscur prisonnier de guerre a le droit de l'attendre d'un peuple civilisé, on l'accable de rigueurs inutiles à la sûreté de sa détention et dont le but ne paraît être que de le priver de tout ce qui, en donnant quelque ressort à son âme, quelque exercice à ses facultés physiques, pourrait l'empêcher de succomber à ses maux. On l'a placé sous la garde d'un homme dont l'unique occupation est

d'inventer chaque jour quelque restriction ou quelque humiliation nouvelle. Enfin, Sire, c'est à coups d'épingles qu'on fait mourir, pendant qu'on le tient dans les fers, celui que, pour le vaincre, l'Europe entière coalisée n'a pas eu trop de ses armées!

Un état si pénible pour celui qui le souffre, si barbare pour celui qui le cause, si révoltant pour ceux qui, un jour, l'apprendront de l'histoire, ne peut pas durer longtemps encore. La santé de Napoléon s'épuise et se consume; il marche à grands pas vers le tombeau; loin de s'en plaindre, il s'en réjouit et s'il pouvait se résoudre à implorer une grâce de ses ennemis, il ne leur demanderait qu'une mort plus prompte.

Telle est, Sire, la vérité; je ne me permettrai pas d'y joindre une seule réflexion, j'ai rempli, en l'exposant à Votre Majesté Impériale, un devoir sacré.

Au milieu de tous mes malheurs, la seule pensée consolante qui me soutienne est d'avoir toujours été fidèle à l'honneur, mais je me trouverais heureux si Votre Majesté Impériale, qui se connaît si bien en sentiments généreux, daigne ne pas me croire indigne de son estime.

Je suis avec respect, etc.

Le général baron Gourgaud.

Londres, 2 octobre 1818.

28. — 25 OCTOBRE 1818.

GOURGAUD A L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

A Sa Majesté l'Empereur d'Autriche.

Sire,

Votre Majesté a su que j'étais du petit nombre de ceux qui, ayant été attachés à la personne de l'empereur Napoléon, n'ont pas voulu s'en séparer dans son infortune et l'ont accompagné à Sainte-Hélène; peut-être Votre Majesté a-t-elle été informée de mon retour en Europe depuis quelques mois. Les motifs de ce retour ont été dans le public le sujet d'interprétations bien diverses; la vérité est que bien que le délabrement de ma santé depuis mon arrivée à Sainte-Hélène me fît envisager une mort prompte en y prolongeant mon séjour, cette raison n'eût jamais eu assez de force pour me déterminer à partir, si, par suite de manœuvres et d'intrigues, on n'était parvenu à indisposer l'Empereur contre moi. La réclusion, l'isolement absolu dans lequel nous vivions tenaient sans cesse en fermentation des humeurs qui ne pouvaient jamais s'exhaler au dehors. J'avais tout quitté pour l'Empereur, [parents, fortune, patrie][1] je lui aurais fait sans murmurer le sacrifice de ma vie, mais il voulut plus... il fallait nous séparer et j'eus l'extrême douleur de penser que celui à qui j'avais consacré toute mon existence, celui que je quittais pour me trouver sans fortune, sans état, sans patrie, ne voyait peut-être en moi qu'un homme que le mécontentement a aigri, ou que la constance dans ses malheurs a lassé!

1. Biffé.

Malgré le désir d'exposer à Votre Majesté les raisons de ma conduite, osant me flatter qu'elles ne me rendront pas indigne de son estime, je n'aurais jamais osé prendre la liberté de lui écrire si des considérations bien plus importantes que celles qui me sont personnelles ne m'en faisaient une obligation.

Les vertus de Votre Majesté Impériale, ses principes religieux ne permettent pas de supposer, quelles que puissent être les raisons qui dirigent sa politique, que celui qu'elle a honoré de la main de sa fille soit devenu tellement étranger à Votre Majesté Impériale que sa vie ou sa mort soient devenues des objets indifférents pour elle, ni qu'elle puisse consentir à avancer le terme de ses jours. Libre, enfin, de parler, je trahirais le plus sacré des devoirs et les intentions de Sa Majesté Impériale en lui taisant la vérité ou même en ne la lui disant pas tout entière.

Sire, l'Empereur Napoléon se meurt dans les horreurs de la plus affreuse agonie. La persécution dirigée contre lui attaque à la fois le moral et le physique. Il y succombera bientôt, cela est sûr. Lui-même le désire, il voit avec joie les symptômes de dépérissement devenir de jour en jour plus nombreux; il ne dort plus. Le défaut total d'exercice auquel il s'est condamné plutôt que de souscrire aux humiliations qu'on a voulu lui imposer, fait à sa constitution un mal incurable. Son médecin a annoncé [dernièrement][1] que sa vie était en danger; encore un peu de temps et il ne restera de Napoléon que le souvenir de ses faits et de ses malheurs.

Peut-être, Sire, serait-il encore temps de le sauver; l'air de l'Europe pourrait le rendre à la vie, mais si l'on diffère seulement d'un an cette ressource même sera superflue.

Napoléon aura une lueur d'espérance lorsqu'il apprendra que Votre Majesté se rend au congrès d'Aix-la-Chapelle, car il rend justice à ses vertus. Combien de fois l'ai-je entendu déplorer la fatalité qui l'a empêché de se remettre entre ses mains, de la faire seule arbitre de son sort; il se flattera que Votre Majesté,

1. Biffé.

dans cette auguste assemblée, réclamera des adoucissements à son sort, qu'elle diminuera la durée de son supplice; il le croira d'autant plus que les sentiments nobles et généreux de l'empereur Alexandre lui ôteront la crainte qu'il y mette obstacle. Ce n'est pas une existence politique qu'il ambitionne, il y a renoncé pour toujours; c'est la quantité d'air vital indispensable à son existence physique.

Sire, bien des détails, bien des développements n'ont pu entrer dans cette lettre; si Votre Majesté Impériale daigne le permettre, je me rendrai auprès d'Elle et n'attends pour cela que ses ordres. Ce voyage n'aura d'autre but que de l'instruire plus particulièrement de ce qu'elle désirerait apprendre et je n'en demande d'autre récompense que celle de mettre moi-même aux pieds de Votre Majesté l'hommage du plus profond respect avec lequel je suis, etc.

Londres, le 25 octobre 1818.

29. — OCTOBRE OU COMMENCEMENT DE NOVEMBRE 1818.

GOURGAUD AU PRINCE EUGÈNE.

J'aurais, aussitôt mon arrivée en Angleterre, eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse Impériale si je n'avais craint de la compromettre en confiant ma lettre à la poste. J'ai attendu, jusqu'à présent, qu'une occasion vînt se présenter; je suis heureux qu'elle me permette de joindre à l'hommage de mes sentiments pour Votre Altesse Impériale celui de l'ouvrage, qu'après l'avoir presque entièrement écrit sous la dictée de Sa Majesté à Sainte-Hélène, je viens de publier. Nos ennemis y trouvent la réfutation de toutes leurs assertions parce qu'ils ont voulu obscurcir la gloire des armées françaises et de leur héroïque chef. J'ai également l'honneur de renfermer dans cette lettre les copies de celles que j'ai écrites à Marie-Louise, à François et à Alexandre pour leur faire connaître l'état dans lequel se trouve le malheureux Napoléon et tâcher d'en obtenir au moins quelque adoucissement à ses maux; depuis que je suis ici, je n'ai rien négligé de ce qui peut tendre à ce but et si le succès ne répond pas à mes efforts, ce ne sera pas faute de zèle, ce ne sera pas non plus sans la consolation d'avoir contribué à entraîner l'esprit public en sa faveur. On peut dire aujourd'hui que la grande majorité des Anglais se prononce contre la conduite de leur gouvernement à l'égard de leur illustre prisonnier.

Pour moi, après avoir perdu fortune, état et la possibilité de revoir ma patrie, je viens de faire à mon attachement à l'Empereur le dernier sacrifice qui me reste à lui faire, celui

de mon unique refuge contre la persécution; je crains que ma lettre à mais qui vient d'être insérée dans tous les journaux n'aigrisse tellement le gouvernement contre moi qu'il ne profite de l'*alien-bill* pour m'expulser du territoire anglais. Le peu d'amis que j'ai ici m'a conseillé de me tenir extrêmement sur mes gardes; au milieu de tant de peines présentes et de tant d'inquiétudes sur l'avenir, je ne forme qu'un seul vœu, celui d'aller rejoindre Votre Altesse Impériale. Je n'ai pas besoin de lui dire si Elle trouvera en moi un cœur reconnaissant et à toute épreuve; la conduite de ma vie entière en est le plus sûr garant; j'ose donc prier Votre Altesse Impériale de me faire savoir si mon désir est indiscret ou si l'accomplissement en est impossible. Si elle daigne l'agréer, je mettrai à me rendre auprès d'Elle tout l'empressement qui ne sera pas contraire à l'utilité dont je pourrais être ici à Sa Majesté et aux ordres que Votre Altesse Impériale voudra bien me faire parvenir.

Je la prie, en attendant, de me permettre de mettre à ses pieds l'hommage de mon respect.

30. — NOVEMBRE OU DÉCEMBRE 1818.

GOURGAUD A LORD SIDMOUTH.

Au lord vicomte Sidmouth, secrétaire d'État
pour le département de l'intérieur.

Mylord,

J'espérais que Votre Seigneurie, instruite combien peu étaient fondés les bruits qui ont couru sur mon compte, m'accorderait la permission que je lui ai demandée dans ma lettre du 18 novembre de retourner à Londres pour y mettre ordre à mes affaires; le silence de Votre Seigneurie à ce sujet me faisant craindre que ses nombreuses occupations ne lui aient fait oublier ma demande, j'ai l'honneur de la lui rappeler.

Je joins ici une relation détaillée de tout ce que j'ai souffert des individus chargés de l'exécution des ordres de Votre Seigneurie; le désir de vous la remettre moi-même en avait, jusqu'à ce jour, différé l'envoi. Vous y verrez, Mylord, qu'après avoir refusé de me conduire devant le privé conseil, ou devant un magistrat, n'avoir pas voulu me permettre de remettre à un de mes amis le soin des objets que je laissais dans mon logement, m'avoir enlevé mon portefeuille et mes papiers, pillé mes effets, m'avoir accablé des plus indignes traitements, avoir refusé de me laisser aller, soit en Hollande, soit en Belgique, m'avoir tenu quatre jours au secret, ces individus m'ont jeté sur le rivage à Cuxhaven sans vouloir me donner copie de l'acte qui me renvoyait d'Angleterre, sans même me laisser le moindre papier qui pût constater qui j'étais, m'exposant ainsi à être arrêté comme un vagabond.

Bien certain, Mylord, qu'une telle conduite de la part de vos agents ne peut avoir lieu que contrairement à vos instructions, je viens vous en demander justice.

J'ai déjà eu l'honneur de mander à Votre Seigneurie que j'avais écrit, par Capper, à mon ami le comte de Forbin Janson pour le prier de dresser l'état des effets restés dans mon appartement et de les mettre en sûreté; mais que cette lettre ne lui avait pas été remise. Depuis, j'ai écrit à cet ami pour le charger de la même commission; n'en ayant reçu aucune réponse, je ne puis que présumer que cette lettre a été, comme la première, interceptée. Ainsi, je suis sans aucune nouvelle de tout ce que j'ai laissé dans mon logement et j'en ai d'autant plus d'inquiétudes que M. Capper m'a dit que ses gens y étaient retournés après mon départ.

M. Hobhouse m'a écrit, il y a quelques jours, par ordre de Votre Seigneurie, pour m'accuser réception de ma lettre d'Harwich et m'annoncer l'envoi des articles que je réclamais. Jusqu'à présent, il ne m'a été remis que : 1° mon portefeuille, 2° mes pistolets, 3° un paquet de lettres insignifiantes et de cartes de visite. Ces objets étant loin de former la totalité de ce qui m'a été saisi par vos agents, je serais très obligé à Votre Seigneurie si elle avait la complaisance de me faire savoir ce qu'est devenu le reste et de le faire mettre à ma disposition.

Mon portefeuille, que lors de mon arrestation j'avais eu bien soin de fermer à clef, m'ayant été renvoyé ouvert, je n'ai voulu le recevoir des mains du directeur de la poste anglaise qu'en présence de M. le sénateur Barstell, chargé de la police de cette ville, afin qu'il pût en constater l'état.

Je ne me permettrai pas, Mylord, de discuter si c'était ou non une mesure bien régulière que celle de visiter mes papiers, tandis que l'on me jetait sur le continent, car, innocent, pourquoi me punir; coupable, pourquoi m'épargner? Sans chercher les raisons de cette visite, le fait est qu'elle a dû vous convaincre que je ne suis pas un conspirateur. Ma correspondance avec plusieurs souverains n'a eu qu'un seul but, celui, en leur

faisant connaître la vraie situation du malheureux et trop confiant Napoléon, de tâcher d'obtenir par leur intervention quelques soulagements à ses maux. Votre Seigneurie a pu remarquer que, dans ces lettres, c'est le cœur seul qui parle et qu'il ne s'y trouve pas un mot qui ait rapport à la politique.

Quand les ministres anglais, dans toutes leurs discussions sur le traitement de leur illustre, mais bien infortuné prisonnier de Sainte-Hélène s'efforcent de dire qu'ils ne négligent aucun moyen d'adoucir la rigueur de son sort, peuvent-ils donc me trouver coupable, moi, Français, élevé, pour ainsi dire, par lui, honoré de ses bontés dans la prospérité, qui ai combattu pendant quinze années sous ses ordres, moi, enfin, son aide de camp qui ai partagé trois années sa captivité, peuvent-ils, dis-je, ces ministres, me trouver coupable de faire aussi tous mes efforts pour diminuer ses malheurs? Non, Mylord, j'en appelle à votre conscience.

Eh bien! cependant, voilà pourquoi on m'a chassé d'Angleterre. Voilà pourquoi on m'a envoyé sur le continent pour y être mis en surveillance, pour y rester sans protection. Tel est, du moins, le seul motif que je puisse deviner.

Il est vrai que certaines personnes ont fait entendre malicieusement qu'on ne m'avait traité ainsi que pour donner plus de crédit à une prétendue conspiration, mais l'absurdité de ce motif en détruit la supposition.

D'autres ont dit que c'était parce que j'avais publié un ouvrage dans lequel j'ai eu l'audace de dire que Napoléon est le premier capitaine des temps modernes et que s'il avait été vaincu dans les champs de Waterloo c'était par le destin et non par le talent. Je n'ai pas l'orgueil de croire que d'avoir émis cette opinion ait pu m'attirer tant de rigueurs, car le fait avancé est vrai ou faux. Est-il vrai? Le rapporter ne peut être considéré comme un crime, dans un pays dit la terre de la liberté! Est-il faux? Certes, ce n'est pas tout ce que peut dire un petit personnage comme moi qui peut le faire passer pour vrai.

Je ne chercherai pas davantage, Mylord, à découvrir quels ont été les motifs de mon renvoi d'un pays où j'avais reçu l'hospitalité et où, depuis six mois, je vivais dans la retraite et la tranquillité. Quels qu'ils puissent être, Votre Seigneurie, à présent, doit être bien convaincue qu'ils sont injustes. Je puis donc espérer qu'elle se hâtera d'effacer de ma mémoire le souvenir des ignobles traitements dont j'ai été la victime, en m'accordant la permission que je lui demande encore d'aller passer quelques jours à Londres, pour réunir mes effets, terminer mes affaires d'intérêt et, enfin, pour ne pas perdre le peu de fortune qui me reste.

J'attends avec une respectueuse confiance votre réponse, Mylord, dans la conviction où je suis que ce n'est pas en Angleterre qu'un ministre peut craindre de reconnaître une (biffé) et de la réparer.

1.

31. — 19 SEPTEMBRE 1819.

GOURGAUD A UN GÉNÉRAL POUR LUI DEMANDER A VOIR Mme DE MONTHOLON QUI VIENT D'ARRIVER EN ANGLETERRE.

Hambourg, le 19 septembre 1819.

Mon cher général, le départ de Londres de notre ami commun Forbin Janson me fait avoir recours à votre obligeance pour vous prier de me rendre un service; j'apprends que Mme de Montholon vient d'arriver en Angleterre, et je désirerais bien vivement 1° avoir des nouvelles de toutes les personnes qu'elle vient de quitter; 2° que cette dame, qui m'a forcé de me séparer de celui à qui je m'étais dévoué en entier, pût savoir que, quelque grands que soient mes malheurs, son ouvrage, j'en comprime en ce moment le ressentiment dans mon cœur et que, si je puis lui être utile pour diminuer les souffrances de l'Empereur, elle peut compter sur moi, en tout et pour tout. Enfin, de disposer de moi comme elle pourrait le faire de son meilleur et de son plus courageux ami.

Vous êtes trop familier avec les sentiments généreux pour ne pas concevoir ce vif désir d'alléger les peines de celui qui, longtemps, m'honora de ses bontés; il est tel, ce désir, que si Mme de Montholon me mettait à même de le satisfaire, je crois que non seulement j'oublierais le mal qu'elle m'a fait, mais je lui aurais même des obligations.

Ne sachant où écrire à cette dame et présumant bien que vous la rencontrerez, je me hâte donc de m'adresser à vous pour lui faire connaître mes intentions; lors même, mon cher général, que le souvenir de votre conduite à mon égard ne serait pas présent à ma pensée, la réputation si bien méritée

dont vous jouissez suffirait seule pour excuser mon importunité.

J'avais demandé au ministre russe des passeports pour aller à Pétersbourg, je voulais faire un nouvel effort et réclamer encore la générosité de l'empereur Alexandre en faveur de celui qu'il appelait autrefois son ami, j'ai attendu longtemps une réponse, enfin, le ministre en question m'a écrit dernièrement qu'il n'en avait pas reçu de son gouvernement et que, probablement, il n'en recevrait pas.

Je ne vous parle pas de ma situation, elle est trop pénible. Forbin Janson vous en a sans doute instruit. Je compte partir d'ici dans un mois, mes finances ne me permettant pas d'y faire un plus long séjour; après cela, où irai-je? que deviendrai-je? C'est ce que j'ignore complètement,... mais Dieu ne m'a jamais abandonné; en lui seul je mets tout mon espoir!

Adieu, mon cher général, soyez toujours heureux et puisse le succès couronner toutes vos entreprises!

Recevez, etc.

P. S. — Rappelez-moi au bon souvenir de la comtesse d'Oxford, de ses charmantes demoiselles, de M. et M^lles^ Hutchinson; si vous voyez le duc de R... félicitez-le bien de ma part.

Vous me feriez bien plaisir de me faire savoir si cette lettre vous est parvenue; on m'écrit ordinairement sous le couvert de M. le sénateur Yenisseh, à Hambourg, mais on peut aussi m'écrire sous le couvert de n'importe quel banquier ici, en mettant sur la première enveloppe : A Monsieur le général Gourgaud, voir chez le sénateur Yenisseh.

32. — DE WATERLOO A ROCHEFORT [1].

Le 19 juin. — L'Empereur arriva à 7 heures du matin à Charleroy, traversa la ville et passa la Sambre; il s'arrêta quelque temps dans la prairie qui est au débouché du pont, à droite. Là, il chercha à rallier quelques cavaliers, des carabiniers, etc. Vains efforts! les hommes que l'on fait entrer d'un côté s'échappent de l'autre.... Sa Majesté mangea un morceau; mes domestiques me rejoignirent avec ceux de Lariboisière; mon cheval n'en pouvant plus, je pris un de ceux de ce dernier.

L'Empereur me dit de donner ordre aux quatre compagnies de pontonniers qui se trouvaient près de là avec l'équipage de pont d'abandonner les haquets et les bateaux et de se retirer avec les chevaux et les soldats du train sur Avesnes. Je presse également le départ d'un parc de chariots de paysans, chargés de vin, de pain, etc.; il y avait là une quantité considérable de vivres, et, à l'armée, nous mourions de faim. Sa Majesté, toujours très fatiguée, demande une calèche; on lui fait observer que la route est si encombrée de voitures, qu'il lui serait impossible d'échapper ainsi à la cavalerie légère ennemie, qu'on s'attendait à voir apparaître d'un moment à l'autre. Alors, Elle remonte à cheval, nous suivons un instant la route d'Avesnes, mais, d'après quelques avis que des partisans ennemis étaient à Beaumont, l'Empereur se décide à marcher sur Philippeville; au bout de quelque temps, nous rencontrons de nos fuyards, qui reviennent sur nous en coupant la route. Sa Majesté hésite un instant, s'arrête, et comme on ne voyait pas d'ennemis et

1. Ce chapitre, qui raconte les événements antérieurs au départ pour Sainte-Hélène, a paru dans le *Carnet historique et littéraire* du 15 janvier 1899. Ce récit a naturellement sa place dans ces mémoires de Gourgaud, dont il forme comme la préface.

que, d'ailleurs, il fallait bien passer, nous nous remettons en marche. Je formai, avec Saint-Yon, Regnault, Amillet et Montesquiou, un petit peloton, que je précédai. Je rencontrai plus loin une vingtaine de lanciers rouges qui revenaient au galop : je leur dis que leur terreur n'était pas fondée et je les remis en route avec nous. Enfin, harassée de fatigue, Sa Majesté arriva presque seule à Philippeville, n'ayant avec Elle que Soult, Bertrand, Drouot, Flahaut, Gourgaud, Labédoyère, Amillet et deux ou trois autres officiers d'ordonnance. L'Empereur descendit à une auberge sur la place, où il fit venir le commandant.... Nous mangeâmes un peu et j'appris que Sa Majesté allait partir en poste pour Paris; on emprunta la voiture du général Dupuy, commandant de la place, et deux autres carrioles furent préparées; le duc de Bassano nous rejoignit à ce moment-là. Je demandai à Bertrand si je partais en carriole, il me répondit de suivre à cheval; je lui répondis que ma monture était fourbue et offris de monter sur le siège d'une carriole; il m'assura que c'était impossible.... Nous nous disputâmes à ce sujet. Cependant, Sa Majesté ayant dressé la liste de ceux qui devaient l'accompagner, je fus désigné par Elle. Nous partîmes avec des chevaux de poste, en passant par Rocroy; un peu plus loin, au village de..., nous rattrapâmes la voiture de l'Empereur; nous y soupâmes et on nous fit payer le souper 300 francs. Nous tînmes conseil sur la route à suivre et il fut décidé que, dans la crainte de manquer de chevaux, nous reprendrions la grande route à Mézières, où nous passâmes incognito ainsi qu'à Reims.

Le 20 juin. — De là à Berry-au-Bac, le 20, où nous déjeunons. Nous y tînmes conseil, Drouot, Flahaut, Labédoyère, Dejean, etc. (Soult était resté à Philippeville.) Nous étions tous d'accord que Sa Majesté devait, aussitôt arrivée à Paris, courir toute bottée et crottée à la Chambre des députés, rendre compte du désastre, demander du secours et retourner se mettre à la tête de l'armée de Grouchy et des débris qu'on aurait pu réunir; enfin, de proposer de déposer la couronne, si c'était

un moyen d'obtenir la paix. Nous nous arrêtâmes ensuite à Laon, où nous fûmes reçus aux cris de : « *Vive l'Empereur!* » Tous les paysans des environs s'offrirent pour défendre cette position. Sa Majesté changea de voiture et envoya Flahaut à Avesnes et Dejean à Guise. Bussy resta à Laon et nous partîmes enfin pour Paris, où Sa Majesté arriva vers 10 heures, incognito, et n'ayant pas voulu se servir des voitures de la Cour que Caulaincourt, instruit par un courrier de son arrivée, avait envoyées à sa rencontre, au delà de la barrière. L'Empereur, aussitôt arrivé, manda les ministres et se mit au bain.

Pour moi, je fus vite voir ma mère et ma sœur : M. Dumas me conduisit dans son cabriolet. On ne savait rien de nos désastres, et, pour éviter les questions, je fis rigoureusement défendre ma porte.

Le 22 juin. — L'Empereur, tourmenté par tous ceux qui avaient peur et se berçaient de l'idée que sans Napoléon ils feraient la paix, obsédé, dis-je, par tous ces gens-là et abattu par de si grands malheurs, se décida à abdiquer et à se retirer aux États-Unis d'Amérique. Sa Majesté me fit proposer de l'accompagner, ce que je m'empressai d'accepter.

Le 23. — Les officiers d'ordonnance Saint-Yon, Saint-Jacques, Planat, Résigny, Autric, Chiappe me firent la demande d'accompagner Sa Majesté là où Elle se retirerait. Je fis tout mon possible pour les dissuader de prendre ce parti, leur disant que Sa Majesté voulait vivre en simple particulier, n'avait pas besoin d'eux, qu'ils allaient se rendre malheureux, expatriés, et inutilement. Que, pour moi, c'était bien différent; que l'Empereur me connaissait depuis longtemps, tandis qu'à peine il savait leurs noms. Tous voulurent venir, j'en parlai à Sa Majesté.

Le 24. — Cela leur fut accordé. L'Élysée présentait alors un spectacle bien différent de ce qu'il était quinze jours auparavant. Pas de visites..., pas de voitures.... Des officiers de

fédérés se réunissaient dans les rues voisines et criaient à tue-tête : « *Vive l'Empereur!... Ne nous abandonnez pas!...* » Mais les ministres représentèrent à Sa Majesté que sa présence à Paris paralysait tous leurs ordres et que, malgré son abdication, Elle régnait toujours. Enfin, l'Empereur se laissa persuader et se décida à partir le lendemain, 25, pour Malmaison, afin d'y attendre la réponse à la demande de passeports qui avait été faite pour aller aux États-Unis; je fus faire mes adieux à ma mère, à ma sœur, à Lariboisière, à Dalton; j'embrassai Fain et mes camarades du cabinet; Bernard me donna des papiers.

Le 25. — A midi et demi, Sa Majesté est partie du palais de l'Élysée; un grand nombre d'habitants étaient devant la porte du palais et faisaient retentir l'air des cris de : « *Vive l'Empereur!* » Sa Majesté, trop émue pour recevoir ces derniers adieux, fit partir par la rue Saint-Honoré son carrosse à six chevaux avec l'escorte, tandis qu'ayant fait évacuer la voiture à deux chevaux du grand maréchal par le jardin Elle y était montée avec lui et sortit par les Champs-Elysées. Ce ne fut que hors la barrière de Chaillot que l'Empereur quitta l'équipage du grand maréchal pour monter dans le sien.

J'étais dans la seconde voiture à six chevaux, avec Montholon, Montaran et Las Cases; Mesgrigny courait à cheval près du carrosse impérial.

A 1 heure et demie, nous arrivâmes à Malmaison, où nous attendait la princesse Hortense; Sa Majesté se promena longtemps avec Rovigo, qui arrivait de Paris, ayant l'ordre du gouvernement provisoire de prendre le commandement de la Garde, qui était d'environ trois cents hommes, vieille Garde, et quarante dragons. Sa Majesté se promena une heure avec ce général qui faisait tout son possible pour que sa mission ne fût pas désagréable à l'Empereur.

En rentrant au château, celui-ci fut étonné de n'y rencontrer que peu de monde et me dit : « *Eh bien! je ne vois pas un de mes aides de camp!* » Je lui répondis que bien des gens que l'on voit dans la prospérité nous abandonnent dans l'adversité.

Sur le soir, six officiers d'ordonnance vinrent de Paris joindre Sa Majesté qui se coucha à 11 heures. Dans la même soirée, les généraux Piré et Chartran étaient aussi venus, mais c'était pour demander de l'argent.

Le 26. — Je pars pour Paris en coucou avec Montholon pour mettre ordre à mes affaires et faire mes adieux à mes parents. Je fus au ministère demander un *duplicata* de ma nomination du 9 juin; j'y vis l'ordonnateur Marchand, César La Ville, Carion, Vital; tous me dirent d'engager Sa Majesté à s'en aller. Carion ajouta : « *L'Empereur m'a fait bien du mal, mais assurez-le que je lui suis tout dévoué, ainsi qu'à ma patrie* ». Je retournai à Malmaison à 7 heures du soir. J'y trouvai le duc de Bassano et M^mes^ de Vicence et Duchâtel, qui furent admises chez Sa Majesté. M^me^ Regnault était aussi venue dire que l'on conspirait contre l'Empereur, que Fouché était à la tête du complot, etc. M^me^ Waleswska était aussi accourue. Les généraux Piré et Chartran étaient revenus à la charge et avaient obtenu un bon pour recevoir quelque argent. Pendant la nuit, le ministre Decrès vint parler à Sa Majesté.

Le 27. — Il y eut assez de visites. Flahaut, Labédoyère, Bassano, Joseph... vinrent, ainsi que Decrès. Tout se passa en conversations, il n'y eut rien de décidé. Piré et Chartran revinrent très colères de Paris, le premier de n'avoir reçu que 12 000 francs, et le second, que 6 000 francs.

Le 28. — Le bruit de l'approche de l'ennemi me fit faire, avec Montholon, la reconnaissance de Malmaison : nous désignâmes les endroits où nous devions placer notre petite troupe, bien résolus à vendre chèrement la prise de ce château s'il était attaqué par les partisans ennemis. L'Empereur me chargea d'envoyer de petites reconnaissances de trois dragons dans la direction de Gonesse et de Saint-Germain; Becker reçut l'ordre de Davout de détruire le pont de Chatou; j'y fus avec lui et nous prîmes les dispositions nécessaires : il brûla toute la nuit,

Pendant toute cette journée, nous entendîmes une assez vive canonnade dans la direction de Saint-Denis. Mme Caffarelli était revenue de Paris. Quand tout le monde abandonnait Sa Majesté, elle s'en rapprochait; c'est une femme de cœur, que j'aime beaucoup.

Le 29. — Bernard me fait son raisonnement, pourquoi il ne part pas. Il me l'applique à moi. Batri, le secrétaire, reçoit une pension de 1 500 francs, mais il dit qu'il ne partira pas. Fain, qui m'avait toujours montré de l'amitié, m'avait conseillé de même, ainsi que Drouot. Je ne sais ce qu'est devenu Fleury; Lariboisière a été fidèle jusqu'au dernier moment. L'incertitude est toujours la même; les passeports pour les États-Unis ne viennent point. M. de La Valette arrive de Paris, il me dit qu'il est content pour l'Empereur que je l'accompagne. L'ennemi approche. Sa Majesté envoie Becker à Paris demander au gouvernement provisoire de se mettre à la tête des troupes réunies sous Paris et d'écraser le corps prussien, qui, connaissant la déchéance, s'avance témérairement. L'Empereur offre de s'engager sur sa parole d'honneur, qu'aussitôt cette affaire terminée il quittera la France et suivra son premier projet de se rendre en Amérique. Le gouvernement provisoire qui n'était rien tant que Sa Majesté demeurait à Malmaison fut bien loin de vouloir qu'Elle se mît à la tête des troupes; il refusa ses offres, sacrifiant ainsi à ses intérêts particuliers ceux de la patrie et préférant le pillage de Paris par les ennemis à sa délivrance par Napoléon. Becker étant de retour à 5 heures moins un quart, Sa Majesté se décida à partir pour Rochefort. Le matin, Résigny était allé à la police chercher les passeports : il y en avait un pour Labédoyère, qui devait venir, mais qui en fut empêché par son ami Flahaut. Le ministre de la marine avait envoyé à Rochefort l'ordre à deux frégates de se tenir prêtes à faire voile et de se mettre à la disposition de l'Empereur.

Celui-ci part à 5 heures dans une simple calèche jaune avec Bertrand, Becker et Rovigo : il était vêtu d'un frac couleur marron. La calèche sortit par la petite porte du parc : Sa Ma-

jesté y monta dans la petite cour, à gauche en sortant du palais. La route à suivre était celle de Rambouillet, Vendôme, Châteaudun, Poitiers, Tours, Niort, etc. Je m'installai dans la voiture-coupé et on me remit en dépôt 100 000 francs en or. Je retirai les pistolets des équipages de Sa Majesté et partageai les armes dans les voitures; j'avais seize coups à tirer : Montaran me donna une carabine tournante pour le cheval anglais que j'avais pris à Waterloo; Bertrand nous avait dit à tous d'avoir des carabines avant de partir. Celui-ci avait eu une discussion avec Ferdinand, le chef de cuisine, qui ne voulut plus partir parce que, disait-il, on ne lui avait pas payé ce qu'on lui avait promis pour aller à l'île d'Elbe. Ma voiture et celle des valets de chambre suivirent la même route que l'Empereur. Les autres passèrent par Orléans, Limoges et Saintes.

Avant mon départ, un nommé Stupinski vint me tourmenter pour que je prenne sa femme dans ma voiture; je m'y refusai, quoiqu'elle fût très jolie, mais je ne trouvais pas cela convenable dans la situation où nous nous trouvions. Cependant ce Polonais, s'étant adressé au grand maréchal, parvint à obtenir que non seulement sa femme, mais encore lui monteraient dans mon coupé. C'était au moment où les voitures s'ébranlaient, il me fallut céder. Les personnes qui passèrent par l'autre route étaient Montholon, Résigny, Planat, Autric, Las Cases, Chiappe, et en seconde ligne, par la même route, M^mes^ Bertrand et de Montholon : je fis partir François, mon domestique, avec la voiture de cette dernière.

M. Saint-Yon, qui était bouillant d'ardeur lorsque Sa Majesté pouvait encore lui être utile, l'abandonna aussitôt le départ résolu; il avait été à Paris avec Autric; le gouvernement provisoire avait fait dire que ceux qui resteraient près de lui conserveraient leurs grades et leurs places; il quitta Autric à la barrière, lorsqu'ils revenaient, sous le prétexte qu'on ne voulait pas le laisser passer : je lui avais conseillé de ne pas venir, il ne m'avait pas écouté.

La princesse Hortense retourna à Paris et je dis adieu ce

jour-là à Mme Caffarelli ; quand reverrai-je cette femme charmante ?

Le 30 juin. — L'Empereur, voyageant sous le nom du général Becker, était parvenu à Rambouillet. Lorsque ma voiture y arriva, un domestique la fit arrêter pour me dire que Sa Majesté me demandait, que l'autre voiture devait pousser jusqu'à la maison de poste et que Marchand était aussi appelé au palais. Je me rendis au château où je trouvai Sa Majesté impatiente d'avoir des nouvelles de Paris qu'Elle quittait bien à regret. Je trouvai réunis Becker, Rovigo, Bertrand... ; l'on nous donna à souper avec Sa Majesté, qui, étant très fatiguée, se reposa jusqu'au lendemain matin, 8 heures. Je racontai mon voyage avec Stupinski et l'inconvenance de mener avec moi une femme, d'autant plus qu'elle était habillée en homme. L'Empereur, consulté à ce sujet, décida qu'il ne fallait pas qu'elle et son mari suivissent plus loin. Bertrand me chargea de leur annoncer cette mauvaise nouvelle, ce à quoi je me refusai. Alors, il me remit un billet pour ce Polonais, en me disant de lui verser un ou deux napoléons.

Je choisis, dans la bibliothèque du palais, un grand nombre de livres que je fis porter, aussitôt le départ de Sa Majesté, à ma voiture. Puis je remis à Stupinski le billet qui lui était destiné. Il devint furieux, je le laissai se calmer et lui offris une indemnité pour retourner à Paris. Il me refusa sèchement, je l'envoyai faire f.... A peine fus-je sorti, qu'il arrêta ma voiture et me demanda un faible secours. Je lui glissai 100 francs dans la main.

Le 1er juillet. — Sa Majesté traversa Château-Renaud, où Elle fut reconnue de l'aubergiste chez laquelle Elle dîna. A Vendôme, les habitants ne me parurent pas bien disposés ; lors du passage de la voiture qui venait après la mienne, quelques-uns crièrent : « *Vive le Roi !* » L'Empereur avait été aussi reconnu par la maîtresse de poste, Mme Imbault. Cette bonne femme me témoigna mille amitiés à cause de mon attachement à Sa Majesté. Elle

me dit qu'elle avait logé l'Impératrice et elle croyait que ce pauvre homme, ainsi qu'elle appelait l'Empereur, était exilé à Valençay. Je trouvai chez elle une lettre adressée à Montmorency et j'écrivis au dos : « *L'ancien camarade Gourgaud fait ses adieux à Raoul de Montmorency* ». Je parvins à Tours à 4 heures et demie du matin.

Sa Majesté dîna à Poitiers et envoya de là un courrier à Rochefort et arriva à Niort à 8 heures du soir et y reçut l'avis que Rochefort était bloqué par les Anglais. A mon passage à Saint-Maixent, le soir, on s'attroupa autour de ma voiture; nous soupons en attendant les chevaux, le maire vient avec des gens armés visiter nos passeports et élève des difficultés à ce sujet. Les chevaux arrivés, je remonte en voiture, disant que, si on veut m'arrêter sur la route, je me défendrai comme contre des voleurs. Enfin, nous partons.

Le 2 juillet. — J'arrive à Niort à 3 heures du matin. Deux officiers de gendarmerie, le général Saulnier et le colonel Bourgeois viennent à la poste du faubourg, où un gendarme m'avait arrêté; ils me reconnaissent, me conduisent avec mystère à l'auberge du *Grand-Cerf*, où j'apprends que Sa Majesté est à l'hôtel de *la Boule-d'Or*. Je vais voir si Elle est triste. Le préfet, M. Busche, demande une audience; il est reçu. On est incertain sur le parti à prendre. M. Kerkadin, commandant les mouvements du port de Rochefort, arrive. Il est introduit de suite. Il annonce qu'il y a deux frégates françaises en partance, mais que la rade de l'île d'Aix est bloquée. On en écrit à Paris. Sa Majesté va loger chez le préfet; j'annonce à l'Empereur l'arrivée de son frère Joseph; les officiers du 2e régiment de hussards lui font une visite de corps. Ils offrent de se réunir à lui, le prient de se remettre à la tête de l'armée, lui offrent de marcher sur Paris. Sa Majesté refuse, ils en sont désolés.

A 6 heures et demie, Sa Majesté dîne avec le préfet, Mme Bertrand, qui vient d'arriver, Rovigo, Becker, Joseph, Bertrand. Le peuple entoure la préfecture, en criant : « *Vive l'Empereur!* » après dîner, il se tient une espèce de conseil : on est

d'avis de retourner sur Orléans, où se trouve l'armée. Lallemand, l'aîné, nous rejoint de Paris; à 9 heures du soir, Sa Majesté me dicte ses instructions et m'envoie à Rochefort afin de savoir quelles sont nos ressources pour passer, si la route par Maumusson est libre, si on ne pourrait pas se servir d'un bâtiment américain que l'on irait rejoindre en mer, à cinq ou six lieues, avec une bonne double péniche. Sa Majesté me dit de partir toujours dans sa voiture. Pendant la route, où des piquets de vingt cavaliers sont disposés de distance en distance, on me prend pour Elle et on crie : « *Vive l'Empereur!* »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

CHAPITRE X

Pages

Les courses au camp. — Les commissaires. — Vie mondaine à Sainte-Hélène. — Napoléon et l'amour. — Lady Lowe et Mme de Stürmer. — Admiration de Napoléon pour Louis XIV. — L'Empereur parle de la campagne de Russie dont il se refuse à écrire l'histoire. — Le grand Frédéric. — Turenne — Napoléon critique le système des poids et mesures. — Gassendi. — Gribeauval. — L'artillerie de l'Empire. — La Légion d'honneur. — Sur l'erreur des Pharaons en construisant les Pyramides. — L'Empereur et les pigeons voyageurs. — Les jugements de Charles Ier et de Louis XVI. — Scène de l'Empereur à l'amiral Malcolm, à propos de la conduite d'Hudson Lowe. — Souvenirs de la campagne d'Égypte. — Les bonnes fortunes de l'Empereur. — Les femmes du monde. — C'est ou à Tilsitt que Napoléon place l'apogée de sa fortune et de son bonheur ou pendant les premières campagnes d'Italie. — Émotion de l'Empereur à la lecture de *Paul et Virginie*. — Son opinion sur la *Nouvelle Héloïse*. — A propos du suicide. — Madame Mère. — Le régiment des dromadaires. — Napoléon voulait atteindre les Anglais aux Indes; ce seront les Russes qui s'en chargeront. — A propos du *Mahomet* de Voltaire. — L'Empereur revient encore sur Waterloo. 1

CHAPITRE XI

Pages

Mme Fourès en Égypte. — Napoléon la retrouve sous l'Empire. — Mme Legrand. — Le général Château. — Le prince Eugène. — Effet produit par la lettre de Montholon. — Analyse de *Britannicus*. — Volney. — Le pouvoir des mots. — Les paroles des princes. — Napoléon raconte ses plus belles batailles. — Il se montre sévère pour Gustave-Adolphe. — Turenne. — Le buste du roi de Rome. — Napoléon encourage et console Gourgaud. — L'Empereur est ému des nouvelles reçues. — « Reade est un scélérat. » — Sur Mme de Staël et sur Benjamin Constant. — Si Turenne avait été à Wagram. — L'Empereur a le droit de confesser. — Dernière visite à Longwood de l'amiral et de Lady Malcolm. — Cadeau de l'Empereur. — Napoléon prédit l'avènement de la famille d'Orléans. — Sur Lucien. — Visite de Gourgaud à H. Lowe. — Vastes projets de Napoléon sur l'Afrique. — Parallèle d'Alexandre et de César. — Napoléon connaît l'existence du journal tenu par Gourgaud . . . . . .

CHAPITRE XII

Napoléon partisan d'un droit d'aînesse. — Lord Amherst. — Les amours de l'Empereur. — Sur la Corse. — Arrivée de l'amiral Plampin. — Parallèle de Desaix et Kléber. — La lâcheté de la cour d'Autriche. — Opinion de Napoléon sur *Gil Blas*. — « Empereur d'Occident. » — Napoléon console et encourage Gourgaud. — La visite d'adieux du 53e anglais. — Paroles de l'Empereur à ce régiment. — Éloge de Carnot. — Sur Davout. — Gourgaud sévèrement traité par l'Empereur. — Réception des officiers du 66e. — Les descendants d'Hudson Lowe déshonorés à jamais. — « L'imagination est comme le Danube. » — Mariage de la Nymphe (Miss Robinson). — La fête du 15 août 1817. — Les commissaires des puissances. — Napoléon rend visite à Gourgaud 165

CHAPITRE XIII

Masséna. — Taille de l'Empereur. — Napoléon reprend confiance. — Il engage Gourgaud à travailler. — L'ambition de Murat. — Ses

Pages

fautes. — L'Empereur a été abandonné en 1814 et 1815. — Napoléon s'honore de son titre de conseiller d'État. — Opinions religieuses de l'Empereur. — Ce qu'il pense des Juifs. — Poltrons et cruels. — L'Empereur se promet d'écrire l'histoire des campagnes de Moïse. — Napoléon raconte son mariage avec Marie-Louise. — Qualités et défauts des deux Impératrices. — Les cardinaux. — *Le manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue.* — Sur Joseph. — Les progrès indéfinis de la science. — L'homme immortel. — Sur Junot. — Les Russes et la conquête des Indes. — L'avenir des États-Unis. — Tremblement de terre. — Rôle de Fouché en 1815. — Talleyrand. — Mariage de Napoléon avec Joséphine. — Tacite. — Sur les Corses. — Paris. — Une école de guerre à Fontainebleau. 257

CHAPITRE XIV

L'Empereur inventeur des maisons démontables. — Turenne. — Louis XIV. — Louis XV : sa belle conduite à Fontenoy. — Les Bourbons sont braves. — Sur les pressentiments. — L'aventure du général La Harpe. — Nouvelles d'Europe. — Récit de la bataille d'Iéna. — Rôle de l'artillerie. — Nouvelle scène de Gourgaud à l'Empereur. — Opinion de Napoléon sur Hume. — De l'utilité des maisons de jeu. — Anecdotes. — Les reines de Bavière et de Prusse. — Wellington. — Passage du brick français l'*Eléphant.* — Fusils se chargeant par la culasse. — Un dessin de Longwood par Marchand. — Soult. — Schérer. — Pendant la Révolution, l'art de la guerre a plutôt reculé qu'avancé. — Marengo. — Récit détaillé et critique de la bataille. — Ulm. — Desaix et Kléber, les premiers généraux de la Révolution. — L'art de la guerre. — 1er janvier 1818. — L'Empereur parle des événements de France. — Le maréchal de Saxe et M^{me} Favart 354

CHAPITRE XV

L'Empereur fait l'éloge de M. et M^{me} de Montholon. — Le blocus continental. — Christine de Suède. — Marie Stuart. — Masséna et le siège de Gênes. — Gourgaud veut provoquer en duel M. de Montholon. — Sur le maréchal Brune. — Lecourbe. — Le procès de Louis XVI. — Quel aurait été le vote de l'Empereur. — Dernière Scène. — Napoléon défend à Gourgaud de se battre avec Montholon. — Gourgaud

Pages

revoit une dernière fois l'Empereur. — Paroles touchantes et adieux de Napoléon. — Préparatifs de départ. — Les derniers jours de Gourgaud à Sainte-Hélène. — Son embarquement sur le *Campden*. . 443

Note sur la fin du journal de Gourgaud. 484

Pièces annexes. 487

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

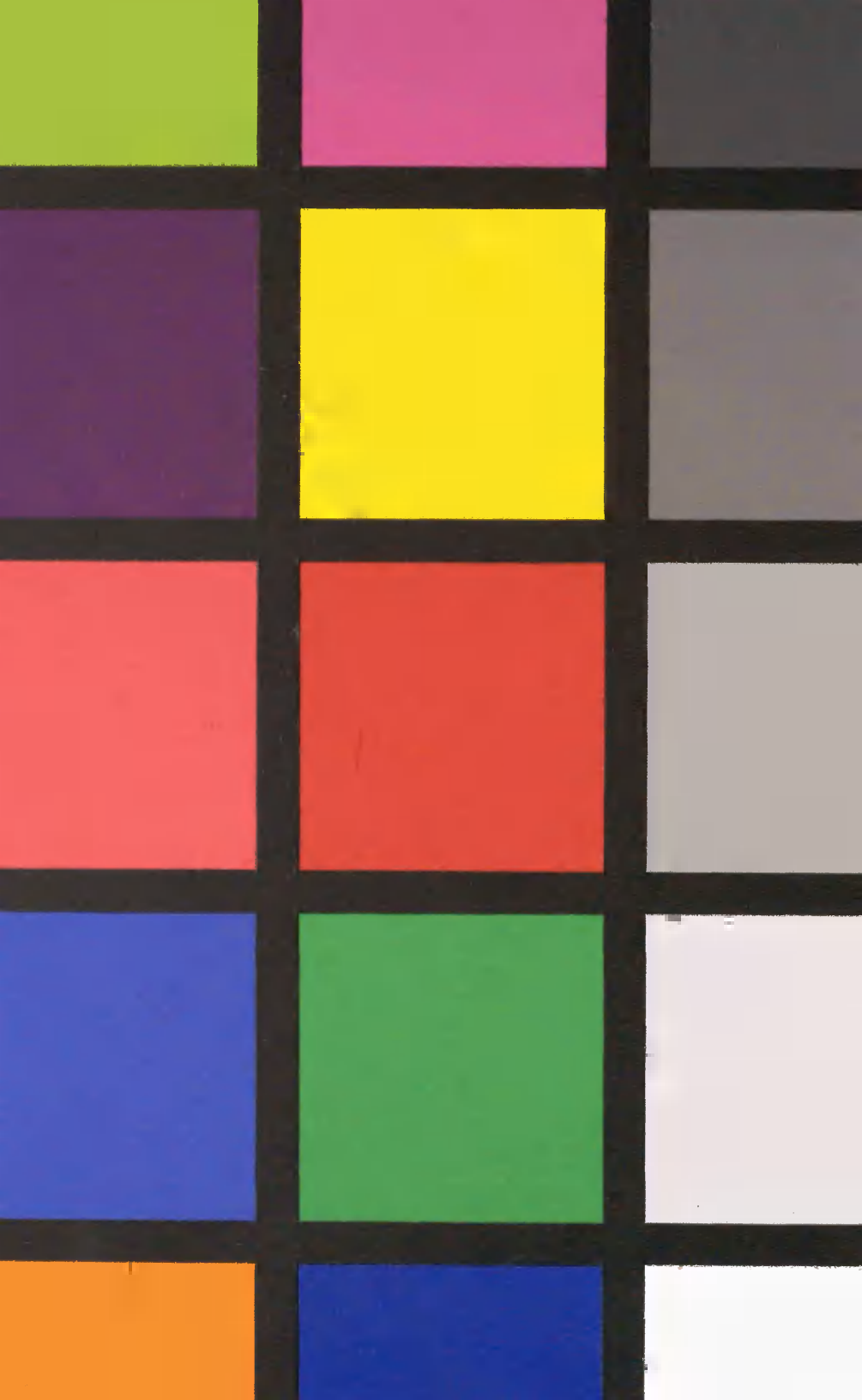
38.996. — Paris. Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

Date Due

JUN. 1 3 1983 STORAGE

PRINTED IN U. S. A.

Gourgaud, Gaspard
Sainte-Hélène

DC
211
G71
vol.2

88080